LA
Vie à Paris
1884

PAR

JULES CLARETIE

Cinquième année



PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

Alexandre de Roche
Nancy, 11 février 1885

LA VIE A PARIS

1884

DU MÊME AUTEUR

La Vie a Paris,	1880, 1re année, 8e *édition*. 1 vol.		3 fr. 50
—	1881, 2e année, 1 vol	. . . .	3 fr. 50
—	1882, 3e année, 1 vol	. . . .	3 fr. 50
—	1883, 4e année, 1 vol	. . .	3 fr. 50

CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET.

LA
VIE A PARIS
1884

PAR

JULES CLARETIE

Cinquième année



PARIS

VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR

175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

LA VIE A PARIS

I

DE LA CHRONIQUE ET DES CHRONIQUEURS
à propos de l'almanach du nouvel an.

4 janvier 1884

Les magasins de nouveautés donnent, tous les ans, comme primes à leurs acheteurs, des almanachs de l'année nouvelle. Ce qui m'a le plus frappé dans les aspects de Paris au premier jour de l'an, c'est précisément, par les rues, ces almanachs tout neufs que chacun emportait sous son bras : ils étaient plus nombreux dans les quartiers pauvres. Je remarquais dans les précautions prises pour ne le point salir, cet almanach doré, illustré, chromolithographié, et tout flambant neuf, une sorte de soin profondément superstitieux. L'ouvrier le donnait à tenir à son enfant, qui trottait à

côté de lui en remontant le faubourg. Il semblait à l'artisan que ces petites mains d'innocent devaient toucher, les premières, le papier satiné où s'alignaient les jours de *l'an neuf*. Des fillettes souriantes tenaient leur almanach comme un bouquet, des mères de famille le pressaient contre leur poitrine comme un nouveau-né. Et tout ce petit monde, enchanté de l'almanach neuf, allait l'accrocher dans quelque coin de la maisonnée, à la façon d'un tableau — et quel tableau! — le tableau voilé de l'avenir.

Ce n'est pas, du reste, dans les faubourgs seuls qu'on a regardé, interrogé anxieusement l'almanach nouveau.

Qu'il soit illustré par Kate Greenaway ou orné à la diable de vignettes sommaires, il attire inévitablement les yeux et la pensée par tout ce qu'il y a d'imprévu, d'inconnu, de mystérieux dans ces douze colonnes portant non seulement des noms, des dates, des fêtes à souhaiter, des rappels d'échéances, toute une suite de devoirs prévus, à date fixe, mais encore tant d'espoirs, tant de songes, tant d'*aléas* qu'on interprète toujours, au premier de l'an, dans le sens le plus favorable et le plus séduisant. *Inconnu*, traduisez : *bonheur*. C'est le bien que je vous souhaite.

Cette instinctive mélancolie de l'homme devant l'almanach nouveau a, depuis que les chroniqueurs existent, inspiré à la chronique des réflexions qui, pour sembler banales, n'en sont et n'en seront pas moins éternellement justes et éternellement refaites, par

conséquent. On les refera tant qu'il y aura des almanachs :

> Un jeune almanach de l'année
> Où nous avons espéré tant!

Lorsque, tous les ans, arrivaient ainsi certaines dates officielles, Léo Lespès, qui fut un chroniqueur populaire d'une valeur à ne pas dédaigner, reprenait tranquillement le vieil article de l'an dernier et le redonnait à ses lecteurs, comme un plat réchauffé qu'ils trouvaient encore de bon goût. Peut-être même ne l'avaient-ils pas lu. « Tout ce qui est imprimé est inédit, » disait ironiquement Théophile Gautier. La chronique, aujourd'hui, ne se traîne plus guère, quand elle se respecte, dans la banalité des articles prévus, obligatoires : le *marchand de marrons*, quand vient l'hiver, le *bouquet de violettes*, au printemps, le *bœuf gras* au Carnaval, la *chasse* en septembre, la *première hirondelle* en mai et le *premier bal* en décembre. La chronique, cet article de Paris de la littérature, a subi d'ailleurs bien des transformations depuis qu'elle existe, et on pourrait presque écrire, en traçant son histoire, l'histoire même des modifications de l'esprit français.

Je ne veux pas lui donner plus d'importance qu'elle n'en doit avoir ; elle est tout uniment le dessert ou l'entremets dans un dîner dont la politique et la littérature pure sont les plats de résistance. Mais il est bien certain qu'elle restera, parmi les modes de ce temps, comme une des plus caractéristiques et, à tout prendre, des plus agréables. On la malmène, je le sais, on la dédaigne parfois. On trouve, non sans raison, qu'elle accapare un

peu trop l'esprit public. Très souvent sourde aux choses les plus graves, la foule est tout oreilles pour les tapages et les curiosités de la chronique. Mais, à vrai dire, c'est plutôt le reportage que la chronique même qui entretient dans le public ce goût du scandale quotidien qui est devenu comme un des besoins et des apéritifs du moment présent. La chronique, au contraire, essaye, à sa façon, de réagir contre des bouffonneries qui ne sont pas toujours gaies et des excentricités qui ne sont pas toujours originales. Je sais même tel chroniqueur qui, pour ce fait, s'est attiré d'un des plus spirituels de nos fins Parisiens le piquant surnom de « chroniqueur de Wakefield ». Il ne faudrait pas, en effet, tomber dans le prêche et, en langage de coulisses de théâtre, lorsque quelque lent et prédicant personnage traverse la scène, on dit en riant : « Voilà un pasteur ! » Mais il ne déplaît pas trop à bien des gens de rencontrer une sorte de moraliste dans un amuseur.

La chronique a subi les transformations mêmes de notre temps. Lorsque Eugène Guinot, sous le pseudonyme de *Pierre Durand*, contait éternellement, dans le *Siècle*, les historiettes intimes survenues à M. A., à M. B. ou à madame D., ces petits contes, où M. A., le mari, se trompait généralement de chapeau avec l'amant, M. B., caché dans l'armoire de madame A., suffisaient à l'attention des lecteurs. *Pierre Durand* était renommé pour ces aventures doucement comiques. L'*inépuisable* Pierre Durand épuisait l'alphabet à lui emprunter des initiales de héros, et Eugène Guinot a usé plus d'X et de Z à l'imprimerie du *Siècle :* — M. X.,

madame Z., — que tous les rédacteurs à la fois depuis vingt ans.

Pierre Durand était un conteur, et ne dédaignait même pas d'accommoder au goût du jour les vieilles histoires des conteurs gaulois. Le *Vicomte de Launay* fut le conteur par excellence, passant, comme dans un salon, avec une aisance admirable, d'une discussion de la Chambre à une piécette du boulevard, et d'une capote rose à une cérémonie historique. Je ne crois pas que trente pages en tout aient vieilli dans les trois volumes de *Lettres parisiennes* de madame de Girardin. Elle entremêle la mode à la politique ; elle chiffonne la philosophie comme une dentelle et elle traite la morale comme une broderie. On n'a jamais plus lestement raillé les injustices de la politique qu'en cette phrase de deux lignes qui résume tout le parlementarisme : « Quand le maréchal Soult est dans l'opposition, il a gagné la bataille de Toulouse ; quand il est au ministère, il l'a perdue. »

Je dirais volontiers que le vicomte de Launay est le chroniqueur modèle, s'il n'y avait pas à ses côtés, dans cette bibliothèque spéciale des *causeurs*, le bonhomme Villemot. Il n'est pas vicomte, Auguste Villemot! C'est un bon bourgeois qui passe à travers Paris, les mains dans les poches, regardant tout, à droite et à gauche, d'un air souriant et malicieux. Il n'a pas la légèreté *sévignesque* de madame de Girardin, mais il a ce don exquis de nature : la belle humeur. Il s'amuse, il amuse. Il a des reparties voltairiennes de vieux Parisien qui juge ironiquement toutes choses du fond de son café, en jouant aux dominos. Libéral et trembleur comme le bour-

geois de Paris lui-même, c'est Villemot qui nous disait (il a peut-être écrit l'anecdote) : « J'étais républicain en 1848. Un jour que je regardais couler l'eau, appuyé au parapet du pont des Arts, en fumant mon cigare, un gamin s'approche de moi et me dit : « Tu n'as donc pas de travail sur la planche, fainéant de bourgeois ? » et m'enfonce mon chapeau jusqu'aux oreilles. Quand je pus tirer ma tête et mes oreilles de mon chapeau défoncé, c'était fini : je n'étais plus républicain ! » Et Villemot ne plaisantait pas. Il y a bien de ces naïvetés malicieuses dans ses deux adorables volumes de la *Vie à Paris :* de la gaieté en in-18.

Ce fut l'Empire, à ses débuts, qui donna à la chronique une extension, une importance inattendues. Avec madame de Girardin, la causerie parisienne n'était que ce qu'elle doit être, un repos d'esprit ménagé dans un coin du journal, au milieu des polémiques de la presse et des batailles parlementaires. L'Empire tenant ses avertissements et ses suppressions suspendus au-dessus du journalisme politique, la chronique et ses personnalités occupèrent l'attention, prirent, par droit de conquête, tout le terrain perdu par les publicistes graves. C'est de là que datent les cancans, les indiscrétions, la substitution des détails donnés sur les personnes aux jugements portés sur les œuvres. La critique des idées se tait; la parole est à la satire des ridicules. On n'a plus la politique à combattre; il reste les mœurs à railler.

Jules Lecomte eût été un chroniqueur écouté, s'il n'avait pas eu, en son passé, un drame de jeunesse qu'il traînait comme un boulet. Je l'ai vu mourant et se

confessant de cette chute : il devra lui être beaucoup pardonné, car il a atrocement souffert. Lui aussi, à son heure, comme Eugène Guinot, cultivait les anecdotes! Mais, dans le genre sentimental et touchant, l'anecdotier le plus caractéristique fut Henry d'Audigier. Il s'attendrissait gentiment, à propos de tout. Il racontait (et se faisait beaucoup lire en les racontant) des histoires de petits enfants riches partageant leur petit Noël avec de petits enfants pauvres; de femmes du monde courant furtivement à un rendez-vous et se heurtant au convoi de leur concierge, dans la maison où *il* demeurait. Remords instantanés, larmes soudaines. Une goutte d'eau bénite sur la bière de la pauvre portière, et madame de X... (les X de *Pierre Durand*) d'écrire, en rentrant, au vicomte de Z... : « Partez et ne me revoyez jamais ! » Ce bon d'Audigier était comme le vertueux Bouilly de la *Vie Parisienne.*

Paul d'Ivoy lui ressemblait un peu. Ce furent les chroniqueurs des années silencieuses de l'Empire. A la même heure, plus alerte et plus indépendant d'allures surtout, lorsqu'il signait *Mané* à l'*Indépendance belge*, M. Henri de Pène se plaisait, avec Henri Delaage, à *inventer* des personnalités extravagantes. Très mondain et à la fois très ami de son coin du feu, Henri de Pène laissait Delaage battre les buissons parisiens, et *Mané*, qui n'avait jamais mis le pied dans un bouge, se faisait le chroniqueur du Paris aventureux, tapageur, déséquilibré, et baptisait et *lançait Rigolboche!* M. de Pène avait, du reste, un autre pseudonyme : *Nemo*, réservé à des sujets moins excentriques et, lorsqu'il raillait les sous-lieutenants dans les bals officiels, il se

mettait galamment à leur disposition, quoiqu'il n'en eût nommé aucun et qu'il n'eût insulté personne.

L'heure approchait, d'ailleurs, où l'Empire, qui s'était servi du bourdonnement de la chronique pour qu'on ne s'aperçût pas du silence de la politique, allait périr par la chronique. Qui manie l'aiguillon mourra de l'aiguillon. Déjà, avec Prevost-Paradol, avec H. Rigault, la chronique, politique ou morale, s'était faite agressive et narquoise. Avec Arthur de Boissieu, qui avait signé *Colombine* au *Figaro* et qui signait les *Lettres d'un Passant* à la *Gazette de France*, avec Horace de Lagardie, avec Henri Rochefort, avec Lockroy, la chronique devenait une arme terrible, rapidement maniée, une baïonnette plus encore qu'une flèche, et, le jour où parut la *Lanterne*, les temps étaient loin des historiettes de Guinot, des larmoiements de d'Audigier et même du bon rire aimable d'Auguste Villemot.

Mais, qu'elle procède de Rochefort ou de Villemot, la chronique est immortelle. Elle a toujours existé. Elle existera toujours. Lorsqu'elle n'est point rimée par Loret, elle est écrite par madame de Sévigné qui n'est que la grande et inimitable *chroniqueuse* du grand siècle. Les lettres exquises de X. Doudan, celles de Mérimée à Panizzi ou à son inconnue — très connue — ne sont que des chroniques secrètes dans lesquelles l'avenir, curieux, a mis le nez. Fulminer contre la chronique, c'est condamner la causerie, l'annale au coin du feu, l'histoire en pantoufles et sans façons.

Et cela est si vrai que, sans la chronique, l'histoire n'est jamais complète. Qu'est-ce que le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire, comparé à la chronique bilieuse

et superbe du duc de Saint-Simon? Quel historien M. de Broglie cite-t-il le plus souvent en ses admirables pages sur la *Retraite de Prague?* Un chroniqueur, d'Argenson. L'*Histoire de France* de M. Guizot, cette *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, un chef-d'œuvre, a paru inachevée à sa fille, madame Cornélis de Witt, qui a pris soin de la faire suivre par les *Chroniqueurs de l'Histoire de France.* Supprimez Joinville et Froissart, combien de notre passé s'écroule, disparaît, demeure inconnu !

L'histoire antique même, sans les bons mots, les reparties, les glorieuses répliques — qui sont de la chronique pure — semblerait tristement incomplète.

L'anecdocte est, en somme, tout ce qui a survécu parfois des plus grands drames de l'antiquité. Les anecdotiers sont plus cités que Thucydide, absolument comme une riposte de Rivarol est plus vivante qu'un chapitre de l'abbé Raynal. Je ne compare pas autrement d'ailleurs l'abbé Raynal à Thucydide. L'anecdote, c'est toute l'histoire de la Grèce et de Rome : c'est le Spartiate à qui l'ennemi demande ses armes et qui répond : « Viens les prendre! » c'est Diogène roulant son tonneau et réclamant à Alexandre son rayon de soleil tout entier; c'est Tarquin abattant les têtes de pavots et la femme de Pœtus tendant héroïquement son poignard rouge à son époux; c'est tout ce qui est le sel et la poésie du passé. Otez l'anecdote — c'est-à-dire la chronique — de l'histoire et Léonidas se trouve subitement diminué, Romulus devient un mythe, Néron perd de sa saveur de monstre. Même contestable, l'anecdote a son utilité. Si Xerxès n'a pas fait fouetter la

mer et si Guillaume Tell n'a jamais existé, comme le prétendent des savants qui n'aiment guère les chroniques, je regretterai éternellement ces mensonges, supérieurs à la réalité.

Le bon Joinville parle de ces hauts faits que les guerriers partis pour la croisade raconteront, au retour, dans la « chambre des dames ». C'est précisément pour de tels récits qu'est faite la chronique. Elle n'a pas, il est vrai, toujours des actes héroïques à conter, et ce n'est point précisément sa faute, on l'avouera, si le courant des événements contemporains lui fournit plus d'objets de raillerie que de sujets d'admiration. Le baromètre n'est point responsable de l'atmosphère : il marque tout simplement le temps qu'il fait, comme c'est son devoir de baromètre.

La chronique est précisément le baromètre des mœurs d'un temps. Elle passe, tour à tour, de *tempête* à *calme plat*. Elle signale les éclosions des événements, comme le thermomètre annonce celle des vers à soie. Elle n'est pas tenue à prédire le beau temps : il lui suffit de souhaiter le soleil et de le saluer quand il apparaît.

Je me suis souvent demand quel était, en un moment comme celui-ci, l'idéal du chroniqueur qui voudrait consciencieusement peindre son époque et sur nature.

Le lecteur d'aujourd'hui se soucierait fort peu des inventions de *Pierre Durand*, des historiettes sentimentales du vertueux d'Audigier, et je crois même que les variations magistrales de madame de Girardin sur la pluie, le beau temps, la Croix de Berny, la dame aux *sept petites chaises* et l'obélisque ne passionneraient

plus une foule qui demande âprement des faits. Le fait voilà le roi du moment. « Des faits et beaucoup de faits, des noms et beaucoup de noms dans vos articles, et vous serez lu! » disait un maître en journalisme.

Le lecteur moderne n'a pas toujours le temps d'être ébloui par un paradoxe, entraîné par une tirade éloquente ou attendri par une réflexion humanitaire : il a toujours besoin d'être renseigné. Le renseignement finira même par absorber toute l'attention publique. Je parlais, à Jersey, cet été, de Victor Hugo. Mon interlocuteur ne me demanda point si le poète allait publier un nouveau livre, s'il revoyait *Cromwell*, ou s'il corrigeait les épreuves des *Justes Colères*, il me demanda : « Comment se porte-t-il? A-t-il beaucoup changé? Comment s'habille-t-il? Combien gagne-t-il? »

En vérité, le lecteur actuel a, peu ou prou, les mêmes préoccupations que mon Jersiais. Sainte-Beuve, s'il publiait ses *Lundis*, insisterait plus encore sur le tempérament et les habitudes des écrivains qu'il jugerait. Des faits, des indications, des chiffres. C'est ce que le public demande à présent le plus volontiers. Amusez-le si vous pouvez; avant tout, renseignez-le. C'est le principe de l'éducation nouvelle appliquée à la chronique.

Certes, les chroniqueurs experts ne manquent pas. Il en est qui ont retrouvé l'encrier de Chamfort, comme M. Scholl, ou qui ont versé quelque peu de l'humour de Heine dans leur écritoire, comme M. Wolff. D'autres jouent avec autorité les *contempteurs*, comme mon vieux camarade de jeunesse Chapron. Mais ce sont là des causeurs « à côté », si je puis dire, et qui piquent à la volée les événements comme des papillons qui vol-

tigent en dédaignant de se mêler plus avant au grand mouvement enfiévré de Paris. Ils tirent d'un fait sa moralité et, méprisants ou irrités, passent à un autre. Si l'on voulait vraiment tracer le Tableau de Paris, il faudrait à la fois tenir à tous les mondes, se lever dès le fin matin pour aller au Bois et se coucher fort tard ou fort tôt, après avoir conduit le cotillon. Le chroniqueur idéal serait un Parisien mêlé à tous les événements et ayant un pied dans chacune de ces petites provinces juxtaposées les unes aux autres qui composent ce qu'on appelle la société parisienne.

Jamais, en effet, Paris n'a été moins *un* qu'aujourd'hui. Le fameux *tout Paris* légendaire est composé de fractions de Paris divers et il faudrait l'appeler désormais, pour être exact, *tous les Paris* des *premières*. Il y a le Paris nobiliaire et le Paris anobli, le Paris riche et le Paris enrichi, le Paris artiste et le Paris qui joue à l'artiste, tout en méprisant les artistes. Il y a le Paris politique et le Paris sceptique, le Paris des coulisses et le Paris de la coulisse, le Paris des clubs et le Paris des bouges, le Paris satisfait et le Paris anarchiste, le Paris qui pose pour la galerie et le Paris qui vit modestement et se dérobe dans son intérieur, timidement, comme l'autre Paris s'expose hardiment sur tous les tréteaux qu'il rencontre. Le chroniqueur idéal devrait être initié, mêlé à tous ces Paris-là, car ce sont ces Paris qui sont Paris! On devrait, comme le prince Rodolphe d'Eugène Suë, le rencontrer, ce chroniqueur ubiquiste, aux *mardis* de la Comédie-Française après l'avoir frôlé au bal intime d'une « horizontale » et, le quittant tout à l'heure au *five o' clock* de « la richissime » Amé-

ricaine, le retrouver, cinq heures après, regardant, en curieux, danser les quadrilles dans quelque coupe-gorge de la barrière du Trône.

Pour mener cette existence de paroxyste curieux, en quête, chaque jour, de sensations et de découvertes nouvelles, les millions de l'île de Monte-Cristo ne sembleraient du reste aucunement superflus, et le meilleur chroniqueur serait, je pense, Edmond Dantès, le préfet de police ou le chef de la sûreté.

Un autre moyen encore d'être un chroniqueur tout à fait particulier, ce serait, ne pouvant connaître tout, de ne chercher à connaître rien ni personne. En vivant loin des gens, et en loup, on pourrait dire librement sa façon de penser sur les ridicules qui poussent en une nuit comme des champignons, ou d'heure en heure, comme les asperges. Pour être un bon critique, il ne faudrait connaître que les œuvres, jamais les auteurs. Et, qu'est-ce qu'un chroniqueur, à tout prendre, si ce n'est un critique de la vie quotidienne? A s'abstraire ainsi soigneusement, on ne serait pas un mondain vivant dans la farandole, on serait un juge qui en examinerait de loin les déhanchements. Mais quoi! on risquerait alors de passer pour un satirique, un esprit amer, un lycanthrope, un mécontent, chose que n'admettent guère les gens que vous auriez la prétention d'avertir ou de convertir, et qu'il s'agit, au contraire, tout simplement de divertir.

Jérémie chroniqueur, Juvénal même se mettant à imprimer des chroniques, ne seraient pas longtemps écoutés. Le public, qui admet fort bien qu'on fustige et qu'on raille, n'entend pas du tout qu'on fulmine

trop longtemps et qu'on gémisse. Il aurait tôt fait de renvoyer Job à ses lamentations et à son fumier.

Le mieux serait donc, à tout prendre, de choisir le terme moyen : d'envisager toutes choses, les faits et les gens, avec cette douce philosophie qui a été toujours la grande vertu et le ressort de la patrie de Candide. Quelles que soient ses folies et ses erreurs, ce pays-ci est encore demeuré l'hôtellerie du bon sens. Il entend à demi-mot. Il n'aime ni les satisfaits quand même, ni les grognards éternels. Avec un mot d'esprit ou le refrain d'une chanson, on le consolera ou on l'apaisera facilement, tour à tour. On le prend un peu trop pour un composé de dupes, et un homme d'esprit s'est un peu bien hâté, je pense, en écrivant naguère, avec une impertinence de bon ton, un livre intitulé *la Bêtise Parisienne*. Pas si bête, cette bêtise-là! Tel qui croit l'exploiter n'y trouve point son compte.

Le Parisien — ou plutôt le Français — se lasse de tout, et il faut songer, quand on fait appel à son attention, à son bon sens et même, comme disent les « décadents », à sa bêtise, qu'il casse avec rapidité ses idoles et qu'à trop frapper sur la grosse caisse, on la crève, ou, ce qui est pis, on la fait crever par le public agacé.

Dans ce tohu-bohu d'opinions diverses, de curiosités disparates, de devoirs opposés; dans ce mélange de mondes bizarres, dans cette cohue de personnalités et cette chasse à courre d'événements de toutes sortes, on comprendra que le chroniqueur, qui rêve de tout

dire et de toucher à tout, soit plus d'une fois embarrassé. Il fait donc ce qu'il peut et choisit ce qu'il aime. On m'a, pour ma part, reproché assez souvent de chercher, pour juger le présent, des comparaisons dans le passé; mais, à tout prendre, rien n'est neuf en ce monde que ce qui est vieux. Je confesse que j'ai pour ces retours en arrière une prédilection peut-être un peu grande. C'est comme une pente que suit mon esprit. Un souvenir oublié arrive tout à point lorsqu'un événement surgit, et l'anecdote apparaît — cette anecdote que certains délicats dédaignent et qu'aimait si profondément, si obstinément maître Stendhal.

Mais soit! je vais, à l'avenir, aller droit à la vie moderne, au Paris purement actuel, animé et grouillant. Il a ses légendes, parbleu, et ses spectres, ses ruines, sa poussière, tout un entassement de choses défuntes, et qui me plaisent; mais il a sa vie nouvelle, ardente, séduisante, extravagante, bien faite pour tenter le Mercier nouveau qui voudrait écrire le *Tableau de Paris*.

Ce tableau, Mercier l'écrivait, disait-on, sur la borne. Sébastien Mercier, revenant au monde, l'écrirait un peu partout, aujourd'hui, aux Italiens et à l'hôpital, au parc Monceau ou au faubourg, dans la petite chambre où l'étudiant travaille et pense et dans la mansarde où l'ouvrier mange sa soupe en rentrant de l'usine. Qui ne fait voir de Paris qu'un côté ne montre point Paris. Qui ne le connaît que par ses boulevards et ses théâtres ne le connaît pas. Qui ne l'étudie que chez ses filles et par ses scandales le

calomnie. Allons, au hasard des faits, au caprice des événements qui dicteront le sujet de causerie, l'étudier, s'il se peut, dans ses manifestations diverses, aujourd'hui dans son luxe et demain dans son labeur ! et qu'on ne s'étonne point, dans les chapitres de la *Vie à Paris*, après le tableau d'une première représentation, de rencontrer le récit de quelque visite à Mazas.

Comment donc ! Mais nous retrouverons peut-être là des visages de connaissance, de ceux qu'on appelle précisément des *figures bien parisiennes !*

Et qu'on ne s'étonne point surtout de cette sorte de préface écrite, après quatre ans d'une causerie qui m'est chère avec les lecteurs de ces volumes. C'est sans doute le je ne sais quoi d'inconnu dont l'heure présente est faite qui veut cela. C'est la date nouvelle qui m'entraîne. C'est l'almanach nouveau qui est cause de cette confession : — cet almanach que voici tout neuf, tout blanc, gros d'avenir et tenu à la main comme un bouquet par une bergère en robe rose, relevant sa jupe courte et rentrant ses blancs moutons sous la pluie qui bat sa chevelure blonde.

Et qui sait ? C'est peut-être l'Année 1884 que représente, sur l'almanach, cette bergerette de Watteau. Si 1884 est aussi souriante que la galante bergère, acceptons-en l'augure : nous allons passer des jours tissés de soie et parfumés de roses. L'averse même sera délicieuse, quoiqu'on nous annonce une bourrasque et qu'on ait déjà baptisé d'avance cette année : l'*Année de la Revision*.

1884 commencera peut-être par la revision des arrêts portés contre Manet par la critique. Les amis du chef de l'impressionnisme, du roi des « tachistes », de l'apôtre du « plein air, » vont exposer, en pleine École des beaux-arts, l'œuvre de Manet, et ce nom de Manet aussi connu que celui de Garibaldi, disait le peintre Degas — apparaît déjà sur les murailles, comme une carte de visite posthume. On a déjà annoncé que M. Gérôme avait officiellement protesté contre cette exhibition ; et il est bien évident qu'à propos des toiles de Manet on va mener grand bruit contre M. Cabanel, M. Bouguereau, M. Bonnat et l'Institut tout entier.

Notre temps, qui n'admire pas grand'chose, ne se donne le plaisir d'admirer qu'en y ajoutant le droit de dénigrer. On n'aime Manet, ce charmant garçon de beaucoup d'esprit, que pour avoir l'occasion de haïr ceux qui ne lui ressemblent pas. Tout artiste tapageur, fût-il incomplet, lorsqu'il a du talent, bénéficie immédiatement de toutes les jalousies qu'inspirent les gens *arrivés* à ceux qui veulent arriver. Il est certaines réputations nées d'un syndicat de haines. Les mécontents détestent Meissonier et Manet comme les chrétiens communient en Jésus-Christ. Attendons-nous à des polémiques intéressantes à propos du peintre du *Toréador* et du *Bon Bock :* — Manet, ce fils de Goya aux Folies-Bergère.

Je souhaiterais d'ailleurs qu'il n'y eût d'autres passes d'armes et d'autres batailles que ces discussions artistiques ! Les injures n'y salissent point et, au bout du compte, personne n'en meurt.

C'est toujours le mot du bonhomme Mercier :

— Nous nous sommes appelés drôles, fripons, misérables, assassins. Eh bien, tout cela ne veut rien dire. Cela signifie simplement que nous ne sommes pas de la même opinion.

Sébastien Mercier, qui prenait aussi philosophiquement les choses, eût peut-être été le chroniqueur idéal que je souhaitais tout à l'heure et qui devrait, pour bien faire, être mondain comme Alcibiade, grognon comme Timon et savant... comme on ne l'est plus.

Le journalisme, qui a tué tant de choses, finira par tuer la chronique elle-même en racontant tout d'avance, et je prévois le temps où l'on aura trouvé le chroniqueur modèle. Il existe, il est déjà connu, — mieux que cela, il est illustre ; — il écrit tous les jours mille et une chroniques pour le monde entier. Il est plus lu que feu Lespès, plus populaire que Villemot, plus spirituel que madame de Girardin, plus informé que Pic de la Mirandole. C'est le chroniqueur sans pareil. C'est le journaliste accompli. C'est le Télégraphe.

II

La question Manet. — Un révolutionnaire à l'École des beaux-arts. — La lettre de M. Léon Jérôme. — Une moyenne dans les opinions. — Vente future. — La peinture dans le marasme. — Les Américains et les tableaux. — Mécènes Yankees. — Procès à venir. — Les jeunes femmes de demain. — La jeune fille, les enfants et le journalisme. — Un duel parisien.

11 janvier 1884

On a tiré les rois, cette semaine, les Rois de la fève, comme s'il y avait encore des rois et s'il y avait même des fèves. La fève classique d'autrefois est maintenant remplacée, dans les gâteaux bretons ou les galettes parisiennes, par une poupée de porcelaine. On risque un peu plus de se briser les dents sur ce baby de pâte dure, mais il faut bien innover en toutes choses et la fève de nos pères ne pouvait pas toujours durer.

Tout justement on est en train de sacrer roi cet intransigeant qui eut nom Manet. L'exposition des œuvres d'Édouard Manet est devenue un événement tout parisien et les cataractes de polémiques se sont rouvertes. M. About n'y est pas allé de main morte : il a dénoncé l'exhibition des œuvres du révolutionnaire, en un lieu officiel, comme un pur scandale. Il a

parlé de la lettre de protestation de M. Gérôme, et aussi d'une autre réclamation adressée à l'Académie des Beaux-Arts sous forme de plaisanterie. La vérité est que, signée du pseudonyme de Bullier, les membres de l'Institut ont reçu une proposition assez drôle, ou saugrenue, comme on voudra. Le prétendu Bullier écrivait aux peintres devenus académiciens :

« On me dit, Messieurs, que l'on cherche un local pour exposer les œuvres de Manet. Je ne pense pas que l'École des beaux-arts loge chez elle l'ennemi déclaré de son enseignement. Eh bien, décrétez que l'exposition aura lieu chez moi. Elle n'y sera point déplacée. Vous devez, au temps de votre jeunesse, avoir pris parfois le chemin de mon bal ; vous le reprendrez encore ; mais, pour le rendre plus digne de votre présence, je le débarrasserai de ses danseuses et je remplacerai mes habituées par les canotières et le *Bar* d'Édouard Manet. »

Personne n'a deviné encore qui s'est diverti à cette ironie par lettre. L'écriture du prétendu Bullier est la cursive élégante de tout bon élève de Brard et Saint-Omer. M. Léon Gérôme, lui, n'a pas plaisanté. Ce n'est point comme peintre, c'est comme professeur qu'il a demandé au ministre pourquoi on exposait, sous le toit même où il enseigne le dessin à ses élèves, des œuvres qui sont la négation de ce qu'il apprend à admirer. La lettre, déjà vieille de quelques mois, n'a pas été écrite, comme l'a dit M. About, à M. Fallières, mais à M. Jules Ferry, alors ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

— Je ne méconnais pas, nous disait M. Léon Gérôme,

l'autre soir, ce qu'il y a de personnel dans Manet, et je crois même que les qualités qu'il y a là, je les vois mieux que ceux qui en parlent et dont la peinture n'est pas le métier ; mais je dis qu'aujourd'hui, où l'on a tant de peine à maintenir les jeunes gens dans une voie sérieuse, dans l'étude sincère, dans le travail, c'est les encourager à se contenter de peu que de leur mettre sous les yeux, officiellement, ainsi qu'un exemple estampillé et contresigné par l'État, des indications, des esquisses, des recherches plus ou moins intéressantes, mais qui ne constituent pas des œuvres d'art achevées. Je suis certain que Manet aurait pu faire de bons tableaux, mais il n'a pas fait de bons tableaux. Il a été l'apôtre de cette manière de décadence : l'art du *morceau*. Je suis, moi, choisi par l'État pour apprendre l'orthographe de l'art aux jeunes gens. Après quoi, je leur dirai de regarder devant eux, d'étudier la nature, d'être sincères, d'être naïfs et de travailler ! C'est pour cela que je ne pense pas qu'on doive leur offrir comme modèle l'œuvre très voulue et très tapageuse d'un homme qui, doué de qualités rares, ne les a pas développées par l'étude !

A tout prendre, les plus grands admirateurs de Manet ne le louent pas d'avoir fait autre chose que ces « essais » dont parlait M. Gérôme. La notice que Zola a consacrée à son peintre en tête du catalogue exprime, en d'autres termes, une opinion qui ressemble fort à celle-là. « Il n'était pas toujours maître de sa main... Les doigts n'obéissaient pas toujours aux yeux... Nul parti pris d'ailleurs : il aurait voulu plaire... Il avait

toujours rêvé le succès tel qu'il pousse à Paris, avec les compliments des femmes, l'accueil louangeur des salons, la vie luxueuse galopant au milieu des admirations de la foule. »

Eh! c'est, du reste, là ce que rêvent tous les révolutionnaires en apparence les plus dédaigneux.

Il est évident que le pauvre Manet « voulait plaire ». Il est évident qu'il ne plaisait qu'à quelques-uns. Le chanteur Faure entassait des Manet chez lui, M. Hubert Debrousse accrochait des Manet dans sa galerie à côté de ses Ribot. M. Antonin Proust combattait pour son vieil ami d'enfance. Mais la foule *marchande* était passablement indifférente à ces essais. Il faut pourtant bien se dire qu'on ne peut pas tout avoir : être le chef de l'école des Batignolles, le grand homme du café Guerbois et le favori des acheteurs mondains. Quand on nous présente Manet comme une victime de la critique, mourant écrasé de coups de massue ou troué de coups de couteau, on exagère singulièrement ou l'on déplace la situation. Jamais homme ne fut plus ardemment défendu et loué que Manet. Ce Mahomet du plein air — comme si Carpaccio et les primitifs n'avaient pas, il y a des siècles, peint le *plein air* — ce prophète d'une religion déjà vieille eut ses dévoués séides. Mais il ne se gênait guère, je pense, pour semer sur les œuvres d'autrui des jugements qui avaient d'autant plus de retentissement qu'ils étaient plus mordants, plus spirituels et plus courts que les articles écrits contre lui.

Un Salon de peinture ne s'ouvrait point, un tableau

n'arrivait pas à la vogue que Manet, éternellement en verve, ne trouvât un mot piquant, très amusant toujours et souvent très injuste pour le caractériser. On a cité sa boutade devant un chef-d'œuvre de Meissonier, le *Friedland :* « C'est étonnant : dans tout ce tableau il n'y a que les cuirasses des cuirassiers qui ne soient pas en fer ! » Et lorsque Carolus Duran, qui aimait pourtant et défendait Manet, exposa son *Triomphe de Marie de Médicis*, plafond pour le Luxembourg : « C'est la catastrophe de la rue Béranger ! » Et le mot sur le *Marceau* de Jean-Paul Laurens, étendu tout botté sur son lit : « C'est l'enterrement du postillon de Longjumeau. » Et sa drôlerie devant le *Saint Jérôme* de Gérôme, ridé, tanné, superbe, la grande admiration du peintre Charles Jacque : « Ah ! le beau gant de Suède ! »

C'était la bataille, cela !

Manet en faisait ainsi pétiller toujours, comme des pois fulminants de gamin qui s'amuse, de ces mots qu'on répétait et n'étaient pas faits, je pense, pour désarmer ceux qui ne l'aimaient point. Et avec cela il « voulait plaire ! » comme dit Zola. Il voulait tellement plaire, ce charmant garçon à la moustache blonde, souriant et vivant comme un Franz Hals, qu'une des joies de sa vie fut la médaille qu'il obtint. Une médaille à lui qui avait si joliment raillé les *médaillards !* Il en était heureux comme un collégien d'une exemption. Le jury ayant, un moment, hésité à lui donner une médaille, craignant qu'il ne la refusât, M. Duez, pour couper court à ces hésitations, m'a-t-on raconté, tira de sa poche une lettre de Manet, où son ami lui écrivait : « Mon cher, je me contenterai même

d'une troisième médaille. » C'était la revanche du révolté.

A partir de ce jour, il passa, du reste, dans son camp, comme une façon d'affreux classique. Peu s'en fallut que les purs de l'intransigeance ne l'appelassent, à son tour, Cabanel. Les critiques de l'école libre le sacrifièrent désormais à M. Caillebotte. Édouard Manet ne fut plus pour eux qu'un Girondin de la rébellion, un homme qui avait moins tenu qu'il n'avait promis. Le ruban rouge l'acheva. Manet, décoré, n'était plus Manet! *Médaillard* et *rubanier*, c'était trop. On passa à d'autres. Manet n'exposait même plus avec les *intransigeants*. « Il tourne, disait le musicien Cabaner (Cabaner plus fort que Mozart), il tourne, si ses figures ne tournent pas toujours ! »

Quoi qu'il en soit, voilà une exhibition qui pique la curiosité et qui attire la foule. On se bousculait le jour de l'ouverture pour monter les escaliers de l'École. Et, dans tout ce monde ainsi pressé, il était assez curieux de n'entendre que deux sortes d'exclamations : ou des pâmoisons d'enthousiasme, ou des hurlements de colère. Pas de milieu.

« — Ou l'on est Jupiter, ou l'on est un mouchard », disait finement un homme d'esprit. Il devrait pourtant y avoir des stations intermédiaires.

La vérité est que le *Torero mort*, le *Bon Bock*, les études espagnoles, à la Goya du temps de l'*Enfant à l'Épée*, telle vue d'un port de mer, le soir, d'une vigueur superbe, les pastels féminins de la fin de la vie de Manet, sont des œuvres puissantes ou charmantes. Ces figures

de Parisiennes au pastel ont une clarté et une vie singulières. Mais il ne faut pas le dire tout haut à tout le monde. « Votre œil se pervertit ! » me répondait-on, l'autre soir, comme je constatais l'impression ressentie. On m'eût volontiers envoyé chez un oculiste. Et si je disais, par contre, à M. Bazire, le biographe ardent, convaincu et enthousiaste de Manet, qu'il y a une différence entre Manet et Jésus, et qu'*Olympia* — la femme au chat noir — crucifiée par la critique, a moins souffert que le Christ lui-même, il me renverrait à un médecin aliéniste. M. Bazire compare en effet tout franchement Édouard Manet au Nazaréen.

M. Zola, qui n'aime ni ne déteste les gens à demi, a bien écrit, à propos de Manet : « Rien n'est plus incroyable, plus exaspérant que le vrai lorsqu'on a dans les yeux des *siècles de mensonge.* » Or, l'œuvre de ces *siècles de mensonge* est accumulée, à Paris, dans un monument qui a quelque importance. Il s'appelle le Louvre. Plus d'un *mensonge* qu'on y voit n'est même pas sans mérite.

Où tout le monde est d'accord, par exemple, c'est lorsqu'il s'agit de la personne de Manet. C'était le plus aimable des compagnons et le plus fin. Je le vois encore dans son uniforme d'artillerie de la garde nationale, bien sanglé, alerte et élégant, et son blond visage très résolu, sous la visière du képi. La mort avait fait de cette figure narquoise et pétillante d'esprit un long visage émacié, à grande barbe blanche, méconnaissable. La photographie de Manet mort ressemblait au profil d'un moine espagnol expiré. Jusqu'à la fin il

travailla, jetant des paquets de fleurs sur la toile, un mois avant de mourir. Un vent de succès arrivait, en ses derniers jours, jusqu'à son chevet, comme une brise. Les portraits de son père et de sa mère, à l'exposition des *Portraits du siècle*, étaient rémarqués, admirés au milieu de bien des portraits célèbres autrefois, et qui, pour me servir d'une expression d'atelier, *dégringolaient* avec le temps.

Dans sa souffrance — un pied ataxique et qu'il fallut couper, sans pouvoir sauver le pauvre malade — ce bruit lointain de bravos le consola.

Mais, avant de s'aliter, il avait souffert moralement. Il y avait une tristesse derrière son éternel sourire railleur. L'œil voyait, percevait le plein air, la lumière, les clartés; la main trahissait la prunelle.

On disait, un jour, à Manet, en lui montrant un de ses paysages :

— La couleur est bonne, mais la perspective est défectueuse !

— Ah ! répondit-il vivement, tout à coup nerveux, je n'ai pas, moi, la même perspective que l'Institut !

Hélas, il n'y a pas deux perspectives, il n'y a pas deux absolus, il n'y a pas deux tables de multiplication. On peut trouver Pythagore ennuyeux et vieilli, mais il faut bien obéir à sa règle. On a cité cette réponse de Manet comme une naïveté ; mais Manet avait trop d'esprit pour avoir dit pareille sottise, et cette sorte de révolte voulue n'était peut-être que la constatation colère, l'aveu irrité de ce qui lui manquait.

En fin de compte, les tâtonnements mêmes, les indications, les recherches d'initiateur, les divinations de

Manet sont plus intéressantes que bien des œuvres qu'on pourrait ranger dans la catégorie de ce beau qui est le contraire du beau et que Jules Dupré appelle « le joli laid ». Il est assez difficile de dire, en art, ce qui est « bien. » Le vieux Picot était bien, M. Signol était bien, Manet n'est pas « bien » : mais c'est « mieux. »

Et — pour me résumer — on n'a pas loué en lui les qualités qui étaient réelles, et on a exalté bon nombre de ses défauts, qui crèvent les yeux. Il y a en tout une moyenne et une justice, mais le diable est que cette justice et cette moyenne, personne ne veut les voir ou seulement les chercher.

« *Mouchard ou Jupiter* », ce sera pendant longtemps le dilemme absurde — et inévitable.

Ce qui me plaît à demi dans l'exposition Manet, comme dans la plupart de ces expositions, qui ne sont que la préface d'une vente publique, c'est que l'annonce des enchères se glisse dans le livret qu'on achète, en entrant, pour vingt sous. Le premier feuillet du catalogue est un petit papier détaché du cahier et qui avertit le visiteur que la vente des *reliquiæ* de l'atelier de Manet aura lieu au mois de février prochain. Il paraît, du reste, que le très aimable artiste ne s'est pas enrichi à faire de la peinture et que cette vente, qui sera fort suivie évidemment, est loin d'être une spéculation. Mais il était toujours temps d'en reculer un peu l'annonce. L'École des beaux-arts devient un peu bien souvent — et je le dis pour tout le monde — l'antichambre de l'Hôtel Drouot.

On ne saurait trop, il est vrai, aiguiser, au moment présent, la curiosité et les appétits du public. L'art, au point de vue commercial, — si les mots ne hurlent pas de se voir accouplés, — est « dans le marasme ». C'est la première industrie de luxe sur laquelle l'influence du *krach* devait se faire nécessairement sentir. Le boursier et l'étranger étaient, et sont encore, les deux clients tout naturels du peintre. Un financier heureux, qui vient de réaliser un ou deux millions dans une liquidation, ne trouvera pas très étonnant qu'on lui demande cinquante mille francs pour une aquarelle. Un coup de crayon sur un carnet lui a rapporté plus que cela. Va pour l'aquarelle de deux mille cinq cents louis ! De même l'Américain, qui se réveille, un beau matin, possesseur d'une mine d'argent ou de pétrole, après avoir, la veille, acheté des terrains comme au hasard, ne fera pas de difficultés pour payer une peinture au poids de l'or, cadre compris. Il ira droit à la *meilleure marque* et donnera, pour la toile qu'on lui présentera, le chèque qu'on lui désignera.

Mais les Américains ne sont pas inépuisables et les boursiers, depuis la baisse, semblent, au point de vue de l'enthousiasme artistique, complètement épuisés. Les nababs marchandent ; les yankees font leur prix comme les ménagères bourgeoises font leur marché. Le temps de l'âge d'or est fini. D'autant plus fini que l'Amérique s'obstine à traiter la peinture comme une denrée quelconque et à la grever d'un droit de trente pour cent afin de protéger l'*industrie nationale*.

Il ne faut pas s'y tromper, du reste. L'Amérique,

avant peu, aura, en peinture, un art national. Certains dessins, les gravures d'une revue artistique américaine, *The American Art*, sont des chefs-d'œuvre. Seulement, l'Amérique ne réfléchit pas que ses artistes, le jour où elle aura, chez elle, une école américaine, ont étudié et grandi chez nous et que nous avons donné — pour rien, pour le plaisir ou pour l'honneur, — avec notre vieille libéralité française, l'enseignement de nos écoles, à nous, à des artistes distingués comme M. John Sargent ou M. Bridgman.

Le nombre est grand des peintres, des architectes, des graveurs, des sculpteurs américains qui ont reçu l'initiation gratuite de notre art. Ceux d'entre eux qui sont encore à Paris ne l'oublient pas, du reste, et viennent de le rappeler éloquemment à leur pays. Ils trouvent, comme nous, particulièrement vexatoire et en quelque sorte odieux qu'on prélève des droits sur les productions artistiques et qu'on assimile les œuvres des maîtres à une marchandise quelconque.

Toile peinte ou toile en pièces, toile signée Delacroix ou ballot de coton, tout cela serait soumis aux mêmes juridictions commerciales, et la main lourde d'un douanier fourragerait la caisse contenant un Géricault comme s'il s'agissait d'une malle de linge ou d'un paquet de cordonnerie !

Les artistes français s'attristent de cette perspective, les artistes parisiano-américains protestent, et je doute que la taxe soit maintenue. En attendant, la peinture va « doucement », — tout doucement, comme disent les boutiquiers, — et c'est mal choisir son moment, pour continuer à parler négoce, que d'inonder le marché à la

façon des héritiers du formidable collectionneur Borniche.

Les Américains, qui furent, de par le dieu dollar, les Mécènes fabuleux des peintres français, se croient, du reste, volontiers tout permis, et les amateurs yankees traitaient parfois les artistes comme des fournisseurs avant même que leurs législateurs se prissent à considérer les œuvres d'art comme des fournitures.

Je me rappelle la proposition de ce « richissime » Américain (tous les Américains qui achètent des tableaux sont richissisimes) à un peintre de la vie parisienne :

— Je vous donne dix mille francs de plus de votre tableau si vous pouvez mettre des garnitures de jais aux toilettes de vos personnages féminins!

— Et pourquoi?

— Mon Dieu, c'est tout simple: j'ai à New York un grand stock de jais qui m'est demeuré pour compte. Si les Parisiennes de votre tableau ont beaucoup de jais sur leurs mantelets, je dirai que le jais est la nouvelle mode de Paris. Annonce dans les journaux. Exposition de votre toile dans mes magasins de nouveautés! Vente subite des passementeries de jais qui encombrent mes cartons, et voilà. Dix mille francs de plus pour quelques coups de pinceau, pourvu qu'ils représentent du jais, est-ce dit?

C'était là ce qu'on pouvait appeler l'application immédiate de la peinture à l'industrie. Nos grands magasins de Paris y viendront aussi.

Mais enfin, c'était purement et simplement une

idée de négociant pratique. Ce que je reprocherai avec plus de sévérité à certains « richissimes » Américains, c'est le sans-façon avec lequel ils traitent les gens de talent qu'ils prétendent encourager. Un duc de Luynes devait, ce semble, avoir d'autres façons avec les artistes qu'il fréquentait.

Naguère, un médecin d'une haute situation scientifique reçoit cette carte, d'un « richissime » Américain qu'il n'avait jamais vu :

« M. le docteur X... est prié de passer sur-le-champ chez M. Z... »

Le docteur répondit : « Je ne vais jamais chez les gens qui ne m'ont pas été présentés. Si M. Z... tient à me parler, qu'il vienne chez moi. »

Ce sont peut-être les mœurs nouvelles des Mécènes transatlantiques, mais elles manquent d'une certaine urbanité athénienne. On parle tout bas d'un procès qui serait intenté bientôt par un des maîtres peintres de ce temps à tel « richissime » Américain dont le nom emplit les chroniques. Le peintre a fait de madame Y..., l'Américaine, un portrait qui est un pur chef-d'œuvre. Ni madame Y... ni M. Y... n'ont voulu, le portrait terminé, en entendre parler.

— Mon portrait? Je ne l'ai même pas regardé, dit l'Américaine.

— Madame X..., ça ? dit le mari, après avoir jeté un coup d'œil sur la toile. Jamais de la vie !

Et Mécène le billionnaire Mécène — le favori de la chronique — un de ces rois de Paris pour les quels les reporters épuisent les adjectifs de leur *Dictionnaire des Louanges*, rois exotiques, rois tapageurs, rois de hasard

et de la fève, rois qui donnent le ton à la société parisienne et (je ne dis point cela pour le « richissime » en question) ne seraient pas toujours reçus en leur pays dans le monde sans épithète, — Mécène a laissé le portrait à la disposition du peintre qui, fort de son droit, réclame l'exécution des clauses de son traité !

Je ne crois pas du tout que le procès ait lieu; mais il ne pourrait évidemment tourner qu'à l'avantage de l'artiste. C'est une force que le Million, mais ce n'est une vertu que lorsqu'il est mis au service du tact et de l'intelligence.

Le tact, qualité française, est d'ailleurs une *denrée*, comme on dira bientôt, qui se fait rare. Dans cette course aux informations, dont le journalisme actuel, féru d'américanisme, abuse un peu, on avait, jusqu'ici, mis tout à fait à part cet album tout blanc sur lequel la vie n'a rien écrit encore et qu'on appelle « la jeune fille ». Il y avait comme une sorte de convention tacite entre tous ceux qui, par métier, parlent un peu de tout le monde. Le *Dictionnaire* laudatif dont je disais un mot tout à l'heure n'était ouvert que lorsqu'il s'agissait de parler des charmeuses bien en vue, des plus célèbres, des plus titrées ou des plus regardées. Sous l'Empire, madame de Pourtalès ou madame de Galliffet, depuis la République, madame de Rainneville ou la belle madame Benardacki.

Mais voilà qu'on va plus loin et qu'on est plus pressé. Steeple-chase. Course au clocher. Un journaliste entame hier une *série : Les jolies femmes d'aujourd'hui*.

SAMEDI

52 s. Pépin 313



1769. Naissance de Châteaubriand
célèbre écrivain

FÉVRIER

Lev. du sol. 6 h. 59. Couc. 5 h. 29
P. Q. le 21 — P. L. le 28

Un autre, tout aussitôt, en commence une autre : *Les jeunes femmes de demain.*

Il ne réfléchit pas que « la jeune femme de demain », c'est aujourd'hui « la jeune fille », ce rêve vivant de modestie, de silence, de passion cachée, ce mystère qui marche et qui charme, ces yeux limpides où l'on croirait pouvoir tout lire, et où cependant on ne sait quoi de furtif et d'inquiétant se cache comme du sable fin et blanc au fond de l'eau glauque. Le journaliste ne se dit point que la séduction même de la jeune fille, c'est d'être inconnue, de se présenter comme une énigme, une énigme rose, souriante, avec des candeurs d'hermine. Non, il prend une à une ces fleurettes du monde et il les « raconte » en public, comme il cueillerait des violettes.

C'est lui, cet indiscret — et qui doit être du monde pourtant — qui, galamment, nous apprend que, parmi ces « jeunes femmes de demain », mademoiselle de Maillé « a des reparties hautaines, danse éperdument et prie de même » ; mademoiselle Madeleine de Ganay, « fraîche comme Hébé, pense peut-être à la vie du cloître », mademoiselle de Miramon « monte à cheval en perfection », mademoiselle Mackay « travaille la littérature comme si elle devait la professer », et mademoiselle de Mac-Mahon est « en train de devenir jolie ».

Mais savez-vous vraiment que c'est bien trop de familiarité que de décerner, même avec esprit, un brevet de beauté à une jeune fille par la voix de la presse et que le seul moyen d'honorer ses grâces juvéniles, c'est de n'en point parler?

Malheureusement, je ne suis pas très certain que ces

compliments imprimés ne plaisent pas un peu beaucoup à celles à qui on les décerne. Il est si amusant, quand on a seize ans, de lire dans un journal qu'on est jolie, qu'on ressemble à un Watteau, qu'on a une taille de nymphe et des cheveux couleur d'épi, et on doit peut-être lire et relire deux fois, dix fois, des lignes comme celles-ci :

« Ne veut épouser qu'un homme digne d'elle. Nous faisons des vœux pour l'heureux Prince Charmant. »

Musset devrait ajouter quelques vers à son dialogue : *A quoi rêvent les jeunes filles.* Elles rêvent, peut-être, à avoir leur portrait *croqué* dans un journal. Elles se passent peut-être l'une à l'autre, découpé comme une broderie, l'entrefilet qui les concerne — et qui sait si elles ne se disent pas, tout heureuses :

— Regarde ! regarde comme j'ai eu une *bonne presse !*

On devait arriver aux jeunes filles ; les reporters avaient bien fait le portrait des enfants ! Et non seulement les reporters, mais les dessinateurs. Je me rappelle un numéro de journal illustré où l'on avait groupé, dans leurs déguisements de bal d'enfants, tous les babys portant un nom célèbre. Et on avait mis leur nom au-dessous, à ces pauvrets, et on leur avait demandé, pour le public, un autographe ! Un malheureux autographe tracé de leurs petites mains émues : *Dédé... Zozo... Toto...* Ils étaient imprimés, pourtraicturés, servis tout vifs à l'abonné avant d'être entrés au collège ! Ils avaient une biographie — une biographie ! — avant d'avoir vécu ! Ils entraient au Panthéon en sortant du berceau.

Que parlons-nous des Dauphins d'autrefois à qui les Villeroy montraient un peuple en disant : Il est à vous! On donne la gloire de bonne heure aux dauphins bourgeois d'aujourd'hui, J'ai vu, chez un marchand de photographies, entre le portrait de Gambetta et celui de M. de Brazza, la figure tout à fait corrégienne d'un bel enfant portant cette mention : *Petit-fils de Théophile Gautier.* A l'âge où l'on est « bébé », il figure déjà, derrière les vitrines, sous ce nom qui, d'ailleurs, est un titre.

Et nous nous plaignons des hérédités monarchiques! Le reportage ira si loin qu'il prendra les *grands hommes de demain* au collège et donnera des notes biographiques, sur tous les forts en thème. Je ne renonce pas à l'espoir de lire, à la Saint-Charlemagne prochaine, les portraits de tous les jeunes convives assis autour de la table où va couler à petits flots la piquette du champagne universitaire.

A force de vouloir servir au public des primeurs, nous arrivons à lui faire savourer des renommées en verjus. Mais quoi, répondront les chroniqueurs, quand il n'y a rien, il faut bien inventer quelque chose — ou quelqu'un ! Et il n'y avait rien, ces jours derniers, dont les propos parisiens pussent s'emparer. Le duel d'hier, entre M. Scholl et M. de Dion, est venu à point pour fournir un prétexte à causerie. Il y avait longtemps que l'affaire, aujourd'hui terminée, durait, et son dénouement, qui, Dieu merci! n'a pas été tragique, ne prouve rien, sinon que les deux adversaires sont braves, spirituels et qu'il est encore des mousquetaires en ce temps beaucoup pratique. Le public parisien, qui

oublie vite, ne sait probablement déjà plus pourquoi ce duel, et, si la curiosité des gens cherchait la femme en cette affaire, il ne la trouverait pas, il ne la trouverait plus. La pauvre duchesse dont on a tant parlé est morte, et son fantôme seul pouvait se jeter, hier, entre les combattants. Au fond, il n'y a peut-être de mortels, en ce monde, que les duels où l'on engage les cœurs comme on engagerait des épées. Scholl le sait bien, qui sourit bravement de la blessure d'un fleuret et se rappelle encore avec mélancolie les blessures des *Amours de théâtre* ou de *Denise*.

III

La réception académique de demain. — M. Édouard Pailleron. Les débuts. — Pierre Dupont. — Victor Hugo. — La statue de Diderot. — Une lettre de M. de Goncourt à propos de Balzac. — Les ordures ménagères. — Le *chiffonnier* dans la littérature. — Ce qu'on pourrait en faire. — Ci-gît le *philosophe!*

17 janvier 1884

Il est bien évident qu'en dehors de l'Académie et des débuts de mademoiselle Brandès dans *Diane de Lys* on ne trouverait pas aujourd'hui une véritable préoccupation « parisienne ». La réception de M. Édouard Pailleron, qui a lieu demain, est si courue, qu'il va falloir ouvrir, sous la coupole de l'Institut, certaine tribune haute qu'on tient fermée d'ordinaire par des cloisons ornées de grisailles.

On sait déjà — car, à Paris, tout se sait d'avance — que le discours du récipiendaire est des plus jolis, assez court, ce qui est d'un bon auteur dramatique habitué à enfermer son idée en un certain nombre de feuillets réglementaires, et tout à fait piquant, personnel et original. Cela n'étonnera personne.

Je ne sais qui s'écriait, l'autre jour : « L'Académie

est *à la mode!* » Une élection académique soulève, en effet, les controverses, une réception comme celle de demain éveille toutes les curiosités, et le moindre quidam se plaît maintenant à dresser, pour passer le temps, la liste des académiciens futurs. En ce temps d'égalité débordante, les privilèges de l'esprit semblent tout naturellement plus précieux. Je dois dire que ce sont surtout les choix brillants et où il semble que les applaudissements du public aient leur part qui donnent à l'Académie cette vie toujours nouvelle. M. Édouard Pailleron était depuis longtemps de ceux que la foule désignait. Je ne veux pas dire du tout que le suffrage universel doive être appliqué aux choses de l'esprit ou de l'art, et l'idée qui germait, naguère, dans les cerveaux anglais, de faire proclamer *par le vote* quels étaient, pour le moment, les dix écrivains les plus remarquables de la Grande-Bretagne, était une idée purement britannique. En fait de livres ou de tableaux, ce n'est pas le nombre qui fait loi. Au scrutin public, il fut un temps où Ponson du Terrail eût occupé la première place et où *Souvenirs et Regrets* de Dubufe eussent été proclamés l'œuvre artistique la plus admirable de ce siècle.

Mais, s'il ne faut pas demander à Jacques Bonhomme de déterminer, de classer à leur rang les renommées artistiques, il faut cependant tenir compte de cette vague rumeur contemporaine et de ce bruit, qui sont tout simplement ce qu'on appelle de la gloire. Être l'élu d'un groupe est chose flatteuse; être l'élu de tous me paraît chose plus agréable encore.

M. Édouard Pailleron entre à l'Académie tout porté

par le succès. Il n'est cependant pas arrivé sans peine à ce couronnement d'une carrière. Je ne vais pas du tout commettre un paradoxe, mais Pailleron, en débutant, avait contre lui le défaut d'être riche. Avec la gracieuseté ordinaire aux « bons petits camarades », si un auteur pauvre risque d'être considéré comme un bohème, un auteur riche semble condamné à ne passer que pour un *amateur*. A négliger l'opinion d'autrui, la lutte contre la misère est, d'ailleurs, au point de vue personnel, un adjuvant au talent ; la lutte contre la fortune, contre les préjugés qu'elle fait naître, peut devenir un débilitant. Le *far niente* est plein de tentations pour qui n'a pas le coup d'éperon du pain quotidien à gagner, et il faut être deux fois laborieux pour se mettre au travail lorsque le labeur n'est pas voulu, exigé, par la nécessité. « Un poète riche ne semble pas, a-t-on dit, devoir être un poète dans un pays qui honore si profondément les poètes pauvres, qu'il laisse Gilbert et Hégésippe Moreau mourir à l'hôpital. »

Mais l'auteur de ce vigoureux recueil de vers, les *Parasites*, était né avec le goût absolu du travail, l'amour des vers et la passion du théâtre. D'une nature singulièrement contrastée, robuste et, simple à la fois, mondain et rural, aimant les bois où il rêve plus que les salons où on le recherche, fuyant Paris, qu'il aime, pour la chasse ou la mer, qu'il adore, Édouard Pailleron a gardé, dans son existence de vie large et sans pose, l'appétit de la libre mansarde des vingt ans. La plupart de ses œuvres passées ont été écrites sous les toits, dans une petite chambre mansardée qu'il avait louée, rue Saint-Dominique, chez M. J.-B. Dumas, le

chimiste. Pailleron quittait son *home*, le matin, à neuf heures, partait pour sa chambre comme un expéditionnaire irait à son bureau et, emportant son déjeuner dans sa poche, il restait là-haut jusqu'à cinq heures de l'après-midi. C'est ainsi qu'il a écrit les *Faux Ménages* et le *Monde où l'on s'amuse*.

Cette sorte de besoin d'une cellule pour travailler, d'un cabinet simple, avec tout bonnement des livres, le papier, l'encre — tout ce qu'il faut pour écrire, comme disait Scribe — on le retrouve chez Pailleron, dans cet hôtel du quai Malaquais où, au-dessus de son appartement, il s'est attribué, à côté de cette salle de billard où tout Paris a passé, un cabinet de travail, avec un escabeau de chêne devant un buvard. Et c'est là tout son luxe personnel. En bas, les statues, les tentures, les armures japonaises ou les bronzes. En haut, ce coin de bureau d'où partiront les éclats de rire du *Monde où l'on s'ennuie* ou les scènes dramatiques de la pièce à venir.

On a tout dit, depuis quelques jours, sur ces *lundis* d'Édouard Pailleron où l'on cause gaiement, dans ce grand logis qui fut, au temps du Directoire, le ministère de la police générale d'où l'on surveillait les émigrés. Pailleron y a pour voisin direct le docteur Charcot, et. l'autre jour, les invités de l'académicien littéraire n'avaient pas grand chemin à faire pour aller féliciter le professeur de sa nomination à l'Académie de médecine.

Il y aura, demain, pour applaudir Pailleron, tous ceux qu'il a charmés, et je sais nombre de Parisiennes

qui se demandent avec anxiété, à l'heure où j'écris, si la toilette commandée sera prête demain matin. Il s'agit de bien voir, il s'agit d'être vue. C'est une *première* qui en vaut dix autres. Cette fièvre de curiosité qui pousse vers l'Académie les femmes désireuses d'étudier de près dans sa voix, dans son regard ou son geste, *leur* poète, *leur* auteur dramatique ou *leur* romancier, ne date pas d'hier. C'était déjà la passion des grandes dames du temps de Louis XIV :

« Tremblez, s'écriait Bourdaloue dans son sermon *Sur la parole de Dieu,* tremblez quand vous entendez la parole que l'on vous prêche avec aussi peu de religion que si c'était un discours académique ! »

Ce ne sera pas « avec religion », mais avec un infini plaisir que nos Parisiennes écouteront le discours de M. Pailleron et aussi celui de M. Camille Rousset, qu'on dit excellent. Dans la foule pressée au centre, ou dans les tribunes, l'auteur dramatique rencontrera bien des visages amis ; combien manqueront pourtant, des compagnons de sa jeunesse, qui furent aussi les nôtres ! Amédée Rolland, qui, de son propre mouvement, portait la première pièce de Pailleron, le *Parasite*, à M. de La Rounat et la faisait recevoir sans que l'auteur lui-même s'en doutât ; Pierre Dupont, l'initiateur de Pailleron, — alors échappé d'une étude de notaire, — aux rimes et aux chansons.

Oui, ce fut pourtant Dupont qui, le premier, poussa l'académicien d'aujourd'hui à faire des vers, tout en l'entraînant par les bois des environs de Paris et en lui racontant, *péripatétiquement*, que l'homme n'a de joie que dans cette libre vie, parfois si âpre, des lettres !

Du chansonnier disparu, Pailleron, — dont la famille est lyonnaise, comme celle de Pierre Dupont, — a gardé un souvenir ému. « Professeur de refrains! » eût pu mettre Dupont sur sa carte, s'il avait eu des cartes. Brave homme aux franchises rurales, qui s'amusait à faire des *farces* de poète, tout en courant les champs.

— Un jour, nous contait Pailleron, il avait apporté des greffes de la *Gloire de Dijon* ou du *Souvenir de la Malmaison*, de je ne sais plus quelles roses précieuses et, tout en chantant, par les sentiers des bois de Sèvres, il prenait son greffoir, piquait la rose rare sur un églantier sauvage et riait, le sylvain, en disant : « Qui sera bien étonné en passant par ici? Les Parisiennes !.. Elles croiront que des roses pareilles poussent en plein bois, et si une grisette cueille, une fois par hasard, une fleur qui charmerait une marquise, eh bien, il n'y a pas de mal à ça, n'est-ce pas, camarade? »

Pierre Dupont, Amédée Rolland, Jean du Boys, Charles Bataille, Louis Bouilhet, l'Odéon de 1860 ! Il y a loin de tout cela déjà! Que de morts parmi tous ceux que nous applaudissions alors, comme nos aînés ! Nous avions vingt ans et mon article de début, mon premier article, au *Diogène* (qui se souvient du *Diogène ?*), fut écrit tout justement à propos des *Parasites* de Pailleron. J'avais acheté le volume sous les galeries de l'Odéon et je le lisais sous les arbres de la pépinière du Luxembourg, qui ont disparu, eux aussi, comme les hommes; et, entre deux satires, je regardais passer, à travers les lilas, quelque apparition qui ressemblait à mademoiselle Thuillier. Nous étions

tous un peu fous de mademoiselle Thuillier, en ce temps-là ! Comme tout disparaît ! Et voilà La Rounat qui, comme en ce temps-là, bravement, fait toujours « place aux jeunes » et Pailleron qui entre à l'Académie, clairons sonnants, sans avoir vieilli.

Le nouvel académicien, qui a donné tant de peine au secrétaire perpétuel et fait assiéger par une nuée de solliciteurs le très obligeant et très aimé M. Camille Doucet, se présentera demain entre ses deux glorieux parrains, Victor Hugo et Émile Augier. D'ordinaire, les deux parrains revêtent, pour cette cérémonie, l'habit officiel à palmes vertes.

— Je ne le pourrai point, disait Victor Hugo, je n'en ai pas, et, à mon âge, il est inutile de s'en commander un !

— Pourquoi donc ? Vous l'useriez ! a répondu M. Pailleron.

Le bonhomme Diderot, qui était un grand homme, eût volontiers siégé, si on l'eût élu, dans cette vieille robe de chambre qui lui dictait de si éloquents regrets. Voilà tout justement qu'on va élever une statue à ce grand remueur d'idées et qu'on s'occupe de célébrer son centenaire, comme on a fêté celui de Voltaire. Il y a même déjà un comité formé pour cela. Les positivistes, ayant à leur tête M. Pierre Laffitte, revendiquent Denis Diderot comme un des leurs et je vois, dans le comité, des noms autorisés, comme ceux de M. Ranc, de M. Spuller, de M. Isambert, qui rééditait naguère le *Neveu de Rameau*, et de M. Tourneux, qui a achevé l'édition des œuvres complètes commencée

par M. Assézat. Mais, ce qui est piquant dans cette glorification d'un homme qui fut, avant tout, le type même de l'homme de lettres, quelque chose comme un merveilleux improvisateur, un journaliste colossal et magnifique, débordant d'enthousiasmes ou de colères, c'est que pas un homme de lettres ne figure à titre de simple homme de lettres dans le groupe choisi pour célébrer Denis Diderot.

Il y a là comme une confiscation de cette gloire multiple par une petite église. Ce Diderot, qui a inventé le drame moderne, il n'a pas un auteur dramatique pour le saluer. Cet esthéticien bouillant, entraînant, irrésistible, même quand il se trompe, et qui inventa la critique des Salons, il n'a pas un critique d'art pour lui rendre hommage. Ce romancier, qui devança tout le mouvement moderne prétendu nouveau et fit du *vrai*, se colleta avec la réalité bien avant les réalistes, pas un romancier n'a son nom parmi ceux qui le saluent. Et ne croyez point que ce soit oubli de la part des romanciers, des dramaturges ou des critiques d'art, non, ils n'ont pas même été jugés dignes de se joindre à ceux qui saluent en Diderot non pas Diderot, le Diderot bouillant, exubérant, ouvert à toutes les manifestations de l'art, éperdument épris de toute idée généreuse, aimant la justice à la folie, — comme il aimait mademoiselle Voland, — mais un Diderot sec, étriqué, rapetissé à la taille d'un sectaire. Il doit étouffer, l'homme à la robe de chambre familière, dans le costume de philosophe chagrin qu'ils lui ont taillé, et voilà un habit qu'on n'avait pas besoin de lui commander, comme dirait Victor Hugo.

Certes, les positivistes ont le droit de prendre pour patron Denis Diderot ; mais les gens de lettres ont été les premiers à réhabiliter la renommée de l'homme de lettres de la rue Taranne et à faire connaître aux générations nouvelles ce grand écrivain méconnu. Le bon Janin, cet improvisateur entraînant, qu'il est de mode de dédaigner, ce bavard généreux, à la Diderot justement, ce feuilletoniste qui jetait au vent ses légers feuillets a plus fait pour la gloire de Diderot en le louant à tout propos et en écrivant ce livre pourtant confus et touffu, la *Fin d'un Monde et du Neveu de Rameau*, que les thuriféraires de la dernière heure. Charles Joliet publiait un petit livre excellent intitulé : *l'Esprit de Diderot* à l'heure où la plupart, s'ils savaient ce que c'est que l'esprit, ignoraient du moins ce que c'est que Diderot. Champfleury bataillait pour qu'on représentât à la Comédie-Française une pièce de Diderot, d'ailleurs injouable : *Est-il bon ? Est-il méchant ?* Il y avait alors, autour de ce nom de Diderot, des admirations ferventes, peu nombreuses, mais intelligentes et dévouées, qu'on semble un peu trop dédaigner aujourd'hui parce qu'elles ne rentrent pas dans le giron d'une secte.

Janin ? Un gazetier, peuh ! Joliet ? Un conteur, bah ! Champfleury, un romancier ! Qu'est-ce que cela et les gens de lettres comptent-ils lorsqu'il s'agit d'honorer un homme de lettres ?

Diderot lui-même ne pèse pas très lourd dans la balance de quelques-uns de ses compatriotes, parce qu'après tout il n'a fait que noircir du papier, ce papier fût-il celui de l'*Encyclopédie*.

Je causais, un jour, avec un gros coutelier de Langres et je lui demandais si l'on parlait encore, par tradition, de Diderot, dans le pays.

— Oui, me dit-il. C'est un garçon qui a fait son chemin, mais il aurait encore mieux agi en continuant l'état de son père !

On en vient, en présence de ces ignorances des uns et de ces confiscations personnelles de certaines gloires par d'autres, à se dire qu'après tout les grands hommes n'ont besoin d'hommages que ces hommages silencieux que leur rendent obstinément, obscurément, leurs fidèles, et qu'au demeurant le socle de la statue d'un homme de lettres, c'est les volumes qu'il a écrits.

A ce compte, je comprendrais presque la lettre, inexplicable autrement, que M. de Goncourt vient d'écrire à M. Gonzalès, le promoteur de la statue de Balzac, et que voici :

« Monsieur et cher confrère,

« En ce temps de *statuomanie* à l'aveuglette, je trouve véritablement très distingué pour des génies comme Balzac de n'avoir point de statue, et je décline l'honneur de faire partie de la commission d'étude convoquée sous vos auspices.

« Agréez, etc.

« Edmond de Goncourt. »

Il faut reconnaître, pourtant, que la « commission d'étude », dont M. de Goncourt refuse de faire partie, compte des gens de lettres prêts à saluer le grand

aïeul, — ce Balzac, qui, plus heureux que Diderot, est du moins, lui, honoré par ses disciples.

Paris ne s'inquiète encore, il est vrai, ni de Diderot ni de Balzac. Il a bien d'autres soucis en tête! Paris bientôt n'aura plus de chiffonniers. Les layetiers et les ferblantiers sont occupés depuis quelques jours à fabriquer de ces boîtes à ordures faites selon l'ordonnance préfectorale. C'est même un singulier aspect que prennent les murailles parisiennes. On n'y rencontre, en lettres capitales, que ce mot : *Ordures*, « Ordures ménagères »! Jamais les dessous de Paris n'ont aussi brusquement apparu, et il y a là comme un parfum d'égout et une odeur de sentine qui font tout aussitôt songer à une infinité de choses auxquelles on ne pensait guère.

Ces boîtes à ordures, qu'elles soient en fer ou qu'elles soient en bois, me font vaguement penser à de petits cercueils destinés à ensevelir les chiffonniers, ratatinés et les genoux pliés comme des momies mexicaines. Que vont-ils devenir, les pauvres chiffonniers? C'était de braves gens, narguant la misère. On les appelait les *philosophes*. Ces philosophes nommaient la *consolation* le verre d'eau-de-vie qui leur servait de viatique à travers le monde. Quand nous rentrions du théâtre, le soir, il ne nous était pas désagréable de voir danser le long du trottoir, comme un ver luisant, la lanterne du chiffonnier. Le *biffin* (c'était leur surnom) vous garantissait du malfaiteur. Au besoin, son crochet vous eût défendu contre le couteau du rôdeur de nuit.

Dans ces cités haillonneuses où ils vivaient, faisant du jour la nuit, allant se coucher sur quelque misérable paillasse après avoir été vendre au marchand de demi-gros ou maître chiffonnier les trouvailles rencontrées de minuit à l'aube, moins de crimes étaient commis que partout ailleurs. Cités de misère que la *Cité Dorée*, le *Petit Mazas*, le *Camp de la Loupe*, mais agglomération de loqueteux honnêtes, épaves de notre civilisation, vaincus plutôt que rebuts de la vie parisienne, détritus humains faisant métier des détritus d'une ville. Et presque pas un vol n'est commis parmi eux. Si, par aventure, la tribu s'aperçoit d'un délit, une sorte de tribunal de famille fait comparaître aussitôt devant lui le *biffin* convaincu d'un méfait et le chasse.

— Va-t'en de chez nous, ou l'on te dénonce! C'est la sentence.

Les gens de la police de sûreté vous diront qu'ils ont peu d'affaires avec les chiffonniers. Je ne voudrais pas avoir l'air de représenter le pays du chiffon comme une Bétique, une Arcadie où tous les citoyens sont vertueux et heureux sous leurs loques. Mais la vérité est que ces chiffonniers, qui, par milliers, vivaient en grignotant les miettes de Paris et vont se disperser je ne sais où, puisque leur hotte est inutile, ces errants de nuit pouvaient être embrigadés pour la sûreté nocturne de nos rues comme les *cloperman* de Hollande. L'idée que voilà a déjà, du reste, été émise. La corporation des chiffonniers fournirait facilement des veilleurs de nuit, à la condition qu'elle fût *triée*, comme les chiffons mêmes qu'elle ramasse ou qu'elle ramassait encore hier.

L'autorité a trouvé peut-être que ces ramasseurs de chiffons étaient trop nombreux et formaient une armée trop forte. En 1871, les chiffonniers n'atteignaient guère que le chiffre réglementaire, trois mille, je crois. Les diverses alluvions des amnisties partielles, puis l'amnistie générale, en augmentèrent le nombre. Que pouvaient devenir de pauvres gens sans état, rentrant au pays et trouvant à l'atelier la place prise? Ils allaient, au lieu de grossir le bataillon noir des désespérés, se joindre au tas des « philosophes », et la politique ne leur apparaissait plus que sous l'aspect des bouts de papier déchiré qu'ils rejetaient, de la pointe du crochet, dans le panier d'osier. Jadis, pour des lambeaux pareils de papier chargé de phrases creuses, ils s'étaient fait casser les os et encaquer sur les pontons! Maintenant, assagis ou désillusionnés, ils regardaient plus doucement la vie et se trouvaient plus utiles en ramassant ce papier froissé qu'en brûlant — il y a treize ans — celui de la cartouche.

« Ce vil chiffon, s'écriait Mercier — qui s'échauffait autant que Diderot, mais sur le pavé de la rue — ce vil chiffon est la matière première qui deviendra l'ornement de nos bibliothèques et le trésor de l'esprit humain. Le chiffonnier précède Montesquieu, Buffon et Rousseau. Tous ces chiffons, mis en pâte, voilà ce qui servira à conserver les flammes de l'éloquence, les pensées sublimes, les traits généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotisme... Honneur au chiffonnier! »

Non pas. *Ci-gît le chiffonnier.* Il est remplacé désor-

mais par la boîte à ordures modèle officiel. Il est ruiné (il n'était pas difficile à ruiner!) par l'ordonnance du préfet comme les pataches le furent autrefois par la machine à vapeur. Ces milliers de bohèmes paisibles, aux lentes promenades nocturnes, vont être rejetés à la bataille pour la vie, au *struggle for life* parisien. Paris, sans nul doute, les absorbera, se les assimilera peu à peu, les entraînant ou les broyant dans son engrenage, les dévorant et les digérant dans cette immense consommation d'hommes et de choses qui est sa vie. Mais, avant l'absorption complète, n'y aurait-il pas des désespoirs ou des révoltes et ne retrouvera-t-on point, au revers des fossés, si le gel vient en aide à la misère, le corps maigre et raidi de plus d'un de ces hères, sous les plis de la blouse bleue et le *cachemire d'osier* ?

Le chiffonnier, qui a ses faiseurs d'oraisons funèbres, a eu ses littérateurs et ses peintres. Traviès, qui créa aussi, à la plume, le type de Mayeux, dessina toute sa vie des chiffonniers et, après avoir vécu comme eux, de portions à deux sous, rue Sainte-Marguerite — en ces taudis où, en grosses lettres, on lit : *Prière de payer sa consommation d'avance*, et quelle consommation! — deux sous de pain, deux sous de viande, deux sous de cidre — un dîner pour trente centimes, Traviés mourut, comme beaucoup d'entre eux, de misère, M. Viennet avait adressé, en sa jeunesse, à propos de la fameuse « loi d'amour », une *Épître aux chiffonniers sur les crimes de la presse*, qui lui valait de perdre le grade qu'il occupait dans l'armée : la satire

était mordante, et le gouvernement de 1827 s'en émut :

Artisans vagabonds qui, dans l'ombre des nuits,
La lanterne à la main, désertez vos réduits,
Et, de nos coins de rue épluchant les ordures,
De nos habits de chanvre exploitez les rognures,
Vous faites, mes amis, un horrible métier,

disait M. Viennet, en cette épître dont on a beaucoup parlé, ces jours derniers, sans l'avoir citée et peut-être sans l'avoir lue :

Non que, pour avilir l'état de chiffonnier,
Je prétende attacher la moindre ignominie
Aux lieux où le conduit sa nocturne industrie.
Des salons d'un ministre aux coins de nos égouts,
L'*Étoile*, tous les soirs, vient briller comme vous ;
Et l'aveugle Fortune a, d'un tour de sa roue,
Élevé bien des gens qui, vautrés dans la boue,
Pour chamarrer leur sein d'ordres et de cordons,
Ont fait pis en plein jour qu'amasser des chiffons.
Mais vous ne savez pas qu'en votre hotte immonde
Vous portez entassés tous les fléaux du monde,
Et que sans les chiffons dont vous faites débit
Voltaire ni Rousseau n'auraient jamais écrit !

Sans doute Théodore de Banville, qui vient de commencer une *Chronique rimée* aussi séduisante que ses illustres *Odes funambulesques*, trouverait les alexandrins du bon Viennet rimés déplorablement — « cordons » et « chiffons » —mais il ne pourrait s'empêcher de reconnaître que le vieux classique avait du moins quelque malice et beaucoup de courage.

Au théâtre, le chiffonnier, chanté par Viennet, a tour à tour fait rire sous les traits du comédien Potier et frissonner par la voix de Frédérick Lemaître. Aux

Variétés, il y a près de soixante ans, Potier inventait ou plutôt continuait le naturalisme au théâtre en se montrant, un falot à la main, dans un décor représentant la rue Mouffetard. Le *Chiffonnier ou le Philosophe nocturne* était une pièce de Théaulon et Étienne (n'était-ce pas Étienne Arago ?) et le père Richard, en guenilles, fredonnait sur l'air de *Lantara :*

> Toujours gai dans mon infortune,
> Je fuis les douceurs du sommeil.
> Me moquant de la loi commune
> La lune, voilà mon soleil !
> Puis en dormant j'attends que la nuit sombre
> Sur l'horizon soit encore de retour !
> Mais que de gens comme moi, cherchent l'ombre
> Et qui craindraient de paraître au grand jour !

Inutile d'ajouter que le chiffonnier du vaudeville était un brave homme cherchant, depuis quinze ans, sa lanterne à la main, non pas un homme, comme Diogène, mais une enfant, mais sa fille...

> Caché dans l'ombre tutélaire,
> Il sut braver l'adversité,
> Et le fardeau de sa misère
> Etait porté par sa gaieté !
> Mais, inconnu de sa famille
> Et séparé du monde entier,
> Il n'osait embrasser sa fille.
> Plaignez le pauvre chiffonnier

Il ne faut pas trop sourire de ces couplets qui amenaient une larme à l'œil du public d'autrefois ; il ne faut pas trop vite, non plus, crier à l'invraisemblance. Bien des chiffonniers sont lettrés. J'ai là tout un petit

cahier manuscrit de confessions intimes d'un chiffonnier. Et, ce chiffonnier, je l'ai connu. Inventez donc des romans! Les chutes les plus profondes sont celles de la vie! Un hasard m'avait fait retrouver, il y a quelques années déjà, dans un homme, jeune encore, mais flétri, usé, tombé, qui venait demander de l'ouvrage dans un atelier de peinture sur porcelaine, un camarade de collège qui s'était fait chiffonnier après avoir un moment voulu être acteur. Il était hâve et déjà perdu, le pauvre garçon, avec sa poitrine enfoncée et sa toux creuse. Je lui demandai de me conter, le plus simplement du monde, de m'écrire sans nul souci de style, comme il eût parlé, son existence de ramasseur de chiffons. Il m'apporta au bout d'un mois le cahier que j'ai là et dont volontiers je donnerais des extraits. Un travail original s'il en fût. Trop de phrases d'ailleurs dans cette confession; pas assez de sincérité et de netteté; mais, — détail curieux, — sur la couverture, trois épigraphes, l'une en latin, l'autre en grec, la troisième en italien, la citation du Dante: *Lasciate ogni speranza...*

Je me souviens alors, en voyant cela, que le pauvre hère, — vaincu si vite et mort très jeune, — avait été jadis lauréat en version grecque! Il est mort déclassé, mais non haineux, et dans les pages qu'il a écrites, on trouverait même un peu de la philosophie du chiffonnier de vaudeville du vieux Théaulon.

Jugez de la tribu par ce seul individu. Que de chiffons humains dans ce tas de chiffonniers maintenant dispersés! Et combien se réveillent aujourd'hui en se

disant : « Comment vivre ? » qui chantaient hier ainsi que Potier jadis :

Toujours sans chagrin et sans gêne
Dans la nuit, avec mon falot,
Je ressemble à ce Diogène
Qui, dit-on, n'était pas un sot.

Encore une fois, pourquoi ne pas embrigader ces lampyres et en faire des veilleurs de nuit ?

IV

L'élection de M. Edmond About.

26 janvier 1884

Il y a un peu plus de dix ans que M. Edmond About fut élu, moins une voix, à l'Académie française. M. Thiers, alors tout puissant, tenait fort à cette élection. M. About manqua de bien peu son fauteuil, et comme M. Thiers, nerveux et irrité, remontait en voiture en disant : « Quelqu'un des nôtres a voté contre nous ! » Jules Favre lui répondit, de sa voix gutturale :

— C'est Dufaure !

— Et qui vous le fait croire ?

— Son caractère !

Hier, l'élection de M. About a été la revanche des bonnes lettres, vaincues lors de ce scrutin d'autrefois. Les deux candidats en présence étaient deux lettrés, d'ailleurs, mais, par une singulière fortune, la candidature de François Coppée, le très sympathique

poète, dont personne plus que nous n'aime le talent et n'estime le caractère, était en quelque sorte devenue une candidature politique — malgré Coppée lui-même — et le candidat littéraire était ce maître styliste Edmond About. Si l'élection des académiciens en remplacement de Jules Sandeau et de M. de Laprade avait eu lieu le même jour, le même jour Edmond About et François Coppée eussent été élus. Le successeur de M. de Laprade ne sera nommé que dans deux mois.

M. About a obtenu dix-neuf suffrages, mais il est nommé, comme on va voir, par au moins vingt voix.

M. Victorien Sardou, revenu tout exprès de Nice, était arrivé presque au moment même de l'élection, le train ayant eu deux heures de retard, et, sans prendre le temps de quitter ses vêtements de voyage, il était venu, faisant sa toilette chez M. Pingard, apporter sa voix chez M. About.

M. Renan, quoique souffrant, s'était rendu à l'Académie, et, presque au moment même où s'ouvrait le scrutin, M. About recevait de Cannes une lettre de l'illustre M. J.-B. Dumas qui, pour ainsi dire, ajoutait la vingtième voix aux dix-neuf voix de l'élu.

Se trouvant en compagnie de M. Dumas dans des commissions officielles, l'écrivain avait, il y a un an, entendu cette question à lui faite par le savant :

— Pourquoi ne vous présentez-vous pas à l'Académie ?

— Parce que vous ne voteriez pas pour moi !

— Je vous assure bien du contraire.

Et, en effet, ne pouvant voter, M. J.-B. Dumas écrivait au candidat, à la veille de la bataille, cette aimable lettre :

Cannes, 22 janvier 1884.

Cher futur confrère,

C'est un vrai chagrin pour moi de me trouver loin de Paris au moment du vote de l'Académie.

J'aurais voulu me joindre à vos amis dans cette circonstance, vous ne l'ignorez pas, et je me préparais à venir dans ce dessein passer deux jours chez moi ; la Faculté s'y est absolument opposée et ma famille a poussé les hauts cris.

Paris est malsain, plongé dans la brume, et l'air y est saturé d'une humidité pénétrante. Voilà le tableau qu'on m'en fait, un peu chargé sans doute ; mais comment résister à la fois à la science du médecin et à l'affection de ses enfants ?

Permettez donc que, malgré toute ma bonne volonté, je sois seulement de cœur avec vous jeudi. Je prie M. Pingard de me télégraphier votre succès et personne n'en sera plus heureux que moi.

Agréez, cher et futur confrère, avec tous mes vœux, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

J.-B. Dumas.

L'élection de l'auteur du *Roi des Montagnes*, de *Tolla*, de *Madelon*, des *Mariages de Paris*, est encore une revanche de la littérature bien française, au clair

langage net et vibrant, une revanche de la bonne prose nationale sur le style désossé et surchargé qui, chez certains disciples, est devenu trop à la mode. Voltaire est sain, Gongora est maladif. Nous entendrons donc, l'an prochain, en une belle langue, sans manière, l'éloge de cet honnête homme qui fut Jules Sandeau, prononcé par l'auteur du *Roman d'un Brave Homme*, et l'Académie, que de telles élections littéraires rendent plus vivace et plus populaire, peut compter sur un excellent discours de plus.

Quant à François Coppée, le poète des mélancolies parisiennes prononcera — élu sans nul doute dans deux mois — l'éloge du poète des chênes. Et le Parisien succédera au chantre du Forez.

V

Journées de contrastes. — Le cours de M. Caro à la salle Gerson. — Une légende parisienne. — Les morts d'hier : Louis Leloir, Frédéric Thomas. — Une journée au cimetière. — Un journaliste d'autrefois. — La semaine. — Souvenirs de 1871. — Lireux. — Larochelle. — Un mot de Gounod.

1er février 1884

Je n'ai jamais mieux compris qu'en ces trois derniers jours de combien d'antithèses est faite cette vie parisienne, décousue, contrastée, disparate, et qui mêle avec une sorte d'art ironique les plaisirs de l'esprit aux tristesses du cœur. Lundi matin, je vais, attiré par la curiosité de voir ce qu'il y a de vrai dans la légende parisienne du cours de M. Caro, composé de femmes du monde qu'on appelle, dit-on, les *Carolines*, entendre à la Sorbonne le savant professeur ; le soir, je me retrouve, au milieu des anciens élèves de Bonaparte, parmi de vieux et de nouveaux camarades de collège, et ce rajeunissement est une joie lorsque mon voisin Detaille m'apprend la mort d'un ami commun, le peintre Leloir. Hier, deux enterrements à la fois, à la même heure, et, au sortir d'une séance à la Société de chirurgie où le docteur P. Horteloup venait de faire

applaudir l'éloge de Broca, en revenant rapidement au logis pour me rendre à la première représentation de la *Charbonnière*, je vois, en passant, une bande sur l'affiche. Larochelle est mort. On ne joue pas le drame nouveau et ces enterrements, ces banquets, ces leçons, ces *premières* et ces *dernières* sont vraiment comme l'étoffe singulière dont est faite la vie à Paris.

Il y a longtemps — depuis que M. Caro a repris ses leçons — que je voulais assister à une des conférences philosophiques du professeur. Le mois dernier, dans un magistral article, M. Caro donnait, à la *Revue des Deux Mondes*, l'esprit général et la synthèse, ou plutôt la méthode, de ses dix-huit années d'enseignement sous ce titre: *Souvenirs d'un enseignement à la Sorbonne*. C'est, après Adolphe Garnier, la chaire de Jouffroy qu'il occupe, et il a eu raison de dire que, s'il a pu communiquer de la lumière ou de la force à quelques esprits pendant près de vingt ans de parole publique, il n'en demande pas davantage et sa vie n'aura pas été perdue.

Mais la vue même du remarquable public de M. Caro était aussi bien faite, ce semble, que la lecture de ces pages, pour infirmer ou confirmer ces légendes parisiennes et boulevardières répandues par des causeurs, des chroniqueurs qui trouvent plus simple de répéter une banalité que d'étudier de près les réalités. Or, quoi de plus banal, à Paris, que la *féminité* du cours de M. Caro, si je puis dire? Tel journaliste qui n'a, je pense, jamais ouvert un livre de M. Caro, et n'a jamais entendu le professeur, écrira couramment sur ce sujet, qu'il ignore. Ah ! qu'on est heureux de ne point savoir et comme alors on n'est pas embarrassé par le bagage

de la science ! On court lestement, on saute, on tranche, on se divertit. La *copie* de certains chroniqueurs est, de cette manière, une *copie* facile.

La réalité est cependant tout autre que ce que nous disent les légendes parisiennes. Je me suis souvent promis de donner le tableau de ces coins de Paris où l'on étudie et dont on parle moins que du Paris où l'on fait tapage. Allez, à dix heures avant midi, ce qui, pour nous, gens de la rive droite, est une heure matinale, devant la salle Gerson, où M. Caro a dû, depuis trois semaines, transporter son cours, l'auditoire étant trop nombreux pour l'amphithéâtre ordinaire de la Faculté des Lettres. Il y a là, faisant queue comme à la porte d'un théâtre, des centaines d'étudiants, leur cahier de notes à la main, et d'hommes mûrs venant entendre discuter les plus graves problèmes de l'heure présente, et ce cours de philosophie, si suivi, est comme un événement spécial, portant sa signification en soi et prouvant, tout au moins, que, dans Paris, il y a dix ou douze Paris différents.

Je n'en ai jamais douté.

C'est à deux pas de la rue Saint-Jacques, dont il reste, autour du vieux lycée Louis-le-Grand, des lambeaux, des maisons aux boutiques à auvents comme ces demeures de Vitré ou de Morlaix qui font songer au magasin de l'*Avocat Pathelin;* — c'est dans cette salle Gerson, annexe de la Sorbonne, où nous allions jadis aux heures de concours et d'examens, que M. Caro professe, ayant pris ici la place de M. Darmesteter, dans cet amphithéâtre nouveau, mieux fait pour contenir son auditoire.

Auditoire sérieux et pressé dans cette salle décorée à l'antique, de teintes plates d'un rouge brique avec des fragments de sculptures du Parthénon pour ornements et, mêlés aux noms d'Homère et de Virgile, les noms de Gay-Lussac, d'Ampère, de Fresnel, de Cuvier, sur une frise d'honneur. L'aspect du lieu est assez froid et moins littéraire que scientifique. Devant un grand tableau noir où quelque théorème mathématique, quelque *schéma* à la craie est effacé à demi, un fauteuil de cuir et une vaste tribune en chêne qui semble plutôt faite pour les expériences d'un cours de chimie que pour l'enseignement de la philosophie. La lumière tombe d'en haut, par une vaste verrière, et éclaire d'un jour cru les auditeurs. Beaucoup de jeunes gens, attentifs, la plume à l'oreille, prenant des notes. Des jeunes filles, de petites Anglaises à toquets de loutre ou des demi-Allemandes en chapeau de feutre à la tyrolienne. Mais l'élément dominant est masculin, et bien des étudiants qui n'ont pu trouver place sur les bancs de l'amphithéâtre restent debout, leur serviette de cuir sous le bras.

Et là, très simplement, avec une éloquence rare, une singulière netteté de termes, une précision qui attache, une clarté qui fait tout comprendre, puis, soudain, une chaleur qui entraîne, le professeur aborde les théories contemporaines sur la nature, le problème qu'il s'est posé cette année : à savoir, si la nature se suffit à elle-même, si elle trouve en elle-même ses ressorts moteurs et ses raisons dernières et ne réclame pas un principe supérieur. Voilà le sujet du cours et, sous cet énoncé philosophique, M. Caro trouve le moyen d'être inté-

ressant et d'être savant, de discuter Darwin, Stuart Mill, Herbert Spencer et de saluer Littré, et de donner à son auditoire le tableau même et comme le bilan de la conscience humaine à l'heure où nous sommes. Ah! les légendes, vues de près, s'évanouissent vite!

De quoi parlait-il, l'autre matin, M. Caro? Du positivisme, de l'histoire de ses évolutions, du caractère spécial que le positivisme prend aujourd'hui dans cette Angleterre qui est devenue le laboratoire le plus actif des idées et le foyer le plus ardent des discussions philosophiques, l'Allemagne se préoccupant — hélas! — de problèmes plus pratiques. Eh bien, c'était plaisir d'entendre M. Caro ausculter, comme il le disait, la conscience de ce grand pays, étudier les *courants de la pensée religieuse* en Angleterre d'après M. Gladstone et nous faire connaître toutes ces sectes qui sont pour nous aussi étonnantes, aussi imprévues que des sectes mahométanes et qui pullulent à Londres, et qui ont chaque dimanche 1,231 tabernacles où s'exercer: sécularistes ou positivistes pratiques, ne voyant que le temporel de la vie et leur bonheur personnel dans le bonheur général durant le siècle ou fragment de siècle dévolu à leur existence: agnosticistes ou ignorants systématiques proclamant qu'ils nient la science au delà de l'expérience et donnant raison à ce mot de M. Mathew Arnold: « Prenez bien garde qu'un nom bien choisi vaut mieux qu'une armée tout entière pour le triomphe d'une doctrine, » et tellement raison, que presque toute l'Angleterre pensante, l'Angleterre cultivée, est *agnosticiste* ou *agnostic* et systématiquement ne veut rien savoir, rejette, par principe, le tourment de douter, le bonheur

de savoir ou la joie de croire. Si bien que, tandis que, dans les tabernacles et même dans les rues, on assiste à une sorte d'orgie de religiosité de ces sectes multiples parmi lesquelles on rencontre des *néo-païens*, qui font des sacrifices à Jupiter, des *millénaires*, qui attendent la fin du monde en l'an 2000, des sauteurs, des hurleurs, des trembleurs, que sais-je? presque des *Aïssaouas* britanniques, partout, dans les hautes sphères, on rencontre de ces athées qui, par *respectability*, ne se disent point athées, mais, savants, philosophes ou gens de lettres, répondent à qui les presse sur leur *credo :*

— Inutile d'insister, je suis *agnostic!*

M. Caro cite jusqu'à des femmes de pasteurs qui proclament l'*agnosticisme*.

Le fait est qu'avec ce mot — avec l'ignorance ou le dédain érigé systématiquement en principe — tout devient commode. Et dans le « bilan de la conscience anglaise » — le mot est de M. Caro — les agnosticistes ne sont pas le nombre, mais ils sont l'élite. Il y a là une séparation bizarre de deux peuples dans le même peuple, de deux consciences dans la même conscience.

Et je ne saurais dire avec quelle sobriété, quel intérêt et quel talent le professeur de la salle Gerson analysait ces diverses sectes, se faisait, devant cet auditoire évidemment charmé et sérieusement attiré par la science pure, le critique et comme le docteur de ces singularités de la pensée humaine. M. Caro n'est pas seulement à la mode parmi ceux qui aiment son talent, il est au premier rang des maîtres qui enseignent la jeunesse française, et je conseillerai à ceux qui parlent de l'orateur sans l'avoir entendu de faire, comme nous, ce voyage

au pays de science : ils y gagneront de perdre une illusion qui est un préjugé, et d'entendre un philosophe qui est un orateur de premier ordre et n'a qu'un défaut — bien français heureusement — celui de prouver qu'on peut être un penseur délicat et profond sans être lourd comme un docteur allemand, et qu'un savant peut se montrer élégant et aimable sans rien perdre de sa valeur et de son autorité.

Mais, en vérité, ce pays-ci aurait-il donc l'horreur de la distinction et la haine de la bienveillance ? Je n'en crois rien. Et nous reviendrons sur ce sujet quelque jour, car je retournerai à cette salle Gerson, d'où les actualités de la semaine — qui sont des morts — m'arrachent aujourd'hui. Quelle journée, hier, je le répète ! Après avoir accompagné le pauvre Leloir à l'église, j'avais pris une voiture pour attendre, au cimetière Monparnasse, le cercueil de Frédéric Thomas.

Dans ce cimetière, je reste un moment, regardant — tout près du coin de terre spécial où, sous leurs couronnes blanches et bleues, dorment les Sœurs de la charité — la tombe d'Henri Martin recouverte d'un amas de couronnes, d'inscriptions et de rubans tricolores. Le vent passe à travers les ifs, courbe les arbres, semble tourner autour des tombes. De moment en moment, un coup de sifflet traverse l'air gris ; c'est tantôt le sifflet du chemin de fer — celui de la vie — tantôt l'autre — celui de la mort — le sifflet du du gardien qui, à la porte d'entrée, signale un nouveau convoi. Pourquoi ce même nom *convoi* donné au train qui emporte les vivants et aux voitures qui apportent les morts ?

En voici un de ces convois. Il monte lentement la grande allée, avec un D en argent sur des écussons. Une croix, un large ruban rouge crêpés de deuil derrière le char. Après viennent, modestement mis, robustes et simples, des gens dont beaucoup sont célèbres et dont la plupart sont des sculpteurs. On les prendrait pour des ouvriers. Des jeunes gens portent une couronne: *A notre maître*. Ce sont les artistes du bronze et du marbre qui accompagnent M. Dumont à sa tombe.

J'aperçois, dans une des voitures de deuil, Falguière qui porte — et porte bien — le costume officiel de membre de l'Institut. Il donne je ne sais quoi de militaire à l'habit à palmes vertes que revêtira bientôt Barrias, maintenant que M. Dumont laisse une place libre. Le convoi disparaît au loin, par une allée, derrière les tombes blanches.

Et en voici un autre ! Deux autres ! L'un, au cercueil drapé de blanc, est le convoi d'une jeune fille ; l'autre porte un L sur l'écusson, comme celui de Leloir. On pourrait s'y tromper.

— Non, dit un gardien à quelqu'un, c'est celui de M. Lévy, un israélite. Oh ! nous en avons dix-sept aujourd'hui ! Dix-sept !

Et il ajoute fièrement :

— Presque tous notables, monsieur !

Shakspeare n'a pas inventé le terrible comique des fossoyeurs.

Quand il voit apparaître la livrée à collet rouge et or du service de la Chambre — cochers et valets de pied accompagnant, galonnés, Frédéric Thomas qui, de son vivant, dédaigna le faste, le gardien se rengorge

et dit, entendant en même temps un coup de sifflet plus vibrant que les autres :

— Cette fois, c'est le député !

Et, pendant que les convois succédaient aux convois, des curieux, des indifférents, des flâneurs de cimetières regardaient passer tous ces deuils comme autant de spectacles.

Arrêtons-nous devant ces disparus.

L'an dernier, au moment où allait s'ouvrir le Salon des aquarellistes, on annonçait la mort de Gustave Doré. Cette année, c'est un autre de ces exposants, c'est le pauvre Leloir qui disparaît à la veille de cette exposition.

C'était un maître incomparable dans cet art charmant de l'aquarelle que cet homme de quarante ans qui meurt à l'apogée du talent, en pleine possession des facultés les plus rares, en plein rêve d'avenir. Je ne savais pas de nature plus attirante que celle-là, très vive et très cordiale, sous une espèce de froideur qui était un peu de timidité peut-être. Louis Leloir ressemblait assez à ces cavaliers du temps de Louis XIII qu'il aimait à peindre : petite moustache, l'air spirituel et très français. Toute sa famille a aimé l'art et l'a pratiqué avec honneur. Son père, qui fut son maître, est un remarquable peintre d'histoire ; son frère, M. Maurice Leloir, un peintre de genre et un aquarelliste supérieur ; — et, dans la lettre de faire part qui nous annonce les funérailles du jeune maître, je trouve encore des noms de peintres, MM. Toudouze et Paul Colin, ses cousins. Tous s'aimaient. Ne m'a-t-on pas

dit que Leloir mourant avait voulu faire, au crayon, le portrait de ces parents qui le voyaient de jour en jour s'amaigrir en d'atroces souffrances? Tel portrait ainsi dessiné, et merveilleusement, par cette main défaillante aura été l'œuvre suprême de l'artiste.

Nul ne dessina mieux que Leloir, ne donna plus de vie et de charme à ses personnages. Le moindre croquis de lui — l'en-tête de la carte d'invitation d'un dîner d'amis, les *Rigobert*, représentant des reîtres vidant leur hanap auprès d'un tonneau — était un chef-d'œuvre de mouvement et de pittoresque. Ed. Detaille, qui revenait de voir, lundi dernier, son ami sur son lit de mort, nous disait combien tous appréciaient, estimaient, dans ces réunions de camarades, la droiture simple et la sincérité de Leloir.

Que n'eût pas fait — si la vie ne lui eût pas été brusquement volée, — ce poète du pinceau? Son œuvre interrompue restera comme une des plus exquises de ce temps. Louis Leloir, dans son art de délicat, avait, partant de la réalité que ses fortes études premières lui permettaient de serrer de près, touché l'*au delà*, atteint en partie la vision de ce Beau, doublé de Grâce, qui était son idéal à lui. La *Danse des Sylphes*, de Berlioz, n'est pas plus aérienne, n'a pas un vol plus fin de libellule que ces aquarelles de Leloir, où les fées passent, portées par des nuées et respirant des roses, pareilles à la Titania du *Songe d'une Nuit d'été* poussant son char attelé de papillons. On croirait, en regardant les aquarelles de Leloir, à une illustration de Shakspeare ou de Carlo Gozzi revue par un Parisien qui peindrait comme écrivait Musset.

Les éventails qu'il a laissés seront aussi recherchés, un jour, que ceux de Boucher ou de Watteau. Nos petites-nièces les regarderont avec envie sous les vitrines lorsque, dans l'avenir, notre art contemporain sera devenu de l'art rétrospectif. Il y a là un caprice, une poésie, une féerie de couleur. C'est la femme passant, souriante, parmi l'insaisissable.

Et pourtant nul plus que Louis Leloir n'eut le souci de la vérité. Il faisait poser, en costumes, ces reîtres aux feutres bossués ou ces racleurs de guitares qu'il montrait rôdant par des ruelles pittoresques, copiées d'après les maisons vieilles de Nuremberg. Pour illustrer Molière, il priait Coquelin de lui représenter Mascarille, et Berthelier, le bourgeois gentilhomme sous le turban du mamamouchi. Une de ses plus séduisantes aquarelles, la *Tentation*, nous montre un solitaire niché dans un arbre, très loin, très haut, et cependant visité dans sa retraite aérienne par toutes les visions troublantes, par les plus jolis péchés capitaux qu'on puisse rencontrer, péchés incarnés par des femmes voletant, là-haut, parmi les branches.

— Eh bien, savez-vous quel arbre j'ai pris pour modèle? me disait Leloir en parlant de cette *Tentation*. Tout simplement l'arbre de Robinson.

Oui, il aimait, serrait de près la vérité, mais lui donnait des ailes. Il cherchait à en dégager le charme, à en sublimer le caprice. Que de décorations exquises et de féeries nouvelles il nous eût données si le mal qui le frappa il y a quelques mois ne lui eût brutalement, odieusement, arraché le pinceau des mains!

Je me rappelle ces causeries où tous ses projets lui

venaient aux lèvres, avec un besoin instinctif de travail calme et aussi la vague terreur de ne pouvoir accomplir son œuvre, réaliser son rêve.

Louis Leloir était affamé comme nous le sommes tous du repos, de l'intimité, du foyer, du coin de l'âtre, dans le harassement de cette vie factice que nous acceptons, les uns avec joie, les autres avec un abattement résigné, roulés, pulvérisés par les banalités courantes, et le peintre, forcé de quitter souvent son atelier, n'aimant dans ce Paris, qui le recherchait que son logis, ses bibelots, ses meubles et ses épées de prix, aux gardes ajourées et brodées comme des dentelles, rêvait de recommencer une existence de labeur paisible, de contentement personnel, d'égoïsme ouaté, dans l'amour des siens et la passion de son art.

La vie, plus longue, de Frédéric Thomas, est aussi, quoique moins en lumière, de celles qu'on peut envier. C'est à soixante-dix ans que s'en va ce journaliste-avocat qui apporta à la tribune française ses qualités de polémiste jointes à sa verve d'orateur méridional. Frédéric Thomas était bien fier d'être député : il était plus fier encore d'être journaliste. Il a, dans ses *Petites Causes célèbres*, dans ses causeries judiciaires, dans ses chroniques, dépensé une science, une gaieté, des ressources de conteur et de critique tout à fait supérieures. Qu'on lise, si on les trouve, ses *Vieilles lunes d'un avocat :* il y a là des historiettes d'un tour malicieux qui font songer à un Tallemant des Réaux amusant la buvette des avocats. C'est que Frédéric Thomas était un journaliste de la bonne école, de celle qui sait, qui

a vu les hommes et feuilleté les livres. Les articles judiciaires, qui alternaient à la *Presse* avec les causeries paradoxales de Méry, ne faisaient pas mauvaise figure, et ne pâlissaient point, même après les fusées du Marseillais.

Il y eut un jour où ces deux Méridionaux, le causeur du Tarn et l'improvisateur de la Cannebière, se rencontrèrent face à face, dans une conférence contradictoire, donnée, salle Valentino, par la Société des gens de lettres. Il s'agissait de savoir si Annibal avait eu tort ou raison de ne pas marcher immédiatement sur Rome après la bataille de Cannes. Frédéric Thomas accusait Annibal, Méry défendait le Carthaginois et décrivait amoureusement les délices de Capoue. Ce fut un duel l'érudition, de fantaisie, d'esprit et de rhétorique. Le procès ne fut ni perdu ni gagné, ou plutôt il fut gagné par les deux parties et Méry n'emporta pas seul, selon son habitude, la palme, ou le morceau, comme on voudra.

Frédéric Thomas avait, lors de ses débuts dans le journalisme, fait également sa partie dans une publication des plus curieuses, une combinaison trouvée par l'ingénieux Auguste Lireux pour arriver à publier un journal quotidien sans payer de cautionnement. Lireux s'était dit : « Faisons un journal quotidien qui ait l'air d'un journal hebdomadaire et la loi est tournée ! » Cela s'appelait la *Semaine* et se subdivisait comme elle en sept journaux : *lundi*, *mardi*, etc., jusqu'au *dimanche*. C'était une feuille exclusivement littéraire : une sorte de *Roman comique* de la presse comme, avec ce même Lireux, l'Odéon devait en être le théâtre. Les sept

journaux, n'en faisant qu'un, avaient sept gérants, entre autres Lireux, Frédéric Thomas, les peintres Baron et Célestin Nanteuil, et, je crois, Auguste Maquet. Malheureusement le fisc ne se contenta point du subterfuge de Lireux. Les sept gérants reçurent du papier timbré et la *Semaine* disparut, après procès. Un des bailleurs de fonds de la *Semaine*, journal illustré dans le genre du *Charivari*, était notre ami le marquis de Cherville, qui avait alors dix-huit ans. Dix-huit ans et déjà bailleur de fonds !

La collaboration de Frédéric Thomas avec Lireux ne se borna pas là. Ils rimèrent ensemble, sur l'air de *Fualdès*, la fameuse *Complainte de Madame Lafarge :*

En l'an mil huit cent quarante,
Lafarge est mort d'arsenic !
Plus traîtresse qu'un aspic,
Son épouse séduisante,
Dans un gâteau condamné,
Elle l'a empoisonné !

Toujours est-il que, devenu représentant de son département, Frédéric Thomas n'oublia jamais qu'il avait été journaliste. Président de la Société des gens de lettres, il plaida, — je parle de douze ans, — contre l'impôt sur le papier devant la commission du budget de l'Assemblée nationale, rappelant que, même au temps de Henri II, le papier avait été toujours exempt de péage, et que Charles IX, ayant voulu imposer le papier, il y renonça, l'Université lui répondant que « le pauvre escholier a un double ou un liard pour avoir une feuille, mais que, si elle passe de plus haut prix,

il sera contraint de laisser l'estude ». Toute l'éloquence curieuse, familière, érudite et causeuse de Frédéric Thomas, cet art de plaider à la bonne franquette qu'il porta, je le répète, plusieurs fois à la tribune du Parlement, se retrouvent dans ce rapport contre l'impôt sur le papier, et jamais le journalisme ne fut mieux défendu, plus vivement, avec plus de verve et de science, que par ce bazochien devenu gazetier.

« — Mais, rien que les journaux de mode fournissent à Paris du travail à dix mille femmes, s'écriait-il, à dix mille femmes occupées de coloriage, de pliage, d'encartage, de patrons, et à plus de trois cents artistes, dessinateurs, aquarellistes, graveurs sur bois et sur acier ! Mais le journal est le livre du pauvre ! »

Et F. Thomas, citant le mot de M. Gladstone : « La presse est le patrimoine du peuple ! » rappelait les bienfaits de l'imprimerie, dès longtemps chantés par les vieux poètes :

Par ces nouvelles modes
Aura maint escholier
Décrets, bibles et codes
Sans grand argent bailler!

« *Sans grand argent bailler!* » Le poète Jean Molinet avait deviné, sinon inventé, la presse à bon marché trois cents ans avant Girardin !

Mais ce bonhomme narquois et sans forfanterie fit mieux que de plaider pour ses confrères — et pour le papier ; il agit, au besoin, en leur faveur.

Un membre de la Société des gens de lettres, M. Balathier de Bragelonne, ayant été arrêté pendant la

Commune, Frédéric Thomas, alors président de la Société, se rendit, avec Emmanuel Gonzalès et Altaroche, auprès de Raoul Rigault, pour réclamer la liberté du prisonnier. Ils ne purent arriver jusqu'au délégué à la préfecture de police, mais M. Cochinat qui, au même moment, dans le cabinet de Rigault, demandait, lui aussi, l'élargissement du prisonnier, a raconté le dialogue échangé entre Rigault et un sécrétaire qui, M. Cochinat étant présent, vint présenter les cartes des représentants de la Société :

— Que demandent ces citoyens? fit Rigault.

— Je crois qu'ils réclament la mise en liberté d'un rédacteur de la *Petite Presse*.

— Comment, ils osent venir ici ! Avec ça que j'accorderai quelque chose à leur Société des gens de lettres ! Tas de courtisans !... Sont-ils là ?

— Non, citoyen. Fatigués d'attendre sans doute, ils s'en sont allés !

— Ah ! ils sont partis? Eh bien, ils ont bien fait !

Je retrouve ce souvenir dans le *Bulletin* de la Société des gens de lettres, et je dois dire qu'il fallait un certain courage pour tenter la démarche que faisaient là Frédéric Thomas et ses amis. Je sais des personnages, tout puissants alors, qui ne l'eussent point osé.

Autre trait, qui date de la même époque, et qui restera tout à l'honneur de Frédéric Thomas. Je lis encore dans la *Chronique de la Société des gens de lettres* ces lignes qui, par la date qu'elles portent — celle d'une terrible journée de bataille — ont une poignante éloquence :

Séance du 22 *mai* 1871.

« MM. Frédéric Thomas, président, et Michel Masson, trésorier, ont tenu séance en l'absence de leurs collègues demeurés à Paris, mais que les obstacles insurmontables apportés à la circulation ont mis dans l'impossibilité de se rendre au comité. Ils ont pourvu d'urgence à une demande adressée au comité pour la petite-fille du poète Roucher. »

Il n'a l'air de rien, ce petit fait, mais il n'en est pas moins admirable à sa manière. Il y a bien des espèces de courage, et Wellington disait volontiers : « Je pense que tout homme est brave. » Il y a le courage militaire, le courage civil, le courage de l'ouvrier, du mineur, du chauffeur, le courage sans phrases du héros paisible et le courage du forcené. Il y a aussi, dirai-je, un courage bourgeois et sans fracas, le courage littéraire, et je revois, non sans respect, ce bon Frédéric Thomas assis à côté du petit Michel Masson, aux cheveux blancs, et, tandis qu'au loin le canon gronde et que, peut-être très près, les balles de la guerre civile vont siffler, lui disant :

— Eh bien! Masson, quel est votre avis? Vous êtes trésorier. Si nous donnions un secours à la petite-fille de Roucher?

La dernière ardeur de Frédéric Thomas, il l'appliqua à ce qu'il appelait la *Ligue du mal public*. Il fit, dans la *Revue politique et littéraire*, une série d'articles des plus probants concernant l'urgence de la loi sur

les récidivistes. Thomas voulait qu'on substituât au casier judiciaire, dont l'utilité lui paraissait contestable, une carte d'identité. C'eût été draconien peut-être, mais, au total, il serait peut-être prudent de se montrer plus sévère pour les ordures morales des villes que pour leurs détritus matériels. Le jour où la loi sur les récidivistes sera discutée, on n'oubliera ni le livre de M. Joseph Reinach ni les articles de Frédéric Thomas.

— *La moitié* des crimes et délits commis actuellement, s'écriait le député du Tarn, le sont par des récidivistes.

Tocqueville avait parlé de cette société de criminels qui forme une *petite nation* au milieu de la grande, Frédéric Thomas voulait que la grande nation se défendît contre la petite. De là cette *Ligue du mal public* qu'il prétendait fonder.

Il y a mis tous ses efforts. Il a voulu être, jusqu'à la fin, ce qu'il fut toujours : militant, honnête et utile.

Quelques-uns de ces souvenirs, M. Gonzalès les a évoqués en donnant le salut d'adieu à Frédéric Thomas, qui, il y a quelques mois, parlait, en pleurant, sur la tombe où descendait la fille de son ami.

Et ces morts n'étaient pas les seuls de cette semaine macabre ! Larochelle, le directeur-acteur, un des plus aimables et des plus droits parmi les gens de théâtre, devait les suivre de près. C'était un homme souriant, spirituel, bon enfant, accueillant et d'une rare intelligence, très artiste. Il avait, dans ses directions diverses, fait fortune et s'était bâti, à Meudon, presque un palais comme refuge.

— Il ne vaudrait pas la peine d'être bon metteur en scène pour ne pas bien comprendre une confortable installation, nous disait-il gaiement.

Il pouvait vivre là largement d'une vie heureuse. Mais le goût du théâtre l'éperonnait. Il avait, du fond de son *chastel*, soif de la poussière des planches. Ces portants, couverts de vieilles affiches déchirées, valent pour les gens de théâtre tous les tableaux de maîtres, toutes les aquarelles de prix. Larochelle reprit la Gaîté avec M. Debruyère. Il s'y fatigua, venant chaque jour de Meudon à Paris. Lui aussi, le charmant homme, a dépensé dans le labeur, dans la fièvre, une vitalité qui, chez lui, semblait prodigieuse. On n'était pas plus résolu, pas plus actif, pas plus alerte dans la bataille. Un soir de *première*, avant le lever du rideau, Larochelle semblait un capitaine à son bord, donnant avec une belle humeur bien française l'ordre du branle-bas de combat.

Mais la vie de Paris, cette vie que nous subissons, qui nous électrise et nous écrase, en a usé bien d'autres. Elle est capiteuse et brillante, elle plaît par ces contrastes singuliers, aimables ou ironiques, le cours de Caro le matin, le cimetière à midi, une exposition à deux heures, une *première* le soir. — Elle séduit, mais elle tue.

— Nous pulvérisons notre existence, me disait, un jour, Charles Gounod. Nous mangeons notre pain de vie... en farine !

VI

Les cercles et les jeux. — Un scandale au cercle de la rue Royale. — L'argent. — Cartes piquées. — Les courses et la Bourse. — Le garçon de jeux. — Le *club*. — Anglais et Français. — L'escrime. — Le *gérant à duels*. — Ce que devient l'escrime française. — Cercles d'escrime. — L'école de la rue Saint-Marc. — Le *chic* en matière d'armes. — Cordelois et Molière. — La maison de M. Legouvé. — La communion de l'épée. — Vieux maître d'armes. — Le fleuret et les cartes.

15 février 1884

Le scandale du cercle de la rue Royale ramène brusquement l'attention sur la question du jeu. On joue beaucoup à Paris, on joue partout, les tripots pullulent. M. Escoffier, qui vient de traiter excellemment cette *question des jeux*, a cherché dans le Bottin de cette année le nombre des cercles où l'on *cartonne*. Il en a compté soixante-douze. Ce sont, à vrai dire, autant de maisons de jeu ; mais là le jeu est ouvert, il est libre, franc, honnête. Mais combien d'autres cercles louches s'ouvrent ou s'entr'ouvrent, qui ne sont que des tripots à peine déguisés ! Le jeu, cette plaie du règne de Louis XIV, est un des cancers de notre existence démocratique. Depuis le cercle de la haute vie, où l'on

mène le jeu du quinze, jusqu'aux joueurs de bonneteau et aux tourniquets de la place publique, en passant par les cafés du quartier latin, où les étudiants — non pas tous, Dieu merci! — font sauter les écus de *tata-gâteau*, les cartes se glissent partout. Une immense partie semble éternellement engagée dans ce Paris que l'argent affole.

L'argent! Je regardais, devant la mairie de la rue Drouot, lundi dernier, des gens qui, dès minuit, formaient une queue, comme au théâtre, pour se trouver les premiers, le lendemain, à l'ouverture de la souscription à l'emprunt nouveau. Ils allaient passer là des heures et des heures, dans l'humidité de la nuit, dans le froid perfide du matin, pour gagner quelque prime, accrocher sans travail une somme quelconque. Encore y avait-il pour eux risque de santé, longue patience, effort physique. La nuit de ces gens à la file leur coûtait plus cher qu'une journée de travail à un ouvrier. La chasse à l'argent par les moyens rapides, la loterie ou le jeu, n'est pas non plus sans fatigues. J'ajoute qu'elle a ses périls.

On connaît l'aventure du cerele de la rue Royale, celui qu'on appelle familièrement les *Moutards* ou les *Bébés*. Une partie était engagée autour de la table du *quinze*. Tout à coup, l'un des joueurs s'arrête, saisit quelques cartes sur le tapis et dit simplement :

— Messieurs, il y a ici des cartes préparées!

La partie est interrompue. Le membre du cercle faisant fonction de commissaire commence aussitôt une enquête. Il est neuf heures du soir. On visite les chambres des domestiques et l'on trouve chez un des valets

du cercle deux boîtes renfermant des cartes à jouer et des titres au porteur. Ceci est né de cela. Le valet de chambre n'a pas, du reste, voulu s'expliquer. Il a ces papiers et ces cartes tout simplement parce qu'il est amateur de jeux et de titres de rentes. C'est une explication qui n'en est pas une. On l'a transféré au Dépôt, et je crois bien qu'il doit méditer, à l'heure présente, sur la grandeur et la décadence de Ruy Blas, dans une des cellules de Mazas.

Ce qui est plus grave, c'est que l'affaire n'est pas terminée par l'arrestation du valet. « Au maître maintenant ! » comme dit le duc de Guise à la fin d'*Henri III et sa cour*. Le valet ne pensait point s'asseoir à la table du quinze. Il avait donc au moins un complice parmi les membres du cercle ou plutôt, comme on l'a dit, il était le complice, l'associé d'un des joueurs dont le nom — peut-être un grand nom — figure dans la liste des *Bébés*, dans le *Club-Almanach*, annuaire des cercles et du sport.

Cette petite anecdote, assez comparable à celle dont furent les héros Garcia et Calzado, dans les salons d'une fille disparue, projette une lumière violente sur cette redoutable question du jeu, et aussi, il faut bien le dire, sur les mœurs d'un monde qui doit évidemment mépriser « le petit monde ». Il y a là des gouffres noirs, subitement éclairés. Le jeu, qui n'est pas autorisé par la loi, est, d'ailleurs, toléré sous les formes les plus attirantes : la Bourse, les courses. Quand je passe, la veille ou le matin d'un steeplechase, devant une de ces agences hippiques qui tiennent boutique de hasard, dans Paris, et que je

vois, à côté des têtes bizarres et inquiétantes des bookmakers, les visages souvent imberbes, enfiévrés et convulsés, des parieurs, je me demande s'ils ne sont pas aussi nuisibles que les croupiers de trente-et-quarante ou les brelandiers patentés.

Une journée de courses, ce n'est pas seulement l'étalage des toilettes nouvelles, le luxe éclatant au soleil. la cohue des élégances, un Longchamp devenu Courtille, c'est aussi, par mille blessures, fissures et égratignures, une saignée tragique faite à toutes les petites économies parisiennes, au porte-monnaie du commis, à la tirelire de l'ouvrier, si l'usage de l'humble tirelire en terre est toujours de ce monde !

Le cercle est encore un des pseudonymes du brelan. On y trouve, généralement, avec un luxe semi-officiel et une cuisine apéritive, toutes les facilités possibles pour se ruiner. Les cotisations ne sont pas élevées, le droit d'entrée n'est jamais excessif. C'est la cagnotte qui nourrit le cercle et en paye les tapissiers.

Au Jockey-Club, rue Scribe, l'entrée est de 1,050 francs, la cotisation du cercle de 400 francs, et (car le but du cercle est sportique avant tout) on y ajoute 100 francs de cotisation à la Société d'encouragement pour l'amélioration des races chevalines. Pour 500 francs par an, on peut donc, quand on a les qualités et les titres requis, faire partie du premier cercle de France. Le cercle des Champs-Élysées, rue Boissy-d'Anglas, l'ancien cercle Impérial, compte 700 membres et le droit d'entrée y est de 300 francs, chiffre correspondant à celui de la cotisation annuelle. Le cercle de la rue Royale est com-

posé de 557 membres et l'entrée est de 350 fr. La cotisation pour le cercle est de 400 francs et de 50 francs pour la Société d'encouragement. Les ambassadeurs, ministres étrangers et les chargés d'affaires accrédités près le gouvernement français peuvent être admis, sur leur demande, et par décision du comité, à faire partie du cercle, sans ballottage.

Le cercle de l'Union, boulevard de la Madeleine, non politique, comme il le proclame, compte 700 membres. Entrée : 500 francs ; cotisation, 450 fr. A dire vrai, ce n'est pas avec ces droits d'entrée et ces versements annuels que de telles associations pourraient subsister. Le jeu est donc un peu partout le grand dispensateur du luxe. On ne s'imagine point ce que peuvent produire quelques jeux de cartes au bout d'une année. Si la terre était aussi fertile que ces bouts de carton, nous habiterions une gigantesque Bétique où les arbres donneraient des fruits d'or.

Je demandais, l'autre jour, à un peintre haut coté, qui appartenait un de ses tableaux les plus célèbres, et qui vaut cher :

— Vous ne devineriez jamais, me dit-il, à qui je l'ai vendu !

— A qui?

— Au garçon de jeux du cercle de ***.

Le *garçon de jeux* est le personnage important de toute société de ce genre. Il est le grand banquier du cercle. Il a des commanditaires, des associés, et pourrait s'appeler Un tel *and* C°. En peu d'années, il amasse, généralement, un assez beau capital fait de l'émiettement des capitaux d'autrui, et, frotté à ce luxe, impré-

gné d'essence artistique, il se compose volontiers une galerie de choix en rachetant parfois aux membres du cercle les tableaux qui ne leur plaisent plus. Après avoir aidé à jouer au baccarat, le garçon de jeux joue au Mécène. Il tranche même du protecteur. Il a sa danseuse dans le corps de ballet, comme ces messieurs. Lorsqu'il sera las de la vie de Paris, il fera sa vente à l'hôtel Drouot et la galerie Jabouillet ou Robichon aura ses critiques attitrés et fera accourir les amateurs comme la galerie Pourtalès ou la collection Wilson. Puis, amateur de bibelots, et flairant les bonnes occasions, l'ex-garçon de jeux transportera ses vieilleries gothiques dans quelque castel de province et finira là ses jours en châtelain, tout en se rappelant ironiquement ces *nuictées* de grandes parties où il prêtait si hardiment des milliers de louis au vieux marquis ou au petit baron.

Le romancier qui écrirait les *Mémoires d'un garçon de jeux* révélerait, sur la vie parisienne d'aujourd'hui, autant de bizarreries imprévues et de curiosités malicieuses ou navrantes que ce drôle de Gil Blas en a pu nous apprendre sur les comédiennes ou les grands seigneurs de son temps.

Et partout, — partout, au cercle Agricole, au cercle des *Pommes de terre*, au cercle Artistique ou *Pieds crottés* de la rue Volney, au *New-Club* international du boulevard Malesherbes ou au *Sporting-Club* de la place de l'Opéra, — le « garçon de jeux », correct comme un diplomate, élégant comme Brummel et poli comme M. de Coislin, domine la situation et pèse presque autant — je le dis en confidence — dans les destinées du cercle que le marquis de Mortemart,

M. de Dramard, M. Blount ou le duc de Fitz-James.

Gondinet lui avait donné, à ce garçon, un rôle assez considérable dans sa comédie du *Club* d'une exactitude si scrupuleuse qu'on eût pu croire que l'auteur avait passé sa vie dans les cercles.

— Je n'ai pas même voulu y aller voir, malgré les prières de mon collaborateur, me disait Gondinet. Quand on vit dans un milieu, rien ne nous frappe plus en lui et on ne saurait plus le peindre.

C'est un paradoxe comme un autre, et qui n'est pas sans vérité, comme bien des paradoxes. Ce qui est certain, c'est que le Français va volontiers au cercle pour jouer. L'Anglais, au contraire, se rend plus spécialement au club pour y lire les nouvelles. La différence entre les mœurs des deux est d'ailleurs très grande, et quoique le club soit d'importation anglaise (le Jockey-Club date, je crois, de cinquante ans, de 1833, tout simplement), Paris l'a accommodé à ses goûts en l'implantant chez nous.

Le Français, qu'il fasse partie du Jockey ou des *Mirlitons*, aime à « être d'un cercle » pour y retrouver des amis. L'Anglais aime à être d'un club tout simplement pour « en être ». Il ne mettrait jamais les pieds dans le local du cercle qu'il se soucierait fort peu d'y paraître ou de n'y paraître point, pourvu qu'il pût mettre sur sa carte, à la suite de son nom, le titre d'un ou de plusieurs clubs.

De plusieurs clubs surtout. Un type bien anglais et que M. Ph. Daryl a dû rencontrer plus d'une fois en faisant ses intéressantes et pénétrantes études sur l'*Angleterre et la Vie anglaise*, c'est le collectionneur de

clubs. Il semble à cet original britannique que sa *respectability* augmente à mesure que s'allonge la liste des clubs dont il fait partie. L'Anglais ne comprend guère qu'un Français attache à sa boutonnière un brin de ruban, mais il a des fièvres d'insomnie la veille du jour où l'on doit voter sur son nom à l'*Art's Club* ou au *Cobden Club*.

Le club, pour le Français, est un prétexte à affranchissement. Célibataire, il y rencontre les aménagements d'une installation définitive. Marié, il y retrouve comme un ressouvenir de sa vie de garçon. Le club, comme le cigare, est déjà un des pseudonymes du divorce. Pour l'Anglais, le club est, au contraire, un des mille moyens de *faire figure*. On n'est quelqu'un à Paris que lorsqu'on est ou qu'on a produit quelque chose. A Londres, patrie des clubs, on est coté et estimé par le seul fait qu'on est de tel ou tel club.

Je ne sais, du reste, si les cartes à jouer, la dame de pique et le valet de carreau, ont, chez nos voisins, l'importance qu'elles prennent, chez nous, chaque jour, je devrais dire chaque nuit. Il y a, dans cette pléthore de jeu, si je puis dire, un signe tout à fait particulier. L'argent, pour le joueur, n'a plus de valeur absolue. Un rouleau de vingt-cinq louis est une simple unité. Il représente une autre espèce de franc, pas davantage.

C'est un joueur, évidemment, qui a fait passer ou subsister dans la langue cette expression de *louis* qui convertit si ironiquement une petite somme en cette unité dont je parlais.

— Je reconnais, disait un philosophe, les travail-

leurs et les gens qui ne font rien à cela que ceux-ci disent : *un louis* et que les autres disent : *vingt francs*.

Vingt francs représentent, en effet, une somme d'efforts quelconques : un labeur, une espèce de respect du gain difficilement obtenu; *un louis*, ce n'est rien ; c'est une pièce jaune jetée en l'air, lancée au hasard : un sou en or, tout simplement. Le Parisien pur dit : *un louis;* le provincial dit : *vingt francs*. Toutes les légèretés et aussi les générosités de Paris et toutes les vertus, et au besoin les étroitesses de la province, sont contenues dans cette différence.

Il est d'ailleurs à Paris des Cercles où les louis ne roulent pas comme les doublons de la poche de Don César ; ce sont les cercles où le jeu de baccarat est remplacé par le « noble jeu de l'épée ». L'originalité de notre parler veut, d'ailleurs, que le mot *jeu* s'applique également à une partie de cartes et à un assaut de fleurets.

C'est encore une des caractéristiques du moment que cet entraînement vers les armes, un entraînement où la mode, une certaine affectation de *chic*, est bien aussi pour quelque chose. On inaugurait, l'autre jour, l'hôtel somptueux qu'a fait bâtir le directeur du journal la *France*. M. Lalou n'a pas oublié les ornements, qui sont les statues de M. Hiolle, mais il a songé également à l'utile, et l'utile, paraît-il, pour un journal, c'est la salle d'armes. Non pas que le journalisme actuel soit constitué comme celui de la Restauration, où toute gazette avait un bretteur attitré qui décrochait l'épée de combat à la première réclamation, et n'avait pour tout bec de plume que la pointe de « l'aiguille à tricoter ».

Le « gérant à duels », personnalité aussi importante que le « garçon de jeux » pour le cercle d'aujourd'hui, est une variété disparue. C'était pourtant une carrière. D'anciens soldats, des prévôts de régiments, trouvaient là comme une retraite. Il y avait des gérants pour le champ clos comme il y en avait pour les amendes et pour la prison. On les choisissait farouches et maigres, bien fendus, avec des redingotes boutonnées, pareils à des brigands de la Loire et tels que ce terrible gérant d'un journal de combat, homme rébarbatif dont les moustaches inquiétaient ses adversaires, mais qui — fatalité extraordinaire ! — n'en recevait pas moins quelques pouces de fer dans la poitrine à chaque fois qu'il allait sur le pré.

— Ah ! çà, mais, lui dit enfin son rédacteur en chef, comment faites-vous votre compte ? Vous, un ancien soldat, vous êtes toujours touché ?

— C'est que je n'ai jamais manié un fleuret de ma vie. Mais vous comprenez, vous m'offriez une place bien payée. J'ai femme et enfants. Et alors... ma foi... une blessure de plus ou de moins !

Cette race de bretteur par dévoûment n'existe plus, pas plus, du reste, que les bretteurs par habitude, et la salle d'armes annexée à tout journal nouveau me paraît, malgré son luxe de *modernité*, quelque chose comme un ornement archéologique. Il est bon, d'ailleurs, d'encourager l'escrime et de l'aimer, et non pas seulement comme on l'aime aujourd'hui ainsi qu'un *sport* d'un nouveau genre, comme on aime les courses de chevaux ou les courses en yacht, mais pour elle-même, pour la gymnastique qu'elle est et l'art véritable

qu'elle peut devenir, pratiquée par des maîtres. Hélas ! je crois bien que la pure escrime, l'escrime sans mélange de *vlan*, pour parler l'absurde langage du jour, est un art, je ne dirai point perdu, mais qui se perd.

Aujourd'hui — en exceptant les vrais amateurs — on fait de l'épée par désinvolture, sans plus. L'escrime passe dans nos mœurs comme manifestation du pschtt (et je regrette de me servir de ces sottes expressions qui seules peuvent rendre pourtant ce que je veux dire). On n'aime point l'escrime pour l'escrime, et la vieille méthode, l'assaut au fleuret avec l'accord parfait entre la main et les jambes, semble à présent délaissée. L'assaut à l'épée, qu'on a mis à la mode, est une gymnastique ; le fleuret était un art.

Sans doute il y a, pour succéder aux vieux amateurs, aux Legouvé, aux Antonio Ezpeleta, aux Waskiewitch, à ce Marsoudan, qui gagnait si joliment ses distances en tenant le fleuret par l'extrémité de la poignée et rattachait volontiers ses sandales pour prendre un temps, il y a, pour remplacer les Borda, dont l'alacrité, la verve, les cris de d'Artagnan sous les armes sont fameux, des amateurs nouveaux, les *jeunes* de l'escrime, le marquis de Villeneuve, M. Laroze, M. Roulez et bien d'autres, mais l'école de *l'art pour l'art* est peut-être un peu trop oubliée. L'escrime était un art absolu, je le répète ; elle est devenue un chic.

Où sont, par exemple, les vieilles salles d'armes, l'espèce de hangar du grand maître Cordelois, rue Drouot, et cette autre salle de la rue Richelieu où, le jour de l'inauguration, le professeur fit assaut et donna quarante coups de bouton contre un à un amateur

pourtant célèbre ? A deux pas de ces petites salles sans luxe, on se déshabillait, encore tout échauffé de l'assaut, dans quelque antichambre grande comme un drap de lit. Aujourd'hui, l'hydrothérapie est le post-scriptum de tout exercice à l'épée. On a comme un hammam pour faire suite à la salle d'armes. On envoie à la salle, par son domestique, son frac et sa cravate blanche et l'on s'habille pour le théâtre dans le boudoir contigu à la salle où l'on vient de faire assaut. Cette salle même où l'on froisse le fer ressemble à un salon où l'on viendrait causer.

On n'y joue pas encore, il est vrai, mais on y *cartonnera* quelque jour. Il est cependant de nombreuses salles sérieuses, sévères, où l'escrime est encore un culte, celle de Mérignac, rue Joubert, par exemple, et l'*École d'escrime française*, rue Saint-Marc, chez M. Legouvé, pour n'en citer que deux. Si j'écris, quelque jour, un *Tableau de Paris*, je donnerai certainement la monographie de ce numéro 14 de la rue Saint-Marc, vieille demeure aux larges escaliers du dix-huitième siècle, qui appartient à la famille Legouvé depuis plus de cent ans.

Il y a là toute une histoire d'un groupe littéraire et d'une lignée de bonne bourgeoisie parisienne. Cinq générations de Parisiens ont vécu là. M. Ernest Legouvé naquit à la place même où est née sa fille, où sont nés ses petits-enfants. Avec les portraits accrochés à la muraille, on reconstituerait tout un chapitre de *Mémoires* intimes. Dans le salon où sourit l'honnête Bouilly — le parrain de M. Legouvé — tous les littérateurs de l'Empire ont passé, et mademoiselle Duchesnois

est venue répéter là le rôle de Phèdre, comme, plus tard, Eugène Sue y a raconté, au jour le jour, à mesure qu'il les écrivait, ses *Mystères de Paris* et son *Juif Errant*. Et même lorsque Duchesnois débuta, ne mit-on point sur l'affiche : *mademoiselle Duchesnois, élève de M. Legouvé !*

L'art de la diction et de la récitation semble être comme une des traditions du logis. Le père — il faut dire l'aïeul aujourd'hui, — avait écrit le *Mérite des femmes* et composé des tragédies comme *Épicharis et Néron* qu'on représentait le jour où tombait Robespierre. Le grand-père, avocat dont parle Barbier en son Journal, avait déjà, comme on eût dit en son temps, « cultivé la Muse tragique ». Il écrivait, par plaisir, des pièces en vers qu'il faisait, par gloriole, interpréter par sa femme sur des théâtres de société. C'est à ce premier des Legouvé qu'arriva cette aventure, depuis lors attribuée à tant d'autres. Il se trouvait dans un salon avec d'autres spectateurs, tandis que sa femme récitait une de ses pièces.

— Bon Dieu ! lui dit un voisin, est-il possible d'écrire des vers aussi plats !

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur, mais je dois vous dire que les vers sont de moi !

Confusion du voisin. Il cherche un moyen de se rattraper :

— Oh ! dit-il, je vous demande pardon ! J'ai mal écouté ! Et puis ils sont si abominablement massacrés par celle qui les dit ! Qu'est-ce que c'est que cette diseuse-là ?...

— Monsieur, c'est ma femme !

Si jamais M. Ernest Legouvé écrit ses *Mémoires*, qu'il n'oublie pas un chapitre spécial relatif à la maison que les siens possèdent depuis 1736 et à cette salle à manger où, frileuse, apparaît, une figure de Houdon et où plusieurs *tout Paris*, des *tout Paris* de diverses époques, ont passé, depuis Andrieux et Bouilly, jusqu'à Sardou et Coppée. C'est là que Labiche, dînant à côté de M. de Sacy, conquit si rapidement le soupirant de madame de Sévigné et de l'impératrice Eugénie que l'académicien lui dit : « Présentez-vous, monsieur, je vous donne ma voix ! » M. de Sacy fit mieux : il lui donna son fauteuil.

Et c'est dans cette hospitalière demeure que M. Legouvé a logé l'École d'escrime française. « J'ai fait comme ces amoureux qui n'aiment pas à courir, disait-il un jour ; j'ai donné à mes amours un appartement chez moi. »

Ce fut, il y a sept ans, que le général Ney d'Elchingen, MM. Féry d'Esclands, Saucède et Legouvé, fondèrent l'École d'escrime française. Robert, dont la salle était située là, venait, à quarante-six ans, de mourir subitement, le fleuret à la main, au cercle des *Éclaireurs* et, dans la salle de la rue Saint-Marc, lorsqu'on établit l'École, le premier acte des fondateurs de cette réunion de gens d'épée fut de s'occuper de la veuve et des enfants du professeur. Un grand assaut fut donné, au cercle des *Mirlitons*, qui rapporta dix mille francs, et Jacob prit, pour ne la plus quitter, la direction de l'École.

Et c'est pourtant cette École d'escrime française qui

a donné le grand élan aux armes, plusieurs cercles s'étant établis à son imitation! C'est l'École d'escrime française qui a institué ces concours pour les élèves de l'École polytechnique et de Saint-Cyr, pour les élèves des lycées de Paris, concours présidés par un officier supérieur, délégué du ministre, par le général com mandant l'École polytechnique, et que suit une distribution d'armes d'honneur avec le coup de clairon d'une allocution patriotique. Le maréchal Canrobert y a assisté plusieurs fois.

L'École en question a ses fastes. Elle organisa, un jour, pour l'empereur du Brésil, un assaut des plus curieux, où un Italien (ce n'était pas M. de San-Malato), armé seulement d'un poignard, lutta contre les plus forts tireurs et l'emporta sur plusieurs. Le but, difficile, était pour lui de planter le poignard dans le dos de son adversaire sans avoir été touché par l'epée.

C'est de l'École d'escrime que sont partis, pour aller fonder des salles ou diriger des cercles d'escrime, G. Robert, Prevost, Chalalet, Rue, Lafont. Mais Jacob et Lecour y restent toujours à la tête des deux salles d'escrime et de boxe avec des prevôts d'escrime et un maître de boxe au-dessus, et M. Legouvé parle avec coquetterie de cette salle de boxe que vient d'ajouter à la salle d'escrime l'École de la rue Saint-Marc, désireuse de garder le premier rang. On y peut, en effet, au même moment, faire sept assauts de fleuret dans la salle d'escrime et trois assauts de boxe dans la salle de boxe. Les cent quatre-vingts membres dont se compose ce Cercle d'élite ont là, pour une cotisation assez modique, une

alle modèle, que M. Legouvé couve avec des yeux d'artiste, d'amateur et de père.

Il l'aime tant, cette escrime qui forme des hommes et fait assaut, si je puis dire, contre nos anémies! A-t-on oublié la lettre qu'en 1876 il adressait, dans les colonnes du *Temps*, au prince Georges Bibesco, sous ce titre, imprimé depuis sur une rarissime brochure : *Deux épées brisées?* C'était Bertrand et Robert. Il les avait connus, il les avait aimés. Il avait fait assaut avec eux comme avec mon vieux professeur Merlin. Et, proclamant que, « tout Français étant obligé de servir, tout Français doit savoir tenir une épée », M. Legouvé nous racontait alors ses assauts avec le petit Toine et avec Lozès aîné, le grand Lozès, et comment il aimait à « communier avec le fer. »

Voilà une expression qui trahit l'apôtre encore plus que l'amoureux. M. Legouvé a raison d'aimer les armes. L'escrime a empêché plus de duels qu'elle n'en a fait naître. Plus on est fort à l'épée, moins on est bretteur, car on a comme le respect de son art, avec le sentiment même de sa force.

Les tireurs sont rares qui font des armes avec cette furie haineuse du Lorenzaccio de Musset s'attirant comme une riposte, cette réplique de Scoroncolo son maître:

— Oh! oh! vous avez un ennemi!

On ne fait point des armes pour prendre la vie des autres, mais pour défendre et développer la sienne. Du reste, la meilleure leçon d'escrime qui ait jamais été donnée par aucun maître d'armes au monde, est celle du *Bourgeois Gentilhomme*. Il est dit que Molière doit être extraordinaire en tout.

— Toucher et n'être pas touché, disait le vieux Cordelois, c'est la règle unique. Lisez la leçon du *Bourgeois Gentilhomme*, et méditez-la !

Ils ont disparu ces ancêtres de l'escrime, comme leurs humbles et glorieuses salles elle-mêmes : Bertrand, mort octogénaire ; Pons, à qui une association d'amateurs avait constitué une salle, un cercle ; Grisier, qui fut le maître d'armes des hommes de lettres, le *tireur* des romans et des impressions de voyage de Dumas, et dont le prévôt, Berryer, avec son fameux *quarte pour quarte* et son attitude correcte, représentait dans toute sa pureté la tradition classique. J'en ai connu quelques- uns de ces maîtres : Larribeau, agile, grimpant comme à la corde le long d'un mur lisse et qui se donnait pour le dernier des naufragés de la *Méduse*. Larribeau était bien fatigué et bien cassé, dans sa salle du passage Verdeau alors que Bonnet, le vieux tireur correct de Sainte-Barbe, Pellenc, le successeur de Cordelois à la Maison-d'Or, Staat, le grand et maigre prévôt des cuirassiers, et Mimiague, l'ancien maître d'armes des zouaves, mort naguère, faisaient encore assaut brillamment.

Mérignac, fils de Bordelais, je crois — presque tous ces tireurs étaient de Bordeaux — Mérignac, élève de son père et de Cordelois, est peut-être, de tous ceux qui gardent la tradition de ces maîtres, le plus alerte et le plus correct. Vigeant, qui écrit volontiers, est un maître d'armes « littéraire » et comme le professeur des gens de lettres. C'est le Grisier d'aujourd'hui. Carolus Duran, après une « communion avec le fer », l'a hardiment campé, dans un portrait en pied, vivant et mâle.

Je ne crois pas que Vigeant enseigne volontiers d'ailleurs ce *coup du journaliste*, aussi célèbre que le *coup du commandeur* et qui consiste à piquer son adversaire à la main pour en finir. Vigeant a mieux que cela dans sa méthode. Villemessant, taillé en hercule et remplaçant l'adresse par les muscles, avait un autre coup à lui : il transformait brusquement la rencontre en demi-pugilat, en séance de bâton et n'avait qu'une idée : casser l'épée de son adversaire.

D'autres journalistes, au contraire, affrontent galamment une pareille rencontre et donnent à un duel la correction même d'un assaut, M. Aurélien Scholl, par exemple, qui tout justement vient de fonder, rue Taitbout, un nouveau cercle d'escrime. C'est là comme une salle de préparation à ces assauts du dimanche, à l'Élysée, où l'on « déjeune » après les contre de quarte comme s'il s'agissait réellement d'un duel ordinaire. Mais, « escrimeurs valent mieux que joueurs », et les cercles où l'on combat consolent un peu des cercles où l'on joue. Je ne parle pas de ceux où l'on triche.

Ce sont là comme deux antithèses de la vie parisienne : les cartes détrempent, les armes retrempent.

VII

Souvenir de carnaval. — A quoi pensaient un pierrot et un mousquetaire, remontant le faubourg Montmartre. — Monographie d'un coin de Paris. — Le faubourg Montmartre. — Du matin au soir. — Une nuit de Paris. — La reine de Tahiti. — Une île heureuse. — Quelques vers. — Les quatre-vingt-deux ans de Victor Hugo. — Benjamin Ulmann. — Souvenirs d'atelier.

29 février 1884

J'ai pu constater, le soir du mardi gras, en suivant machinalement sous la pluie deux ou trois masques lugubres qui remontaient le faubourg Montmartre, combien était vraie et profonde cette causerie d'antan où le bon Auguste Villemot notait les traits d'esprit qui accompagnent d'ordinaire les plus joyeuses mascarades.

Ces masques, traînant leurs oripeaux mouillés, causaient machinalement de leurs petites affaires tout en se rendant, d'un pas tranquille, vers quelque bal paré — *paré!* — des boulevards extérieurs. C'était d'une ironie macabre. Il y en avait deux surtout qui méritaient l'attention la plus active. L'un était un pierrot enfariné portant par-dessus sa veste à gros boutons blancs un paletot au collet de velours usé, et mordil-

lant un bout de cigare qui paraissait plus noir dans son visage blême ; l'autre était le classique et vulgaire mousquetaire de carnaval, d'Artagnan de barrière au feutre défoncé et au manteau constellé de dorures effiloquées, mais fier de son dos voûté et de ses bottes à entonnoir, sous un pourpoint détaché du *Décrochez-moi ça.*

Et ces deux compagnons de plaisir, graves comme des fakirs sous leurs travestissements ridicules, marchaient sans se presser, le pierrot mâchonnant son cigare éteint, le mousquetaire tirant parfois de sa poche une boîte de jujube dont il prenait quelques morceaux pour combattre un des plus joyeux enrouements qu'il m'ait été donné d'entendre.

Car j'entendais — et sans écouter — ce que se disaient, assez haut, dans l'humidité du soir, tout en se dirigeant vers les quadrilles comme des employés allant à leur bureau, ces deux fantômes des carnavals défunts.

Et de quoi croyez-vous que parlaient ces masques ambulants qui ont dû passer la nuit entière à dresser leurs bras vers les lustres, à jeter de droite et de gauche leurs pieds agités comme par une maladie nerveuse et à pousser, de ces voix harmonieuses que le jujube ne rend pas beaucoup plus suaves, des *ohé! ohé!* — l'*évohé* antique modernisé — de minuit à l'aurore ?

De quoi parlaient ces joyeux compagnons ? Tout simplement d'un camarade d'atelier, écrasé sur la voie ferrée, près de Vincennes, et qu'on avait transporté à la Morgue deux ou trois jours auparavant.

Le pierrot était justement allé le reconnaître avec Bachon — un compagnon d'atelier — Bachon, fort lié

avec le mort, et, tandis que le mousquetaire mastiquait sa pâte pectorale, tout en grimpant maintenant la rue des Martyrs, le pierrot, aussi inconsciemment funèbre et fantastique qu'un conte d'Edgard Poë, décrivait, avec une précision parfaite, la dalle de pierre sur laquelle était couché le camarade, avec un trou au front, et le couvre-corps sous lequel, comme sous un étouffoir, on avait placé le cadavre.

— Oh! tu sais, c'est très bien vu, cette invention, disait le pierrot... très bien... très bien... Ils conservent ça comme dans de la glace!

Et le mousquetaire, la gorge prise, avec sa voix de rogomme :

— J'ai pas eu occasion de voir la chose!... Un dimanche, faudra que j'y aille avec ma sœur!

Je les ai quittés vers le boulevard, les laissant se perdre dans l'ombre spongieuse, trouée par les rouges lumières des marchands de vin ou les traînées de gaz des bals publics, ces spectres des gaietés défuntes, ces amusés d'une nuit traînant après eux le réalisme féroce des misères de tous les jours.

Voilà pourtant l'envers des mascarades parisiennnes ! Combien y en avait-il, roulant des préocupations ou des souvenirs analogues, parmi ces travestis qui ont fait la joie des brasseries et des débits d'alcool du faubourg Montmartre : hommes déguisés en femmes et balayant les trottoirs de leurs jupes maculées ou filles travesties en calicots et riant insolemment sous leurs cheveux enroulés ou cachés sous une perruque masculine ?

Le faubourg Montmartre est comme le quartier gé-

néral de ces gaietés sans gaieté et de ces insanités sans folie. Qui écrirait la monographie de ce coin de Paris, si bruyant aux jours de kermesses et si bizarre chaque jour, montrerait là tout un résumé de Paris entier.

Le matin, c'est le grand marché de presque tout un arrondissement. C'est une halle en plein vent, et, du boulevard au carrefour de la rue La Fayette, les voitures des maraîchers, des poissonniers, des vendeurs de fleurs ou de légumes stationnent, le long du trottoir, presque dans le ruisseau, avec leurs étalages disparates, leurs senteurs subtiles de violettes ou leurs fortes odeurs de marée. Ce sont des boutiques roulantes autour desquelles piétinent les cuisinières, l'anse de leur panier au bras, ou les matrones bourgeoises, qui font elles-mêmes leur marché. Les harengères ont encore pour leur répondre les propos salés qui plaisaient à Vadé. Madame Angot a laissé non seulement une fille, mais des petites-filles.

Et les entassements de pommes, les tas d'oranges, les bottelées de giroflées, les collections de limandes, les huîtres portugaises aux aspects de cailloux ou de débris crayeux, les homards encore bleus, noirs ou déjà rougeâtres, les mottes d'un beurre d'autant plus frais que la pluie l'arrose, l'or des mandarines, le rouge des carottes, le rose des radis, le violet des aubergines, toutes les couleurs du potager se mêlent avec toutes les odeurs terreuses ou mouillées des jardins alliées aux senteurs de la mer. Alors, dans l'espèce de déshabillé du matin, le faubourg Montmartre n'est encore que le fournisseur de la nourriture matérielle de Paris, un

marché aux légumes, une halle roulante, un débit de nourritures.

Le Paris qui le hante est le Paris qui mange, débattant ses prix avec la banlieue qui le nourrit.

A midi, tout a disparu. Les sergents de ville ont fait circuler les haquets. A peine reste-t-il du marché du matin quelque débris de salade ou quelque brin de fleurette dans le ruisseau. Maintenant, le faubourg appartient aux gens d'affaires. C'est le fourmillement des courtiers allant faire leurs offres, des placiers ou des placières colportant chez les commissionnaires de la cité Bergère ou de la rue de Trévise leurs grandes boîtes à échantillons maintenues par des courroies de cuir. Les boursiers marrons déjeunant en hâte sortent des cabarets voisins et traversent le boulevard, demandant le cours nouveau aux agioteurs qu'ils rencontrent. Les trottoirs sont encombrés, les voitures se heurtent dans ce ruissellement de fiacres, de coupés et de camions. Nulle part le sang de Paris ne bat plus vite que dans ce carrefour Montmartre. Ce sont les pulsations mêmes de la fièvre. Les passants affluent, les journaux, les imprimeries foisonnent. Les porteurs de nouvelles et les galopins du télégraphe s'engouffrent dans les cours ou les escaliers. C'est maintenant le Paris qui agit et le Paris qui pense qu'on voit se heurter dans le faubourg plein de bruit, de chocs, de mouvement et secoué d'une trépidation cérébrale où les préoccupations politiques se mêlent aux incertitudes de l'agio. Si l'étranger veut connaître ce qu'est le Parisien moyen, le Parisien actif, qui sait tout, voit tout, traite les affaires rapidement, échange, en courant, dix idées

avec dix poignées de main, apprend, en passant, la nouvelle récente, la mort d'un ami, la chute d'un ministère, une élection académique, une séparation conjugale, un scandale de salon, une discussion de boulevard, une débâcle en Égypte ou une bataille au Tonkin, qu'il regarde les habitués de l'après-midi, faubourg Montmartre. Ces quelques centaines de mètres de faubourg sont, pour Paris, ce qu'est Fleet-Street pour Londres : le cœur même de la Cité.

Puis arrive l'heure du journal. Chaque passant, dans le faubourg, a sa feuille fraîche entre les doigts, respirant cette âcre odeur d'imprimerie qui, pour les buveurs d'encre, a son parfum plus grisant qu'un alcool. Les porteurs de journaux, leurs lourds paquets sur l'épaule, courent les distribuer aux kiosques. Ce ne sont pas seulement les opinions diverses, mais les porteurs eux-mêmes, qui se bousculent en chemin. Sous les portails, les vendeurs installés débitent aux passants plus pressés les gazettes à peine arrachées à la machine. Je sais des Parisiens, amis des primeurs, qui font, chaque jour, le voyage du faubourg Montmartre pour avoir un des premiers numéros du *Temps*, comme ils iraient à la boutique de Chevet pour emporter les premières fraises. Le journal règne alors sur le faubourg comme il règne sur le monde. C'est Bossuet qui a dit, un jour :

— Dieu, messieurs, fait un journal de notre vie !

Il aurait pu dire tout simplement : « Notre vie, c'est le journal. »

Le faubourg appartient, ainsi, tout entier, de cinq à six heures, à Paris qui lit.

Et, l'*heure du journal* une fois passée, le bruissement

cesse. Le cœur de Paris se calme comme sous l'empire d'une digitale quelconque. Le faubourg se repose, le faubourg dîne. Entr'acte très court, du reste, accalmie qui sépare la fièvre de la journée de la fièvre, plus intense encore, de la nuit.

Les fiacres, les coupés, deviennent plus nombreux autour des omnibus et le long des trottoirs, quand l'*heure du théâtre* arrive. Le faubourg flamboie alors. Les lanternes s'allument, les boutiques jettent tous leurs feux, les étalages des marchands de vêtements, les vendeurs de charcuterie ou des débits de tabac et de bière s'éclairent comme pour un soir de fête. C'est Londres encore, avec ses illuminations brutales, mais c'est le Londres d'Haymarket, et déjà apparaissent, avec leurs prunelles aussi incendiées que les lanternes voisines, le Paris qui vend du plaisir et le Paris qui en achète. Les crieuses de violettes du matin, pauvres braves femmes en bonnets de linge, sont remplacées alors par des bouquetières grêles et pâles, amoureuses de la misère souriant aux amoureux de l'amour. De l'amour!... La lanterne aux biseaux de cristal de la brasserie et la rouge lanterne du commissaire de police semblent, d'ailleurs, comme deux phares allumés pour bien indiquer et bien limiter les parages et je dirai les récifs de ce Paris-là.

Alors, pour le faubourg pris d'hystérie, commence la montée quotidienne de la marée de nuit. Il semble qu'un flot de boue vienne battre le bas des maisons, comme les vagues battent une jetée. Débarrassé des haquets des maraîchères du matin, il s'encombre d'une population nocturne, qui s'entasse dans certaines brasseries

comme dans des criques ou des grottes, le long des falaises. A vingt pas des Variétés vivote et clapote une population étonnante que la police de sûreté analyse avec une sollicitude savante. Certains taudis de la rue des Anglais, les mansardes de la rue Saint-Julien le Pauvre sont moins, comme dirait le Dante, des *malebouges* que tels de ces établissements qui rayonnent de lumières et jettent le poudroiement de leurs feux aux yeux des passants.

Paris qui s'amuse afflue ici, et s'y vautre, après le Paris bourgeois de la matinée et le Paris occupé et préoccupé de l'après-midi. Quand les piétons, retour du spectacle, ont remonté le faubourg en s'arrêtant parfois chez le pâtissier ou le charcutier, improvisant ainsi un souper en chemin, le champ est libre aux noctambules et aux papillons de nuit. Et, jusqu'à l'aube, c'est une autre espèce de fête : des repas nocturnes qui sentent les parfums à bon marché, l'opopanax rance, la poudre de riz éventée, l'alcool et quelquefois le sang, jusqu'au moment où le jour vient, timide, et pâle, parfois tout rose aussi et comme joyeux de naître, et jette sa clarté ironique sur toutes ces larves de la nuit. Et alors le balayeur arrive, chasse devant lui la poussière, et les hôtes ténébreux du faubourg disparaissent avec les détritus qu'on enlève... Puis les maraîchers reviennent, et les marchandes de légumes et les vendeuses de violettes, de jacinthes et de crocus... Le faubourg s'éveille, le marché recommence et la vie reprend éternelle, monotone, l'heure de la Bourse succédant à l'heure du marché, l'heure du théâtre à l'heure du journal, comme si Paris tout entier ressem-

blait à une vaste horloge remontée par une clef invisible.

Mais le centre même du cadran, c'est le faubourg Montmartre, où, souvent, aux jours d'élections ou de fêtes nationales, ou de carnaval, ou de mi-carême, la vie et la fièvre s'exacerbent tellement, que l'accès tourne à la fièvre chaude et qu'on a vu des poussées folles, des cohues absurdes, changer en champs de bataille ou de boxe le carrefour le plus étonnant, le plus bruyant, le plus caractéristique et le plus parisien de Paris.

Et, à vrai dire, tous les appétits, le ventre, l'argent, la tête, l'activité cérébrale, l'alacrité corporelle, le mouvement, l'esprit, la fièvre — hélas! et le vice — ce n'est pas seulement ce faubourg Montmartre : c'est Paris !

Je ne conseillerais pas au guide qu'a choisi la souveraine de Tahiti, voyageant sous le nom de madame Salmon, de montrer, à de certaines heures, ce faubourg à la reine Marahu. La souveraine retraitée — avec pension de retraite — regretterait évidemment le paradis où elle est née et où Rarahu, l'exquise petite Rarahu du romancier (j'allais dire du poète), a vécu.

Ainsi, voilà donc une reine nouvelle à Paris!

Les reporters l'ont déjà guettée sur le quai de débarquement, au Havre, et vont se précipiter vers l'hôtel où elle est descendue. On nous dénombrera le nombre de cigarettes qu'elle fume dans sa journée, on nous décrira la couleur exacte de sa peau, d'un bronze d'or, disent les uns, olivâtre, écrivent les autres ; on mesurera la taille exacte de cette jeune femme, qu'on dit char-

mante, et les portraits de la reine Marahu risquent fort d'être exposés, chez les photographes de la rue, entre l'image de la Zucchi en danseuse et celle de Sarah Bernhardt en pierrot.

J'avoue, du reste, que ce nom Tahiti, Otaïti ou Taïti évoque pour moi tout un monde de souvenirs idylliques, simples souvenirs de lectures, hélas! C'est un paradis que cette terre des Maoris où les hommes sont beaux et les femmes belles et aimantes et où toute une population heureuse vit, dans une île du Grand océan, en regardant le ciel bleu et en se couronnant de fleurs. Il n'est pas un des officiers de notre marine qui n'ait, là-bas, laissé un roman et ne songe avec quelque soupir aux jolies filles aux yeux noirs. L'un d'eux, mon ami Travers, me racontait ce trait, des plus naïvement touchants. Il contemplait la main mignonne, aux ongles peints, d'une Tahitienne.

— Pourquoi la regardes-tu?

— Parce qu'elle est jolie.

— Elle te plaît ?

— Beaucoup.

— Eh bien, coupe-là!

Et elle la lui tendait, sans plus de phrases.

Nos Parisiennes trouveraient que c'est déjà beaucoup de trancher — et de donner — une mèche de cheveux... faux ou vrais.

En réalité, les sujettes d'hier de la reine Marahu n'aiment réellement et profondément que leurs compatriotes qu'elles vont retrouver, quelque beau matin, dans la montagne ; mais l'Européen garde pourtant sur leur cœur, sur leurs petites têtes qui brûlent vite,

l'influence que pouvait avoir Ulysse ou Télémaque sur les nymphes de Calypso. Et plus d'un Mentor en épaulettes a jeté quelque lieutenant de marine à la mer pour l'arracher à cette île capiteuse.

La civilisation, que l'Europe a importée depuis 1769 dans ce paradis, a d'ailleurs triomphalement montré sa bienheureuse influence. Les Otahitiens étaient cent mille il y a un peu plus de cent quinze ans; ils sont aujourd'hui une dizaine de mille environ, continuant à humer l'air du temps, mais arrosant leur *feï* de l'eau-de-vie qui tord les entrailles. Le progrès s'est affirmé sous la forme souriante de l'alcoolisme. N'importe, le repos exquis plaît encore à ces heureux qui n'ont rien à faire en ce monde qu'à se laisser vivre, à aimer et à chanter.

Un officier de marine, qui est un poète distingué, M. de Jonquières, l'a dit déjà, en des vers émus, qu'on récite à bord :

> Dédaignez, fiers oisifs, la douceur mensongère
> Du bien-être trompeur par l'Europe importé !
> Mangez votre *feï*, que l'île, votre mère,
> Donne sans exiger ni travail ni salaire :
> C'est le pain de la liberté !

Du reste, si M. de Jonquières avait adressé ces vers à la reine Marahu, la souveraine eût complimenté le rimeur à aiguillettes d'or, mais elle n'eût pas trouvé que le « feï » national pût suffire à une Otahitienne préfèrant sans doute une toilette de chez Rodrigues à ce costume primitif, à cette tenue des anciens jours, qui faisait dire à l'amiral Dupetit-Thouars, rapportant un

collier à sa femme : — Voici la robe de cérémonie d'une élégante de Papaëti !

La reine Marahu vient, assure-t-on, à Paris pour demander qu'on lui augmente sa pension. O vile prose ! Qu'en penseront les sœurs de Rarahu tressant sous les cocotiers les couronnes qui leur servent de costumes de bains en ce Trouville du Grand océan? Ainsi tout se réduit, au temps où nous sommes, à la misérable question d'argent, et c'est comme créancière que se présente à nous la jolie femme aux paupières brunes dont tout Paris sera épris demain, belle comme elle l'est et pareille à la sultane des *Orientales*...

Car il semble qu'on l'a dorée
Avec un rayon de soleil.

Je regardais tout à l'heure la date de cette pièce de vers tant de fois citée, « 1828 ». Victor Hugo avait vingt-six ans quand il écrivait ces vers, quand il les gravait à jamais dans la mémoire des hommes. « Octobre 1828. » Et, avant-hier soir, on a fêté les quatre-vingt-deux ans du grand poète. Il a fallu des empêchements divers, joies ou deuils de famille, pour que tous ceux qui aiment ou admirent Hugo ne fussent pas là, groupés autour de lui. Ou plutôt les deuils seuls ont pu retenir quelques-uns, car, pour une joie, où en eût-on rencontré une plus profonde et plus touchante que dans l'hommage rendu à ce grand homme accueillant qui saluait d'un sourire ses amis, jeunes et vieux, au seuil de ses quatre-vingt-trois ans?

« Ce sera grand'pitié, disait l'amiral Coligny en

montrant fièrement sa barbe blanche, quand cette neige sera fondue. »

Ce beau mot nous est revenu souvent en regardant la neige argentée qui couronne le front du poète. Mais elle est solide comme celle des sommets et le mont est debout avec sa crête blanche. Ce n'était pas un vieillard que saluaient avant-hier les plus jeunes : — c'était un contemporain souriant qui tendait sa main cordiale aux plus vigoureux et aux plus vaillants.

L'après-midi de ce jour de fête, nous avions escorté, sous les arbres du cimetière Montmartre, un homme de cinquante ans, qui ne semblait pas devoir être emporté si brutalement. C'était Benjamin Ulmann, le peintre qui nous tenait au cœur par des liens de solide amitié. Bon vivant, spirituel, aimable, aimé, il n'était pas de ceux qui paraissent devoir ainsi disparaître. Il avait la tête pleine de projets. Il conservait, malgré les fils d'argent de sa barbe blonde, cette verve qui en avait fait, autrefois, le boute-en-train de l'atelier Picot. Comme il était alerte et charmant lorsqu'il évoquait, pour nous, ces souvenirs d'atelier, dont les mœurs aujourd'hui semblent préhistoriques !

On s'amusait, en ce temps-là, dans les ateliers; on était encore à l'heure des plaisanteries légendaires où l'on tatouait les *nouveaux* et où on les promenait par les rues, attachés sur un tabouret, sous cette enluminure de sauvages. Chez Drolling, au numéro 11 de la rue de Seine ou rue Duperré, 9, chez le père Picot, Ulmann était aimé et mettait le feu aux poudres, en riant. Mais jamais de méchanceté ni de plaisanteries mauvaises. Il avait vu arriver là, timide et hésitant, un

homme jeune et blond, qui répondait à M. Picot lui demandant son nom :

— Jean-Jacques Henner.

Et Ulmann, entendant l'accent du pays, demandait, dans la langue d'Alsace :

— Tu es Alsacien, toi ?

— *Iô!*

On se serrait la main. Et en voilà pour trente années d'amitié, malgré les traverses de la vie!

C'est la chanson qui le voulait peut-être, la vieille chanson oubliée :

On a le cœur chaud
A l'atelier Picot!

Benjamin Ulmann se plaisait, avec sa belle humeur entraînante, à évoquer ces souvenirs de ses vingt ans, et comment il faisait le feu, lui, nouveau, avec un autre, nommé Piton qui, passé *ancien*, s'effrayait encore lorsqu'on lui disait :

— Prends garde, Piton, tu vas *redevenir nouveau!*

Il savait aussi les complaintes d'atelier, railleuses, malicieuses sans aigreur, et les redisait comme de vieux échos d'un passé qui lui était cher :

Cabanel a touché son but,
Il est enfin de l'Institut,
Il peut bien se pousser du col,
Il est le col-
Lègue de Signol!

Plaisanteries légendaires, drôleries qu'on répète quand on est jeune et qu'on est loin, bien loin, très

loin de l'Institut, mais qu'on redit beaucoup moins, ou sur un autre ton, lorsque les palmes vertes ne semblent plus aussi vertement colorées que les raisins de la fable.

Ulmann eût pu les conquérir aussi, ces palmes vertes, et la destinée l'a arrêté à mi-chemin. Il a trop tôt touché *le but*, le but inévitable, où le vert devient sombre et prend la couleur des cyprès. Ce qui est certain, c'est que pas une sympathie ne lui a manqué, pas un ami d'autrefois ne lui a fait défaut, pas un de ceux qu'il admirait — car il avait cette qualité rare de savoir admirer — n'était absent pour rendre à son talent un dernier hommage, donner à son souvenir un dernier adieu.

VIII

De Paris au Tonkin. — Paris hors Paris. — La vente Castellan à Rome. — Les *Tanagra* de l'Américain. — Une exposition d'affiches de théâtre. — La télégraphie américaine à Paris. — Les annonces de l'avenir. — Les murailles de New York. — *Un Roman parisien*. — La satire pariétaire. — Avant le Salon. — Les visites aux peintres. — La *critique de l'atelier* et la *critique de l'escalier*. — Hospitalité parisienne. — Qui a inventé l'avenue de Villiers? — Un Anglais de Paris : Blanchard Jerrold. — Un banquet au peintre Ribot. — Un banquet à François Coppée.

14 mars 1884

A l'heure où j'écris, on se bat au Tonkin, et, — tandis que nous dînons, banquetons et valsons malgré le Carême, — Mathurin et Dumanet, le marin et le troupier de France, entendent siffler à leurs oreilles les balles des Chinois. On a beau s'inquiéter de ces graves questions de la vie parisienne — les envois des peintres au prochain Salon, les entrechats de la Zucchi et les menus des repas priés — il reste pourtant à quelques-uns un peu d'attention pour ces colonnes de troupiers engagés là-bas, devant des palissades meurtrières, sur des chemins où les bambous coupés et semés à terre taillent les chairs comme des rasoirs. On songe qu'ils s'en vont, pateaugeant dans l'eau, sous la pluie, à

travers les arroyos, et grognant et chantant à la fois, les braves gens, qui me font penser à la vieille lithographie de Raffet, aux enragés troupiers de Sambre-et-Meuse guettant l'ennemi du fond d'un marais, derrière les roseaux, avec de la boue jusqu'au ventre, tandis que le sergent goguenard les réconforte : « Allons, mes enfants, encore trois heures d'attente, et nous les surprenons! Il est interdit de fumer, mais il n'est pas défendu de s'asseoir! »

Oui, Paris est plus sérieux qu'on ne pense lorsqu'il s'agit du drapeau déplié devant l'ennemi. Et, dans ses préoccupations multiples — tableaux nouveaux ou pièces inédites, bals blancs ou bals travestis — il y a place au premier rang pour ce bal rouge qu'on donne à Bac-Ninh, dans la fumée du salpêtre, avec les paillotes en feu pour lustres et les sifflements des obus pour violons.

Au reste, tout ce qui semble fait pour intéresser la curiosité ou l'anxiété publique à Paris se passe, pour le moment, hors Paris. C'est la vente de l'orfèvre Alessandro Castellani à Rome; c'est la mort de l'écrivain Blanchard Jerrold à Londres; c'est, rue Vivienne, l'exposition d'une collection d'affiches de théâtre qui nous transportent en pleine Amérique. La vente Castellani, qui intéresse le monde entier, car on y peut trouver des œuvres uniques, ne passionne qu'à demi la France. Il paraît que notre pays n'a pas assez d'argent pour y jouer son rôle. Les Allemands vont se précipiter sur les bijoux étrusques de l'habile orfèvre, les Anglais vont, à coups de guinées, emporter d'assaut quelqu'un de ces colliers, quelque bijou d'or pur où

Castellani avait retrouvé le secret des anciens. Nous resterons, dit-on, les bras croisés et nous assisterons, sans y prendre part, à ces enchères. Nous ne sommes plus tout à fait assez riches pour payer notre gloriole et enrichir notre Louvre.

Il y a une moralité dans cette abdication, en supposant que nous tenions jusqu'à la fin notre bourse close durant la vente Castellani. Si nous n'avions pas gaspillé nos ressources, nous aurions trouvé là l'occasion d'acquérir des merveilles qu'on ne rencontrera plus : j'entends ces joyaux d'Étrurie cent fois plus artistiques que les innombrables poteries de notre Louvre et dont Castellani lui-même, après avoir tant travaillé, cherché, lu, étudié, avait, un jour, comme par hasard, retrouvé la tradition conservée depuis des siècles et des siècles par les paysans des Apennins, fabriquant eux-mêmes les filigranes dont ils parent leurs belles filles. Ces bijoux de Castellani, anciens ou modernes, eussent fait l'ornement de nos vitrines. Peut-être l'Union des Arts décoratifs trouvera-t-elle dans les millions de sa loterie l'occasion de nous éviter ce petit échec national et d'amener en France quelque collier étrusque de Castellani. M. Antonin Proust a dû, sans nul doute, y songer.

Il y aura bien quelques Américains aussi à la vente romaine. Mais les Américains, que nul n'admire plus que moi, ne fût-ce que pour leur respect de la femme et leur amour de la liberté, sont parfois d'étranges sauveurs des œuvres d'art. Il m'est revenu qu'il vient de se passer en Amérique un fait des plus caractéristiques et des plus ironiques aussi. Un riche amateur

américain, dont j'oublie le nom, mais qui est aussi illustre par delà l'Océan que M. Vanderbilt lui-même, possède une collection admirable et très nombreuse de ces terres-cuites de Tanagra où il semble qu'on retrouve, dans les plis des robes antiques, dans l'expression exquise des figurines, on ne sait quelle grâce moderne, quelle finesse et quelle élégance contemporaines. Des Gavarni d'il y a des milliers d'années. Le collectionneur yankee est très fier, à juste titre, de ses Tanagra, et il s'en fait gloire comme d'une parure.

Dernièrement, un savant de ses amis — ce ne pouvait être qu'un familier et un ami — lui a cherché querelle pour ces terres-cuites, prétendant que ces figurines de Tanagra tant admirées étaient de fabrication moderne et que l'amateur illustre avait été purement et simplement la dupe d'un habile *truqueur*. On peut, du reste, trouver pour trente francs la reproduction intégrale et charmante d'un Tanagra qu'on payerait couramment trois mille francs en vente publique.

Mais le collectionneur américain, d'ailleurs bon connaisseur, était persuadé de l'authenticité de son Tanagra.

— Eh bien! dit le critique acerbe, je vous fais un pari. On ne peut guère se rendre compte de l'authenticité dont vous parlez qu'en brisant ces figurines et en étudiant, débris par débris, la terre dont elles sont faites. Je vous propose de me laisser casser cinq de vos Tanagra, au choix. Si les statuettes sont fausses, vous perdrez non seulement vos Tanagra, mais *tant* de dollars. Si elles sont antiques, je vous verserai *telle* somme (une somme considérable d'ailleurs).

Un amateur pusillanime — et respectueux des choses de l'art — eût reculé. Le collectionneur américain accepta.

— Pari tenu!

Le savant rentre chez lui, va chercher un marteau, avise dans la collection les cinq figurines les plus délicates, les danseuses les plus séduisantes, les cheveux roux les plus charmants et, devant le collectionneur impassible, il casse froidement ces délicates statuettes. Cinq coups de marteau, cinq Tanagra en miettes. Et, les terres-cuites une fois éparpillées sur le parquet, le savant se penche, les écrase pour mieux en étudier la composition, en ramasse la poussière, à la loupe, et dit avec flegme :

— J'ai perdu.

Les Tanagra étaient authentiques.

C'était cinq chefs-d'œuvre, cinq admirables spécimens de l'art antique, cinq inappréciables figurines, cinq joyaux introuvables que le marteau du rustre venait de réduire en poudre.

Quant à l'amateur, il est enchanté depuis ce massacre : la preuve que sa collection est inestimable, c'est qu'on en a détruit les cinq pièces les plus rares. Il les a sacrifiées comme il eût donné des otages, comme il eût, dans un incendie, fait la part du feu. C'est extrêmement pratique, mais c'est effrayant. Je ne dirai pourtant pas que c'est de l'*américanisme* : il y a des barbares partout.

Ce qui est américain, intéressant et tout à fait original, c'est l'exhibition du *Lithographic American*

Art, dans cette galerie Vivienne, où nous avons vu tour à tour, depuis deux mois, les *charges* de Gill et les peintures de Cluseret. Un peintre et lithographe français, ancien dessinateur de la maison Firmin-Didot, M. E. Vallet, établi sans doute à New York, a eu l'idée, évidemment originale, de collectionner toutes les affiches illustrées qu'il a pu se procurer et de les exposer aux yeux des Parisiens, sous ce titre : — *les Murs de New York.*

Il y a dix ans, ces lithographies coloriées, bariolées, ces portraits enluminés, ces scènes de drames aux teintes crues, tapageuses, mais attirantes, nous eussent plus étonnés qu'aujourd'hui. L'affiche illustrée (renouvelée des Romains, M. Gaston Boissier vous le dira), l'annonce lithographique, toute moderne, ne sont plus des nouveautés à Paris. Le peintre J. Chéret a, en cet art particulier (car avec lui c'est un art), signé des pages d'un mouvement et d'un esprit tout à fait remarquables. Et, depuis lui, l'affiche lithographiée a pris une place étonnante sur les murailles parisiennes. Elle a d'ailleurs accentué ses tons devenus agressifs. Elle s'étale, presque toujours insultante, avec les provocations de ses nudités, sous les yeux des passants. Quelques-uns s'en amusent, la plupart s'en irritent. Et la lithographie continue, sur nos pans de murs, ses polémiques criardes.

N'allez pas chercher de ces affiches-là dans l'exhibition des placards américains.

Ce n'est pas une exposition artistique; l'esthétique n'a rien à voir là, et pourtant ces enluminures, souvent grossières, ont parfois aussi un aspect décoratif des plus alléchants. C'est le portrait-carte agrandi et

colorié s'exhibant, gigantesque, sur la muraille. C'est l'actrice célèbre, présentée au public, en grandeur nature, à tous les carrefours. C'est l'*attraction* par l'étalage des bras nus et des épaules blanches qu'on pourra lorgner le soir. Kate Clayton, Annie Pixley, Ada Gray, Kate Byron, Maud Branscombe, toutes les charmeuses, sont là lithographiées, peintes, en toilettes de ville ou en costumes de théâtre, et il faudrait — comme le Louvre devant les bijoux de Castellani — n'avoir pas de menue monnaie dans sa poche pour résister à ces jolis visages.

Presque toutes ces affiches sortent de la lithographie Forbes et C°, de Boston. Plusieurs sont signées Vic Armelet, toutes sont intéressantes. Tous les genres de spectacle y figurent, en effet, depuis la ménagerie de Barnum jusqu'à la tragédie shakspearienne. Des affiches de drames militaires, la *Guerre de* 62, représentée au Grand Opéra House, avec des défilés de troupiers et de musiques, tout comme à l'ancien Cirque Olympique du boulevard du Temple ; des chromolithographies d'*Excelsior*, dansé au Niblo's Garden; les scènes capitales du *Bossu*, devenu *the Duke's Motto*, la « Devise du Duc » et monté au Fith Avenue Theater; des tableaux, rouges de massacres, saignants comme l'étal d'un boucher, et promettant une régalade de tueries, dans *Francesca da Rimini*. Et des scènes capitales de drames que nous ne connaissons pas en France, mais qui doivent être — je le parierais — pour la plupart des *adaptations* de pièces françaises : l'*Esclave blanche*, les *Lumières de Londres*, *Dans les rangs*, l'*Argent Roi*, le *Drapeau noir*, etc.

Et, pour « lancer » des productions de ce genre, qui ne sont très souvent que des œuvres médiocres, dont le succès consiste dans les scènes de meurtre et de carnages bien présentés, les *managers* font afficher par les rues des affirmations éclatantes comme celle-ci, imprimée en grosses lettres tirant l'œil : *The most magnificent production of the present generation.* « La plus magnifique production de la génération présente ! » Ce qui est poli pour des humoristes comme Mark Twain et des romanciers comme Bret Harte.

D'autres fois, le lithographe encadre dans l'affiche de quelque drame venu d'Angleterre et parmi les scènes les plus mélodramatiques les appréciations des journaux de Londres : le *Times*, le *Daily News*, le *Daily Telegraph*. La critique est servie, par tranches toutes chaudes, ou découpée comme en sandwichs, sur l'affiche peinturlurée.

Eh ! mon Dieu, nous en viendrons là. Le temps n'est pas loin où vous verrez quelque phrase de votre feuilleton, mon cher Sarcey, imprimée et collée à votre porte entre deux portraits de comédiens, lithographiés par M. Hope. C'est le courant. C'est l'avenir. Allez en avant ! Go ahead ! En avant aussi la musique ! Et suivez le monde !

Oui, nous en viendrons là et nous appliquerons, comme le théâtre anglais et américain, le système de l'affiche foraine à nos programmes de spectacles. Nous verrons à Paris un autre Barnum et ses affiches où les éléphants, les hippopotames, les courses en char, se heurtent agréablement, nous le verrons sur nos mu-

railles avec quelque Frédérick Lemaître de l'avenir (s'il en naît un autre) lithographié de pied en cap, grand comme nature, ainsi que M. William Stafford dont l'image s'étale dans tous ses rôles : *Hamlet* ou *Schylock.*

Les lithographes américains qui exécutent sur pierre ces dessins gagnent, nous dit M. Vallet, jusqu'à 200 dollars par semaine, soit 1,000 francs. « Nous devons, ajoute ingénument le collectionneur d'affiches, à la vérité de dire que nous n'en connaissons qu'*un* gagnant ce chiffre. » Ils ne se gênent point, ces lithographes, pour s'inspirer, dans les compositions mêmes de ces affiches, des œuvres d'art françaises, et, à l'exemple de leurs auteurs, qui adaptent nos pièces, ils empruntent nos tableaux les plus célèbres pour en faire leurs chromolithographies. Tel portrait de miss Kate Clyton n'est qu'une reproduction de la *Mignon* de Jules Lefèbre.

Au reste, nous sommes là avec ces affiches américaines, et de toutes façons, en pays de connaissance : les *Frères Corses*, de Dumas, le *Roman parisien*, d'Octave Feuillet, la *Vénus noire*, les *Deux Orphelines*, avec l'adorable Maud Branscombe, dans le rôle de la religieuse, voilà les titres de pièces qui nous frappent. Cette Maud Branscombe, qui n'a d'autre talent que sa beauté, mais qui est la femme la plus photographiée, la plus lithographiée, la plus *pourctraicturée* des deu mondes, doit attirer une foule considérable lorsqu'elle joue ou plutôt lorsqu'elle figure.

Aussi, comme les faiseurs d'affiches lui agrandissent les yeux et poétisent son sourire ! C'est la beauté de

keepsake mise à la portée du passant et ces lithographes américains ont des ingéniosités particulières pour ajouter du charme aux charmeresses. Ils font apparaître, pour mieux attirer l'attention, la tête de l'actrice aimée dans une rose — comme on représentait, avant notre époque de réalisme, les petits enfants souriant dans des choux. D'autres fois, le comédien à la mode montre sa face dans la lune trouée. C'est de la poésie de boîte à bonbons, de l'art de confiseurs, mais il s'agit d'emplir la salle de spectacle et tout est bon pour y réussir.

Et presque jamais — ou jamais, pour mieux dire — le nom de l'auteur ne figure sur l'affiche. Il est bien question de l'auteur ! C'est l'interprète qui est tout, c'est le comédien ou la comédienne, c'est le décor à sensation, ce sont les costumes, les trucs ou les accessoires qui absorbent l'attention des entrepreneurs et qui attirent la foule. Nous suivons bien un peu la même voie ; nous arriverons à ce même point où la pièce, c'est l'actrice à la mode ou le jeune premier en faveur.

Le procédé spécial au théâtre américain, et je dirai au théâtre anglais, se montre d'ailleurs comme en plein — pour prendre un exemple — dans la représentation, par l'affiche illustrée, de la grande scène du souper dans le *Roman Parisien*. On se rappelle le décor, qui était fort joli au Gymnase, lorsque la pièce de M. Octave Feuillet y fut réprésentée. Le baron Chevrial, le financier mourant au milieu d'un soupir, expirait, au fond du théâtre, sur une terrasse, et la mise en scène, très artistique, faisait honneur à M. Koning.

Mais en Amérique, à l'Union Square-Théâtre, où l'on représenta *A Romance Parisian*, croyez-vous qu'on s'en tînt à la toile de fond du Gymnase? Ah! bien oui! Un panorama immense, représentant Paris illuminé, la Seine coulant sous les étoiles, Paris entier tel qu'on peut l'apercevoir des hauteurs de Bellevue, apparaissait au fond de la scène et le délicat auteur de la *Veuve* serait fort étonné en voyant là dans quel cadre de féerie on avait placé sa comédie. J'engage M. Feuillet à aller jeter un coup d'œil à cette affiche; c'est tout à fait caractéristique, à mon avis.

Au total, c'est l'amusement par les yeux substitué à la séduction par l'esprit. Et, encore une fois, prenons garde. Si c'était là le théâtre de l'avenir?

Mais, ce qui est plus frappant encore, c'est que — au moins dans les affiches qu'on nous montre ici — nulle image ne blesse les regards. L'enfant qui passe et la jeune fille qui sort les peuvent examiner sans trouble ou sans rougissement. L'affiche de la rue peut se faire politique et satirique à New York : tel placard gigantesque, collé sur les murailles par la rédaction du journal humoristique *Puck* nous montre, très drôlement accoutrés, caricaturés et groupés dans des attitudes divertissantes le président Arthur, l'ex-président Grant, les ministres, les hommes politiques des États-Unis, et cette affiche est presque aussi large, à elle seule, que le péristyle des Variétés. Mais jamais le placard, qui peut être mordant, narquois, agressif même, ne devient pornographique. Le général Grant, qui sourira le premier de cette affiche du *Puck*, se fâcherait assurément s'il rencontrait sur son chemin

quelques-unes de ces lithographies qui déshonorent nos murailles, et ne fût-ce qu'à apprendre comment on peut exciter l'intérêt, arrêter le regard, aviver la curiosité sans brutalité et sans sensualité grossière, nos lithographes parisiens, ces pariétaires de l'art, n'auront point perdu, je pense, la demi-heure qu'ils auront donnée, sans doute, à la *Lithographic American Art Exhibition.*

Mais qui s'inquiète de ces affiches? Quelques désœuvrés et quelques curieux. Elles s'étalent dans des salles presque vides. Le Parisien ne s'intéresse décidément qu'aux choses parisiennes. Il est, pour le moment, tout entier à ses visites d'avant le Salon. L'exposition d'un tableau comprend, en effet, plusieurs phases : l'atelier, où les amis sont conviés à venir par carte gravée comme pour un bal; le vernissage, qui est l'entr'ouverture; et l'ouverture, qui est le post-scriptum du vernissage, sans compter la réouverture, qui a lieu après la distribution des médailles. Total : quatre cérémonies distinctes.

La plus délicate pour l'invité, c'est la visite à l'atelier. Là, on ne s'appartient pas. On tombe au milieu d'une famille réunie en face de l'œuvre achevée de la veille et, devant ces pures joies du foyer, on serait très mal venu à ne point s'extasier. Que voulez-vous qu'on dise quand la tante embrasse son neveu et lui assure qu'il a dépassé Henner et enfoncé Paul Baudry? Si l'on fait chorus, on est un sot; pour peu qu'on se taise, on a l'air d'un rustre. Le mieux est donc de rester chez soi et d'attendre le grand jour du Salon, plus cruel,

hélas ! trop souvent, que le jour clément et l'atmosphère patriarcale de l'atelier. Mais, du moins, au Salon on est libre ; on n'est point, sous peine de passer pour un malotru, contraint d'emporter une provision d'interjections admiratives sur soi.

Appeler des amis à donner leur avis sur un tableau qui partira le lendemain pour les Champs-Élysées, c'est tout juste demander l'opinion d'un critique le jour de la répétition générale d'une pièce de théâtre. Que voulez-vous que l'on dise à l'auteur ou au peintre? Il est trop tard. Le sort en est jeté! Le public n'a plus qu'à faire connaître son opinion suprême, ce bon public qu'on trouve si intelligent quand il bat des mains et si absurde lorsqu'il siffle.

Je me demande quelle stupéfaction éprouverait un peintre à qui l'on dirait aujourd'hui : « — N'exposez pas votre tableau ! C'est un conseil d'ami. » Il se demanderait si celui qui parle ainsi est un imbécile ou un misérable. Et cependant, que de fois l'ami assez courageux pour avoir cette brutalité aurait-il raison !

Il en serait de même du conseiller qui dirait au dramaturge : « Ne laissez pas représenter votre pièce, elle est exécrable. » On le trouverait d'une franchise un peu bien primitive. Et encore n'est-il guère possible à l'auteur d'empêcher qu'on représente son œuvre le lendemain de la répétition générale, tandis qu'il est toujours loisible à un artiste de n'envoyer aucune toile au Salon. En vérité, je me demande à quoi servent ces visites préparatoires. A recevoir des compliments. Sans doute, sans doute...

Mais, après les compliments de l'atelier, viennent les

restrictions de l'escalier. C'est là ce qui serait utile au peintre, s'il pouvait entendre et si, moins talonné par la date officielle de l'envoi, il avait encore le temps de corriger.

Critique de l'atelier. — Oh! charmant! exquis! superbe! Quelle pâte! Quelle couleur! Et ces chevaux, beaux comme des Géricault! Et ce paysage, un Ruysdaël! Mieux qu'un Ruysdaël (*avec un sourire*), un Ruysdaël vivant! Cela donnera un soufflet à toutes les autres toiles du Salon!

Critique de l'escalier. — Très médiocre. Pauvre Gustave! Il s'est trompé! C'est une erreur complète! Avez-vous vu ses chevaux? Il y en a un qui galope sur cinq pieds. Je les ai comptés. Quant au paysage, n'en parlons pas. J'avais, un moment, pris sa rivière pour un chemin macadamisé. Si on a le malheur de ne pas accrocher sa toile très haut, très haut, afin qu'on ne la voie point, ce pauvre Gustave est perdu! coulé!

Ce qui n'empêche pas le malheureux peintre de dire à ses amis, après la visite du critique ami :

— X... sort d'ici. Il est enchanté!

Et la famille du peintre de verser des pleurs de joie en songeant que la toile de Gustave « donnera un soufflet » à toutes les autres.

Il en est de ces compliments obligés comme des effusions de l'hospitalité parisienne. Je sais des maisons dont on n'ose point sortir, de peur d'être dépecé par derrière, la porte du salon une fois fermée. Cela n'a rien d'écossais, j'en conviens, mais c'est très humain. D'un autre côté, la reconnaissance de l'estomac de bien des invités s'arrête au premier étage descendu.

Neuf fois sur dix, s'ils sont intimes entre eux, deux invités qui descendent échangent des observations analogues à celles-ci :

— Charmants, ces Malurel !

— Très aimables... Madame Malurel surtout.

— Non, moi je préfère Malurel : il est moins poseur !

— Parce qu'il veut avoir moins d'esprit.

— Il a, du reste, raison. C'est un bon enfant, mais voilà tout... Mauvais, ses cigares, par exemple !

— Cela m'est égal, je ne fume pas. Non, ce qui m'a gêné, c'est le plafond qui est trop bas !

— Dame ! au quatrième étage !... Du reste, mon opinion est bien simple : quand on habite un quatrième, on n'invite pas les gens ! Bonsoir, cher ami. Prenez-vous une voiture ? Je vous déposerais chez vous.

— Merci, j'aime mieux marcher un peu... tout seul.

Ce sont là les envers des relations parisiennes.

Un observateur narquois disait avec une sagacité un peu banale :

— Regardez toujours, pour savoir ce qu'on pense de vous dans une maison, comment vous accueillent les *instinctifs* : les domestiques et surtout les enfants. C'est par le sourire ou la froideur de l'enfant qu'on sait ce que pensent les parents, et par l'attitude du domestique qu'on a le secret du maître.

L'observation est vraie pour le visiteur. Pour le visité, ce qu'il faudrait connaître, c'est la réflexion du bas de l'escalier, et, pour l'amphitryon, le dialogue du seuil de la porte cochère. Le mieux peut-être et le plus consolant est de ne rien connaître du tout, de s'en tenir aux bagatelles de l'amitié, aux dévoûments de surface,

et de prendre les démonstrations d'affection comme les peintres prennent, avant le Salon, les protestations d'admiration pour argent comptant.

Après tout, qu'est-ce que leur apportent et leur colportent, de la rive gauche à la rive droite et de la rue d'Assas à l'avenue de Villiers, les Parisiens et les Parisiennes en visite? — Une illusion! C'est déjà quelque chose. Elle se dissipera assez vite, le jour de l'ouverture!

Cette avenue de Villiers, faubourg Saint-Germain de la peinture en 1884, ce quartier pittoresque et pictural, c'est pourtant l'écrivain anglais nommé tout à l'heure, M. Blanchard Jerrold, mort il y a trois jours, qui l'habita un des premiers. Il en avait prévu l'étonnante fortune. Lorsque les constructions de la place Wagram ne comprenaient encore que quatre hautes maisons élevées comme d'énormes pierres d'attente aux quatre angles des avenues futures pour amorcer les acheteurs, Blanchard Jerrold était venu habiter là, presque dans une banlieue reculée, dans les terrains vagues, et, lorsqu'on souriait de l'éloignement de son logis, il répondait :

— Souvenez-vous que le cœur de Paris sera là un jour!

Il le connaissait fort bien, notre Paris, cet Anglais un peu singulier dont le père fut un des maîtres humoristes de son pays. C'était Douglas Jerrold. On a souvent fait et refait en France son admirable dialogue ou plutôt son monologue de la femme insupportable, intitulé : *Sous les Rideaux*. Eugène Chavette a repris

un jour, tout simplement, ce livre de Douglas Jerrold et l'a accommodé à la française. Personne ne s'en est aperçu et nous avons eu deux ouvrages divertissants au lieu d'un.

Ce très spirituel Douglas Jerrold s'éteignit d'ailleurs comme un patriarche, au milieu des siens, à qui il donnait de suprêmes avis, après avoir vécu comme un sage. On trouve le récit de cette mort, aussi belle que celle d'un philosophe de l'antiquité, dans un livre anglais spécialement consacré aux trépas illustres. Son fils, M. Blanchard Jerrold, gardait, dans son salon de la place Wagram, un buste du vieux Douglas : on eût dit le portrait en marbre de Franklin.

La dernière fois que Blanchard Jerrold vint à Paris, qu'il avait quitté, ce fut pour assister à l'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas. Il achevait d'écrire un ouvrage qui sera un livre deux fois posthume, *Gustave Doré, sa vie et son œuvre.* Il voulait voir, de ses yeux, l'œuvre dernière de Doré. Avec Doré, Blanchard Jerrold avait d'ailleurs publié un livre des plus intéressants où le Londres pauvre et le Londres riche, les loqueteux des asiles de nuit et les jeunes misses de Rotten-Row se coudoient en des chapitres pittoresques. Gustave Doré a peut-être donné là les plus colorés de ses dessins. Avant de mourir, Blanchard Jerrold a dû, je pense, achever la biographie du peintre-sculpteur.

Lui-même, Jerrold — bon dessinateur à ses heures, comme Thackeray, et écrivain culinaire comme Monselet — eut un fils qui donna à nos journaux satiriques français, à la *Caricature* et au *Journal amusant*, des dessins dans le goût des croquis du *Punch* anglais. Ce

dessinateur, frappé avant son père, signait ses *charges*, un peu renouvelées de John Leech, du pseudonyme de *Quidam*. Il promettait réellement un caricaturiste; il est mort trop tôt.

IX

Un nouveau culte à Paris. — Le bouddhisme. — M. Bardoux Bouddha et le maréchal de Mac-Mahon. — Deux Anglaises. — Une exposition d'enfants. — Le *Canis-Club*. — Un *Nursery Club*. — Le bébé d'aujourd'hui. — Il débute vite. — Un peintre écrivain — Un poète aquarelliste. — Ernest d'Hervilly. — Les *aquarelles autographes*. — Vers pour chocolatier. — Xavier Aubryet. — Une féerie pour l'auteur de *Riquet à la Houppe*. — Souvenirs du *Diogène*. — Mlle Pierson. — La vie littéraire. — Les *terrassiers* et les *jardiniers*. — Statues du Salon : Diderot, George Sand, Béranger. — Les gens de police. — L'assassin Campi.

21 mars 1884.

Avec le printemps — ce printemps hâtif, chaud comme un été, qui déjà poudre à blanc les cerisiers des jardinets parisiens et fait, sur les pêchers, s'ouvrir les fleurs comme des étoiles roses — je ne vois de réellement inattendu que l'introduction d'un nouveau culte à Paris. Quand je dis nouveau, il est d'un demi-siècle environ plus vieux que le christianisme : c'est le bouddhisme.

On connaissait, parmi nous, quelques bouddhistes pratiquants, et il en est un certain nombre de millions de par le monde, entre autres le *japoniste* M. Philippe Burty, je crois, mais Paris n'avait pas encore de

temple bouddhique. La lacune avant peu sera comblée. Une dame anglaise, très riche, fanatique du *Lalita Vistara*, que M. Foucaux vient de traduire, a résolu de consacrer sa fortune au culte de Bouddha Çakia-Mouni. Elle a, chez nous, acheté un terrain, mandé un architecte, apporté un Bouddha de bronze presque aussi colossal que celui de la collection Cernuschi, et voilà, me dit-on, les maçons à l'œuvre. Avant peu nous assisterons, paraît-il, à l'inauguration de l'église bouddhique.

C'est encore un pas de plus dans l'*exotisme* et l'*internationalisme* qui donnent à Paris sa physionomie nouvelle, très intéressante d'ailleurs. Et, cette fois, le pas en avant n'est pas sans poésie. Le bouddhisme, sous la forme la plus scientifique du pessimisme, a déjà pris possession du monde moderne. Certains esprits, comme las de vivre, rêvent un anéantissement, un *nirvâna* suprême. D'autres, plus pratiques, mais aussi désolés, diraient volontiers, comme le Tathâgata en présence de la douleur, la vieillesse, les lamentations, les tribulations et la mort :

— Ce monde est affligé de tous les côtés par l'ouïe, le toucher, le goût, la vue et l'odorat; *et, quoique effrayé de l'existence, il désire encore l'existence par sa soif de l'existence!*

C'est la conclusion de la *Joie de vivre* de Zola. C'est la morale du vieux sixain de Durger :

Que de tous maux je sois le centre,
Que je sois bossu dos et ventre,
Que je 'naie aucuns membres sains,
Que je sois goutteux pieds et mains,
Que la tristesse me poursuive,
Tout va bien, pourvu que je vive!

C'est aussi, formulée en dogme, la fameuse et amusante boutade de Théophile Gautier, qui, volontiers, se fût fait ou mahométan, ou bouddhiste, ou païen, selon son caprice :

— Rien n'est rien. Et, d'abord, il n'y a rien. Cependant tout arrive, mais cela est bien indifférent !

Le doux Bouddha a, d'ailleurs, — j'en préviens ses fanatiques, — été déjà librement adoré à Paris, et le temple que fait construire cette riche Anglaise, *colonelle* du bouddhisme comme miss Booth est *maréchale* de l'Armée du Salut, ne sera pas le premier qui s'entr'ouvrira au pays de Voltaire. L'histoire est même assez curieuse. Elle remonte au temps où M. Bardoux, l'aimable historien de la *Comtesse Pauline de Beaumont*, était ministre de l'instruction publique et des cultes.

C'était à l'heure de cette Exposition universelle qui fut, pour ce pays-ci, comme le premier rayon de joie, la première impression de réveil. Les peuples accouraient et leurs artistes et leurs industriels ne semblaient pas devoir, de longtemps, faire oublier les nôtres. Les possessions anglaises des Indes étaient, on s'en souvient, admirablement représentées à cette Exposition de 1878. De riches Hindous vinrent même à Paris avec leur suite, et le ministre des cultes reçut, un matin, au ministère, la visite d'un rajah qui, présenté par l'ambassade d'Angleterre, demandait l'autorisation d'ouvrir, en plein Paris, un temple à Bouddha, son dieu.

M. Bardoux est trop lettré, il était trop respectueux de cette grande poésie bouddhique, pour ne pas accorder l'autorisation sur-le-champ.

— Il ne me reste plus, dit-il, qu'à présenter le

décret à la signature du président de la République.

L'Indien remerciait, reconnaissant. On lui promettait pour son temple un emplacement tout près du Champ-de-Mars, et il n'avait plus qu'à acheter un Bouddha, lui et les gens de sa suite ayant négligé de se munir d'un Bouddha en quittant leur pays.

— Permettez-moi, dit le ministre, de vous offrir ce Bouddha sur les fonds particuliers destinés à l'Exposition.

Les Hindous eurent donc, deux jours après, assis sur la fleur de lotus, avec son geste hiératique de bénédiction, un magnifique Bouddha en bronze. Mais ce n'était pas tout et, à dire vrai, ce n'était pas assez. Il fallait encore obtenir, pour célébrer dignement le culte de Bouddha, l'agrément du président de la République, et le président était alors le maréchal de Mac-Mahon, qui n'entendait pas grand'chose, on le conçoit, au *Lalita Vistara*, au *Pancha Tantra* et aux légendes du sanscrit.

Le maréchal fut stupéfait, suffoqué, lorsque M. Bardoux présenta à sa signature l'autorisation d'ouvrir, à Paris, un temple bouddhique.

— Et qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un temple élevé à Bouddha, monsieur le maréchal.

— Bouddha ! Bouddha ! Mais c'est une idole, Bouddha ! Vous voulez maintenant qu'on se mette à adorer des idoles ?... Des idoles en plein Paris !

Le ministre avait beau faire observer au président que le bouddhisme contient toute une civilisation, toute une morale, l'âme même d'un peuple, et que les bouddhistes sont plus nombreux sur terre que les chrétiens,

et que Çakia-Mouni a précédé Jésus, en ce monde ; le soldat n'entendait pas de cette oreille-là.

— C'est une idole!... Vous ne me ferez pas croire que votre Bouddha n'est pas une idole!

— Mais, monsieur le maréchal, ce Bouddha n'est pas « mon » Bouddha, c'est le Bouddha de nos hôtes, et le rajah et les gens qui l'accompagnent ont, comme nous, le droit de pratiquer, chez nous, leur culte. Le bouddhisme est un culte comme le judaïsme et le protestantisme...

Il fallait bien que le maréchal s'inclinât. Le décret fut signé. Oui, il fut signé, mais je gagerais que M. de Mac-Mahon a toujours vaguement soupçonné son ministre de l'instruction publique et des cultes de l'avoir induit un peu en idolâtrie.

Le temple n'en fut pas moins ouvert, les bouddhistes n'en eurent pas moins temporairement leur église, et je crois bien que le Bouddha qu'ils adorèrent alors figure aujourd'hui au Louvre, dans les collections du musée de marine.

La dame anglaise, fanatique du bouddhisme, et qui va célébrer en plein Paris Çakia-Mouni, malgré le *Monde où l'on s'ennuie*, pourrait aller chercher, là-haut, ce Bouddha en exil et redonner un autel, au lieu d'une étagère, à ce dieu devenu bibelot.

Cette *propagandiste* britannique qui vient là révolutionner nos mœurs, a peut-être pour compagnonne une autre Anglaise qui, celle-là, débarque chez nous pour organiser une exposition d'enfants.

On vient de fonder (ceci est du domaine de M. de

Cherville) le *Canis-Club*, pour le relèvement de la vénerie française et l'amélioration des races de chiens de chasse : — une velléité de pendant au *Jockey-Club*, avec cette différence qu'on s'y préoccupe non des chevaux, mais des chiens, braques gascons ou griffons de Vendée, chiens de Saint-Hubert ou chiens de Saintonge, chiens fauves de Bretagne ou chiens d'Artois. On pourrait, de même, fonder le *Baby-Club* ou le *Nursery-Club*, pour les soins à donner aux enfants.

Au premier abord, une exposition d'enfants à Paris — entre une exhibition de tableaux et une première représentation — semble un projet assez ironique. J'entends d'ici les gouailleries. Tous ces bébés roses, ces chairs laiteuses, ces grâces poupines exposés aux regards des passants — et aux appréciations des reporters — sembleront un étalage assez souriant, charmant, si l'on veut, mais, au point de vue de nos habitudes françaises, un peu ridicule.

Jusqu'à présent, nous avons eu l'amour de l'enfant à l'état discret. Nous avons maintenu le nouveau-né dans la pénombre douce du berceau. En se penchant sur son premier sommeil, nous retenons notre respiration comme pour ne pas, d'un souffle, le tirer de son rêve rose. Ce sont des mœurs nouvelles s'il s'agit, à présent, de mettre ces menottes potelées, ces petites bouches fraîches et ces joues gonflées de lait sous les yeux des visiteurs. Je ne dis pas que l'émulation, l'amour-propre, l'orgueil de la mère ou de la nourrice ne produiront pas des miracles. L'ambition de voir son enfant primé fera peut-être pour les mères du dix-neuvième siècle ce que les prédications de J.-J. Rous-

seau firent pour celles du dix-huitième. On se piquera d'honneur. On rêvera de bébés joufflus, lauréats du berceau, couronnés dès leurs langes. On interrogera anxieusement le pèse-bébé pour savoir si le nouveau-né aura un prix. On le gavera de bouillie comme on le gave de latin. Il sera une bête à concours. Les paysannes du pays de Caux avaient depuis longtemps salué l'idéal du nourrisson lorsque pour demander, de voisine à voisine, comment va l'enfant, elles se disaient : « Combien pèse-t-il? » Le pèse-bébé n'est que l'affirmation mécanique du point d'interrogation campagnard.

Au concours donc, les nouveaux-nés! On leur promet, dès leurs vagissements, des prix et des primes : prix de beauté, prix de pesanteur. Il semble que les parents aient une fébrile envie de voir ces petits êtres débuter en hâte dans le monde. L'enfant moderne joue un rôle dès qu'il arrive à la vie. Ce n'est plus le père, ce n'est plus la mère, c'est lui-même qui annonce son propre avènement à ses futurs amis et connaissances. Les lettres de faire-part les plus nouvelles et les plus raffinées sont ainsi gravées sur bristol :

« *J'ai l'honneur de vous faire part de ma naissance, arrivée le...., à telle heure.*

« *Ma petite mère se porte bien.*

« GASTON. »

Et, de mois en mois, le *rôlet* continue.

Il n'a pas trois ans, l'enfant, qu'il a déjà des cartes à son nom! Au jour de l'an, il fait ses visites par la poste. Il brûle la vie. Il la dévore en primeurs, comme ses parents eux-mêmes. Et ce sera bien pis encore s'il se

met en scène dès le maillot, s'il est déjà lauréat à l'heure où l'on n'a point quitté le biberon, s'il étale aux yeux de ses juges les fossettes de ses petits membres grassouillets, si le jury tâte cette peau satinée comme il ferait de la chair d'une volaille aux concours.

— Amélioration de la race, monsieur! Inauguration de la *puériculture* dans un pays où M. Coste inventa la *pisciculture*, mais où les enfants tués en nourrice, mal soignés, mal surveillés, ont été jusqu'ici, plus dédaignés que les carpillons!

Je sais bien, et le résultat de cette exposition d'enfants ne sera peut-être pas mauvais au point de vue de la *performance*. Je me demande seulement si l'on va exposer ces petits êtres avec une notice explicative donnant l'âge des parents, leur tempérament, leur nationalité, et je ne m'imagine pas très bien un livret où se rencontreraient, par exemple, des indications comme celle-ci :

« *Edgar*, fils de Parisien et de Poitevine. Le père, « bilioso-nerveux. La mère, nervoso-sanguine. Age : « *tant*. Poids : *tant*. Produit moyen. »

Les enfants, comme les gens de lettres, ont hâte *d'arriver!*

On n'arrive pas toujours, dans cette vie littéraire, au choix, comme par un caprice de la gloire, ou à l'ancienneté, comme par un règlement. L'habileté y joue un rôle décisif, comme en toutes choses.

— Il y a dans la vie et, en particulier, dans les lettres et dans les arts, me disait naguère un artiste d'un sens droit et d'un esprit fin, deux sortes de gens : les « ter-

rassiers » et les « jardiniers ». Les terrassiers creusent le sol, remuent le terrain, attaquent le rocher, chargent et déchargent le sable, ils luttent, ils s'épuisent, ils suent, ils halètent. Quatre-vingts fois sur cent, la pelle ou la pioche leur échappe des mains, et ils tombent écrasés, ils meurent sur leur tâche. Les jardiniers, sans effort de muscles, doucement, habilement, d'heure en heure, de jour en jour, soignent leurs petites allées, leurs petits massifs, leurs petites corbeilles. Ils jardinent. Une pierre les gêne, une fleur qui dépasse une bordure les trouble, une feuille qui dépasse un arbuste les énerve. Ils jardinent. Ils époussètent leur parterre, échenillent leurs rosiers, mettent en vue et en valeur leurs violettes, qui ne sont pas timides. Ils jardinent sans cesse. Ils jardinent toujours. Pas une journée sans jardiner. Ils jardinent leur réputation, ils entretiennent leur gloire. Le terrassier succombe, le jardinier arrive. Le jardinier est le roi de ce royaume de l'art dont le terrassier est l'ilote. Le vieux Rude soulevait ses terrassements et taillait ses pierres à l'heure où Pradier jardinait. Quand de Dreux jardinait, Delacroix terrassait. Quel terrassier que Balzac ! Et quel bon jardinier de banlieue que Paul de Kock !

Il a manqué à bien des gens de savoir jardiner, tout simplement.

Nous aurons au Salon quelques statues de hardis terrassiers de lettres : celle de Diderot, par M. Bartholdi : un Diderot géant, mais accueillant, aimable, en robe de chambre, avec le visage du philosophe romain que lui a donné Houdon et le bon sourire que lui a prêté Van Loo ; une œuvre excellente que ce Diderot, qui

se dressera sur une place de Langres. Puis George Sand, par Aimé Millet, pour Nohant ; une figure de marbre : George Sand assise, en costume de travail, avec ce *caraco* sans façon qu'elle portait d'habitude ; George Sand, tenant de la main gauche un livre et de l'autre sa plume et rêvant, l'admirable femme, à quelque beau poème en prose. La statue de Béranger, par Doublemard, figurera sans doute aussi au prochain Salon ; mais Béranger fut un peu jardinier en son genre, un jardinier ennemi du bruit et pourtant amoureux de la gloire, mais qui jardina, d'ailleurs, dans le jardin d'Horace.

Des gens qui ne *jardinent* pas, mais qui se jettent et se vouent, corps et âme, à leur tâche, ce sont ces pompiers et ces officiers de paix, qui accourent si hardiment et si rapidement à tout danger, explosion, incendie, désastre. Paris, hier soir, sous les claires étoiles, avait, près de la porte Saint-Denis et dans les rues sombres, vers la Grande-Truanderie, des aspects de ville bombardée. Les promeneurs et les badauds, ces *jardiniers* de la curiosité, allaient voir les maisons éventrées et les étages incendiés. Devant les débris de l'explosion, les gens de police allaient et venaient d'un air calme. Ces policiers ! On les insulte parce qu'ils sont la loi armée. Quand ils meurent pour lui, le peuple, qui les gouaille, est le premier à les saluer. Le *sergot*, après tout, c'est aussi le peuple en uniforme.

Il est bon d'être protégé par ces braves gens qui n'épargnent point leur peau. Dans peu de temps, on va juger un homme, ce Campi, qui a assassiné

M. Ducros, rue du Regard. Tête brune, résolue et féroce, sourire narquois et énigmatique, l'attitude correcte, tenant son chapeau de feutre mou comme un claque de soirée, bestial et séduisant à la fois, toute la police n'a pu deviner le véritable nom de cet aventurier aux manières élégantes et aux épaules robustes, qui dit volontiers, comme un héros de l'Ambigu :

— Non, je n'ai pas besoin de vous révéler qui je suis; mon nom ne fait rien à l'affaire. J'ai perdu, payez-vous. Quant à ma famille, je lui ai assez causé d'ennuis pour que je lui épargne ce dernier désespoir. Je mourrai sous un pseudonyme.

Campi est ce qu'on nomme un homme fort. Il se trouverait sans doute des artistes pour admirer ce terrassier du mal, car le mal a ses terrassiers aussi et ses jardiniers. Moi, je garde ma sympathie pour les agents qui arrêtent le bandit et qui domptent la bête fauve.

X

M. Mignet. — Ce qu'il pensait de sa destinée. — Ce qu'il avait vu. — Lakanal, Laffitte et Bérenger. — Mignet défendu par La Fayette. — M. Mignet en 1832, en 1843 et en 1863. — Jules Janin et Henri Heine. — Un héros de cour d'assises. — Campi. — La foule admire l'audace. — Lacenaire. — Sa main et sa tête. — La complainte de Campi. — Un juré qui se dégage. — Nouvelles parisiennes : Concerts et banquets. — Les *redoutes* d'Arsène Houssaye.

28 mars 1884

M. Victor Cherbuliez nous contait hier que M. Mignet, causant, il y a deux semaines, dans un salon, disait doucement, avec le sourire d'un homme satisfait de sa destinée, ces paroles que bien peu de gens, faisant un retour sur eux-mêmes, pourraient répéter :

— S'il m'était donné de recommencer ma vie, je ne la souhaiterais pas autre qu'elle a été.

On a dit, avec raison, que celui-là fut un sage. Il prit la vie pour ce qu'elle vaut, sans pessimisme à la Schopenhauer, et il la traita par ces deux souverains remèdes : l'amitié et le travail.

Satisfait des jours qu'il avait vécus, il voyait arriver la mort avec un sourire. Il l'attendait depuis longtemps. L'an passé, comme la charmante fille de son vieil ami, le poète Joseph Autran, lui demandait d'être pour elle

un des témoins de son mariage avec M. Jacques Normand, un des auteurs dramatiques les plus fins parmi les nouveaux venus, M. Mignet répondait de sa voix calme: « Oui, à la condition que la cérémonie ne tarde pas trop. A mon âge, on ne répond plus du mois qui commence. Hâtez-vous, si vous voulez être sûre de m'avoir pour témoin. »

M. Mignet n'eût pas redouté de revivre son existence noble et vénérée ; nous, nous aurions été heureux qu'il la racontât. Quel chapitre vivant de notre histoire que l'existence de l'admirable historien ! Il était né avant le siècle et il en devait presque apercevoir la fin. A vingt ans, il avait connu, coudoyé, écouté, étudié les débris encore debout des vieilles Assemblées révolutionnaires. Combien vivaient encore de ces terribles conventionnels dont on ne savait pas alors l'histoire, de ces Girondins échappés à la tourmente, de ces Montagnards dont David d'Angers pétrissait les traits durs et pensifs en ses inoubliables médaillons ! M. Mignet, à vingt-cinq ans, avait entendu raconter la Révolution par ceux qui l'avaient traversée, et l'Empire par les soldats, les généraux, les héros qui l'avaient cimenté de leur sang.

Comme M. Thiers, il parlait des questions financières avec le baron Louis, il se tenait, écoutant, dans un coin du salon de Casimir Périer ou de M. de Flahaut. Parfois il voyait apparaître une figure diplomatique, au regard froid, qui l'attirait comme une énigme : c'était l'homme que son compatriote de Marseille devait peindre plus tard en deux vers implacables :

Le mensonge incarné, le parjure vivant,
Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent !

Ainsi, l'écrivain qui devait être bientôt un des maîtres historiens du dix-neuvième siècle, touchait presque au dix-huitième par les épaves des années de batailles. Aux Archives, il interrogeait Daunou; il pouvait ouïr Excelmans conter lui-même la dernière charge qu'il avait fait sonner sur les Prussiens à Rocquencourt, comme la suprême chevauchée de la patrie. Un jour, M. Mignet travaillait dans son cabinet de travail. On lui annonce une visite. Il voit entrer un homme revêtu du costume à palmes vertes de membre de l'Institut, avec le haut collet emprisonnant une figure sévère.

— Je suis Lakanal, lui dit le revenant.

M. Mignet, si fin, si charmant, si moderne, qui devait plus tard mêler à sa vie le sourire de la princesse de Belgiojoso, la musique de Bellini et l'amitié d'Henri Heine, était de la sorte, comme par le hasard et la bonne fortune de sa destinée, une sorte de contemporain des hommes qui, pour nous, semblent enveloppés dans les brumes lointaines de l'histoire.

C'est grand dommage qu'un observateur tel que lui ne laisse point de *Mémoires*. On n'en aurait pas eu sur le siècle dramatique et singulier que nous traversons de plus intéressants, je pense. Mais M. Mignet était la discrétion même et gardait pour quelques amitiés ses confidences. Il fut l'intime ami de ce Béranger dont M. Thiers disait, en parlant des années de 1825 à 1830 : « Béranger a été un père pour nous. » Eh bien ! vous pouvez chercher dans la *Correspondance* de Béranger : on n'y trouve aucune lettre adressée à M. Mignet, qui pourtant dut en échanger de nombreuses avec le chan-

sonnier. M. Mignet n'en communiqua pas une à M. Paul Boileau.

Manuel, Thiers, Béranger, Mignet, étaient en ces années qui précédèrent la révolution de Juillet les hôtes habituels de Jacques Laffitte, dans ce somptueux château de Maisons, où le banquier montrait à ses amis la chambre que Voltaire avait longtemps habitée. Laffitte enferma même un jour Béranger dans cette chambre, comme si l'ombre de Voltaire devait inspirer le chansonnier de Lisette. Béranger n'y put jamais écrire un couplet. « Je ne suis pas né pour les châteaux, disait-il; c'est peut-être ce qui me rend injuste envers Mansard, qu'en faveur des mansardes je devrais cependant aimer beaucoup. »

Ce qu'on ne sait point — ou ce qu'on a oublié — c'est que Béranger et M. Mignet furent, un jour, collaborateurs. Ils publièrent, en 1827, une brochure sur les funérailles de Manuel, mort précisément à Maisons-Laffitte, et dont le convoi dut, pour se rendre au Père-Lachaise, suivre les boulevards extérieurs, l'entrée de Paris lui ayant été interdite. Le deuil était conduit par Laffitte et, lorsque M. Mignet fut poursuivi pour la brochure qu'il consacrait à l'ancien avocat au barreau de sa ville d'Aix, il eut pour défenseur La Fayette. Or, Béranger, le collaborateur de Mignet, voulait être nommé comme un des auteurs de la brochure saisie:

— Non, non, disait M. Laffitte, vous donneriez une mauvaise couleur à l'affaire: vous êtes déjà repris de justice!

Mignet, poursuivi seul, et assisté par La Fayette, fut acquitté le 28 septembre 1827, et La Fayette a donné

place à ce souvenir dans ses *Mémoires*. M. Mignet l'eût raconté, à distance, avec une philosophie plus profonde et cette mélancolie apaisée qu'il portait en toutes choses.

Il avait été fort beau. Il l'était encore. Pour le retrouver tel qu'il était, au lendemain de 1830, lorsque, ses amis étant au pouvoir, il ne leur demandait que le droit d'achever librement ses travaux aux Archives, il faudrait feuilleter les premiers volumes de la *Revue des Deux Mondes*. La *Revue* ne dédaignait pas alors de donner place, en ses brochures, aux bruits de la ville, aux échos des théâtres, à ce qu'on appelle aujourd'hui la Chronique, et je crois bien qu'en ce temps-là Jules Janin en fut, pour un moment, le chroniqueur attitré. J'attribue, du moins, à Janin ce *croquis* tracé d'après M. Mignet en 1832, au moment où il s'agissait de remplacer M. de Montesquiou à l'Académie française :

« Les femmes regrettaient que M. Mignet ne se fût pas mis sur les rangs. Il eût été si bien, un jour de réception. Il est grand, une noble figure, de beaux cheveux, des mains d'évêque, une prestance indolente et grave ; le jour de son entrée à l'Académie, tous les yeux l'auraient contemplé avidement, dans une muette et délicieuse extase. Les belles dames du faubourg Saint-Germain l'auraient admiré à l'envî, comme un jeune prêtre, le jour où il prend les ordres, comme une religieuse, le jour où elle prononce ses vœux ! M. Arnault a la parole militaire ; quand il excommunie la nouvelle école poétique, on dirait qu'il commande une charge de cavalerie. M. Andrieux a la voix éteinte, il ne peut qu'á grand'peine dérider le front et desserrer les lèvres

de son auditoire par ces facéties renouvelées du Collège de France. Mais le jeune archiviste aurait, dès les premières paroles, captivé l'assemblée par la sonorité de son débit, par le rythme harmonieux de ses périodes. Je suis étonné vraiment que la rue de Varennes et la rue Saint-Georges n'aient pas envoyé une députation à l'Académie pour la prier d'accueillir M. Mignet. »

Il faut pardonner aux chroniqueurs. Même en louant, ils donnent à leurs madrigaux un tour humoristique. Otez ce tour obligé, qui semble railleur, vous avez là un beau portrait de M. Mignet, à trente-six ans, avec son allure un peu hautaine, mais charmante.

Henri Heine, qui l'admirait beaucoup, ce « beau et bon Mignet, » comme il disait, n'en donnait pas moins dans ses lettres à la *Gazette d'Augsbourg*, des profils qui avaient, comme le coup de crayon de Janin, leur petite pointe narquoise, même dans le respect. Lorsque Mignet lisait quelque notice sur Merlin de Douai, Destutt de Tracy ou Daunou, Heine était là et il parlait avec une visible satisfaction d'artiste du secrétaire perpétuel, « qui portait toujours, en 1843 comme en 1832, sa chevelure dorée et frisée, gardait son visage toujours fleuri comme celui des olympiens », et, de sa tribune, lorgnait le public, qui lui rendait ses regards, puis applaudissait à son chaleureux débit, que l'Allemand appelle « une musique de pensées ». On retrouvera jusqu'à trois de ces profils de M. Mignet dans *Lutèce* de Heine.

Quand j'ai eu l'honneur de le voir pour la première fois, M. Mignet avait près de soixante-dix ans ; et il

était fort séduisant encore. J'allais chez lui lui demander certains renseignements sur un Provençal qu'il avait beaucoup fréquenté, un de ces contemporains oubliés, de ces vaincus de lettres, de ces méconnus vers lesquels je me suis toujours senti violemment attiré, et que je voulais essayer de remettre en lumière. C'est d'Alphonse Rabbe que je veux parler, Alphonse Rabbe, un des fondateurs du *National*, l'ami de Thiers et de Victor Hugo qui l'a sculpté dans un vers :

> ... O Rabbe, à mon ami,
> Sévère historien dans la tombe endormi.

M. Mignet, lorsqu'il me reçut, se tenait assis à sa table de travail, devant de larges feuilles de papier couvertes d'une écriture large, correcte, franche. La lumière donnait en plein sur son visage régulier. Une belle tête, un front vaste, couronné de cheveux qui, grisonnants, demeuraient blonds encore. Le crâne, dégarni déjà, était plein de pensées. La bouche, dont la lèvre inférieure semblait un peu dédaigneuse, était fine, spirituelle et laissait voir, parfois, dans le sourire, une double rangée de dents blanches. Ce sourire éclairait singulièrement cette physionomie sévère aussi — comme le talent de Rabbe — et faisait passer un éclat charmant dans des yeux bleus, réfléchis, songeurs et pleins de flamme. Ce qui me frappa encore, ce fut le geste, tout à fait gracieux, et la taille haute, élégante, non courbée par l'âge.

Ce jour-là, M. Mignet, dont la parole pittoresque et choisie évoquait pour moi les journées d'Aix où il voyait Rabbe, beau comme un dieu, apparaître sur les

marches du tribunal comme sur l'escalier d'un Capitole, me fit l'effet d'une sorte de gentleman anglais qui eût, sans affectation, uni la correction d'un Brummel à la bonne grâce française. Bien des années après, lors de l'inauguration de la statue de M. Thiers à Saint-Germain, M. Mignet, dans son uniforme de membre de l'Institut, le chapeau planté comme en bataille sur sa tête pétrie par l'âge, me fit, au contraire, passer devant les yeux l'image de quelqu'un de ces hommes du siècle dernier qu'il avait connus et que David avait sculptés.

Pâle, droit, marchant en tête du cortège, et portant fièrement quatre-vingts ans d'honneur et de labeur, M. Mignet me donna ce jour-là la vision d'un personnage d'une autre époque, admirable sans doute par le talent, mais aussi par le caractère, et ce fut non seulement l'historien en lui que nous saluâmes, mais encore cette vivante histoire qui passait.

Reconnaissons, d'ailleurs, qu'une certaine partie de la presse française a témoigné moins de douloureuse sympathie devant ce vieillard qui disparaît qu'elle n'a montré — il est de fières exceptions sans doute — de trouble, de curiosité, et, çà et là, d'enthousiasme pour ce Campi dont les hauts faits se réduisent au meurtre d'un brave homme et à la tentative d'assassinat d'une vieille fille.

Il y a, du reste, une explication toute naturelle à la vogue dont, en un certain public, jouit Campi. Au total, l'humanité, qui n'est pas méchante puisque le nombre des honnêtes gens y surpasse considérablement le nombre des coquins, l'humanité, qui est paisible et indiffé-

rente, est aussi veule et lâche. Elle se laisse, avec une rapidité effrayante, séduire par toute chose et par tout individu qui a l'apparence de la force. Elle admire les beaux sentiments, mais elle les raille; elle redoute les gens à *poigne* dure, mais elle les subit.

Ce que la foule ne pardonne pas, c'est la simplicité qui s'efface, la modestie qui paraît neutre et l'honnêteté qui ne fait point de bruit. Ce sont là, — pour la plupart des gens, — des qualités négligeables. Le monde étant un théâtre où chacun tient à ne point trop s'ennuyer, il faut bien reconnaître que la vertu n'est pas divertissante. Elle ne causera jamais la centième partie de l'émotion que le coup de couteau d'un bandit fait éprouver à la galerie. Les deux volumes où Frédéric Lock recueillit les *Discours sur les prix de vertu* se sont moins débités mille fois que la biographie de Mandrin ou les exploits de Cartouche.

L'audace est une des glus auxquelles la foule se laisse le plus facilement prendre, même lorsqu'il y a du sang dans cette glu-là. Un personnage de Shakspeare dit quelque part, avec une bravade superbement sinistre : « Le monde est une huître qu'il faut ouvrir avec un couteau. » Je croirais volontiers que Michel Campi avait pris pour devise cette déclaration de manque de principes si Campi avait en lui quelque chose de shakspearien.

Mais non, je l'ai vu. Ce n'est, je le répète, qu'un assassin vulgaire. Ce héros de bagne qu'on nous donne comme le martyr de « l'honneur du nom » a des allures de matelot mauvais gars et, dans la pénombre du couloir de Mazas où il m'est apparu, avec sa face dure et ses manières d'une politesse affectée, je l'ai moins bien jugé

que dans le plein air de la cour d'assises où cet aimable homme que son avocat, Me Laguerre, inviterait volontiers à dîner sur carte glacée, nous l'a fait entendre la littérature de la *centrale* et l'argot courant des briseurs de portes.

Je ne m'imagine ni un Antony ni un Manfred, s'il n'a pas déjà traîné ses chaussons sur les dalles de quelque Conservatoire du Crime appelant un témoin « vieille casserole » et parlant aussi naturellement la langue verte des broyeurs de rouge.

Campi, dont on écrivait volontiers la légende attendrie, me fait penser à un autre héros de l'assassinat. Lacenaire, qui maniait le tiers-point comme Campi brandit la massue du carrier. Lacenaire, à son heure, excita dans un certain monde (et, il faut bien l'avouer, dans le monde, sans adverbe et sans épithète) un enthousiasme comparable à celui de quelques reporters pour Michel Campi. Lacenaire faux poète, mais beau parleur et hardi poseur, arrivait, du reste, au moment psychologique pour sa gloire. Il était bien le joueur de couteau qui convenait à ces temps de romantisme.

Campi a assassiné un poète inoffensif, un maniaque d'alexandrins, un vieux bonhomme dont je n'ai pu retrouver, en librairie, les volumes de *Poésies* (je dois remercier M. de Pontmartin qui, depuis, m'a offert un de ces recueils). Lacenaire faillit tuer net un des auteurs célèbres de son temps : M. Scribe. Il avait été, je crois bien, le camarade de collège de Scribe, il alla le trouver dans son cabinet, lui expliqua sa détresse, lui demanda une aumône. Scribe se leva, alla droit à son secrétaire, en tira un

billet jaune de deux cents francs et le tendit à Lacenaire.

— S'il avait hésité, a dit depuis Lacenaire, je le tuais net!

Niez donc ensuite les bienfaits de la camaraderie! Le plus piquant, c'est que, si le « camarade » avait tu Eugène Scribe, il se serait trouvé des « bousingots » en veine de paradoxe pour trouver que l'assassin avait bien fait de débarrasser le théâtre de ce dramaturge qui l'encombrait.

Lacenaire savait bien quelles sympathies il éveillait en ciselant ses réponses audacieuses et en se drapant dans l'attitude d'un brigand de Schiller. Il dressait fièrement, avec des rictus byroniens et une frisure fataliste, sa tête pâle et ses cheveux bruns, dont une jarre d'alcool nous a conservé les traits convulsés. Il remplissait la Conciergerie de ses tirades d'Hamlet *chourineur*, et, sur le vélin, il laissait tomber des verselets, des quatrains, des autographes que lui demandaient avec des sollicitations fiévreuses les belles dames à la mode. Et il consentait à écrire, de cette main longue et paresseuse, main d'aristocrate du crime que conserve M. Du Camp et que j'ai touchée, « jaunie comme la main d'un pharaon », main momifiée par le docteur Cloquet et qui inspirait à Théophile Gautier, la trouvant chez Maxime Du Camp, une des pièces les plus admirables des *Émaux et Camées :*

Un prurit d'or et de chair vive
Semble titiller de ses doigts
L'immobilité convulsive
Et les tordre comme autrefois.

Il en jouait, à l'audience, de sa main blanche de

poète, ce dandy de l'assassinat et, lui aussi, avait réussi à crocheter l'admiration en stupéfiant la badauderie et la terreur humaines. Il célébrait la guillotine comme Campi, plus moderne, proclame qu'il a, lui, individu, le même droit que la société : le droit de tuer.

Lacenaire fut un romantique ; Campi est à la fois un réaliste et un rhéteur :

> Salut, ô guillotine, expiation sublime,
> Dernier article de la loi,
> Qui ravit l'homme à l'homme et le rend pur de crime,
> Dans le sein du néant, mon espoir et ma foi !

chantait Lacenaire en prison. C'est bien le ton du romantisme à la Werther, la paraphase de quelque malédiction à la Byron. Campi, lui, fait de la sociologie au couteau.

— Bavard ! disait François, le complice de Lacenaire, à la cour d'assises, pendant que « le poète » pérorait, ces imbéciles, comme ils l'écoutent ! On dirait qu'ils vont l'applaudir !

Et alors, tel que Chopard écrasant de son mépris de bête brute le muscadin Courriol dans le *Courrier de Lyon*, ce François, écumant, montrant le poing à Lacenaire, qui demeurait ironique, comme Lara dédaignant un chien :

— Oui, oui, tu fais le malin !... Tu poses ! Tu ne crains pas la justice ! Tu ne crains rien ! Et c'est pourtant toi qui nous as poussés à l'échafaud ! Eh bien ! je t'y verrai, tu y seras, nous y serons tous, et, tandis que je mourrai bien, veux-tu que je te dise, toi, Lacenaire ?... tu *caponeras !* Tu *caponeras !*

Chose étrange que le sentiment de l'horreur de cette *pose* arrachât cette protestation à un assassin, tandis que l'attitude de Lacenaire n'inspirait presque au public que de l'admiration.

Admiration faite non seulement de cette pitié paradoxale qui s'écarte de la victime pour aller au meurtrier, du policier, du gendarme pour aller au bandit, mais faite aussi, je le répète, d'une crainte instinctive, et d'un peureux respect de la force.

Et, ce sentiment-là, je le retrouve, honteux, inavoué, inavouable, dans les tirades de mélodrame qui ont salué l'apparition de Campi. Le banc d'infamie a été pour ce rôdeur de fortifications comme un piédestal. Ce n'a pas été un jugement, mais un avènement que la séance du Palais de Justice. « Vive Campi ! » Il a dépisté la magistrature et l'ancien chef de la sûreté. A la bonne heure ! Voilà un homme ! Et la même plume qui sera sévère à M. Mignet est (je rougis de rapprocher ces deux noms) indulgente à Michel Campi !

— Il se sacrifie pour ses parents ! Il veut mourir sans parler ! s'écrie-t-on.

Mais, en fait de sacrifice, il me paraît qu'il en a, tout d'abord, accompli un autre : celui de M. Ducros de Sixt.

Sa famille ? Singulier moyen de l'illustrer que d'aller, après avoir assassiné un vieillard, se cacher sous un traversin ! Je me rappelle qu'au temps de Troppmann — moins responsable que Campi, car c'était un monstre, une sorte d'orang-outang halluciné, ou, par je ne sais quel effroyable atavisme, un gorille humain — on s'attendrissait sur le fossoyeur de la famille Kinck en répétant :

— Il aime sa mère! Il adore sa mère! Rien n'est plus touchant que de l'entendre parler de sa mère!

Tel Mordaunt, dans les *Mousquetaires*. Le mélodrame, la sensiblerie, la fausse pitié, nous tiennent décidément — non pas au cœur, il n'a rien à voir là le cœur — mais à la gorge.

Je ne voudrais pas avoir l'air d'insulter à un homme condamné à mort — quoiqu'on insulte couramment, chaque jour, bien des êtres qui n'ont que le tort d'être des honnêtes gens; — mais il y a comme une injure à l'humble vertu quotidienne, à la probité qu'on bafoue, à cette honnêteté dont on se moque, il y a une ironie malsaine, un renversement odieux des lois du bon sens et de l'équité dans cette exaltation morbide de ce qui est le faux courage, le faux point d'honneur, de ce qui est, de son véritable nom, le crime — et le crime bas, et le crime lâche, et le crime vil : — l'assassinat d'un vieillard.

Ah! nous irions loin dans cette canonisation laïque des audacieux! Nous irions loin, s'il n'y avait pas, pour tenir en respect ces meurtriers, des juges au Palais, comme jadis à Berlin, de petits hommes résolus, élèves de M. Macé, comme au quai de l'Horloge, ou, tout simplement, comme en Amérique, des revolvers-bijoux dans nos poches.

Là-dessus, les Américains n'entendent pas finesse : ils se gardent eux-mêmes, et ils ont raison. En attendant qu'on en vienne là, comme tout finit, en France, par des chansons, l'affaire Campi se termine par une complainte qu'on vend dans nos rues : l'*Assassin qui ne veut pas dire son nom.*

La complainte ne vaut pas celle qu'improvisèrent le

vaudevilliste Moreau et le dentiste Catalan lors du procès Fualdès, ni même celles que rima plus tard Roger de Beauvoir. Celles-là sont classiques. Mais la complainte de Campi a le mérite d'être marquée au cachet de notre temps, je veux dire au timbre du « calembour par à-peu-près ». Il était tout naturel que le calembour, cette « fiente de l'esprit qui vole » — comme dit Victor Hugo — s'abattît sur ce dernier meurtre. Je n'ai pas besoin de dire qu'en cette complainte on raille l'assassiné, qui a eu la niaiserie de se laisser tuer. C'est tout naturel :

Au 7, dans une maison
Demeurait un vieux grison...

Mais, ce qui est tout à fait aimable — et contemporain — c'est la *morale* de la chanson, une *morale* débitée sur l'air de : *Tant pis pour elle !* C'est Campi qui parle :

La justice est grande et belle,
  Tant mieux pour elle !
L' public ignor' qui je suis,
  Campi pour lui !

Voilà les drôleries qu'inspire la plaisante aventure d'un homme qui se glisse chez les gens pour les assommer et préalablement pour les voler. Il faut rendre aux jurés cette justice qu'il ne s'est point trouvé, parmi ceux qui ont vu interroger Campi, un « protestant » pareil à ce M. Artemann pour « dégager sa responsabilité » sous prétexte d'humanitarisme. Nous y viendrions bientôt si l'on continuait à s'extasier ou à s'attendrir sur les hauts faits d'un Michel Campi, lequel ferait école facilement. Cela n'a l'air de rien, le cas de ce

juré « propriétaire » qui tient à ce que les ennemis de la propriété le comptent parmi les leurs, mais c'est ce qu'on appelle parfois un « signe des temps ». La peur, qui fait admirer les Campi, fait redouter les vengeances des condamnés. Je vous donne comme un homme qui se pourrait appeler Légion ce M. Artemann tremblant devant un article de journal.

« J'entendais dire, écrit-il publiquement, que les noms des douze jurés ayant siégé dans l'affaire Morphy seraient imprimés le lendemain dans certains journaux; j'ai voulu, pour mes amis politiques, dégager ma responsabilité. »

Voilà ! C'est tout simple. Le juré qui tremble d'être confondu avec les autres ne rédige même pas sa lettre ; il la signe. On l'imprime. Et, glorieux, il peut se dire « propriétaire » en ayant garanti à la fois ses convictions et sa propriété. Et, très honnête, très loyal, le plus simplement du monde, cet homme n'entend pas malice à son action. Il ne voit, au total, qu'un résultat : son nom ne figurera pas sur la *liste* de proscription de certains journaux. Il ne sera plus responsable. C'est ce viril sentiment de la responsabilité qui fait défaut aujourd'hui dans les âmes. On a mis la défaillance à la portée de tous, on a passé la lâcheté à la pierre ponce, on l'a adoucie, polie, rendue souriante le jour où on l'a baptisée d'un mot nouveau, d'un mot d'argot, d'un mot devenu courant : le *lâchage*.

Je ne dis pas cela pour le juré arguant de sa bonne foi qu'on vient de frapper d'amende plus que je ne le dirais pour bien des gens. C'est un mal commun. On peut facilement s'en guérir en revenant tout simplement à la

vieille devise: « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Paris, qui a eu ses deuils, a ses fêtes aussi. Des femmes du monde, et du meilleur, chantaient hier et jouaient de l'orgue pour les orphelins. D'autres mondaines moins triées avaient passé leur après-midi à lorgner au concours hippique les cavaliers sautant les obstacles ou tombant à l'eau. D'autres encore allaient voir pour la dernière fois l'exposition des aquarelles, dessins et croquis qu'a laissés Louis Leloir et qu'on vendra demain. Nous avons eu aussi des banquets, celui que des peintres ont donné au maître peintre Th. Ribot et celui que des amis ont offert à François Coppée. L'auteur du *Passant* a dû voir au nombre des dîneurs accourus combien il avait de sympathies et d'admirations. Sully-Prudhomme l'a loué avec affection. Coppée a remercié avec cordialité et tout a été pour le mieux dans le plus nombreux des banquets possible.

On devra se presser aussi dans l'hôtel d'Arsène Houssaye à cette fête quasi-travestie qu'il donne sous le masque et le manteau vénitien au Paris qui s'amuse. Le temps est loin de ces fêtes de la galante bohème de la rue du Doyenné qu'a célébrée Gérard de Nerval. Chez Houssaye, les peintres Diaz et Célestin Nanteuil improvisaient, pour toute décoration, des panneaux qui vaudraient aujourd'hui une fortune. Et, sous le lustre de Venise (déjà vénitien!), Arsène Houssaye suspendait ce quatrain devenu célèbre :

O vous, que je reçois dans la chambre où je couche,
Fumez, si vous voulez, vos pipes de deux sous;
Mais pas de bruit surtout : la femme d'en dessous
Accouche!

C'était le bon temps des vingt ans. Plus tard, avenue Friedland ou dans la maison pompéienne de l'avenue Montaigne, qu'avait louée ou achetée le poète, les fêtes furent plus éclatantes. Les *redoutes* d'Arsène Houssaye, en 1868, appartiennent à l'histoire intime du second Empire. J'ai vu là Prévost-Paradol souriant, un brin de muguet à la boutonnière, ne point refuser à Blanche d'Antigny, éclatante comme un Rubens, le bras qu'elle prenait d'ailleurs sans façon. Parmi toutes ces élégances passait, chevelu et ressemblant à Molière comme M. Monval lui-même, un poète disparu, Charles Coligny, qui disait tout haut, parmi les fleurs, à des dominos effarés :

— Pour faire briller la poésie, il nous faudrait une révolution !

— Oh ! une évolution tout au plus ! lui répondait quelqu'un que j'entends encore.

Celui-là était M. de Persigny.

Que de morts! Et qui s'en souciera, sous le manteau vénitien de demain? Mais il est des moments où l'on songe à cette admirable page où Chateaubriand parle de ces portes, qui se ferment une à une, dans le vieux château de Cambourg. Une porte close, puis une autre, puis une autre, puis le silence.

Et pourtant la terre tourne ! *E pur si muove !* Et Paris continue à vivre !

XI

L'habit noir et l'habit rouge. — Psychologie de l'habit noir. — La question des bookmakers. — Les courses. — Les paris. — *Messieurs* les chevaux.

4 avril 1881

Je ne vois rien de bien nouveau, à Paris, que l'apparition de l'habit groseille pour soirée. Cette innovation nous est révélée, ce matin, par un journal qui a ses grandes et ses petites entrées dans le *high-life.* L'habit noir est regardé comme tout à fait bourgeois et horriblement funèbre ; l'habit rouge, qui a eu sa vogue, est déjà trop banal ; l'habit puce à boutons d'or que portait seul le duc de Morny à la *redoute* d'Arsène Houssaye semble déjà peut-être d'une teinte trop adoucie. Un clubman résolu a inventé l'habit groseille.

Je ne me fais pas une idée bien nette de l'effet pittoresque qu'un habit groseille peut produire dans le milieu assez terne, à tout prendre, d'un salon du dix-neuvième siècle. L'habit noir et la cravate blanche, pour être indistinctement l'uniforme du deuil et de la joie, ne sont pas du tout, au surplus, sans caractère et nos peintres *modernistes*, comme ils se nomment, en ont

souvent tiré bon parti en entourant ces taches sombres des couleurs vives et claires des toilettes et des nacrures des épaules, et des scintillements des parures ou des floraisons des coiffures féminines. Il est bien évident que pour un artiste qui aurait l'œil narquois de J.-J. Grandville, l'ami des métamorphoses, un monsieur en habit noir ferait l'effet d'une sorte de scarabée dont les deux basques de l'habit formeraient les deux élytres. Et il serait même facile de poursuivre la comparaison : un bal, une soirée, un concert ressemblent, si l'on veut, à une corbeille de fleurs autour de laquelle volettent les scarabées en question. Grandville aurait très habilement démontré, à coups de crayon, la vérité de cette comparaison-là.

Je ne vois pas, du reste, ce que la substitution de la couleur groseille à la couleur puce ou à la couleur rouge changera à la grâce un peu négative de l'habit masculin. Le mondain pourra n'avoir plus l'air d'un hanneton, mais il aura de faux airs de bête à bon Dieu, les boutons de métal figurant le pointillé des élytres de la cétoine. Le « monsieur en habit groseille » succédant au « monsieur en habit noir » fera tout simplement l'effet d'une coccinelle venant après un charançon. Variétés de coléoptères mondains.

Je doute encore que l'habit groseille fasse fortune, mais il faut s'attendre à tout. Les savants qui s'occupent des maladies nerveuses vous diront que l'amour des couleurs tapageuses, des tons violents, des teintes criardes, coïncide avec la névropathie. Les hystériques adorent ce qui « tire l'œil » comme les sauvages aiment le clinquant. Le goût pour le rouge vif est déjà comme

un vague symptôme d'anémie. L'habit noir paraît donc trop neutre à nos yeux fatigués ; il faut l'habit de couleur pour réveiller notre attention, amuser notre rétine. C'est encore un excitant; c'est le piment de la vue. Signe des temps, comme dirait encore M. Prudhomme.

Il faut reconnaître, du reste, que ce temps-ci ne vaut ni moins ni plus qu'un autre, et le monde ne serait point perdu ni même compromis parce que les mondains se revêtiraient d'habits groseille. Nos pères ont porté l'habit zinzolin, ou gorge de pigeon, ou vert clair, ou bleu d'azur ; ce n'étaient ni des sots ni des névropathes. Seulement l'habit noir avait, en un temps de démocratie, un avantage considérable : il égalisait les conditions. Il était à la fois la veste populaire et le pourpoint nobiliaire allongés dans les mêmes proportions. Cette couleur noire, sans fracas, convenait non seulement à toutes les circonstances de la vie, mais à toutes les conditions.

La seule différence qui pût exister entre deux habits noirs était la façon dont on les portait.

Mais là, dans les manières et l'élégance personnelle, nulle égalité n'est possible. L'habit noir révèle la race. Et, quand je dis la race, j'entends dire l'allure individuelle. Tel homme qui semble élégant en redingote paraît un lourdaud en habit. Le proverbe a raison en partie : l'habit ne fait pas le moine, mais il le révèle.

Brummel, le dandy génial qu'a étudié si subtilement Barbey d'Aurevilly, jugeait un homme, non pas sur les plis de son visage, comme Lavater, mais sur les plis de son habit.

Ce diable de Roqueplan, qui fut le scepticisme incarné

et qui poussa le dandysme jusqu'à la plus souriante désinvolture dans les débâcles, disait, au temps de ses directions successives :

— J'aimerais assez, quand on vient me lire une pièce de théâtre dans mon cabinet, qu'on eût, au préalable, la politesse de passer un habit. A la seule inspection du frac de mon lecteur, je jugerais ainsi de la valeur de son œuvre!

C'est lui qui me disait un soir, en parlant de Gavarni :

— Lui, un artiste? Allons donc! Il n'a jamais su dessiner un habit. Le moindre coupeur de chez Humann était plus artiste que lui!

Qu'il y eût, chez Roqueplan, une pose à la suprême élégance, au raffinement dans le bon ton — c'est ce qui n'est pas niable. Mais il avait raison de donner à l'habit l'importance révélatrice qu'il lui attribuait.

L'habit noir est tout ce qu'il y a de plus difficile à porter. De là, sans doute, l'instinctif ennui qu'éprouvent certaines gens devant la nécessité de passer le frac noir. L'ennui est moins fréquent depuis que l'habit est plus répandu, et qu'a prévalu la mode anglaise, qui veut qu'à partir de six heures un homme soit presque toujours vêtu de frac noir et cravaté de blanc. Mais que de fois jadis n'entendait-on pas, devant une invitation priée, cette exclamation :

— Il faut se mettre en habit! Je n'irai pas!

Pourquoi? Affaire d'instinct. Il n'est ni plus long ni plus malaisé de mettre un habit qu'une redingote. Mais la redingote implique une familiarité qui n'engage à rien. L'habit, au contraire, exige une élégance, une amabilité, certains frais d'esprit et de manières.

Ce sont là, au surplus, des menus détails d'analyse tout à fait bizarres. La différence de sentiments qu'éprouve un même homme lorsqu'il revêt un frac ou lorsqu'il met une redingote a aussi son phénomène parallèle, dans la *Psychologie du Vêtement.* Qui expliquera, par exemple, pourquoi, dans la rue, un homme à qui un maladroit déchire un paletot qui vaut plus de cent francs en prend philosophiquement son parti, se met parfois même à en sourire, et continue son chemin en se disant : « Ce n'est rien, c'est un accroc, » tandis que si on lui défonce son chapeau, qui ne coûte pas plus d'un louis, il deviendra furieux et se battrait presque pour défendre l'intégrité de sa coiffure?

Raisons assez subtiles. Un homme dont le pardessus est déchiré ne semble pas ridicule. Un passant dont le chapeau est défoncé paraît comique.

Balzac, qui a écrit une *Théorie de la Démarche*, eût pu, en manière de pendants, établir aussi la *Théorie du Chapeau*, et, question plus grave encore, la *Théorie de l'Habit.*

Il eût alors posé en axiome ces constatations :

« L'habit d'un maître d'hôtel sur le dos d'un membre du Jockey devient aristocratique. L'habit d'un membre du Jockey sur les épaules d'un maître d'hôtel se démocratise. L'habit n'est pas ce qu'il est : il est ce qu'on le fait. »

Gœthe disait que ce qu'il y a de plus difficile à l'homme, c'est de marcher nu, en plein air, sans être grotesque. Il y a quelque chose de plus redoutable, c'est de traverser, en habit, un salon où l'on entre pour la première fois sans avoir l'air gauche.

« L'habit noir est le *drap de touche* de l'éducation. Dis-moi comment tu portes ton frac et je te dirai qui tu es. »

Que sera-ce donc lorsque l'habit aura pris la teinte acide de la groseille ou les couleurs de l'orange de Malte?

Le printemps, qui a produit l'habit groseille, a fait germer, sortir, en même temps que les œuvres d'art, comme une floraison nouvelle, tous les mail-coatchs, chars-à-bancs, tapissières, voitures et omnibus qui peuvent transporter des voyageurs aux champs de courses. Sous le soleil d'avril, c'est l'heure de germination spontanée des véhicules. On en voit partout; ils forment, les jours de courses, un amas considérable entre le coin de la rue du Faubourg-Montmartre et l'angle de la rue Vivienne. Naguère, c'était vers la rue du Quatre-Septembre que se réunissaient tous ces chars faisant claquer leurs fouets, sonner leurs grelots et hennir leurs chevaux. Maintenant, leur quartier général est le boulevard, devant les Variétés. Et c'est un spectacle qui en vaut bien un autre que celui du départ de tous ces *carriages* chargés jusqu'à la cime avec les clients encaqués sur les impériales et les conducteurs, debout sur le marchepied, hélant les piétons, comme à Londres.

Courses à Vincennes! Courses à Maisons-Laffitte! Courses à Enghien! Courses au Bois de Boulogne! Une course par jour, comme Girardin avait par jour une idée! C'est une succession de « premières » qui a son « tout Paris » spécial, composé de la crème des

clubs mondains et de l'écume des bohèmes d'écurie.

On dit qu'une campagne très sévère s'organise à la préfecture de police contre les bookmakers marrons qui exploitent avec une dextérité sans pareille l'avidité de la population parisienne pour ce trente-et-quarante du champ de courses. M. Macé doit en connaître plus d'un par le menu du dossier, de ces bookmakers qui sont comme les joueurs de bonneteau du turf. A ne les trouver encombrants que par le côté pittoresque, il faut reconnaître que ces agents de gageures donnent à certains coins de Paris un aspect assez inquiétant et comme une odeur de tripot.

Êtes-vous entré jamais dans une de ces agences où l'on débite des tickets comme on coupe les cartes dans certaines maisons de jeu? Rien n'est à la fois plus curieux et plus répugnant. La foule qui se presse autour des affiches manuscrites où sont inscrits les noms des chevaux engagés un peu partout, à Manchester ou à Pau, a des aspects bizarres, des mouvements fiévreux, et le commis marchand qui va parier, entre deux articles portés à domicile, y coudoie le vieux routier de champ de courses, à tournure de jockey mis à pied ou d'écuyer en retraite. Ce n'est plus Paris, c'est comme un coin de Londres ou de New York, et non pas certes Hyde-Park, mais White-Chapel. Des étrangers en petits chapeaux et en vestons de couleurs claires détachent d'un livre à souche des bouts de papier que les parieurs échangent contre leur monnaie. On se bouscule, on s'étouffe autour du nom du Favori. De vieilles joueuses au profil âpre se glissent parmi cette bohème hippique et tendent leur argent au book-

maker comme, sur le tapis vert, elles le présenteraient au croupier. Il y a pour tout ornement sur les murailles, des affiches de steeple-chases ou des photographies de chevaux vainqueurs. Dans un angle, autour d'un bar drapé de couleurs américaines et de drapeaux anglais, sur un comptoir où coule l'half in'half et le pale-ale, trinquent des gens à tournures de cochers-gentlemen avec de ces cravates roulées autour du col sans chemise qu'on ne voit que dans certains quartiers de Londres où les policemen ne sont pas très rassurés quand ils y entrent.

C'est comme une alluvion britannique, une importation de horsemen assez louches. Toutes ces scories se retrouveront demain autour du champ de courses, à la Croix de Berny, le 15 avril ; à Vincennes, le 21 ; au Bois de Boulogne, chaque fois qu'on y courra. Ce sont, si l'on veut une autre comparaison, les mouches vertes qu'attire chaque journée hippique comme le ferait un gâteau de miel.

Un statisticien a constaté que, sur *treize habitants* de Paris, il y avait maintenant *un étranger*. Si l'on était superstitieux pourtant!... Mais encore est-on enchanté quand ce *treizième* est un gentleman. Ce qui est déplorable, c'est que trop d'aventuriers se viennent asseoir à nos côtés, et faire que les Parisiens se trouvent, sans le savoir, treize à table.

Et combien de *treizièmes* véreux, tarés, en Amérique ou à Londres, parmi ces bookmakers qui accourent si galamment ramasser l'argent français dans le crottin de ces chevaux! Il y a là tout un monde inconnu, ignoré, douteux, dangereux et, dans le Paris hippique,

la cohue des bookmakers est au public choisi du concours du Palais de l'Industrie ce qu'est la bohème des *ratés* littéraires aux écrivains qui se respectent eux-mêmes en respectant les autres.

Si la police s'en mêle, elle aura fort à faire à vider le *purin* de ces boxes d'Augias. Le fumier des écuries fait germer bien des cryptogames, des champignons vénéneux. Mais le coup de balai n'en sera que plus salutaire et n'en est que plus nécessaire aussi.

On ne saura jamais ce qu'aura sucé, drainé, pompé, digéré d'argent — de petit argent, d'argent blanc, d'argent du pauvre — ce monde spécial des bookmakers. Il aura habitué les pauvres diables à une roulette permanente, à une loterie sans restriction. C'est le jeu dans toute sa hideur, le jeu étalé dans le plein air qui le rend plus répugnant, comme il rend plus livide et plus atroce le visage mal maquillé de la fille. Hier, devant une de ces agences de courses, je vois, sur le coin du trottoir, deux jeunes gens arrêtés et causant. Dix-huit ou vingt ans l'un et l'autre. L'un portant sur son dos une pile de ces boîtes noires à coins de cuivre qu'on colporte chez les commissionnaires. L'autre, le chapeau melon dans le cou, une rose au bec et les mains dans les poches.

Et celui-ci, rôdeur de champ de courses et ramasseur de reliefs d'amour et de bouts de cigare, de dire son ami, quelque voisin du faubourg, quelque compagnon de la *mutuelle:*

— Alors, tu travailles, toi? *T'es donc un serin ?*

A quoi bon travailler, en effet, puisque les chevaux

sont là sur lesquels on peut parier et arrondir sa poche, sans fatigue?

Encore celui-là ne mettait-il au jeu que sa paresse et sa ruse! Mais, sans phrase de mélodrame, quand l'ouvrier y met le pain de la semaine ou le commis l'argent du patron? Et cela arrive. L'antre est ouvert; une seule marche à monter. C'est si facile. Et l'on peut gagner demain cent francs, deux cents francs, mille francs, dix mille francs sur *Mardi-Gras*, *Bayard* ou *Voluptuary!*

Les journaux spéciaux vous le disent. Ils vous vendent leurs pronostics au plus juste prix. Les Nostradamus du champ de courses vous prédisent qui touchera le poteau le premier. L'un d'eux a même trouvé des euphémismes étourdissants pour cette autre espèce de nécromancie. Pour une somme de, il vous vend une « probabilité »! Payez un peu plus cher, il vous donnera une « quasi-certitude » !

Un journal qui prend précisément ce titre, *le Pronostic*, a trouvé très spirituellement la bonne méthode pour mettre parfois d'accord entre eux les gazettes parisiennes les plus opposées. Il dresse la liste des favoris des principaux journaux de Paris et il laisse au lecteur le soin de choisir la moyenne. Et c'est alors — ô miracle ! — que l'on voit le *Figaro* et l'*Intransigeant* avoir le même favori : *Little-Duck* ou *Sansonnet*, *Gil Blas* et la *France* fraterniser sur le dos de *Souharas*, et le *Clairon* et *Paris* se rencontrer sur les pas de *Tablette*. Les noms mêmes et les titres n'y font plus rien, et dans le prix de Chevilly le *Gaulois* prend pour favori je ne sais quel cheval et l'*Intransigeant* recommande *Sa Majesté!*

Le cheval, ainsi chanté, adulé, adoré, devient un être privilégié. On ne se contente plus de célébrer ses victoires, comme s'il s'agissait d'un général heureux. On annonce ses fiançailles au monde, comme s'il était question d'un personnage consulaire. En France, où l'on ne reconnaît plus de princes du sang, on élève des princes du pur sang.

Le journal *l'Éclaireur* vous annonce, par exemple, en première page, que *Lady Henriette*, la magnifique pouliche de M. Lefèvre, a été envoyée au haras de Saint-Georges, pour être fiancée (le terme du sport est plus naturaliste) à *Frontin.*

On peut lire aux « *Déplacements, naissances et villégiatures* » des journaux de sport d'importantes nouvelles comme celles-ci, qui sont des événements, de graves événements, dans le monde hippique :

« Mariages : *Rose-of-Athol* avec *Nougat.* »

« Naissances : *Little-Nell* a mis bas une pouliche, par *Albert Édouard*, frère de *Frontin.* »

« Déplacements : *Diane III*, de l'écurie Briggs, a quitté Chantilly à destination du Portugal, où elle se rend en qualité de poulinière. »

Pendant ce temps, les enfants meurent et les nouveaux nés de France ne reçoivent pas la dixième partie des soins qui attendent MM. les chevaux.

J'ai confondu un jour — et je m'en repens — le sport nautique, le canotage, qui refait les muscles et développe les pectoraux, avec le jeu du champ de courses. Les courses mêmes ont leur utilité, et, comme le dit fort bien M. Cavailhon, « la pratique de tous les sports donne de la virilité et du courage ». Mais — pour

revenir à cette question des bookmakers — je ne vois pas trop ce que le métier de ces gens fait gagner au sport et j'entrevois parfaitement ce qu'il peut et doit faire perdre au public. Sauf exceptions, ce sont là des courtiers sans mandat d'une Bourse presque sans contrôle.

Qu'on leur laisse — comme une autre salle de jeu — leur rink auprès du tapis vert du champ de courses; soit. Ils ont d'ailleurs là, sur leur terrain, des allures assez pittoresques. Mais qu'on en débarrasse au moins les rues de Paris. C'est une question de moralité, et j'ajouterai de santé publique. Je le répète sans rancune, n'ayant jamais été d'ailleurs le client ni la dupe des bookmakers. Et tout le monde n'en saurait dire autant.

XII

A propos du Carême, des prédicateurs et du Tout Paris des Premières. — Physiologie du « Tout Paris ».

11 avril 1884.

Cette semaine, les toilettes des mondaines prennent pour nuance les couleurs mêmes revêtues par le prêtre à l'office. Le violet et le noir sont comme les *tons* de la pénitence. On fait son salut en changeant de robes de demi-saison. Le clergé lui-même suit la mode, cette mode intermédiaire du printemps, et le samedi saint, à Complies, il revêt l'habit de chœur d'été, mais à Matines de Pâques, il conserve l'habit d'hiver.

Les Parisiennes auront donc suivi les retraites en costumes aux couleurs d'ordonnance. Quitter pour un moment les toilettes Trianon, voilà une pénitence assez douce et qui n'exige pas un renoncement bien héroïque. Mais j'ai remarqué, après les avoir un peu écoutés, ces jours derniers, que les prédicateurs du Carême, infiniment prudents, ne demandent point de grands sacrifices et ne tiennent pas à effrayer leur auditoire. Ils fulminent en caressant. Le P. Monsabré ne semble vouer personne à l'enfer et l'abbé Th.

Loyson, le frère du P. Hyacinthe, que j'entendais hier, parlait des caprices de la mode et des fragilités de la beauté avec une douceur non pareille. Sans doute il reprochait bien à ses pénitentes de venir à l'église parées et coquettes comme pour une premiere représentation et de faire «du temple saint une autre espèce de théâtre » ; mais sans compter que les pauvres paroissiennes de Sainte-Marie des Batignolles, où il prêchait, semblaient stupéfaites du reproche, ce reproche était fait d'un ton aimable qui n'eût effarouché personne. Un autre prédicateur, qu'il m'a été donné d'écouter, parlait de la beauté en termes tels, qu'on eût pensé qu'il débitait des madrigaux du haut de la chaire. Sa façon de dire aux femmes : « Oui, vous êtes jolies, vos cheveux sont blonds comme l'or, noirs comme la nuit, vos lèvres sont épanouies, votre teint a l'éclat printanier des premières fleurs, mais tout cela s'enfuira, tout cela se fanera, tout cela passera comme les lilas d'avril et les roses de mai ! » — sa manière d'appuyer sur la description de la beauté et d'en prédire la fin, mais avec une politesse exquise, faisaient ressembler sa conférence non à un sermon, mais à un sonnet : — un sonnet galant.

C'est qu'il faut, sans doute, même en chaire, marcher avec son temps. Les Parisiennes d'aujourd'hui n'admettraient point, je parle des plus croyantes, — les coups de tonnerre d'un Père Bridaine. Elles le regarderaient comme un rabat-joie, ce farouche qui se plaisait à s'écrier à la fin d'un sermon : « Suivez-moi ! je vais vous conduire où nous irons tous ! » et qui, sortant de l'église, menait droit son auditoire à la porte du cimetière en ajoutant : « Voilà ! »

Ce P. Bridaine évidemment semblerait un rustre à nos mondaines. Il mettait trop de feu dans son débit, trop de gestes dans son éloquence. L'abbé Carron raconte que le fameux missionnaire, prêchant parfois à quinze ou vingt mille hommes dans les champs, sur les routes, en arrivait à être baigné de sueur, des pieds à la tête. ses habits, sa soutane, son surplis, rendaient l'eau. Dans l'église, les carreaux en étaient inondés. « Lorsqu'il descendait de chaire, il était tellement mouillé, qu'on entendait le bruit de sa marche, comme celle d'un homme qui s'avance dans l'eau. » C'est ce que M. de Bièvre eût pu appeler un prédicateur qui ne ménageait ni ses vêtements... ni ses effets.

Aujourd'hui, encore une fois, le P. Bridaine semblerait excessif. On demande décidément une éloquence plus discrète, des admonestations moins violentes, des pénitences tendres et qui ne fassent point songer aux horreurs du *campo-santo*. Un prédicateur qui veut convaincre doit plaire, et, pour plaire, il est condamné à être agréable. Le P. Bridaine, à vrai dire, passerait tout simplement pour mal élevé. Il n'a point fait école à Paris, reconnaissons-le. Le prêtre parisien est, qu'il le veuille ou non, trop mêlé au monde pour ne pas en comprendre et en excuser un peu les séductions. Il s'attendrit, il s'assouplit, il devient clément sans devenir sceptique. Il trouve avec raison qu'il est avec les salons des accommodements, et un prédicateur qui rugirait, tonnerait et tournerait en eau comme Bridaine, n'aurait pas grande influence sur nos mondains.

Allez donc, en prêchant le plus austère des Carêmes,

vous aviser de déclarer, par exemple, qu'une Parisienne doit renoncer à Satan, au bal, au concours hippique, au théâtre et aux premières représentations! Quelle que soit sa foi, la Parisienne se demandera d'où sort ce prédicateur de province. Il est entendu, pour elle, qu'elle est faite pour mener de front, comme deux chevaux bien attelés, son salut et son plaisir. Et qu'on ne la place jamais dans l'alternative d'immoler l'un à l'autre. Elle n'hésiterait point, sachant fort bien qu'on n'a pas toujours le loisir de s'amuser et qu'on a toujours le temps de se repentir.

La Parisienne, la Parisienne pur sang, a déjà regardé comme une manière de retraite et de salut l'audition de *Rédemption* de Gounod. Quelle vitalité et quelle curiosité chez cette Parisienne-là! C'était le même public qui, groupé la veille pour écouter *Sapho*, se retrouvait, le lendemain — quelques heures après — pour applaudir *Rédemption*. A peine un peu de sommeil entre deux œuvres musicales et deux toilettes; — et, pimpantes, alertes, astiquées, avec une élasticité prodigieuse, toujours prêtes, jamais lasses, les mêmes Parisiennes se rencontraient au Trocadéro après s'être lorgnées à l'Opéra. On aurait pu les compter; je suis persuadé qu'il n'en manquait pas dix.

Il est bien certain qu'il y a à Paris cinq cents personnes qui se croiraient parfaitement déshonorées si elles n'assistaient pas à toutes les solennités, ne se montraient point à toutes les ouvertures d'expositions, ne s'agitaient pas avec un art charmant dans leur stalle ou dans leur loge pour attirer l'attention des reporters.

C'est ce demi-millier de gens qu'on nomme le *Tout Paris des premières* et ce *Tout Paris*, dont on parle tant et qui parle tant de lui-même, vient, après avoir rencontré naguère un adversaire dans M. Rousse, qui est avocat, de trouver hier un avocat dans M. Charles Garnier, qui est architecte.

On se rappelle que dans son discours sur les prix de vertu, véritable page de moraliste austère, M. Rousse avait très éloquemment — et très justement à mon avis — parlé de ce *Tout Paris* tapageur qui a ses d'Hozier et ses Dangeau, tandis que l'humble vertu, le monde ignoré des braves gens, n'a pas même un chroniqueur pour le saluer en passant. Les chroniqueurs, comme certains médecins, ne montent pas plus haut que le quatrième étage. Ce qui se passe dans les mansardes ne les intéresse guère. La pauvreté et l'honneur misérable manquent de *pschutt*.

M. Garnier, qui tient au théâtre non seulement par son art, mais par ses goûts, et dont la tête crépue, le profil sympathique de Florentin du temps de Ghirlandajo, fait partie intégrante du tableau complet de toute première représentation, a voulu répondre à M. Rousse et il vient, en tête du volume annuel des *Annales du Théâtre* de MM. Noël et Stoullig, d'écrire une préface à sensation : *le Tout Paris des premières*. Le Parisien répliquant au Janséniste! C'est un morceau curieux, un joli croquis d'un coin de la vie à Paris et qui, comme tel, nous appartient.

Il écrit avec bien de la verve, mais il ne pèche point par le pessimisme, l'architecte Charles Garnier. Tout Paris pour lui, le fameux tout Paris, ce tout petit tout Paris

qui se croit grand comme le monde, constitue le cerveau même de la France et en même temps une *Cour d'Équité* dont presque tous les arrêts sont justes, décisifs, éternellement marqués au coin du bon goût. Il a pour ce public des *premières* une affection sans pareille. Tout lui plaît dans cette « salle » tumultueuse qui vient — sauf les gens du métier — moins pour écouter la pièce que pour lorgner la salle, moins pour voir que pour être vue.

Ce *Tout Paris des premières*, tant de fois crayonné, a, du reste, été tour à tour loué ou dénigré, selon que le peintre qui s'attachait à l'étudier avait eu à se plaindre ou à se louer de lui. Dumas fils a écrit pour le *Paris Guide* un article sur les *Premières représentations* où il parle, en expert, de ces trois cents Parisiens, tribunal de juges définitifs, initiés à la franc-maçonnerie du théâtre, appartenant aux milieux les plus dissemblables, gens de lettres, gens de Bourse, gens du monde, femmes honnêtes et femmes légères, qui « communient à la même table sous les espèces du goût ». Dans un autre article, portant précisément ce titre flamboyant, *Tout Paris*, Edmond About analyse, au contraire, jusqu'en ses résidus, passe à la cornue du chimiste, les éléments divers de ce *Paris des premières* que Garnier adore parce qu'il en est et parce qu'il n'a rien à attendre, à craindre de lui que des coups de lorgnette, tandis que nous auteurs dramatiques, qui le connaissons mieux, nous le respectons peut-être moins parce que nous pouvons en recevoir des coups de sifflet.

Edmond About suppose qu'une charmante provinciale de vingt-deux ans lisant, au fond de l'Alsace

(About avait encore alors sa demeure en Alsace), l'annonce d'une première représentation où « tout Paris se donnera rendez-vous », pousse un long soupir et regrette, à en avoir une crise de nerfs, de ne pouvoir assister à une solennité où elle le verrait, ce « Tout Paris », composé de tant de gloires: George Sand, Lamartine, les deux Dumas, Alphonse Karr, Augier, Sandeau, Ponsard, Théophile Gautier!...

L'article d'About est de 1864. Que de morts, en ces derniers vingt ans !

A quoi, pour calmer la tristesse de sa jolie voisine de Saverne, About de répondre bien vite:

— Mais non, mais non; si vous étiez à Paris. vous ne verriez ni madame Sand, qui est dans le Berri, ni Lamartine, qui ne sont plus, ni Alphonse Karr, qui jardine à Nice, ni Dumas père, qui fait un journal à Naples, ni Dumas fils, cloîtré à Neuilly, ni Jules Sandeau, confiné dans sa bibliothèque, ni Flaubert, ni Bouilhet, qui sont en Normandie, ni Octave Feuillet, qui est à Saint-Lô, ni Mérimée, qui est à Cannes, ni Ponsard, qui est dans le Dauphiné, ni Augier qui va peu au théâtre, ni Autran, qui est à Marseille, ni Laprade, qui est à Lyon, ni Labiche, qui est en Sologne, ni Victor Hugo, qui est à Guernesey, ni..., ni...

— Ni personne! s'écrie alors la provinciale.

Personne, c'était trop dire. Il y a, dans la petite église du « Tout Paris » une infinité de gens célèbres et, parmi ceux qui ne le sont pas, quantité de gens qui mériteraient de l'être. Mais il y a là surtout, dans cette promiscuité bizarre de millionnaires et de gens sans le sou, de mères de famille et d'héroïnes de cabinets par-

ticuliers, une salade sociale des plus curieuses, des plus amusantes, des plus séduisantes, qu'il ne faudrait pas cependant regarder feuille à feuille, surtout au microscope. J'y ai vu un homme qui allait entrer à l'Institut le lendemain y coudoyer, de stalle à stalle, un lanceur d'affaires sorti de Mazas depuis la veille. Celui-ci félicitait celui-là. Le *Tout Paris* est là.

Rien n'est plus charmant, d'ailleurs, plus singulier, plus capiteux qu'une salle de *première*. C'est, dans une atmosphère spéciale, aussi chargée d'électricité que si les flacons de sels anglais étaient de petites bouteilles de Leyde, un fourmillement particulier, quelque chose comme la surexcitation que donne le lever du jour sur une armée prête à la bataille. Le spectateur y est non seulement assistant, mais combattant. Il sent que son avis à lui, son avis d'aujourd'hui, son opinion de ce soir, aura son importance dans les destinées du lendemain. Il est le parrain de l'œuvre qui va naître. C'est lui qui la baptisera, dans deux ou trois heures : succès ou chute. Il lui plaît de tenir ainsi entre ses mains gantées le sort de ces auteurs, acteurs et directeurs qui vont et viennent, là-bas, nerveux et pâles, derrière ce morceau de toile rouge.

Ce n'est d'ailleurs là qu'une partie de sa préoccupation. La question d'art ne l'inquiète pas, ce Tout Paris des premières. Si la pièce nouvelle est un succès, tant mieux, il s'amusera ; si c'est un *four*, tant mieux aussi, il s'amusera encore, mais à rebours, en riant de la pièce qui devait le faire pleurer. Il est donc à peu près certain de ne pas trop s'ennuyer, ce Tout Paris, d'autant plus

qu'il est venu surtout — et quelquefois seulement — pour retrouver, à la place ordinaire, le personnel officiel et inévitable de ces premières représentations. Plus une salle de première est identique à la salle de la veille, plus le Tout Paris est satisfait. Il lui faut, pour se sentir en harmonie, et bien à l'aise, que la salle soit comme un clavier d'habitude, où pas une note ne manque. Si une seule des touches du Tout Paris est absente, voilà une salle brusquement troublée.

— Tiens! où est donc Sarcey, ce soir?

— C'est jeudi : il fait sa conférence!

— Ah! oui! J'oubliais!

Alors la salle respire. Elle sait qu'il n'y a rien de nouveau dans l'existence d'un des siens. Ah! c'est qu'elle veut tout savoir! Elle ne s'amuserait pas complètement si elle ne connaissait pas le fin mot des petits mystères du microcosme qui la compose. Et, chose curieuse, la pièce y perdrait.

Pendant que mademoiselle Pierson parlerait ou que Damala ferait sa déclaration d'amour, on pourrait entendre, en effet, chuchotées d'une stalle à l'autre, des questions comme celles-ci :

— Pourquoi le baron n'est-il pas venu avec sa femme?

— Godard a donc quitté Gabrielle?

— C'est étonnant : Dubuisson est au balcon, lui qui était ordinairement à l'orchestre!

— Et madame de V..., qui était toujours, toujours, en noir, la voilà en robe de couleur. Sait-on pourquoi?

Pour ce Tout Paris — cerveau de la grande ville — ces points d'interrogation, d'une gravité exception-

nelle, sont de langage courant, et, je le répète, on entendrait parfaitement se poser ces questions importantes pendant une scène de *Polyeucte*, si Corneille débutait demain par ce chef-d'œuvre, ou au milieu même du duo des *Huguenots*, si un autre Meyerbeer revenait au monde.

Le *Tout Paris des premières* s'inquiète ainsi de tout ce qui intéresse sa propre composition, son individualité de « Tout Paris », si je puis dire : il s'inquiète de tout, excepté de ceux qui meurent. Jamais le « serrez les rangs ! » n'a été pratiqué avec plus de sang-froid et d'indifférence que dans ce monde spécial. Que mademoiselle Veloutine ou Blanche Goulard n'assiste pas à une première, ou soit mal placée, ou n'ait pu obtenir qu'un strapontin quand elle avait demandé une avant-scène, cet événement fera sensation dans une salle de première. Mais que Janin ou Gautier disparaisse, on ne s'en apercevra pas.

J'en ai vu déjà beaucoup s'en aller ainsi, de ces figurants du *Tout Paris des premières* dont on s'inquiétait s'ils avaient un furoncle qui les obligeait à se faire remplacer par un « critique blond » et dont on ne parlait même plus dès qu'ils avaient cédé la place à un autre ! La barbe grise et la figure fine, la moustache retroussée d'Amédée Achard, qui ressemblait à Henri IV ; l'aspect de Jupiter de Fiorentino — Jupiter tonnant ou feuilletonnant ; — le crâne de chercheur et le nez fureteur d'Édouard Fournier ; l'allure de cavalier de Velasquez de Saint-Victor ; l'air calme, grave, las et comme dédaigneux de Caraguel ont longtemps fait partie intégrante de ce Tout Paris. Pour qu'une première fût

complète, il fallait qu'ils y assistassent. Ils ont disparu. Le *Tout Paris des premières* ne s'en est pas plus soucié que si un des verres de la rampe eût éclaté. *Clic !* On change le verre et tout est dit.

C'est que peut-être bien, quoi qu'en dise Garnier, la partie littéraire — ou lettrée — du *Tout Paris* n'est pas ce qui donne le ton ou la note du *Tout Paris des premières*. Les critiques en font partie, mais comme comparses. Les véritables acteurs de la comédie ou de la parade sont des Parisiens sans mandat qui n'ont d'autres titres que d'être des Parisiens riches ou mêlés au monde des coulisses, des Parisiens qui ont payé leur stalle dix louis ou qui l'ont eue pour rien en appelant l'auteur « *Ma petite vieille* », des Parisiens qui peuvent être des Russes, des Roumains, des provinciaux, mais qui ont le sens, le goût et la clef de Paris. Au milieu d'eux les gens de talent peuvent, au besoin, faire figure, mais ils ne font point tapage.

Jamais, dans la cohue triée du *Tout Paris des premières*, Alphonse Daudet n'a attiré les lorgnettes autant que mademoiselle Charvet ou miss Howard. Au théâtre, Daudet a même l'air que pourrait avoir une cigale, non pas chez les fourmis, mais chez les hannetons. Zola, dans ce milieu spécial, se dissimule derrière sa lorgnette et semble comme égaré en un monde tapageur qui lui donne la migraine. Ce sont les boulevardiers, les échotiers, les flâneurs, les amoureux de primeurs, les faiseurs de mots, qui se sentent à l'aise. Ils vont par les couloirs, distribuent dix poignées de main à la minute, jugent la pièce avec un calembour — plus lestement encore, avec un clignement d'yeux

ou un petit froncement de lèvres — voltigent, papillonnent, colportent de loge en loge le mot qui tue une scène ou caractérise un personnage et, en fin de compte, ces mouches ou guêpes du coche de Thespis ont raison contre la critique, contre tout le monde, car ces Parisiens-là appartiennent à ces trois, quatre ou cinq cents affiliés qui classent un homme et jugent une œuvre, en dix minutes.

Au point de vue marchand, au point de vue du caissier — le seul point de vue sans mirage en fait de théâtre — ces amateurs ne se trompent presque jamais.

Je reconnais, du reste, que ces francs-maçons du *parisianisme* sont parfois très irrespectueux. Rien ne les désarme, ni les succès passés ni le nom d'un écrivain, ni sa valeur ni sa gloire. Ils sont là pour juger, ils jugent ; ils jugent en dehors de la renommée acquise, des œuvres aînées, de tout ce qui n'est pas la pièce du moment, la scène immédiate, le plaisir actuel et le plat du jour.

Je n'ai jamais mieux compris le péril de ces batailles dramatiques que le jour où Gustave Flaubert donna au Vaudeville sa comédie du *Candidat*. Le *Tout Paris des premières* fut, ce soir-là, devant Flaubert aussi irrévérent, aussi dédaigneux que s'il s'était trouvé devant une bouffonnerie du dernier des vaudevillistes. Je me trompe : il eût respecté le vaudevilliste.

Et c'était navrant de voir ce malheureux *Candidat* bousculé, houspillé, *reconduit* par ces spectateurs choisis qui, la veille, avaient pu et dû applaudir avec émotion quelque niaiserie en musique. Je ne dis pas

que la pièce de Flaubert fût bonne. Loin de là. Mais le nom de Flaubert aurait dû, tout au moins, arrêter sur les lèvres ces rires qui allaient, dans la coulisse, atteindre l'auteur étonné et disant naïvement :

— Qu'est-ce qu'ils ont donc à ricaner ? C'est pourtant très beau !

Oh ! c'est que le public — ce public des premières dont la liste, selon M. Garnier, formerait le Dictionnaire des Amis de l'Art ou l'Almanach de Gotha des privilégiés du talent — n'a, confondu, noyé dans l'afflux des amateurs qui ont payé leur place aux agences, ni respect pour le nom, ni pitié pour l'œuvre. Il est là, je le répète, pour se divertir, ce public de choix : qu'on le divertisse même en se cassant le nez. Il le demande, il l'exige :

C'est un droit qu'à la porte *il* achète en entrant,

Et, quand on ne parvient pas à l'amuser, *ohimé !* il a tôt fait de s'amuser lui-même, à vos dépens. Le titi insolent du *paradis* de l'Ambigu, le critique gouailleur qui envoie de là-haut des lazzis assez crus et des pommes un peu cuites, n'invente pas plus rapidement, avec plus d'à-propos et de malice, que le « monsieur de l'orchestre » (je ne parle pas du spirituel Mortier) — lorsque « le monsieur » s'ennuie — une drôlerie qui étrangle net une pièce, sans appel, sans secours, comme un homme jeté au canal Orfano. Il se trouve toujours dans ce *Tout Paris* disparate quelqu'un — le premier ou le dernier venu — pour traduire d'une façon pittoresque l'impression générale de la salle. Tantôt c'est par un mot :

— Est-ce que vous restez pour le dernier acte ?

— Oh ! non. Quand j'assiste à un enterrement, je ne vais jamais jusqu'au cimetière !

Tantôt c'est par un geste, une pantomime.

La critique la plus sanglante d'une pièce de Francis Wey représentée à la Comédie-Française sous le titre de *Stella*, fut faite par un spectateur demeuré inconnu : — l'éternel « plaisant du parterre » des *anas* du dix-huitième siècle.

Cette *Stella* était en quatre actes. Et d'un ennui ! D'un lourd, profond, mortel ennui. Francis Wey, ancien secrétaire de Nodier, homme de talent à coup sûr, littérateur lettré (ce qui ne va pas toujours ensemble), n'avait rien de ce qui fait, au théâtre, la vie. Et l'on s'ennuyait terriblement à l'écouter. C'était à périr. On s'ennuyait tant, que le public, dompté, n'avait même plus la force de protester. Il s'abandonnait depuis un acte, deux actes, trois actes, à cette comédie opiacée ! Ni rires ni sifflets. Le silence, presque le sommeil.

Tout à coup, au moment où le quatrième acte commence, un monsieur — « le monsieur de l'orchestre » — se lève froidement au milieu des fauteuils, met avec tranquillité son pardessus, prend son chapeau et poliment, doucement, avec une correcte allure de parfait gentleman, traverse tout seul l'orchestre en fredonnant comme à lui-même, mais assez haut cependant pour qu'on l'entende, la romance de Musset :

Assez dormir, ma belle !...

Ce fut, cette fois, le mot mis en action. La salle avait trouvé la formule de ses sensations. Elle éclata de rire,

applaudit l'inconnu, se répéta le vers devenu meurtrier :

Assez dormir, ma belle!...

C'était fini. La pièce était perdue. On ne l'écouta même plus. *Assez dormir*... Le « plaisant » légendaire l'avait tuée.

Il y a beaucoup de ces gens d'esprit dans le *Tout Paris* des premières, et c'est ce qui rend si redoutable cette franc-maçonnerie de spectateurs qui se connaissent tous, se sourient volontiers et se détestent généralement entre eux. La plupart du temps, le trait aigu, le mot, la drôlerie du plaisant de couloir, n'enterrent que les œuvres mort-nées, mais la flèche peut frapper au cœur un chef-d'œuvre et, à bien compter, « l'Almanach de Gotha de l'intelligence » a, dans ses annales, plus d'un meurtre de ce genre. Et pourtant ce diable de public où, quand on le regarde par le rideau, sur la scène, on compte tant de gens dont l'orthographe matérielle et morale n'est pas très sûre, tant de sots qui seraient incapables de comprendre tout seuls le trait d'esprit qui les fera pouffer de rire dans un moment, tant d'ignorants inhabiles à savoir si une phrase est boiteuse ou marche droit, tant de femmes plus habituées aux chiffons qu'au style et aux cabinets de restaurants qu'aux exemples de M. de Montyon ; ce public singulier, contrasté, bigarré, semé de faux ménages triples, ce public volontiers sceptique, assez blasé, corrodé par toutes les aventures ; ce public à qui l'on ne demanderait pas un conseil de ponctuation ou de conduite, on lui de-

mande de la gloire, on attend son arrêt comme celui d'un juge souverain, et l'on sait pertinemment qu'à tout prendre, il est le plus juste, le plus malléable, le plus amusable, le plus accessible des publics, celui qui rit à belles dents, saisit un mot au vol, tire son mouchoir et « y va de sa larme », comme on dit dans l'argot du lieu. Oui, de sa larme et de ses bravos.

L'autre, le public qui suivra, « ira de son argent », — ou n'ira pas du tout, ce qui est plus triste — mais de ses applaudissements, de son émotion, de sa colère, non non pas. Jamais. C'est ce qui fait que tout auteur dramatique préfère l'orageux public d'une *première* à ce public en stuc des représentations suivantes et surtout — ah! surtout! — à ce *demi-Tout Paris* qui est le *Paris des secondes représentations*, public désagréable, vexé de n'avoir pas assisté à la représentation de la veille, toujours prêt à protester contre un succès ou à aggraver une chute, et qui pourrait s'appeler le *public des refusés*. Le pire des publics! Comme, pour les acteurs fatigués, les nerfs détendus, las de l'effort de la *première*, la seconde représentation est toujours la plus mauvaise de toutes les représentations d'une pièce.

Mais n'attribuons pourtant à ce fameux *Tout Paris* qu'une valeur limitée, relative.

Ce qu'on peut dire — et ce que M. Garnier n'a pas dit — c'est que ce *Tout Paris des premières* a, pour juger une pièce, un coup d'œil de marchand de billets et une science de chef de claque. Et c'est quelque chose, et c'est beaucoup, le théâtre étant, encore un coup, une affaire en même temps qu'un art, et une affaire plus

encore qu'un art. Quant à déclarer, comme M. Garnier, que le *Tout Paris* « est une réunion de Français qui croient faire leur devoir en soutenant une de nos gloires nationales », c'est aller trop loin. Sans compter le nombre considérable d'*internationaux* qui se glissent parmi ces Français-là, les spectateurs, quels qu'ils soient, ne vont jamais au théâtre par devoir. De temps à autre, par bon ton — et parce que c'est chez Molière — ils vont écouter une *Fille de Roland*. Mais cette débauche de devoir et de patriotisme ne leur est pas habituelle.

Le *Tout Paris des premières* va au théâtre pour se distraire, et l'on n'a un succès dramatique que lorsqu'on a distrait *Tout Paris des premières*.

Il faut reconnaîre, d'ailleurs, que bien des personnalités dont Tout Paris — le *Tout Paris de la France*, qui est une autre espèce de Tout Paris — est fier, et très fier, à juste titre, ne vont que rarement et ne vont même jamais aux premières représentations. Je n'y ai, ce me semble, jamais vu M. Pasteur. Y voit-on M. Gounod? Y coudoie-t-on M. Berthelot? Y rencontre-t-on M. Gérôme? Et Paul Dubois? Et Henner, et tant d'autres? Jules Dupré y est allé une fois, pour entendre une pièce de Dumas. Lui-même, Dumas, y vient rarement et se tient volontiers au fond de sa loge. L'autre Dumas, le grand chimiste, n'y a guère paru. Victorien Sardou ne fait point partie du *Tout Paris*, puisqu'il passe à Nice la saison des théâtres. Émile Augier ni Labiche ne sont des coureurs de première. Jamais y a-t-on aperçu autrefois Claude Bernard ou M. Littré? M. Renan y vient quelquefois. Rarement, M. Feuillet,

qui n'habite plus Saint-Lô, se risque peu ou point en ces bagarres, et Pailleron n'y met le pied que de temps à autre. A vingt ans de distance, l'article d'About est toujours plus juste et le *Tout Paris* n'existe que de nom. C'est simplement une sorte de julienne artistique, une purée sociale où il y a un peu de tout : des hommes d'État considérables et des bohèmes déconsidérés, de jolies femmes, très honnêtes, qu'on ne salue guère, et des femmes plus que légères qu'on salue beaucoup, et très bas, des bookmakers enrichis et des banquiers décavés, des clubmen imberbes, des débutants de la vie de Paris et des vieux repeints, devenus chauves sous le harnois, des gens de talent, des gens d'esprit et même beaucoup de gens d'honneur. Sans compter les maîtres *afficionados* des premières qui sont comme les panaches et la parure de ce Tout Paris. Mais ceux-là sont les exceptions.

Exceptions, il est vrai, qui non seulement confirment, mais font la règle. Tous les applaudissements d'une salle ne valent pas les suffrages de ces exceptions-là !

Et j'oubliais ! Il y a encore un moyen de rencontrer la sympathie du *Tout Paris des premières :* c'est de le « faire », ce Tout Paris-là. « Il vaut quelquefois mieux, dit Dumas fils, pour une première, avoir bien fait sa salle qu'avoir bien fait sa pièce. » Mais la question nous entraînerait trop loin.

M. de Sacy, qui devait précisément avoir Labiche pour successeur, avait à lui une théorie sur les pièces de théâtre : il n'allait les voir qu'à leur centième représentation. Il faisait partie de ce public, fort intéressant

aussi à étudier et tout spécial : — le public des centièmes représentations.

— Quand une pièce devient centenaire, j'ai toujours chance qu'elle soit intéressante, disait M. de Sacy.

Au milieu des spectateurs de la centième se glissait donc, furtif, l'amoureux de madame de Sévigné ! Il était peut-être alors le seul Parisien authentique, qui prît place dans la salle parisienne. Le public de Paris se compose, en effet, de plusieurs couches successives : le Boulevard, qui, si la pièce n'est pas tombée à plat, la conduit jusqu'a la trentième ; le vrai public, qui garnit une salle jusqu'à la soixantième ; le gros public, qui fait la pièce centenaire ; le public de la banlieue, Grenelle ou Montrouge, qui la conduit à cent cinquante, et le public exotique — province et étranger mêlés — qui peut pousser un grand succès jusqu'à des chiffres considérables, deux cents, deux cent cinquante, trois cents représentations. A Londres, où le public varie avec les quartiers et où les comédies voyagent d'un quartier à l'autre — c'est Londres tout entier qui est Tout Londres — les chiffres cinq cents, les chiffres mille, deux mille sont possibles. Nous y viendrons. M. Koning et M. Ohnet sont sur le chemin.

Seulement, pour y arriver — et voilà le difficile — il faut emporter d'assaut, conquérir, séduire, éblouir cet infernal *Tout Paris des premières*, qui tient à la fois la trompette de la Renommée et les cordons de la bourse. Bien souvent les auteurs ont résolu de secouer la tyrannie de cette poignée de gens.

— Je donnerai ma pièce un dimanche, devant le

public, le vrai public, le public de tous les jours! disait un auteur révolté.

Si quelqu'un d'entre nous commettait cette imprudence, il serait bien avancé. Même applaudi, il ne compterait pas. Il faut, pour compter, décrocher, — crocheter parfois, — l'approbation de ces quatre cents anonymes ou pseudonymes qui se proclament tout haut *Tout Paris*, oui, très haut, si haut, que tout Paris finit par le croire et la France avec tout Paris, et que l'étranger seul est là pour s'écrier, stupéfait devant la liste spéciale de ces gloires de *premières* :

— Comment! C'est là *Tout Paris ?*... Connais pas!

Et pourtant, l'étranger nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes.

La postérité commence à la frontière.

XIII

Bise de printemps. — Le Cirque d'Été. — Les modes nouvelles. — Artichauts et grenouilles. — M. Stuart Cumberland. — Un devin. — Les *théosophistes*. — Une exposition d'argenterie ancienne. — Collection et collectionneurs. — M. Paul Eudel. — Comment l'argenterie disparaît. — Le baron Pichon et le baron Gustave de Rothschild. — Une chocolatière. — L'épée de Ravel et le cachet de Carrier. — Un souvenir de famille. — Bachelier.

25 avril 1884

Il est entendu, il est constaté, bien et dûment, qu'il suffit de prendre un parapluie pour empêcher de pleuvoir, de mettre, au contraire, un chapeau neuf pour attirer la pluie, et d'annoncer la réouverture du Cirque d'Été pour faire, tout aussitôt, descendre le thermomètre ; comme, en hiver, pour obtenir le dégel immédiat, le Cercle des Patineurs n'a qu'à décréter une fête de nuit sur le lac du bois de Boulogne. C'est là l'éternelle malice des choses, l'inévitable duel narquois de l'homme et des éléments.

Le Cirque d'Été est donc ouvert et l'on y représente des poses plastiques, et l'on y montre une acrobate dansant sur un fil de fer. L'acrobate est Américaine ou Anglaise, les figurantes des poses plastiques sont

Viennoises : c'est ce que l'on appelle un spectacle parisien.

Les *samedis* du Cirque vont retrouver leur public habituel comme les *mardis* de la Comédie-Française, et c'est là une étape en avant dans la *season* parisienne officielle. Il y a bien aussi les modes nouvelles qui marquent la date et la saison aussi bien que le calendrier. Et, cette fois, les modes sont étranges. Elles passent de l'ornithologie à la botanique. Après avoir, sur les chapeaux, porté des oiseaux, on porte maintenant des légumes. Les artichauts se mêlent aux libellules sur la tête de nos Parisiennes. L'artichaut est à l'ordre du jour : on s'en pare « en garniture », en petits bouquets d'artichauts à la poivrade, ou, mieux encore, on le porte tout entier : on se coiffe d'un artichaut complet, comme un légume animé de J.-J. Grandville. C'est moins au joli qu'à l'étrange qu'on vise. La couleur la plus fréquente est le rouge-coquelicot, mais les ornements varient et, dans une touffe d'herbe, j'ai vu se pavaner, sur le chapeau d'une blonde exquise, une magnifique grenouille verte.

Le *chapeau à la grenouille* vaut bien, ce semble, comme étrangeté, la *coiffure à la frégate* de nos trisaïeules.

L'artichaut est déjà singulier ; il inspire des idées d'effeuillement, comme la marguerite, mais d'un effeuillement plus naturaliste. Quant à la grenouille, la jolie blonde qui l'arborait l'autre jour était si charmante, qu'elle a pu entendre bruire à ses oreilles ce madrigal tout parisien :

— On en mangerait !

Comme le Don Juan qui risquait ainsi cette déclaration assez brutale est un financier fort connu, je ne sais trop d'ailleurs s'il parlait là de la femme ou de la grenouille.

Voilà où en est la mode.

La mode est aussi au merveilleux. Je le constatais naguère à propos d'une recrudescence de ce spiritisme que j'étudierai de près quelque jour. Mais le spiritisme et les spirites ne sont pas les seules excentricités cérébrales qu'on puisse constater à Paris. Il est déjà singulier, je suppose, qu'après un défilé de tant de faux Dauphins depuis quatre-vingts ans, il se trouve encore un fils de faux Dauphin qui tienne cour intime et donne royalement des audiences, comme M. Naündorff, mais ce n'est là qu'un cas particulier ; ce qui est plus significatif, ce qui me paraît même tout à fait bizarre en un temps scientifique et précis comme celui-ci, c'est la germination de toutes ces pseudo-religions qui poussent et fleurissent en plein Paris comme autant de plantes exotiques.

Ce n'était pas assez du « salutisme » de miss Booth, et l'Armée du Salut n'était, paraît-il, point suffisamment agressive; voici le bataillon des théosophistes qui entreprend de conquérir la patrie de Voltaire. Le théosophisme, dont un reporter du *Matin* nous annonce l'importation, n'est pas une nouveauté à tout prendre, et Swedenborg et Saint-Martin, « le philosophe inconnu », et madame de Krudener furent, il y a longtemps, des théosophistes. Mais les nouveaux venus ont cela de très original qu'ils n'entendent pas révolutionner les masses et ne s'adressent qu'à une élite de

raffinés. Les chefs de ce théosophisme nouveau, qui a son *Moniteur* et ses soldats, sont un certain colonel américain nommé Olcott, un brahme hindou, — quelque « bon brahmane » dont on ne nous dit point le nom, — et une dame russe, madame Blavatsky.

Madame Blavatsky est la madame de Krudener de cette secte nouvelle. C'est elle qui révèle les arcanes célestes et explique, dans une revue spéciale, les délices du dédoublement de l'être humain : — la *partie astrale* de notre individu pouvant sortir de nous-même comme un parapluie de son fourreau et se mettre à marcher, à l'état *astral*, devant notre être corporel stupéfait et stupéfait à juste titre. Cet *homme astral* est, j'imagine, ce qu'Emmanuel Swedenborg appelait, en son temps, le *mental*.

Balzac, que toutes ces excentricités de l'esprit humain attiraient si fort et qui fut quelque peu swedenborgiste, aurait certainement donné dans le théosophisme, en spectateur, sinon en sectaire. Madame de Balzac, elle aussi, comme madame Blavatsky, se laissait gagner par le mystérieux attrait de l'inconnu. La femme russe et, à vrai dire, la Russie aiment passionnément le mystère. Un souffle d'idéalisme étrange passe sur ce peuple vierge, et c'est dans ses steppes qu'on trouverait, après l'Amérique, le plus grand nombre de sectes singulières et de religions étonnantes. Le théosophisme, tel qu'on va essayer de l'implanter à Paris — à Paris, terre sceptique ! — me paraît ainsi une sorte de bouddhisme qui aurait traversé le pays du nihilisme.

Ah ! soif du merveilleux, appétit de l'incompréhen-

sible! Tu feras toujours tressaillir, au fond de l'être humain, je ne sais quelles fibres mystérieuses! Ce siècle a beau, sous ses yeux, voir des miracles scientifiques, expliqués par A plus B, il n'en éprouve pas moins la tentation, le prurit du miracle. Il lui faut de l'insaisissable, et un devin habile qui lira dans la pensée des gens, comme le fait, paraît-il, cet Anglais de passage à Paris, M. Stuart Cumberland, attirera, passionnera cent fois plus la foule qu'un musicien qui jouera ses mélodies ou qu'un poète qui récitera ses vers.

Mistral, par exemple, est à Paris — une des figures de ce temps-ci, Frédéric Mistral, un homme qui incarne une race, un chanteur qui, dans ses vers, a fait passer l'âme même de son pays — et Mistral fait certes moins de bruit que M. Stuart Cumberland. Le thaumaturge a plus d'attrait que le poète de *Mireille.* J'ajoute que je ne compare pas autrement Frédéric Mistral à M. Stuart Cumberland.

Qu'est-ce donc que M. Cumberland? C'est un gentleman correct, un observateur adroit, saisissant rapidement dans l'œil de tout individu le *mental* dont parlait Swedenborg et devinant, avec un bonheur inouï, la pensée de celui qu'il interroge. J'ajoute que cette pensée, pour être saisie au vol par M. Cumberland, a besoin d'être dirigée vers un objet matériel. Il faut que le sujet de l'expérience — car on est un sujet dès qu'on se prête à l'aventure — pense à quelque chose de déterminé, de précis, et, autant que possible, de présent : par exemple à la montre du voisin (ceci dit sans sous-entendu malveillant), à l'éventail d'une dame, à la clef d'une caisse, à une bague, à une chaîne. M Cum-

berland devine parfaitement que vous souhaitez que l'éventail de madame A... passe aux mains de madame B... et que l'alliance de madame B... aille au doigt de madame A... La divination se borne à ces expériences matérielles, qui sont déjà, on l'avouera, fort extraordinaires.

Et, en vérité, M. Cumberland devine ! Et il déchiffre votre pensée sous votre front, rien qu'en y apposant sa main ! Connaîtrait-il les belles recherches du docteur Luys sur les localisations cérébrales?

On a essayé d'expliquer le fait par une extrême sensibilité, une supra-sensibilité des doigts de M. Cumberland. Mais, quelque sensibilité que notre Anglais possède, il ne saurait toucher de la main une pensée. Je crois plutôt à une prodigieuse habitude du regard humain, au moindre signe saisi avec une rapidité étonnante, et aussi sans doute à un de ces calculs de probabilités dont nous parle M. Joseph Bertrand dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*. M. Cumberland doit se dire que l'œil de tel ou tel spectateur s'étant porté, depuis le début de la séance ou tout simplement depuis un moment, sur tel ou tel voisin, il y a de grandes chances pour que la chaîne du voisin ou l'éventail de la voisine ait plus spécialement attiré le regard du *sujet*. Et de là à deviner, par le moindre coup d'œil attrapé au passage, la velléité, le désir de celui que M. Cumberland interroge, il n'y a peut-être qu'un pas.

Au total, je ne cherche rien à expliquer. En pareille matière — puisqu'il ne s'agit ni de science ni de merveilleux, mais tout simplement d'un don cérébral tout

particulier — le mieux est de se laisser aller à admirer, sans la définir, l'habileté du nouveau venu. M. Cumberland est un spécialiste qui va stupéfier tout Paris, quoiqu'il se trompe quelquefois, ne tombe pas toujours juste et soit incapable de deviner une pensée réelle. Mais, pour tout dire, la science qui n'envoie pas d'invitations aux autorités compétentes et incompétentes, qui opère chez elle et sans bruit, fuit le tapage et la charlatanerie, la science pure, nous fait assister à bien d'autres merveilles, explicables, celles-là, certaines, tangibles, et qui — chose singulière — se heurteraient facilement à des incrédules, tandis que le moindre jongleur, s'il est artiste, rencontre, par milliers, des croyants.

N'est-il pas plus extraordinaire, pour ne citer que deux faits, de voir non pas une pensée devinée sous un crâne, mais transmise à travers une cloison ? N'est-il pas plus stupéfiant de se dire qu'une idée implantée dans un cerveau y restera à l'état latent pour germer et s'épanouir tout à coup, à l'heure dite, quand celui qui l'y aura déposée le voudra, l'aura décrété ?

C'est pourtant ce qui arrive. On dit à une hystérique endormie (le mot est inexact, elle ne dort pas) : « Demain, à telle heure, à midi, par exemple, tu iras à tel endroit et tu diras ou feras telle chose ! » Revenue à elle, l'hystérique n'a aucun souvenir, aucune conscience de ce qu'on lui a ordonné. Elle reprend sa vie accoutumée, va, vient, travaille, s'endort le soir, se réveille le lendemain matin, ne pense aucunement à l'ordre prescrit. Midi sonne. Alors machinalement, sans que sa volonté y soit pour rien, elle va à l'endroit désigné

et accomplit fidèlement, en automate obéissant, ce qu'on lui a commandé. On lui aurait dit : « Tu auras un couteau et tu frapperas ! » elle aurait un couteau et elle tuerait.

Il y a là, soit dit en passant, un redoutable problème sur la responsabilité en matière criminelle.

Et ce phénomène purement scientifique, mais qui réalise ainsi, avec une étrange réalité, les drames du magnétisme prêtés par le roman d'aventures à un Cagliostro, n'est-il pas plus étonnant cent fois que les expériences de M. Cumberland ?

M. Cumberland peut-il dicter, à distance, un ordre à une femme séparée de lui par une ou deux pièces ou par un plafond ? Non, sans doute. Et pourtant cette transmission de pensée, on la peut pratiquer tous les jours en certaines cliniques où la science seule a ses entrées et qui ne s'adresse nullement à la stupéfaction des badauds. Quand je dis badauds, je n'entends blesser personne. La badauderie est une qualité. Elle est la sœur cadette de la curiosité, qui est une vertu.

Une vertu... quand elle est bien entendue, sans doute. Le curieux, en effet, est au savant ce que l'amateur est à l'artiste.

Laissons M. Cumberland à ses expériences et madame Blavatsky à son théosophisme. En fait de curiosités, nous avons à Paris des ventes intéressantes et de vrais régals d'amateurs.

C'est la belle saison pour l'Hôtel Drouot, et le chroniqueur même de l'Hôtel, M. Paul Eudel, en profite pour une vente qui a son caractère tout spécial et intéresse

précisément l'histoire de notre manière de vivre. M. Eudel, qui est devenu écrivain parce qu'il était collectionneur. avait depuis quinze ans collectionné, entre autres choses, l'argenterie ancienne. On n'en trouve plus guère. C'est sur l'argenterie que l'influence des révolutions s'est le plus souvent fait sentir. Sous Louis XIV, dans un magnifique élan de patriotisme, mais dans un sentiment peu réfléchi d'art et d'économie, le roi fit fondre à la Monnaie pour dix millions d'argenterie, dont il tira trois millions de valeur brute. Et ses gentilshommes l'imitèrent. Des édits royaux les y forçaient, d'ailleurs. Les merveilles de ciselure des vieux orfèvres servirent à payer le pain noir des soldats de Denain! Sous Louis XV, mêmes sacrifices. Le creuset dissout, avale des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Quand ce n'est pas le besoin d'argent, c'est la peur qui s'en mêle : les familles portent, effrayées, leur vieille argenterie à la fonte. Il en restait encore, de cette vieille argenterie patriarcale, lourde et solide, parfois d'un travail admirable et que remplacent aujourd'hui les fantaisies américano-japonaises, les *martelés* de Tiffany ou le ruolz de Christofle, lorsqu'en 1848 il y eut une panique telle, que presque tout disparut.

Vingt-deux ans plus tard, au moment du siège de Paris, même effroi et mêmes envois d'argenterie à la Monnaie. On s'étonne qu'après de telles aventures une seule pièce ait pu subsister. Combien de gens, pour vivre, de septembre 1870 à juin 1871, portèrent leurs couverts, leurs huiliers, leurs joyaux de famille au creuset! On voyait alors, quai Conti, un pauvre vieux bonhomme en cheveux blancs apporter, de semaine en semaine,

quelque pièce d'argenterie. C'était le père Gagne, le pauvre diable prophète et poète de l'*Unitéide*. Ce dépècement de ses tiroirs le faisait vivre. On apporta, un jour, une masse d'argenterie très ouvragée, mais d'un goût douteux, du Louis XV anglais et battant neuf : c'était l'argenterie de M. de Persigny. A la fonte! A la fonte aussi, plus tard, les argenteries de certains ministères conservées par les *argentiers* de l'État, l'argenterie de la Légion d'honneur, où se trouvait une quantité considérable, imprévue, de petites cuillers à dessert. La Commune fondit, avec ces argenteries et les orfèvreries de quelques églises, pour un million cinq cent mille francs de monnaie. C'est ainsi que disparaissent les œuvres d'art aux heures de doute et de crise.

M. Eudel, qui ne se doutait guère de sa vocation de *curieux*, se rappelle avoir accompagné, au lendemain de Février, sa mère chez un orfèvre, qui lui acheta au poids — c'est-à-dire pour rien — une splendide soupière et deux flambeaux merveilleux. C'est à cette époque que M. le baron Jérôme Pichon, le premier amateur d'argenterie, commença sa collection, dispersée trente ans plus tard, en 1878. Son raisonnement était des plus simples : « J'achète des pièces artistiques au prix de leur valeur intrinsèque. Que puis-je risquer? » Quelques années après, la hausse commença. M. Pichon donnait alors des plus belles choses leur valeur au poids, environ 200 francs le kilogramme, plus une petite somme pour la *façon*. Ainsi une écuelle qui vaudrait aujourd'hui 5,000 francs était achetée par lui 300 francs, plus 30 à 40 francs de façon. Que risquait-il, en effet?

En 1878, le baron Pichon venait de perdre sa femme,

et il avait un règlement de compte à faire avec ses enfants. Il résolut de réaliser sa collection et fit appeler Mannheim, l'expert, pour le prier de s'occuper de cette vente à l'amiable. Le baron Gustave de Rothschild vint au quai d'Anjou et, après un examen attentif de toutes les pièces, offrit en bloc 160,000 fr. Le président de la Société des Bibliophiles français répondit qu'il désirait de sa collection 170,000 fr. On ne put se mettre d'accord séance tenante.

Quelques jours après, Mannheim allait chez M. Gustave de Rothschild lui dire que le baron Pichon avait réfléchi et lui laissait sa collection au prix offert.

— Si le baron Pichon a réfléchi, répondit M. G. de Rothschild, j'en ai fait autant de mon côté et je refuse!

La collection fut vendue. Elle produisit 245,000 fr., et le prince Demidoff, à lui seul, acheta pour 80,000 francs de cette argenterie. Plus tard, le peintre Antoine Vollon fit l'acquisition, à la vente Demidoff, d'aiguières et de cafetières qui provenaient, je crois, de la collection Pichon, et nous retrouverons, quelque jour, ces orfèvreries dans quelque toile du maître. J'avoue même — dussè-je me faire lapider par les collectionneurs — que je préférerais une aiguière de Vollon à celle d'un orfèvre au poinçon illustre.

C'est le baron Pichon qui avait enlevé à la France cette chocolatière et lampe à esprit-de-vin en or, deux des rares pièces en or connues, les seules, avec quelques autres, qui avaient pu traverser indemnes les temps de crise et de fonte et qui sont les *clous* de la collection Eudel. Elles avaient été rapportées de Russie en France par un prince Kourakin. Le prince Demidoff les avait

emportées à San Donato. C'est là que M. Paul Eudel alla reconquérir, non sans difficultés, la chocolatière.

Ne riez pas des transes, des angoisses des collectionneurs. La Bruyère a beau se moquer de Diognète, qui emploie son bien et sa vie à compléter la suite d'empereurs romains interrompue, ou de Démocède, qui gémit, depuis vingt ans, de n'avoir pas certaine gravure de Callot, il est certain que, — quel que soit le collectionneur qu'il ait voulu viser, le P. Ménestrier ou M. de Beringheim, ou encore M. de Gaignières, écuyer de mademoiselle de Guise, — Diognète et Démocède aimaient leurs médailles et leurs estampes comme la grande Mademoiselle pouvait aimer Lauzun, avec passion, folie, frénésie, comme on aime quand on aime vraiment. Le cœur de M. Eudel lui battait fort, à San Donato, quand il vit, en 1880, mettre sur la table la chocolatière d'or au poinçon d'Étienne Baligny. Après un feu roulant d'enchères, deux amateurs restaient seuls à pousser : un marchand de Paris, nommé Perdreau, et M. Eudel. Entraînés par l'ardeur de la lutte (l'amour-propre, en pareil cas, se mêle toujours, un peu à l'amour), qui sait jusqu'où les deux rivaux auraient pu aller? Mais l'historien de l'Hôtel Drouot et l'érudit lettré qui a étudié le *Langage Nantais*, eut une inspiration soudaine :

— Achetez-la, la chocolatière, dit-il en se penchant à l'oreille de M. Perdreau, mais à la condition que vous me la revendrez ensuite !

Je recommande le moyen aux habitués de l'Hôtel des Ventes. Le marteau du commissaire-priseur tombait quelques secondes après et M. Eudel donnait à son concurrent deux mille francs de bénéfice pour racheter cet

admirable spécimen dont on lui offrait — le lendemain — mais sans le séduire — cinq mille francs de plus.

De telles collections, des collections admirables comme celles de M. Double ou de M. Spitzer, qui est incomparable, vous guérissent de la manie de rien acheter. A quoi bon, en effet? On sera toujours écrasé par ces merveilles.

Mais, comment, et pour quelles raisons, quand on est un curieux passionné, un amateur *innamorato*, se sépare-t-on de sa collection? Est-ce par lassitude? Est-ce par spéculation?

Les motifs d'ordinaire sont plus compliqués que cela. M. Eudel, par exemple, vend ce qu'il a par désespoir de ne plus pouvoir acheter ce qu'il n'a pas. En effet, tout amateur est comme guigné, couché en joue par les marchands. On sait de quelle branche de la curiosité il s'occupe et, quand on lui présente un objet qui rentre dans sa « spécialité », on lui tient très cruellement la dragée haute. Il y a eu des temps bibliques pour les collectionneurs où Sauvageot et le cousin Pons, et, sans aller plus loin, M. Eudel lui-même trouvaient pour cinquante francs de plus que le poids, soit environ 500 francs, des flambeaux de Lehendrick, élève de Thomas Germain, qui valent peut-être 5,000 francs aujourd'hui. Et ce temps fabuleux ne date que de 1865. En dix-neuf ans, la curiosité, l'amour, la frénésie du bibelot, la passion de l'œuvre d'art, ont fait de tels progrès, que pareille aventure est aussi improbable que les millions de Monte-Cristo.

Donc voilà un amateur qui vend ce qu'il possède

parce qu'il n'espère plus tout posséder. Passion limitée, passion décapitée. Dès que M. Eudel jetait son dévolu sur une pièce quelconque, soit à l'Hôtel des Ventes, soit chez les marchands, comme on savait qu'il *faisait* l'argenterie ancienne (c'est une manière de parler), l'objet convoité prenait immédiatement une valeur qui lui en rendait l'acquisition impossible. Il fit alors, ayant étudié l'argenterie française, dessiner par Giraldon et graver par Dujardin les principales pièces de sa collection, écrivit en tête de ces gravures une histoire rapide et savante de notre argenterie nationale, donna le livre à Quantin, qui l'imprima artistiquement, sous ce titre *Soixante planches d'orfèvrerie* — un recueil superbe — et, certain de conserver désormais l'image même, le spectre, si l'on veut, de sa collection, il se décida à voir se disperser au vent des enchères ce qu'il avait recueilli.

Dans cette exposition qui aura été l'événement parisien d'hier, j'ai surtout noté, parmi les aiguières aux armes de Bragance, l'écuelle de la collection Double, le bougeoir au blason d'un d'Aurelle de Paladines, un curieux gobelet seigneurial surmonté d'un moulin à vent portant un cadran doré, travail hollandais du dix-huitième siècle. A l'époque des vendanges, le seigneur, suivant les vieilles traditions flamandes, faisait, en soufflant dans le tuyau, tourner l'aiguille du cadran, qui, en s'arrêtant, indiquait le nombre de gobelets de vin nouveau qu'il devait boire. Or, le cadran porte, entre autres, le chiffre XII. C'était un nombre assez respectable de gobelets qu'il fallait boire lorsque l'aiguille s'arrêtait sur ce chiffre. En buvant à la santé

des autres, le seigneur, gorgé de vin doux, pouvait, je pense, faire parfois tort à sa propre santé.

Autre curiosité : une épée de cour avec poignée et coquille ciselées, à trophée et ornements, fusée tressée de fils d'argent, fourreau blanc et agrafe en argent, faite sous Fouache, vers 1775. Regardez-la bien : c'est l'épée de Ravel, le comédien Ravel, celle dont il se servit pour jouer les rôles de marquis, au début de sa carrière. Elle avait été achetée en 1881, à la vente du vieux comique mort. Chose bizarre : le poinçon de décharge est une tête de singe.

Enfin voici qui, sans grande valeur artistique peut-être, a une valeur historique considérable. C'est le cachet de Carrier. Il porte les lettres J. C. entrelacées — J. C., Joseph Carrier — surmontées d'un bonnet phrygien au sommet d'une pique sortant d'un faisceau de licteur. Deux drapeaux de chaque côté du cachet. En exergue : *République Française*. Au bas, deux branches de chêne.

C'est à Nantes même, entre les mains d'un brocanteur de la place de Bretagne, que M. Eudel, qui est Nantais, a trouvé ce cachet du terrible proconsul. Le collectionneur était entré, par hasard, en flânant dans la boutique. Après lui avoir montré cette pièce, le brocanteur dit qu'il l'avait acheté, ce cachet de Carrier, vers 1842, à la mort de Bachelier, l'ancien président de la Commune révolutionnaire de Nantes, mort comme un chien après avoir vécu comme un loup. Le marchand ajoutait que le Musée archéologique avait grande envie de cette sinistre relique, mais les administrateurs n'y voulaient pas mettre le prix et à moins de 250 francs ce

cachet ne sortirait jamais de sa boutique. C'était cher, mais le collectionneur n'hésita pas. Il prit le cachet et fit bien. M. Parenteau, conservateur du musée, lui a souvent offert un bénéfice sur cet objet, qu'il *filait* depuis longtemps, comme on dit en termes de police et de curiosité, et qu'il espérait avoir, de guerre lasse, à bas prix chez le brocanteur. Benjamin Fillon a communiqué jadis à M. Eudel des documents historiques, portant sur de la cire rouge l'empreinte de ce cachet. On ne saura jamais les ordres terribles qu'il a donnés, car l'Auvergnat Carrier signait peu et se servait beaucoup de ce sceau pour expédier ses arrêts.

Un chiffre : J. C. Un cachet ajouré, une pièce curieuse, mettant sa note tragique et comme une tache sanglante dans une collection d'orfèvrerie ancienne, voilà tout ce qui reste des noyades et des exécutions de la place du Bouffai. Et ce cachet a pourtant failli s'abattre comme un coup de mort sur le bisaïeul de celui qui écrit ces lignes!

Le père de mon grand-père maternel était, à Nantes, porte-drapeau de sa section. Sa femme, vieille patriote croyante, allant à la messe tandis que son mari allait au combat contre Cathelineau, gardait chez elle, au su et vu de tout le monde, un christ avec du buis bénit. Carrier l'apprit. Ordre au porte-drapeau Gillet d'avoir à enlever son christ de sa demeure.

— Il ne gêne personne, répond le Nantais. Il restera où il est!

— Eh bien! dit Carrier, qu'on enlève à la fois l'image et l'homme!

Le grand-père dont on débattait ainsi le sort était

malade, déjà moribond, et quand les envoyés de Carrier poussèrent la porte du logis, voilà ce qu'ils aperçurent : une femme de quarante ans, très grande, debout au chevet de son mari mort et, autour du lit, cinq enfants, quatre garçons et une fille, agenouillés et priant sous le buis vert et le drapeau tricolore.

— Ordre d'emmener le citoyen.....

Mais les hommes de Carrier s'arrêtèrent étonnés.

Car la Bretonne, que je n'ai point connue, la bonne maman Mémé dont on m'a si souvent dit l'histoire, dressant sa haute taille, et montrant fièrement le mort :

— Celui qui est là, fit-elle, était un bon patriote qui serait mort pour son pays, comme ces enfants-là (elle montrait ses fils) le feront demain s'il le faut. Allez dire au citoyen Carrier qu'il n'y a plus ici à arrêter que ces petits et moi. Je suis bonne républicaine, mais, tant que je serai là, on ne touchera pas plus à ce christ qu'on n'aurait, du vivant de Gillet, touché à son drapeau. Avez-vous bien compris, mes gars? Maintenant laissez-nous prier!

Les gars avaient compris.

On me dit que Carrier haussa les épaules. La mort avait atteint l'entêté sans lui. Le proconsul épargna la femme.

Parmi ces quatre enfants dont la mère bravait ainsi la guillotine, il y en avait un qui devait mourir à Wagram, capitaine des grenadiers de la garde, décoré de la main de l'Empereur. J'ai là sa croix au bout d'un ruban pâli. La petite fille, agenouillée sous le christ qui ennuyait Carrier, allait épouser un fabricant de porce-

laines nommé Dupré. C'est la mère de Jules Dupré et de Victor Dupré, tous deux célèbres, un grand artiste et un paysagiste de talent, écrasé sous la gloire de son frère.

Quant à Bachelier — l'ami de Carrier, qui conservait si précieusement le cachet marqué J. C. — lorsque le vieux terroriste mourut, une seule personne suivit son convoi, et (ironie de la destinée) c'était un avoué du pays, en l'étude de qui Bachelier était venu plusieurs fois : — c'était Louis-Jacques Faureau, député légitimiste de Nantes en 1848.

Le royaliste avait eu peut-être les confidences de cet homme et, au fond de cette âme sombre, sans doute avait-il vu luire, comme une flamme non éteinte après tant d'années, l'amour, l'âpre, le farouche, le furieux amour de la patrie.

Et celui que la police impériale devait traquer plus tard comme un fidèle du comte de Chambord avait ainsi escorté la bière du compagnon de Joseph Carrier.

XIV

Paris-Artiste

2 mai 1884

Le matin, à l'aube, une tête qui tombe. A dix heures une exposition qui s'ouvre. Le *Vernissage*, un jour d'exécution publique ! A-t-on jamais inventé mieux, en fait d'antithèses parisiennes? Campi exécuté, et Salon ouvert.

Donc Paris, cette semaine, appartient tout entier aux peintres. C'est leur rente de renommée annuelle. Le premier soleil d'or de mai se monnaye pour eux en rayons de gloire. *Au may! Au may!* Ils sont même si habitués à confisquer l'attention publique à pareil moment qu'ils se plaignent fort, à l'heure où nous sommes, que le Parlement ait ajourné au 4 mai les élections municipales qui, d'ordinaire, se font en janvier. Un correspondant de l'*Indépendance belge*, qui se fait l'écho de ces griefs, le dit tout net : peintres et sculpteurs sont mécontents.

« La chronique électorale, comptes rendus de réunions et circulaires compris, prend dans les journaux une place considérable que les artistes regardent volon-

tiers comme leur étant due. » Ils entendent, du reste, à vrai dire, que tout leur est dû. Lorsque le gouvernement s'avise d'organiser une exposition nationale tous les trois ans et décide qu'elle aura lieu en mai, l'Association libre des artistes crie tout aussitôt à la concurrence déloyale. Et, à peine cette Association s'est-elle établie, groupée, formée en comités, elle devient tellement difficile, paraît-il, sur le choix des tableaux qu'elle admet, que tout aussitôt se forme une Société nouvelle, dites des Indépendants, pour ne point s'appeler, comme au temps jadis, le Salon des refusés, et le premier article statutaire que votent ou décrètent ces indépendants farouches est celui-ci : « Sera refusée toute œuvre qui pourrait nuire à la prospérité de l'Association! »

Ce qui est certain, c'est que le peintre — les sculpteurs faisant bande à part et se rapprochant plutôt des mœurs des artisans, tout en étant souvent plus artistes que les peintres — le peintre est une puissance dans la société nouvelle. La peinture est devenue une des branches les plus productives et les plus florissantes de notre industrie nationale. Dans le dictionnaire des professions courantes, la liste des artistes peintres ne tient pas moins de dix-huit colonnes de l'almanach Bottin, trois colonnes de plus que les menuisiers en bâtiment et quatre de plus que les merciers en détail. Dans le nombre il se glisse, il est vrai, quelques photographes, mais ce sont, parfois, les plus *artistes*.

J'aime à croire que toute cette industrie prospère. Dans le nombre, il est bien encore quelques originaux ou quelques entêtés qui s'obstinent à prétendre que leur

art est un art et qui s'inquiètent beaucoup plus de la satisfaction de leur propre conscience artistique que du tapage du Salon, des succès de la camaraderie ou des médailles d'encouragement. Ceux-là sont des exceptions qu'on serait tenté volontiers de trouver ridicules si elles n'étaient pas aussi admirables. Les auteurs se soucient avant tout du succès argent comptant. La faute, du reste, n'en est pas à eux, mais à un temps qui juge du mérite des œuvres sur la quantité d'argent qu'elles produisent. C'est la Renommée en gros sous, mais je ne vois pas qu'on en respecte beaucoup d'autres. Lorsque Théophraste Renaudot, le grand aïeul du journalisme contemporain, rendit le dernier soupir, son historien, M. Gilles de la Tourette, rapporte que Guy Patin, l'ennemi du pauvre gazetier, écrivit : « Le vieux Théo-« phraste Renaudot mourut ici, le mois passé, *gueux* « *comme un peintre.* » Guy Patin ne pourrait plus, aujourd'hui, se servir de l'expression qui lui plaisait.

Le peintre moderne n'est plus *gueux*, et peu s'en faut qu'il ne promène à travers notre société compassée et nettement cataloguée un faste digne de Rubens et une hauteur de gentilhomme à la Velasquez. C'est, du reste — et malheureusement — par les côtés extérieurs plus que par ses œuvres qu'il ressemble à ces superbes aînés.

Toujours est-il que, dans ce Paris où se mêlent et se heurtent tant de Paris divers, le *Paris-Artiste* forme un Paris tout à fait spécial, original, curieux, très particulier, très intéressant et qu'on aimerait à saisir sur le vif. Les habitués du *Vernissage* l'ont vu passer hier, à travers les salles encombrées, ce Paris du ciseau ou

de la palette, séduisant, gai, heureux, tapageur, dans tout le bruit et tout l'éclat d'une *Ouverture*. Il était là, sous ses incarnations multiples, saluant, salué, complimenté, poussé vers ses propres œuvres, distribuant des poignées de main, recevant, devant son œuvre baptisée par le succès, des compliments en guise de dragées ; il passait, repassait, s'étalait devant ses tableaux ou ses statues; il humait, avec la poussière de la cohue, l'encens banal de ces : « *Bravo! Très bien! Admirable!* » allumé, dans des cassolettes qui ont déjà servi. C'était le *Paris-Artiste* en représentation, en gala et comme à la parade, la surface, le masque, le *vernis* de *Paris-Artiste*.

Mais on rêverait de l'étudier chez lui, loin de la pose en public ou du sourire de sortie, loin du festival officiel, dans le déshabillé du labeur ou le veston de travail de tous les jours. Et c'est là qu'il est amusant et attirant, ce Paris spécial et sympathique dans la multiplicité de ses efforts, la germination de ses rêves, l'esprit ou le talent de ses personnalités disparates!

Il y a, à vrai dire, trois Paris dictincts dans le *Paris-Artiste*. On pourrait, sur le plan de Paris, tracer trois îlots séparés qui délimiteraient presque rigoureusement ces trois Paris-là.

Il y a : la *Rive Droite*, qu'on pourrait appeler, si l'on y trouvait trace d'École, l'École du quartier Pigalle; la *Rive Gauche*, ou École du Luxembourg, et l'*Avenue de Villiers*, ou École du Bank-Note.

Je me sers là d'un mot parfaitement impropre, du reste, et il n'y a nulle trace en ces trois sections artistiques

d'école plus spéciale à un quartier qu'à un autre. Chacun y tiraille à sa guise et fait, comme il ferait le coup de feu, le coup de pinceau à sa fantaisie. Et pourtant ces trois Paris très particuliers ont une physionomie parfaitement distincte. Ce sont comme trois provinces différentes d'un même pays. La *Rive Gauche* est plus laborieuse et plus simple, la *Rive Droite* est plus tapageuse et plus *moderniste*, pour parler comme on y parle, l'*Avenue de Villiers* est plus cotée et, pour dire le mot, plus *chic*. La *Rive Gauche* subit encore, peu ou prou, l'influence de l'École des beaux-arts; la rue Bonaparte, où l'on enseigne, n'est pas très loin de la rue d'Assas et de la rue Notre-Dame des Champs, où l'on travaille. La *Rive Droite* serait plus facilement réaliste, impressionniste, et « le *plein air* » emplit Montmartre. L'*Avenue de Villiers* est plus correcte, plus mondaine, tout à fait *selected*, et l'art s'y traite avec la rigueur élégante d'une maison de banque.

On pourrait presque dire qu'il y a plus de sculpteurs sur la *Rive Gauche* et plus de peintres sur la *Rive Droite*. Le sculpteur est le mâle du peintre. Il travaille comme un manœuvre, pétrit de la terre comme un maçon la gâcherait, et lutte à la fois, dans une atmosphère humide, contre l'idéal qu'il poursuit et contre les rhumatismes qui l'atteignent. Rue d'Assas, non loin de la demeure de Michelet, je sais toute une cité de sculpteurs qui donne à elle seule la physionomie du Paris-Artiste de la Rive Gauche : une double enfilade d'ateliers au rez-de-chaussée, et dans ces ateliers, travaillant, se colletant avec la glaise ou le marbre, Falguière, Paul Dubois, Degeorge, Delaplanche. C'est

là qu'est née la *Diane* du Salon de cette année, que Dubois a sculpté son tombeau de Lamoricière et cherché, dans des esquisses multipliées, son hardi *Connétable* pour le château de Chantilly. Rue d'Assas, les sculpteurs ont toujours vécu ; l'atelier de David d'Angers était là, et, sur le pas de sa porte, on pouvait voir le vieux Rude fumer sa pipe sans façon. Un passant eût pris pour quelque grognard devenu portier cet homme en calotte de velours et la pipe à la bouche — un des immortels de ce siècle, le grand maître Rude !

Avec ces sculpteurs, rue d'Assas, travaille un peintre, M. Stéphane Baron. D'autres habitent près de là, Delobbe, Dehodenc. Ils ont, pour se reposer, entre deux séances, les allées du Luxembourg, et pour modèles les petites Italiennes de Rome ou des Calabres qui jouent à la *morra*, le soir, en plein air, dans une des ruelles du quartier Saint-Victor.

La grande rue artistique de la *Rive Gauche*, c'est la rue Notre-Dame des Champs, la rue silencieuse avec ses grandes maisons hautes, ses couvents, et ses rues transversales où je revois toujours errer, rôder l'ombre de Sainte-Beuve : le scupteur Chapu y habite et Paul Baudry aussi, laissant, de temps à autre, sortir de son atelier quelque œuvre de maître délicat et charmeur comme cette *Psyché* qu'il expose chez Petit, toute blanche, frisonnante, amoureuse et se rapprochant de l'Amour avec un mouvement délicieux, dans ses voiles blancs d'épousée. M. J.-P. Laurens, M. John Sargent, le portraitiste de madame Gauthereau, et M. Lecomte du Nouy sont voisins, logés dans une même maison,

vaste comme une caserne. Rue Notre-Dame des Champs, M. Bouguereau a son atelier et M. Philippoteaux y peint ses batailles, non loin de la demeure de F. Lix.

C'est dans cette rue même que s'ouvre le passage Stanislas, où Carolus Duran habite dans le même bâtiment que M. L. Matout. — Vaste atelier que connaissent tous les Parisiens, cet atelier de Carolus, et que les étrangères vont visiter, le jeudi, avec des curiosités admiratives. Carolus Duran, dans l'atelier de jeunes femmes qu'il a ouvert et où Henner, un moment, enseigna avec lui, est tellement adoré par ces enthousiastes — qui n'oseraient pas d'ailleurs lui adresser la parole autrement qu'en tremblant — que l'une d'elles collectionnait ses bouts de cigarettes, le moindre papelito qu'il jetait en entrant, comme elle l'eût fait de croquis précieux.

Boulevard d'Enfer, dans des ateliers qui ne visent guère au *japonisme* à la mode, bûchent hardiment ces sculpteurs qui s'appellent Hiolle, Marqueste, Chatrousse.

Rue Vavin, Bartholdi a achevé son *Diderot*, et Parrot, Paul Flandrin, peignent l'un ses portraits, l'autre ses paysages classiques, à deux pas d'autres sculpteurs, Allouard, Albert, Lefèvre.

Encore un coup, la *Rive Gauche* est laborieuse, sacrifie peu à la mode. M. Français y regarde, boulevard Montparnasse, pousser les premières feuilles, et, l'hiver fini, s'en va chercher ses paysages dans le Jura ou la Franche-Comté, comme Pointelin. Ses voisins du grand boulevard populaire, plein de guinguettes encore, à quelques pas du cimetière, sont Anker le Suisse et l'Alsa-

cien Kreyder, puis Léopold Flameng, F. Erkmann. J'en oublie plus d'un, de ces artistes de la *Rive Gauche*, et les logis y sont aménagés souvent pour des ateliers Rue de Vaugirard, M. Léon Glaize et son père travaillent dans une demeure où, je crois, a passé aussi Hamon.

Je répéterais volontiers qu'il subsiste, sur la *Rive Gauche*, une sorte de tradition classique. On y rêve encore de « grand art ». On n'y méprise pas cet art, que le *morceau* a tué : l'art de la composition, l'art du sujet, que les nouveaux venus fustigent d'un sourire et d'un nom de mépris : *peinture littéraire.*

L'Art, c'est le choix pourtant. Qui ne sait point choisir peut être un ouvrier habile, un superbe traducteur littéral d'un fragment, il n'est pas, ne saurait être un artiste dans le sens absolu du mot.

On est sur la *Rive Droite* plus indépendant, semble-t-il, qu'au delà des ponts. Le quartier Pigalle est le quartier général de la peinture militante.

Quartier Pigalle ! Je réédite là une désignation qui n'est pas juste. Le quartier Pigalle n'est autre officiellement que le quartier Saint-Georges, mais l'étiquette a prévalu et recouvre tout un coin de Paris, du boulevard Magenta à la place de Clichy, avec l'église Notre-Dame de Lorette pour limite au bas, et les moulins de Montmartre, en haut, comme dernière *avancée. Quartier Pigalle!* Sous ce titre même, M. Georges Duval vient de donner une sorte de monographie romanesque de cet *îlot* artistique, une espèce de *Vie de Bohème* en 1884. Va donc pour « le quartier Pigalle » !

Il est amusant, il est vivant, il est parisien en diable, ce quartier qui, voilà quarante ans, était une banlieue moins fréquentée qu'aujourd'hui la plaine Saint-Denis. Le peintre Diaz nous racontait qu'il avait ouvert la chasse — oui, *fait l'ouverture* — dans des fourrés remplis de lapereaux, sur l'emplacement même de la rue de Douai. Invention des artistes, en vérité, que ce quartier Bréda, ces boulevards artistiques, cette montée vers Montmartre.

Le paysagiste Michel, le précurseur du paysage moderne, avait déjà deviné Montmartre lorsqu'il allait, sabre au côté, en costume de garde national, peindre les moulins, là-haut, paisiblement, tandis que la Révolution grondait dans Paris. Aujourd'hui, c'est le peintre des lagunes et des couchers de soleil vénitiens, Ziem, qui occupe peut-être l'atelier le plus élevé de Paris. Là, au haut de la rue Lepic, presque à la crête de la butte, il s'est fait bâtir une maison singulière, zébrée de couleurs comme la devanture d'une église sicilienne et, l'herbe pelée de Montmartre sous les yeux, il évoque les visions d'Orient et les crépuscules du Lido. A côté de ses toiles, il laisse courir des oranges, jaunes ou rouges, et le coloris de leur écorce, il le fait pâlir par les couleurs de ses tableaux. Un philosophe, ce Ziem, et un maître coloriste qui écrit comme il sait peindre.

Il vit, là-haut, comme la sentinelle perdue de ce quartier d'art. Plus bas, sur les boulevards extérieurs, il pourrait frapper de maison en maison, et y trouver un peintre de ses connaissances.

Dès le boulevard Rochechouart, la colonie artistique, répandue çà et là, un peu au hasard, dans tout le

quartier, semble se grouper, et chaque logis arbore, vaste comme un cerveau de penseur, une grande baie vitrée. C'est un atelier. Quelques constructions, de loin en loin, ne sont plus même que des ateliers superposés.

Nous trouverions des peintres et des sculpteurs un peu partout dans le quartier Pigalle, mais, du côté du boulevard extérieur adossé, si je puis dire, à Paris, c'est là qu'ils sont plus nombreux, leurs ateliers se succédant en quelque sorte de maison en maison.

Rue de Laval, nous rencontrerions, en allant vers la rue de Douai, Toulmouche et Maxime Faivre. L'avenue Frochot, qui, au haut de la rue Bréda, s'ouvre coquette, derrière sa grille ouvragée, avec ses arbres et son allée grimpante qui la font ressembler à une sorte de cité anglaise de *high life* — l'avenue Frochot où j'ai vu, pendant le siège, Victor Hugo recevant Frédérick Lemaître chez Paul Meurice — est une autre cité artistique. Ferdinand Humbert et Paul Merwart, l'auteur d'un admirable portrait de madame Ackermann, y habitent, à côté de Philippe Rousseau et de Bergeret, les peintres de nature morte. Cité Malesherbes, un peu plus loin, M. Berchère travaille à ses paysages d'Orient. Le Désert dans la rue de Laval!...

Rue de Douai — sans compter les écrivains — que de noms d'artistes! Protais, Tony, Robert-Fleury, F. Reynaud, Paul La Boulaye, habitent l'extrémité de la rue, vers le boulevard de Clichy. Dans la maison d'Halévy, M. Max Glaude peint galamment ses chevaux, et M. A. Pasini a longtemps habité là un petit atelier rempli de ses fines vues de Perse ou de Venise.

Au coin de la rue La Bruyère et de la rue Notre-Dame de Lorette, un grand atelier ouvre, au-dessus des passants, sa baie aérienne : c'est celui de M. Albert Maignan. A deux pas de là est la maison de Jules Lefebvre, et, tout près, l'atelier de M. Beaumetz.

On a demoli, un peu plus haut, la petite maison de style Empire — une pendule classique encastrée au milieu de demeures modernes — qui fut l'atelier de Daubigny. *Maison de rapport* maintenant. Rue Fontaine-Saint-Georges, près de là, nous trouverions Lazerges, H. Bonnefoy, Pécrus, Gustave Colin; rue de Bruxelles, F. Barrias, E. Soldi, Gueldry, Durangel.

La place Vintimille, où l'on élèvera la statue de Berlioz, fut longtemps comme un square artistique. Protais y avait fait construire cet élégant atelier, à l'angle de la place, et Bonnat habita pendant plusieurs années, du côté de la rue de Bruxelles, la petite maison où sont entrés, pour poser devant le portraitiste, Victor Hugo, Lesseps, M. Grévy, le duc d'Aumale, le duc de Broglie, M. Camille Doucet, et combien d'autres! Bonnat a, depuis, quitté la place Vintimille pour habiter l'hôtel que lui a décoré Puvis de Chavannes.

L'hôtel! Le *petit hôtel!* Le rêve de tout rapin élève de l'École des beaux-arts aujourd'hui et de toute cabotine du Conservatoire! Nous allons le rencontrer à chaque pas, le petit hôtel, dans le quartier de l'*École de Villiers*.

Au quartier Pigalle, il est moins fréquent, ou il prend bourgeoisement l'aspect d'une maison solide.

Le boulevard Rochechouart est comme semé d'ateliers. H. Pille, Defaux, Pierre Cabanel, y demeurent.

M. Ernest Hébert s'y est fait bâtir par M. G. Scellier de Gisors, une fort belle retraite, très vaste, sans sculptures ni moulures du côté du boulevard, mais, par derrière, fort originale : une terrasse à l'italienne, un toit de briques rouges, des colonnettes autour desquelles la vigne s'enroule; on se croirait à Naples, au bord du golfe. Parfois des bouffées de musique arrivent jusque-là. Mais ce n'est ni le tambourin des tarentelles ni la chanson de Graziella : ce sont les cuivres du Cirque Fernando qui viennent troubler le peintre-poète de la *Mal'aria.*

M. Pierre Cabanel — qu'il ne faut pas confondre avec M. Alexandre Cabanel, logé rue de Vigny, au parc Monceau — habite, boulevard Rochechouart, la maison même que le cabaret du *Chat Noir* a rendue célèbre.

Une invention du poète fantaisiste et *hostelier* candidat Rodolphe Salis, ce *Chat Noir* dont l'enseigne mirifique — un matou fantastique, un chat parent du chat Mürr des *Contes d'Hoffmann* grimpant sur un tranchant de lune — attire de loin l'attention. Le *Chat Noir* aura été, pour l'*École de la Rive Droite,* ce que le café de la rue de Fleurus, tout historié de peintures, est pour l'*École de la Rive Gauche,* ce que la brasserie Andler, rue Hautefeuille, fut pour l'*École réaliste* au temps des théories de Gustave Courbet, solennellement émises dans la fumée des pipes et la mousse des bocks. Toute la jeunesse indépendante, inédite ou militante se réunit là, chez le cabaretier qui revendique spirituellement le droit de proclamer à l'Hôtel de ville « la séparation de Montmartre et de l'État ». Autour de ce

Sieyès du *Chat Noir* qui s'érie : « Qu'est-ce que Montmartre ? Rien. Que doit-il être? Tout », se groupent des rimeurs et des peintres. Un fantaisiste du pinceau, M. Willette, fils, si je ne me trompe, du colonel Villette, dont la fidélité à Bazaine est presque touchante, M. Willette, le Watteau d'un Pierrot spécial et délicat, exposera là une toile que lui a refusée le jury des Champs-Élysées absolument comme ce même jury a prié M. Jules Garnier de porter plus loin — jusqu'à l'avenue de l'Opéra — la toile où il montre le pape Borgia, et Lucrèce, et César, duc de Valentinois, regardant danser des femmes nues qui ont étudié leurs attitudes sur le groupe fameux de Carpeaux.

Le *Chat Noir* a son journal, sa littérature, son art, son école. Au fond du cabaret, derrière les verrières dépolies, il se détache, fulgurant, sur une auréole d'or, pareil à l'incarnation d'une fantaisie à tous crins, à tous poils. Cette « hostellerie », d'ailleurs, a fait pulluler d'autres cabarets gothiques dans le quartier Pigalle, et naguère, rompant avec le moyen âge, le comique Mousseau, l'acteur de l'Ambigu, ouvrait avenue Trudaine, au haut de la rue des Martyrs, une auberge normande, avec enseigne à la branche de houx, rideaux rouges, poutres au plafond, gravures d'Epinal sur la muraille blanchie à la chaux, images du Juif Errant et de Napoléon, chaise de paille et table de chêne : — l'*Auberge du Clou*, qu'il a abandonnée, après l'avoir fondée pour aller, près de l'Ambigu, créer un pareil cabaret rural, l'*Auberge des Adrets*.

Ces curiosités de Paris, qui amusent fort les étran-

gers, échappent aux Parisiens du boulevard et sont la joie du quartier Pigalle. Gérôme n'a pas dédaigné d'aller déjeuner à l'*Auberge du Clou.* Il est du quartier, Gérôme, comme Alfred Stevens, qui a fait construire, sur l'emplacement de son jardin, une rue entière et un passage portant l'un et l'autre son nom : passage et rue Alfred-Stevens. Et, comble de la gloire, mot final de la puissance des peintres, un établissement porte déjà ce nom célèbre : *Bouillon et friture Stevens!*

L'hôtel de Gérôme, aux boiseries des fenêtres peintes rouge-brun, s'ouvre sur le boulevard de Clichy, à deux pas de la place Pigalle. On entrevoit vaguement, par les fenêtres, les bibelots d'Orient qu'a rapportés le peintre de ses voyages, les armes, les étoffes, les casques, et, au fond, dans une courcelle, les grands chiens *slouguis* au pelage gris-cendré allongés comme les levriers de Frédéric II dans un des plus célèbres tableaux du maître.

Gérôme travaille là-haut, derrière cette baie vitrée, et travaille toujours, n'exposant qu'un tableau peut-être sur dix qu'il achève, préoccupé du *choix* autant que de la facture et satisfait lorsqu'il a pu rendre par la palette quelque pensée ingénieuse ou haute. Dernièrement, il achevait cette toile qu'on a pu voir à l'exposition des Mirlitons, un lion au désert regardant, immobile, le soleil se coucher dans une mer de sable. Titre : *Deux Majestés.*

— Qu'est-ce que ça, monsieur? lui demandait un de ses modèles.

— Un lion qui regarde le coucher du soleil, tout simplement.

— Je vois bien, mais (d'un ton important) qu'est-ce que ça prouve?

— Mon garçon, ça prouve que vous êtes un imbécile. Reprenons la pose.

Avant d'arriver à cet hôtel de Gérôme, nous trouverions, boulevard de Clichy, bien des ateliers. Feyen-Perrin, Veyrassat, Firmin Gérard, habitent les divers étages d'une maison immense où jadis Charles Jacques a logé et dans le rez-de-chaussée de laquelle Sarah Bernhardt, débutant comme sculpteur, avait établi son atelier. Elle venait travailler là, avant ou après les répétitions du Théâtre-Français. Le vieux Diaz, dont Feyen-Perrin occupe maintenant l'atelier, la regardait en souriant traverser la cour et il me disait, un jour, dans sa barbe grise :

— Après tout, si ça l'amuse!... Mais nous, l'art, ça ne nous amuse pas, ça nous tue !

La maison que Diaz avait fait bâtir forme l'angle du boulevard et de la place Pigalle. Elle porte encore — coquette avec ses briques rouges — son chiffre en fer forgé, au-dessus de la porte : N. D. entrelacés, *Narcisse Diaz*. Il l'avait vendue à Eugène Fromentin, qui la possédait lorsqu'il mourut.

Elle a bien perdu de son caractère pittoresque, la place Pigalle, depuis qu'autour de la fontaine que Pils a si souvent reproduite dans ses aquarelles, on a planté du gazon, établi un talus, fait presque un square. Autrefois la place avait un vague aspect de coin de Rome lorsque, accroupis sur la margelle du bassin, les modèles italiens déjeunaient là ou y faisaient la sieste. Il semblait qu'on se retrouvât au Transtevere. En

face du bassin, dans la maison qui fait l'angle de la rue Pigalle — logis qui ouvre, à chaque étage, ses fenêtres d'atelier comme de grands yeux — travaillent deux artistes qui sont l'honneur de la *Rive droite :* J.-J. Henner, qui habite aujourd'hui l'atelier de Pils, celui où Marchal s'est tué, Puvis de Chavannes, un maître entre les maîtres, dont l'atelier s'ouvre en face de celui d'Henner — et, avec eux, Busson, le paysagiste, James Bertrand, Ch. Deshayes, le Russe Harlamof.

Traversons la place en allant vers le parc Monceau. Voici tout d'abord l'atelier où travaille Vollon, invisible. Il habite je ne sais où, déjeune je ne sais quand. Si on s'avise de le vouloir aller saluer, sa concierge vous arrête. « M. Vollon est-il chez lui ? — M. Vollon n'est jamais chez lui ! » Et, seul, avec ses aiguières, ses vases de Chine, sa vaisselle d'or ou ses chaudrons de cuivre, il improvise ses chefs-d'œuvre, bouquets de fleurs des champs, poissons frais venus de la halle ou casseroles de fer-blanc.

La place Blanche traversée, nous rencontrons le logis de Gérôme. Après la maison de Gérôme vient celle de Charles Jacques, toute pleine de meubles de chêne et d'étoffes précieuses — sans compter les *moutons* et les *bergeries* que le maître animalier rapporte de Pau, où il passe les hivers.

Une succession d'ateliers, de plain-pied avec la chaussée du boulevard, en face du cimetière Montmartre dont les marronniers fleurissent, au-dessus de la parte sombre. Ce sont les ateliers de Bridgman, de V. Gilbert, de Ch. Voillemot. J'ai vu là Michel Zichy exposer son grand tableau, *la Guerre*, et Roll peindre le portrait de Jules Simon.

Avec la place Clichy finit le quartier, qui, composé du quartier de l'Opéra, du quartier Rochechouart et du quartier Saint-Georges, s'appelle, je le répète, pour le Parisien, le quartier Pigalle, et contient les espoirs ou les gloires de la *Rive Droite* et de l'*École de Montmartre*. J'en ai bien omis : depuis Carrier-Belleuse et Pelez, logés rué La Tour-d'Auvergne, jusqu'à Dupray, fidèle à son atelier de la rue d'Amsterdam, et Renoir, qui habite rue Saint-Georges.

Et la rue La Rochefoucauld! John Lewis Brown, Healy, Gustave Moreau, une des *personnalités* les plus hautes de ce temps, y habitent. Heilbuth y a demeuré longtemps, tout près du pavillon qui, dans un jardinet fleuri de lilas, abritait Félicien David. L'excellent et aimable M. Franceschi y achève, dans son atelier peuplé de bustes vivants — madame Adam, Gounod, Julia Bartet — une figure exquise, élégante, une *Fortune*, courant, fine comme une créature de la Renaissance, sur sa roue d'or, mais que nous ne verrons au Salon que l'an prochain — et encore!

Tout ce quartier — cette *Nouvelle Athènes*, comme on appelait en 1824 la rue de la Tour-des-Dames — travaille, produit, combat. C'est une ruche. Il y a bien des frelons, mais, malgré eux, beaucoup de miel. Quelles observations curieuses, en passant, je voudrais faire si je ne voyais devant moi grossir le nombre des feuillets de notre causerie! Je sais des refuges et des types ignorés dans ce monde étonnant de l'art. De ces cafés de la place Pigalle, du café Guerbois, où Manet a tant de fois affilé un de ses mots d'esprit, sont partis bien souvent des traits qui ont diverti Paris, crevé des

réputations comme des ballons trop gonflés. Un monde amer de philosophes blasés ou ratés vit autour des cellules de la ruche d'or. Jadis, rue Fontaine, s'ouvrait une crémerie — on l'eût prise, à l'extérieur, pour une boutique de fruitier — portant comme enseigne ces trois mots : *Au Père Joseph.* C'était là que vivait, avec sa femme, un vieux brave homme de restaurateur à bon marché qui avait vu, tout imberbes et bien pauvres, tant de gens aujourd'hui à l'Institut, et à qui, dans le temps, il avait paternellement fait crédit de la soupe et du bœuf. Un ami des artistes débutants, ce père Joseph, qui débouchait une bouteille de vieux vin pour boire au *prix de Rome* de ses clients ! Il n'a pas fait fortune, s'il a salué celle des autres. Il est établi rue Mansard maintenant et ne doit rien comprendre aux mœurs nouvelles des peintres *gommeux* d'à présent.

Un autre type du quartier, tout aussi spécial que le père Joseph, c'est ce vieux marchand de couleurs à qui vous donneriez dix sous dans la rue et qui a maisons à lui, tableaux de prix, esquisses de maîtres, ce qui ne l'empêche guère de colporter d'atelier en atelier sa boîte de couleurs et de pinceaux à vendre. Une puissance, cet homme-là, au temps où l'Institut décernait les médailles. C'est lui qui donnait aux membres du Jury son opinion sur les concurrents :

— M. Gervex? Un gentil garçon! Il arrivera, monsieur Cabanel! — M. Regnault? Ah ! M. Regnault! Un peu toqué, mais du talent, beaucoup de talent!

Et l'opinion du marchand de couleurs, le renseignement intime, la note attendrie à propos de la vieille mère infirme ou du jeune peintre poitrinaire influaient

sur les membres du jury, sur Fromentin, sur Picot, si bien que c'était souvent cet anonyme habile et ce collectionneur d'esquisses ramassées ça et là et qui feront un jour une belle vente; — c'était lui qui, sans y toucher, distribuait presque les récompenses et, sans être rien, disposait de tout, les influences occultes étant les plus fortes.

Après la *Rive Gauche* et la *Rive Droite*, il faut bien parler de l'*Avenue de Villiers.*

C'est du reste, en fait d'art, la caractéristique même de ce temps. École du chic et du chèque. Une élégance aimable, un luxe savant, des recherches raffinées dans le bibelot. Beaucoup d'art dépensé dans l'art de « paroistre ». La place Malesherbes, où rit entre les marronniers verts la statue un peu grêle du bon Dumas, est comme le centre de cette ville choisie. C'est là qu'en face du monument que M. Gaillard, le raffineur, fait élever sur le modèle du château de Blois — le Château-Gaillard — s'élève le vaste hôtel de Meissonier, au coin du boulevard Malesherbes. Galeries immenses, intérieur de cloître, plafonds hauts comme une abbaye. Au sommet, une palette géante sculptée dans la pierre. Le petit hôtel voisin, rue Legendre, qu'ont habité tour à tour Édouard Detaille et de Neuville, appartient aussi à Meissonier.

Le sculpteur Christophe (j'ai oublié Aimé Millet boulevard des Batignolles) est un des hôtes encore de la place Malesherbes. Tout près de là, à côté de l'atelier de Saint-Marceaux, porte à porte, le pauvre Louis Leloir avait le sien, voisin de l'hôtel de F. Chaigneau. Presque

à chaque pas, dans l'avenue de Villiers, on pourrait tracer un nom connu sur un·portail sculpté. C'est Barrias, c'est Duez, c'est G. Dubufe, avec ses vitraux persans, c'est l'hôtel de Sarah Bernhardt, « *artiste dramatique, sculpteur-statuaire* », dit le Bottin, l'hôtel célèbre dont le lierre poudreux et le grand store gris semblent maintenant pendre tristement. Quel est ce valet de pied en livrée bleue, à collet bleu de ciel, qui attend, superbe, à la porte d'un hôtel brique et pierre, avec deux énormes lanternes de fer forgé ? C'est un domestique à la livrée de M. Munkacsy, et ce détail seul nous emporte terriblement loin de l'atelier rustique de maître Millet ou de la maison campagnarde de Théodore Rousseau.

Tout près de là, rue Viète, en face de l'école Monge, J. de Nittis a fait bâtir sa vaste maison, dont il a garni le rez-de-chaussée de japonaiseries d'un prix énorme, sans compter ses propres tableaux, que contemple, charmé, un Bouddha immobile.

Sous l'aspect de *higf life* du quartier, où tournent les girouettes historiées sur les cheminées Renaissance, un certain laisser-aller artistique subsiste encore. On voisine sans façons. Lorsqu'il rendait visite à Jules Dupré, rue Ampère, Dumas fils n'avait qu'à traverser son jardin et se rendait chez le peintre en pantoufles. Il eût pu de même aller, rue Ampère, chez Machard, chez Hirsch — et chez Heilbuth, qui, désertant la rue La Rochefoucauld, s'y est fait construire un hôtel charmant où, s'il n'a pas un de ces bords de l'eau qu'il excelle à peindre, il a du moins une pelouse verte et des arbres, un néflier entre autres, qu'il met en presque tous ses

tableaux, la forme des branches lui plaisant beaucoup.

Allons plus loin, nous rencontrerons encore, dans l'avenue, madame Léon Bertaux et, près des fortifications, Edelfelt, Gustave Courtois, Dagnan-Bouveret, contemplant, du haut de leurs ateliers, les horizons traversés de trains fumeux ou ponctués de pantalons rouges de la banlieue de Paris. Ce sont là les fortifications, et *Paris-Artiste* semblerait devoir s'arrêter où Paris finit. Point du tout. Il longe les fortifications, s'empare de la rue Brémontier et du boulevard Berthier, avec Roll et de Liphart, et cette *Avenue de Villiers*, qui résume la peinture à la mode, l'artiste cravaté de blanc, le peintre en frac, le négociant qui fait autant d'affaires dans les salons qu'il fréquente qu'au Salon où il expose, l'*École de l'Avenue de Villiers* étend ses rameaux, ses ruelles, son influence un peu partout dans les environs du parc Monceau, dans ce quartier Malesherbes qui est comme le paradis ou le boudoir des peintres, la *Rive Gauche* et certains logis du quartier Pigalle en étant les ateliers.

Partout, dans cette zone élégante de Paris, il y a des peintres : Édouard Detaille et sa curieuse collection d'uniformes, d'armes, de coiffures militaires; Léon Flahaut, boulevard Malesherbes; Auguste Cain, le maître animalier, rue de l'Entrepôt et ses deux fils, Georges et Henri, rue de Chabrol ; Bastien-Lepage et de Neuville, rue Legendre ; Fichel, rue Fortuny ; Julien Le Blant, rue Pelouze ; Jacquet, rue Prony ; Gervex, Escalier, Clairin, rue de Rome ; Besnard, près des fortifications. Au faubourg Saint-Honoré, rue Washington, tout un nid de peintres affiliés à l'*Avenue de Villiers* :

Jean Béraud, Callias, Rico. J'ai oublié dans l'énumération des forces du quartier Pigalle la colonie — assez éloignée — de l'avenue de Clichy, la *Villa des Artistes*, impasse Hélène, avec M. Geuret pour propriétaire, et où, tous les ans, les élèves de Bonnat, qui a là ses atelièrs, donnent un bal masqué où se retrouve encore, par aventure, un peu de la verve légendaire des rapins d'autrefois. Falero, Galland, Jean Van Beers, Morland, Wylil, travaillent en voisins dans la *Villa des Artistes*.

A quelques pas de là finit Paris. Si je le cherchais au delà des talus poussiérieux des fortifications, ce Paris de l'art, qui met pour le moment les têtes à l'envers, je le rencontrerais encore dans la banlieue et je saluerais là des personnalités qui ne sont pas des moindres, des chercheurs qui demandent leur inspiration au calme, à la solitude, au travail constant et sans tapage. Je ne parle point seulement des Parisiens d'Asnières : Raffaelli, Cazin, ce doux poète du pinceau ; mais plus loin, à Saint-Germain, vit François Bonvin, un de ceux qui resteront ; à l'Ile-Adam, où a couru se réfugier, au bord de l'Oise, Jules Dupré, après avoir essayé de vivre rue Ampère, dans le brouhaha parisien ; et si vous passez, à Colombes, sur le chemin d'Asnières, devant une petite maison qui ne ressemble guère aux petits hôtels de l'avenue de Villiers, saluez celle où l'on vous dira qu'habite Th. Ribot, travaillant, le jour, dans son atelier, sous les toits, et, le soir, sous la lampe, à côté de sa femme et de sa fille, et dessinant toujours, dessinant à la plume, dessinant des mains — pourquoi ? — *pour apprendre*, comme disait M. Ingres, à près de quatre-vingts ans.

Sommairement, à vol d'oiseau, si je pu s dire, voilà *Paris-Artiste*, l'esquisse de la topographie artistique de Paris. Voilà où naissent, où se créent les toiles, les statues, les œuvres d'art que « Tout Paris » a vues — par à peu près — hier, en s'étouffant, se bousculant, se poussant, dans la cohue pleine d'illustrations et de renommées disparates du *vernissage*. Il est évident que ce Paris-là est une des forces, une des gloires, une des préoccupations, une des revanches de notre pays. C'est par nos artistes — et plus encore par nos écrivains — que nous comptons pour quelque chose dans le monde, malgré nos épreuves. Mais, à mon sens, la peinture, qui est une de mes admirations et une de mes joies, tient trop de place hors de l'atelier. Elle n'est faite ni pour la rue. comme la mode nouvelle, ni pour la place publique, comme la harangue ou la chanson. Elle demanderait à ceux qui la pratiquent plus d'émotion, plus de mystère, plus de foi. Le peintre s'est fait trop mondain et *Paris-Artiste* se confond un peu trop avec le *Tout-Paris*.

C'est d'ailleurs un signe peu rassurant que ce culte absolu de la forme et de la couleur dans une société. Tout est à la peinture et à la musique, c'est-à-dire aux deux arts sensuels aujourd'hui. Ce qui charme les yeux, ce qui séduit les oreilles, voilà l'idéal contemporain. La peinture même agit directement sur la littérature. Nos écrivains décrivent et peignent plus qu'ils ne pensent. On a versé des tubes de couleur dans nos encriers. Le pittoresque nous envahit, arrivant presque à nous faire regretter le style paterne des bonnes gens. La simplicité, la clarté, la bonhomie exquise, autant de qualités

écrasées sous la *molette* à broyer les couleurs. Le temps où nous vivons, ivre de pittoresque, est le triomphe de la peinture. Poètes, romanciers, conteurs, tous sont des peintres. Il n'y a plus que des peintres.

Et la pensée — la pensée, qui est l'âme d'une littérature, si la couleur en est le fard — que devient-elle, la pensée ?

Fardeau inutile, denrée qui n'a plus cours.

Détrompez-vous, rien ne vaut, rien ne dure que ce qui a une âme ; en littérature, ce qui fait penser, en peinture ce qui est ému. Le reste, c'est de la gloire de Vernissage, j'entends un vernis qui brille, nacré, coquet, séduisant, mais qui s'écaille vite et tombe bientôt en poussière ou passe — passe comme un *déjeuner de soleil*, du clair soleil de mai ! — Mai, ce mois de Marie devenu le mois des peintres !

XV

Un dimanche d'élections. — M. Pasteur dans son laboratoire. — La rue d'Ulm. — *Histoire d'un savant par un ignorant.* — Le livre de M. Vallery-Radot. — Les recherches sur la rage. — Astolphe et M. Pasteur. — Les *témoins*, — Ce que c'est que la gloire. — Frédéric Mistral. — *Mireille* et Lamartine. — *Nerto.* — Magali dans un salon. — Les fêtes de Sceaux. — Provence et France. — Un poète russe en Angleterre : M. Mark André Raffalovich.

9 mai 1884.

Tandis que Paris votait, dimanche dernier — tout entier à ce relatif qui s'appelle une bataille électorale — j'ai eu la bonne fortune singulière de faire comme une sorte de voyage vers l'absolu. J'ai visité le laboratoire de M. Pasteur.

M. René Vallery-Radot, dont nous avions lu avec un plaisir infini et un grand profit le livre intitulé: *M. Pasteur, histoire d'un savant par un ignorant*, nous avait depuis longtemps promis cette journée de jouissance intellectuelle et scientifique. Voir de près un homme dont s'honore tout un siècle et que saluera l'avenir, toucher du doigt les instruments qui lui ont servi à mener à bien ses admirables découvertes, coudoyer un grand homme qui est en même temps un bon

homme, c'était une aventure heureuse que rendait plus intéressante encore l'espèce d'antithèse de cette journée de vote dont les bruits s'arrêtaient au seuil même du laboratoire du savant.

Il n'est pas mauvais de se rendre compte, de temps à autre, des réalités et des proportions des hommes et des choses. Dans le fracas des ambitions et des compétitions quotidiennes, nous nous habituons un peu trop à grossir les événements ou à grandir démesurément les individus. Il est bon de se trouver face à face avec quelque personnalité qui puisse vous servir d'étiage et ramène les gens du voisinage à leurs justes proportions. Ce brave M. Perrichon dont s'est fort amusé Labiche écrit, enchanté de sa pensée philosophique, sur l'album des voyageurs en Suisse, cette parole qui nous a tant fait rire : « Que l'homme est petit quand on le contemple du haut de la mer de Glace ! » Eh bien ! mais Perrichon n'a pas tout à fait tort, pas plus que La Palisse ou Joseph Prudhomme dans leurs axiomes ordinaires : toutes les glorioles humaines s'amoindrissent vite dès qu'on les étudie de haut en bas, et les plus célèbres diminuent si on les compare à quelques rares et puissants esprits.

Avec la facilité que nous mettons tous à donner, à tort et à travers, de l'*éminent* et de l'*admirable* à nos contemporains — qui trouvent d'ailleurs très souvent l'épithète un peu tiède — il serait utile de mesurer exactement à quels hommes et à quels travaux il conviendrait de décerner de tels qualificatifs. Les exagérations des réclames courantes s'en trouveraient, je crois, un peu diminuées.

Les passants, en suivant la silencieuse rue d'Ulm, ne se doutent guère, lorsqu'ils longent les bâtiments de l'École normale, qu'ils frôlent la muraille même derrière laquelle travaille M. Pasteur. Le laboratoire d'où sont sorties tant de découvertes qui intéressent les destinées mêmes de l'humanité est bâti en face de la loge du concierge de l'École et n'a pas de proportions infiniment plus grandes que la maisonnette où se tient le portier. On rêverait pour un savant tel que Pasteur un de ces vastes laboratoires comme en montrent avec fierté certaines universités allemandes. Un rez-de-chaussée élevé sur caves, une vaste salle de travail précédée de cabinets assez étroits et d'un couloir, c'est là ce qui suffit à M. Pasteur pour son labeur de chaque jour et ses recherches incessantes.

Quand nous entrons dans le laboratoire où les cornues, les éprouvettes, les fiches et les livres d'observations courent un peu partout, dans un désordre apparent, sur les larges tables de travail, M. Pasteur cause avec un de ses disciples qui lui vient apporter le résultat de ses propres observations. C'est jeter le contenu d'un verre à liqueur dans la mer. J'ai grand' peur que le savant ne soit assiégé plus que de raison par ces inventeurs et ces novateurs qui courent le monde et qui rongeraient, minute par minute, le temps précieux des travailleurs : — le temps, étoffe légère dont la vie est faite et que les importuns mettraient bientôt en charpie.

Il n'en est point, j'espère, ainsi du visiteur qui entretient M. Pasteur. Celui-ci l'écoute, son œil brun et vif fixé sur lui, et, derrière les cornues de verre, nous

apercevons la tête fine et forte à la fois, la barbe grise et le front couvert d'une calotte de drap du savant. Il y a un excellent portrait de M. Pasteur par M. Lafon au Salon de cette année, et Henner a supérieurement rendu, dans un profil hardiment modelé, le mélange de bonté mâle, de simplicité et de force de cette physionomie qui facilement aurait je ne sais quoi de militaire. Debout, M. Pasteur est de taille moyenne, le corps ramassé et robuste, un cou bien attaché sur de larges épaules. Il lui faut bien une énergie et une force au-dessus du commun à cet homme pour se colleter en quelque sorte avec ces labeurs farouches, redoutables, qui demandent à la fois la contention du cerveau et les efforts musculaires, les longues veilles, les heures passées sur le microscope, la tête penchée et l'œil rivé à la lentille, tandis que, derrière une paroi de bois noir, brûle le bec de gaz qui renvoie plus nettement sur le verre l'image grossie mille fois de l'infiniment petit, et rend visible, tangible, l'invisible.

Nous regardons, pendant que M. Pasteur cause encore, les cartonniers où, dans l'antichambre du laboratoire, le chercheur entasse les matériaux, les documents relatifs à ses recherches. Chaque maladie a son casier: fièvre typhoïde, choléra, rage, charbon, rouget. On se prend à frissonner en songeant à quelles plaies humaines s'attaque ici le savant. Là, tout près, dans une petite pièce chauffée comme une étuve, on trouverait, dans des éprouvettes dont la tubulure recourbée, filiforme, ne laisse pas pénétrer l'air, tous les microbes qui engendrent les maladies épidémiques. Il y a dans cette étroite salle de quoi empoisonner Paris

tout entier — et peut-être aussi de quoi le sauver. Et ce n'est pas seulement l'œil qui s'arrête, étonné, sur ces flacons aux liquides jaunes, dorés, fauves, c'est la pensée aussi qui est comme fascinée; les fioles que contemplait Astolphe et que lui montrait l'apôtre Jean, dans *Roland furieux*, ne paraissent pas plus fantastiques à notre imagination que les fioles de M. Pasteur. Seulement les fioles de l'Arioste contenaient le bon sens perdu par tous ceux qui, sur terre, laissent l'ambition leur tourner la tête ou la fortune leur dévorer la cervelle, tandis qu'Astolphe devant les éprouvettes de la rue d'Ulm s'inclinerait, au contraire, comme devant une conquête du cerveau humain. Ce n'est plus ici le bon sens égaré de Roland, c'est de la science accumulée. Rien de ce qui est là n'est perdu et — qui sait? — une gouttelette de ces liquides aura peut-être servi à faire reculer la Mort.

La Mort! Il est évident que l'humanité ne la détruira jamais, pas plus sans doute que l'affreuse misère, mais elle la domptera plus d'une fois, et déjà M. Pasteur l'a domestiquée. Dans ses recherches sur la rage, il est, par exemple — le virus rabique ayant une force qui varie, je suppose, de 0° à 100° — arrivé à déterminer, à une minute près, le moment exact où, le virus ayant été inoculé à un animal, l'animal aura la rage.

Il vous dira, devant un chien qui jappe joyeusement et s'approche de lui pour le lécher à travers les barreaux de sa cage:

— Dans trois jours, à telle heure précise, la pauvre bête sera enragée!

C'est surtout ces recherches sur la rage, effroyable et mystérieuse, qui intéressent, qui passionnent l'humanité, qui font se tourner vers ce modeste laboratoire de la rue d'Ulm l'attention et les préoccupations du monde savant. M. Vallery-Radot a conté, dans son remarquable livre et une à une les recherches de M. Pasteur sur la maladie des vers à soie, sur le choléra des poules, sur la levure de la bière et ces découvertes glorieuses comme des batailles, mais qui, au lieu de coûter du sang aux hommes, leur rapportent de la richesse ou de la santé, et dont l'une a pris le nom même de l'inventeur, la *pasteurisation* des liquides. Mais l'auteur de l'*Histoire d'un Savant* tenait de trop près à M. Pasteur pour pouvoir tout dire. Il a dressé le procès-verbal de ces duels avec le mal ; il s'en est fait l'historiographe, mais il a évité le pittoresque dont on eût pu lui reprocher l'enthousiasme. Une fois pourtant, il s'est abandonné à son émotion lorsqu'à la fin de son récit il nous montre M. Pasteur aspirant, dans un tube de verre, du virus rabique qu'il s'agissait d'inoculer à un chien trépané. L'homme, penché sur ce liquide, dont la moindre goutte est la mort, et, lentement, l'appelant à lui de façon à pouvoir le transporter ainsi, comme au bout de sa respiration, jusque dans le cerveau de l'animal, voilà, je pense, un spectacle assez admirable (et on peut ici risquer l'épithète): — « Jamais, dit M. Vallery-Radot, M. Pasteur ne m'a paru aussi grand que ce jour-là! »

Et il a raison. Et la lutte sans fracas contre la maladie — et quelle maladie! la rage — au fond d'une cave, dans le tête-à-tête formidable avec un chien qui

hurle et bave — demande, indépendamment de la science, de la conscience et de la foi, une assez belle dépense de courage, non pas du courage qui s'étale au grand jour et parade sous les regards, mais de ce courage obscur, de ce courage né du sentiment du devoir qui est celui des vrais braves. Bayard, le chevalier sans peur, déclarait que combattre un ennemi dans l'ombre et sans un témoin pour conter, en cas de mort, les prouesses du vaincu était chose quelque peu surhumaine, et Bayard avait peut-être le droit de donner son avis lorsqu'on mettait la valeur sur le tapis. Il eût salué de son épée l'homme de laboratoire.

Ce qui m'a frappé surtout chez M. Pasteur, c'est l'extrême simplicité de cet homme illustre. Passionné pour la science au point de s'irriter devant ce qu'il regarde comme une erreur, il est, en résumé, le plus aimable et le plus doux des hommes. La bouche est volontaire, violente, et le regard singulièrement profond, grave, apaisé, pensif sur un sourire accueillant. Nous le suivons à travers les salles où il veut bien nous guider, et sa parole charmante, nette et comme reposée nous explique les cas spéciaux de ces animaux qui sont là soumis à ses expériences. Des *témoins*, comme il les appelle. Chiens, lapins, singes ou cochons d'Inde qui témoigneront, en effet, des recherches ardentes du savant ; condamnés à mort dont l'agonie sauvera, dans l'avenir, des milliers et des milliers d'individus de leur espèce.

Ils sont là, dans les caves du laboratoire, enfermés en des cages de fer. Tous portent au crâne comme une marque rougeâtre. C'est la trace de la trépanation qu'ils

ont subie. La rage leur est inoculée tantôt par le cerveau, tantôt par une piqûre sur une autre partie du corps. A la cage est accrochée une fiche de carton blanc où M. Pasteur a écrit la date de l'inoculation et les diverses particularités de leur cas. Parfois certains de ces animaux ont été inoculés deux fois, trois fois, et par conséquent, dirais-je, ils ont été guéris. Mais M. Pasteur, qui en est encore à la période de l'étude, M. Pasteur, dont on peut, à sa calme confiance et en quelque sorte à sa souriante certitude, deviner le secret, M. Pasteur ne me pardonnerait point de prédire qu'avant peu il pourra annoncer que la rage — oui, cette horrible rage qui a tué depuis des siècles des millions d'êtres humains, la rage, terreur de tant de gens — est enfin vaincue.

Il veut être vingt fois, cent fois sûr, le savant, de ce qu'il a trouvé avant de proclamer ses résultats ; mais, si bientôt il vient dire au monde : « Il y a trois ans que tel ou tel chien a eu la rage, et je l'ai guéri trois fois, » quelle émotion, quel enthousiasme ! Et quelle journée dont on gardera la date comme une des étapes de la marche en avant de l'humanité !

Oh ! j'entends d'avance les objections ! « Il a guéri des chiens, guérirait-il un homme ? » Supposez, par impossible, qu'on demande à un homme, dont la vie appartient à la loi, comme Campi, d'abandonner son corps à une telle expérience ! « Vous êtes condamné, vous avez une chance de vous sauver ; si vous guérissez de la rage, vous échappez au bourreau ! » Le problème, là, serait résolu, et le crime du meurtrier serait à demi effacé par le tragique service qu'il rendrait

ainsi à l'espèce humaine. Mais quel est le chef de l'État qui prendrait sur lui de livrer un vivant à l'expérience? Il le sauverait pourtant; ce serait une autre sorte de grâce que de l'assimiler aux *témoins* de M. Pasteur, d'en faire un *témoin* qui pourrait vivre.

Cette pensée d'être utile, en mourant, à ceux qui survivent, a plus d'une fois, du reste, hanté des cerveaux généreux. Naguère, M. Pasteur était touché profondément par une lettre venant d'un inconnu, un lettré, qui lui annonçait qu'à telle date il avait été mordu par un chien enragé (j'allais dire hydrophobe, mais rien n'est moins exact que ce mot). Malgré une cautérisation immédiate, le correspondant de M. Pasteur ressentait, disait-il, les prodromes de la rage et, simplement, bravement, il se mettait aux ordres du savant pour venir à Paris s'enfermer dans un hôpital et permettre à M. Pasteur d'étudier ainsi, sur un sujet intelligent, les phénomènes de la maladie. L'offre était héroïque et faite tout naturellement, je le répète, et sans phrases. La race des martyrs n'est pas encore éteinte.

Avec une rapidité qui, en pareil cas, est une forme de la bonté, M. Pasteur s'empressa de télégraphier à cet inconnu tout disposé à devenir un héros que la maladie dont il se plaignait était purement imaginaire, que, les dates étant données, la période d'incubation du virus était passée, bien passée, et que, par conséquent, on n'avait pas à se préoccuper de la rage qui ne pouvait exister. Ce qui était absolument exact. Et voilà un homme heureux, affranchi, guéri de toute crainte, sauvé!

Les chiens inoculés, et je dirai aussi vaccinés de la rage, en attendant les hommes, sont enfermés, dans le laboratoire de M. Pasteur, en des cages à peu près construites comme celles où les dompteurs de lions gardent leurs bêtes. Doubles portes, ouvertures par le haut de la cage. C'est là qu'ils hurlent, pris d'hallucinations, affolés, jusqu'à ce que la mort survienne par la paralysie générale. Nous n'avons pas vu, l'autre jour, de chien dans un accès rabique. Un seul, raidi, les dents serrées, laissant suinter la bave, venait de mourir et s'aplatissait dans sa cage. Les autres n'avaient guère que cette sorte d'attendrissement, d'*affectuosité* redoublée qui précède la maladie.

M. Pasteur en suit ainsi, heure par heure, un certain nombre de ces chiens, soit dans le laboratoire de la rue d'Ulm, soit dans la partie des bâtiments de l'ancien collège Rollin qu'on lui a affectée tout près de là, rue Vauquelin. Il a aussi des « témoins » à Montmartre, sept ou huit chiens mis à part et dont les cas sont sans doute plus particuliers ou plus probants. Et c'est un spectacle profondément émouvant que celui de cet homme de soixante ans, ami de son foyer, de sa famille, comblé de gloire, acclamé partout où il apparaît, et partageant uniquement, absolument, sa vie entre les siens, — dans son logis où des paysages de Pointelin lui rappellent son Jura. — et ces caves où l'odeur de fauve vous prend à la gorge, ces salles étroites où les singes sautillent dans leurs cages, où les lapins et les chiens meurent sur leur litière de paille. Tout disparaît pour celui-là de ce qui n'est pas son œuvre, le but poursuivi, le problème à résoudre : la

gloire même de la science, et par la science, ce bonheur de l'humanité que les rhéteurs voient dans les harangues et les réformateurs de réunions publiques dans leurs affiches et leurs comités.

Du fond de son laboratoire, entre ses fioles chargées de microbes, ses virus, ses poisons, ses chiens enragés, ces pourritures de l'animalité, M. Pasteur rend plus de services à l'humanité tout entière que ces milliers et ces milliers de phraseurs qui la trompent.

L'humanité ! Mais c'est à son bien qu'il s'est voué.

Avec quel étonnement, et j'ajouterai quelle tristesse d'honnête homme, il nous disait, après avoir lu les lettres, d'ailleurs si joliment tournées, de madame d'Épinay et de l'abbé Galiani, à propos des publications faites par Gaston Maugras et Lucien Perey, que l'Académie va couronner sur son rapport à lui :

— Ce qui m'a frappé, c'est que, dans tant de billets, de correspondances, de confidences, je n'ai pas trouvé une seule phrase où j'aie senti l'amour de l'humanité. De l'esprit, beaucoup d'esprit, des projets de fêtes, des souvenirs de soirées, de bals, d'amusements. Aucun sentiment de l'humanité.

C'est qu'il l'aime, l'humanité, comme il aime la science, uniquement et pour elle-même. J'aurais presque pu juger l'illustre savant sur un seul trait. J'ai voulu conserver une de ces fiches où il trace, jour par jour, en quelque sorte, la biographie de ces *témoins* qui sont là : « *Trépané le... Inoculé le... Mort le...* » Et comme je manifestais le désir de garder une de ces précieuses miettes de son labeur, M. Pasteur, après avoir lu la fiche qui semblait m'intéresser, de dire :

— Mais non, ce n'est pas intéressant cela ! Il y a des observations bien plus curieuses (et parlant à son neveu, qui est son aide) : Va me chercher le livre rouge !

Ainsi, dans la simplicité de son grand esprit absorbé par la pensée unique de ses expériences, il n'avait pas deviné que c'était son autographe même qui me tentait ; — il avait, tout naturellement, cru que c'était la curiosité seule du *cas* spécial ou son intérêt scientifique qui m'intéressait, moi, profane — et il répondait à ma demande en me communiquant obligeamment des *cas* beaucoup plus curieux.

Un homme est deux fois *éminent*, comme disent les réporters, quand il a, si je puis ainsi parler, la candeur de sa grandeur.

Il sera dit, cette fois, que j'aurai rencontré, à bien peu de jours de distance, des individualités qui sont mêlées par les propos courants à notre vie parisienne, mais qui, en dehors des causeries, des renseignements rapides, demeurent, en réalité, parfaitement étrangères à une existence qu'elles dominent du reste comme la raison du sage domine le brio de l'écervelé. J'avais admiré M. Pasteur, cet élu qui se souciait fort peu des éligibles, tandis que Paris allait au scrutin. J'ai rencontré hier, dans une maison hospitalière et choisie, Frédéric Mistral, dont je ne connaissais que l'œuvre littéraire et le grand médaillon sculpté par Amy, de Tarascon.

Je me rappelle encore l'émotion qui nous saisit, nous autres jeunes gens, lorsque nous lûmes, un matin, dans

un des numéros du *Cours de littérature*, de M. de Lamartine, ces lignes retentissantes comme une diane de poésie :

« Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle. Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours : il y a une vertu dans le soleil. »

Comment ! Lamartine annonçait au monde, plus que jamais alors enfoncé dans la prose — et, quand je dis prose, j'entends simplement préoccupations vulgaires et cupides — la venue d'un poète homérique ? On n'y voulait pas croire, mais il fallut bien vite en convenir. Ce nouveau venu était, paraît-il, un jeune homme, un fermier des environs d'Avignon, qui avait fait paraître, là-bas, chez Roumanille, un poème provençal tiré (grande hardiesse !) à mille exemplaires. Le poème s'appelait *Mireille*. Reboul, de Nîmes, en avait parlé à Lamartine, et le poète Adolphe Dumas — celui qui boitait pour ressembler à Byron, disaient les mauvais plaisants — avait apporté le volume rue de la Ville-l'Évêque. Tout aussitôt, Lamartine s'était senti ému, conquis, et avait voulu voir le nouveau venu. Celui-ci s'appelait Frédéric Mistral, et il avait vingt-cinq ans. Lamartine l'a décrit tel qu'il le vit entrer chez lui, modeste, « vêtu avec une sobre élégance », et — disait-il alors — « on sentait dans sa mâle beauté le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce qui palpitent dans notre Midi ».

Il y a vingt-cinq ans environ — un quart de siècle — que Lamartine, accueillant Mistral inconnu, lui a souhaité bon voyage au pays de Pétrarque, de l'amour

et de la gloire, à l'heure où les vers, l'amour et la gloire étaient devenus, disait-il, « une pincée de cendre trempée d'eau amère entre ses doigts ». Maintenant Frédéric Mistral est un homme d'environ cinquante ans, moustache et barbiche grises, avec la chevelure longue, solide, bien plantée, légèrement grisonnante, mais le teint frais, le sourire juvénile, la dent saine et le regard clair. J'ai senti rarement poignée de main plus franche, Il y a aussi une candeur cordiale dans ce Provençal robuste. La vie déborde en lui, mais faite de douceur, sans jactance. Un académicien lui dira-t-il : « Monsieur Mistral, quand vous aurez achevé votre *Dictionnaire franco-provençal*, vous viendrez nous aider à terminer le nôtre, » Mistral répondra nettement : « Quand vous voudrez ! »

Il est à Paris, du reste, non point pour poser une candidature, mais pour assister au lancement de son poème nouveau, *Nerto*, une légende exquise, colorée et subtile comme une fine peinture de missel

> *D'azur e d'or touti flourido...*
> Tout parsemé de fleurs de lis,
> Avec des lettres en couleur
> Enluminées d'azur et d'or...

Et le voilà recherché, assiégé, poursuivi ; il serait le *lion* de la saison s'il y avait encore des *lions* à Paris, en dehors des peintres.

On l'invite, on le prie, on ne lui laisse pas, pour aller au théâtre, une soirée libre, et celle que lui promettait Lamartine, « la Mireille que le ciel lui destinait et qui étend la nappe blanche et coupe les tranches du pain blond » sur la table de la ferme de Maillane l'accom-

pagne, ravie de ces hommages, avec ses beaux cheveux noirs et son regard d'Arlésienne, une Arlésienne que Mistral a rencontrée, non pas en Provence, mais en Bourgogne, non pas en *Avignoun*, mais à Dijon. Et c'est plaisir de voir ce couple heureux et simple dans un salon de Paris. Toutes les élégances du *high life* ne valent pas le charme suprême de ce ménage de poètes. On prie Mistral de chanter un refrain de son pays, un chant de *Mireille*, et, simplement, sans se faire prier, sans poser, comme s'il était sur le pas de sa porte, en été, regardant passer les gens de la moisson, il chante le poème du marin de Provence allant porter ou chercher, sur la mer bleue, des oranges à Majorque ; — et doucement sa voix semble suivre le roulis, le clapotement de la voile latine. Puis c'est la chanson de Magali, *O Magali, ma tant aimée*, qu'il chante, non pas sur l'air charmant qu'a composé Gounod, mais sur un air à lui, sur un de ces airs qu'il se fredonne à lui-même tout en rimant ses vers dans la langue qu'il a fait revivre.

Et c'est exquis, cette évocation soudaine de la libre campagne, de la poésie sans limites, dans un salon raffiné, spirituel et mondain de Paris. On ne voit plus les bougies des lustres; il semble que ce soient des étoiles, ces étoiles qui pâlissent, là-haut, en voyant Magali. La douce voix du poète, c'est une romance de pâtre entendue, le soir, quand vient de se taire le murmure des branches et le chant des cigales. Et quelle simplicité ! Et quel art ! Et quelle séduction ! Récite-t-il ? chante-t-il ? Je n'en sais rien; il plaît, il émeut, il entraîne.

Il est venu ici non seulement pour *Nerto*, mais pour présider aux fêtes qu'on donnera à Sceaux dans vingt jours, pour célébrer l'anniversaire de la réunion de la Provence à la France. Cette *actualité* nous reportera, il est vrai, de bien des siècles en arrière, et il y a quelques jours que Charles IV transmit par héritage à Louis XI la Provence qui se donna joyeusement à notre France. Mais il n'est pas mauvais, quoique ce soit très vieux, qu'on fraternise en de telles fêtes et qu'on célèbre à la fois la petite et la grande patrie.

Mistral, Provençal de langue et d'inspiration, tient surtout à affirmer son patriotisme et l'amour profond de la France qui anime les félibres. C'est au grand soleil qu'on dissipera les malentendus, et le bon, le timide Florian, dont on ira saluer la tombe, sera tout effrayé, une fois de plus, de tout ce bruit et de ces hommages.

Puis Mistral s'en ira tenir aux *îles d'or*, les îles d'Hyères chères à Michelet, les prochaines assises du *félibrige* que présidera — il le lui offrait, du moins, l'autre soir, chez la charmante madame Fitch — madame Jacques Normand, la fille du poète des *Poèmes de la Mer*, la femme du poète des *Violettes* et de *A tire-d'aile*. Il laissera là Paris, Mistral, et ira retrouver ses oliviers gris, sa Durance, ses *mas* et les laboureurs qu'il à chantés, et les sœurs de cette Mireille dont, « en dehors de la Crau, on avait si peu parlé » et dont on parlera toujours puisqu'il l'a faite immortelle.

On a souvent cité ce mot de Barbey d'Aurevilly voyant, il y a une vingtaine d'années, arriver chez lui Mistral, qu'il se figurait vêtu d'une veste de velours et

portant des guêtres de cuir tanné, comme Ourrias :

— Ah çà ! mais, monsieur, vous n'êtes donc point un pâtre ?

Non. Mais, de pied en cap, élégant et sympathique, Mistral n'en est pas moins de son peuple de Provence, vivant de sa vie rurale, respirant sa poésie avec l'air natal, humant le vent du large avec ses marins et l'odeur fraîche du mûrier avec ses magnanarelles ; il a trouvé la vraie poésie populaire, non pas en regardant en bas, dans le ruisseau, mais, en haut, du côté des étoiles. « C'est le peuple qui doit sauver le peuple, » lui disait Lamartine. Mistral n'a pas oublié cette parole, et le félibre de Maillane s'en va proclamant une démocratie qui en vaut bien une autre : la démocratie éprise de la beauté.

Mais, en vérité, je me suis laissé entraîner bien loin aujourd'hui. Saluer un savant, parler d'un poète, cela semblerait paradoxal à bien des gens. On ne peut pourtant pas, — soyons de bon compte — éternellement parler des peintres.

Et, si j'osais, je souhaiterais encore la bienvenue à un poète, tout jeune encore, et qui porte un nom déjà fort apprécié, en littérature, grâce à son frère, rédacteur au *Journal des Débats*. C'est M. Mark-André Raffalovich, un poète de vingt ans, Russe d'origine et de famille, élevé à Paris, vivant en Angleterre, et qui vient, en anglais, de publier à Londres un poème, *Cyril and Lionel*, suivi de poésies intimes d'une profondeur et d'un charme tout particuliers. M. Weiss, l'autre jour, dans les *Débats*, parlait de Shelley à propos de ce volume tout

à fait exquis, mystérieux, douloureux, attendri et comme pensif de M. Mark-André Raffalovich. Il y a là, en effet, des accents qui rappellent le grand poète subtil. Quelques pièces encore de M. Raffalovich nous ont donné la sensation de certaines poésies de M. Paul Bourget : « Vous souvient-il où nous restâmes ensemble, la croisée ouverte et la rue tranquille, et la douceur tiède de ce temps d'été ? Les quelques fleurs pâles n'étaient déjà plus belles... » Ce sont des Intimités, mais avec je ne sais quelle impression plus voilée, britannique en un mot. Bref, qu'il écrive en français (et je sais de lui de très vives peintures de la vie à Londres) ou qu'il traduise ses sensations en vers anglais, M. Mark Raffalovich est un poète, un poète rare, choisi, un délicat. La poésie est séduisante et, si je ne craignais pas d'écrire ici ce mot trop lourd *atavisme*, je dirais qu'en fait d'élévation et de subtilité exquise le poète a de qui tenir. On me saura gré d'avoir signalé ce poème, *Cyril et Lionel* qui nous vient d'au delà du détroit. Je l'ai dit bien souvent ; je le répète encore une fois pour toutes : je ne puis ici parler des livres. A chacun son terrain et, dirait Candide, son jardin. Mais est-ce un livre que ce bouquet de roses au parfum embaumé qui nous arrive d'Angleterre ?

XVI

Une Visite à Sainte-Périne d'Auteuil. — La lettre de Mme de Bassanville. — L'auteur du *Code du Cérémonial* à Sainte-Périne. — Souvenirs d'antan. — Un portrait d'Isabey et une aquarelle de Gavarni. — Berryer, Rachel, Gavarni. — Lacenaire et la comtesse de Bassanville. — *Homo duplex.* — Un assassin dévoué. — « Ressuscitez-moi ! »

23 mai 1884

Il m'est arrivé, l'autre jour, ce que je pourrais appeler une bonne fortune de causeur parisien. J'ai reçu, datée de Sainte-Périne d'Auteuil, une lettre signée d'un nom mondain célèbre et j'ai été fort surpris et un peu intrigué, en attendant d'être tout à fait charmé, en lisant au bas de ce billet charmant un nom connu, un nom qui fait loi en matière d'étiquette et de savoir-vivre, un nom qui semble appartenir à une douairière du temps passé, à une femme du dix-huitième siècle : — le nom de madame la comtesse de Bassanville, auteur du *Code du Cérémonial.*

J'avais, en parlant de Lacenaire, à propos de Campi, évoqué, paraît-il, des souvenirs intéressants chez la comtesse, qui l'avait connu, et l'aimable lettre m'engageait à rendre visite à madame de Bassanville, pa-

ralysée des jambes, presque octogénaire, mais toujours jeune d'esprit, à en juger par son style et le tour alerte du billet: « Venez à Sainte-Périne, monsieur. J'ai connu bien des gens, entre autres ce Lacenaire dont vous parlez; j'ai vu bien des choses, et vous ne perdrez, je crois, ni vos pas ni votre encre. »

L'invitation était trop gracieuse et l'occasion trop tentante pour n'en point profiter bien vite et, par un beau temps printanier où les cerisiers et les pommiers montraient leurs branchettes blanches au-dessus des maisonnettes d'Auteuil, je suis allé frapper à la porte de la petite chambre de Sainte-Périne où vit, éternellement assise près de sa fenêtre et partageant ses repas avec les passereaux du jardin, celle qui, depuis des années, apprend aux gens du monde les traditions de politesse et de bon ton d'autrefois.

Y a-t-il, du reste, dans cette vie de Paris, si fertile en surprises, une antithèse plus complète que cette destinée féminine ? Naître de la famille de Lebrun, l'archi-chancelier de l'Empire, être élevée par madame Campan, toucher, par sa parenté, aux plus hautes familles de France, les Portalis, les Forbin-Janson, les Mirabeau, avoir débuté dans le monde sous les auspices de la duchesse de Laviano, sa belle-sœur, ambassadrice de Naples à Paris, et finir à Sainte-Périne après avoir enseigné, conservé à notre société démocratique le cérémonial du temps passé! Je ne crois pas qu'on puisse trouver mieux dans l'histoire des ironies du sort littéraire.

On se ferait, il est vrai, une idée fausse de l'établissement de Sainte-Périne en se figurant que c'est là

comme un triste asile de la misère, un refuge aux seules décrépitudes. Sainte-Périne d'Auteuil ne ressemble pas à un hospice, on dirait plutôt un béguinage, avec les longues galeries pour cloîtres, et des jardins enclavés dans les bâtiments blancs. Il y a bien des épaves, sans doute, entre ces murailles, bien des naufragés de la tempête humaine, bien des vaincus, mais presque tous ont l'air résigné, presque satisfait, des vieillards qui, connaissant le mot de l'énigme de la vie, n'en attendent plus, paisibles, sans révolte, que le dénouement.

On aimerait à interroger ces vieilles gens aperçus derrière les vitraux du réfectoire ou coudoyés, en montant quelque escalier qu'ils descendent péniblement. Il doit se cacher là bien des romans intimes, poignants et silencieux. On songe invinciblement au *Père Goriot* et ces visages ridés ramènent la pensée vers cet humble martyr et ce roi Lear bourgeois. Mais aussi bien il y a des joies chez ces reclus. Ils ne s'agitent plus, comme nous, dans cette mêlée de tous les jours, emplie de poussière étouffante et de poussées brutales. Ils prennent l'air quand il est tiède, le soleil quand il brille, le temps comme il vient. Ils ont, au moment de leur admission, payé une somme fixe ou donnent à l'asile une pension annuelle. Et, certains alors du gîte et du pain — *la niche et la pâtée* que demandait Balzac pour faire des chefs-d'œuvre — ils vivent de leurs souvenirs, ils se consolent du passé en le jugeant et peut-être aussi font-ils des rêves, à quatre-vingts ans comme à vingt !

On dit que dans l'institution de Sainte-Périne, qui

occupa tout d'abord les bâtiments de l'ancien monastère des religieuses de Chaillot, il y eut même parfois, entre les pensionnaires des deux sexes, des amours nées ainsi dans l'hiver de l'âge, et comme poudrés à frimas. M. Champfleury a même écrit jadis un livre qui fit scandale et qui semblerait une idylle aujourd'hui ; les *Amoureux de Sainte-Périne*, et, avant lui, vers 1826, un M. Valery avait traité le même sujet dans un roman oublié, *Sainte-Périne, souvenirs contemporains*, où il contait le premier les amours du vieux M. d'Olmont et de madame de Melval, deux septuagénainaires réunis dans « le manoir du *malheur comme il faut* ».

Le malheur « comme il faut » ! Eh! oui, il y a une tenue, une correction, un bon ton jusque dans le malheur. Il y a des chutes différentes : la noire misère du ruisseau et la misère souriante et sans haillons. On rencontrerait comme un cérémonial aussi dans la détresse, et ce mot de cérémonial me ramène à madame la comtesse de Bassanville, dont l'invitation me faisait, il y a peu de jours, prendre le chemin de Sainte-Périne.

Madame de Bassanville avait raison : je n'ai perdu là ni mon temps ni ma peine.

Après avoir suivi la longue galerie d'entrée qui donne à l'établissement son aspect de couvent, jeté les yeux sur le réfectoire très propre où des tables de six couverts attendent les convives accoutumés, je me trouve au bas d'un escalier qui mène au couloir H. Un regard encore à la *carte du jour* affichée devant le réfectoire : « *Bœuf, choux-fleurs, dessert.* » Peut-être

beaucoup d'entre ceux qui vont prendre ce repas ont-ils jadis empli Paris de leur tapage et de leur luxe. Une pancarte pleine de tristesses annonce que désormais : « *Il ne sera plus accordé de supplément de lait qu'aux malades de l'infirmerie.* » O lendemains des gaspillages ou des naufrages! Cela n'est rien, un peu de lait, mais c'est une « chatterie » ; c'est un luxe encore pour ces vieillards qui reviennent avec joie à la première nourriture de l'enfant. Plus de supplément de lait! Il y a tout un monde de petites souffrances dans cette ordonnance sans doute nécessaire. Je m'imagine quelque vieille femme de Gavarni hochant la tête et disant avec l'amère philosophie du grand railleur :

— Si j'avais seulement autant de petit-lait au jour d'aujourd'hui que j'ai versé de champagne sur la nappe... dans les temps!...

— *Madame de Bassanville ?*

Le nom est tracé sur la porte, dans un petit cadre réglementaire. A côté de ce nom, la plupart des pensionnaires laissent pendre un crayon au bout d'un fil. Les visiteurs peuvent tracer leur nom sur l'ardoise appliquée là, ou encore, la cellule étant vide, y peuvent lire des avis comme celui-ci : « *Je suis au n° 22, couloir H.* »

Madame de Bassanville n'a pas d'ardoise à la porte de sa chambre. A quoi bon? Elle ne bouge de son siège que pour aller à son lit, portée par la domestique. Elle ne marche pas, elle demeure tout le jour assise. « *La comtesse de Bassanville reste toujours chez elle.* » Je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un sentiment

de respect mêlé de curiosité en saluant, clouée à son fauteuil, cette vieille femme au charmant sourire enveloppée dans sa robe de tartan aux petits carrés verts et noirs. Petite et aimable, avec des gestes exquis, le langage spirituel et alerte d'une Française d'autrefois, cette recluse de soixante-dix-huit ans est aussi bien au courant des événements du jour qu'elle est érudite des salons d'antan.

Elle vit là, souriant, causant, lisant, feuilletant ses vieux papiers, ses lettres jaunies, parmi les quelques débris encore élégants de son mobilier de jadis, les portraits d'elle qui conservent, dans tout l'éclat de la jeunesse, ses traits charmants et sa beauté! Et c'est avec un geste intraduisible que, me montrant un portrait de femme blonde, avec un grand chapeau aux larges bords — presque un chapeau Gainsborough à la mode d'hier — les épaules nues, le corsage adorablement modelé, ressemblant un peu au portrait fameux de Delphine Gay jeune fille :

— C'est moi !... Moi par Isabey !

Puis, sans nulle coquetterie, comme si elle parlait d'une autre :

— Oui, j'ai été comme cela ! J'ai été jolie !

Il y a, plus loin, à côté d'un meuble à ornements de cuivre qui vient des petits appartements de Trianon, une aquarelle de Gavarni.

— C'est encore moi... en robe rose !

La taille est fine sous l'écharpe, les longues boucles des *anglaises* blondes s'abritent sous une ombrelle. Quel étonnement d'entendre cette quasi-octogénaire en robe de tartan dire, avec un joli sourire sans mélancolie :

— C'est moi... moi en robe rose !

Elle nous a bientôt montré tout ce qui, dans sa petite chambre donnant sur les vastes pelouses du parc où se sont promenés La Fontaine et le peintre Gérard, lui rapelle le passé : des cheveux de Marie-Antoinette et de Louis XVI, le portrait d'un fils en uniforme de cavalier de Saumur, de chères photographies de famille, ses petits-enfants — toute la vie de son cœur — puis, comme si elle avait hâte d'arriver à ces fantômes qu'elle a évoqués jadis dans ses volumes si captivants : les *Salons d'autrefois :*

— Ah ! monsieur !... Si vous saviez tout ce que j'ai vu ! J'ai connu Byron, Gall, Walter Scott, Musset, Berryer... J'ai été riche, j'ai été ruinée, j'ai été belle, j'ai été une honnête femme... et me voilà !

Devant la fenêtre par où j'apercevais, à travers les arbres, l'aqueduc d'Auteuil, des oiseaux venaient picorer, dans un petit carré plein de pâtée, le pain de la vieille comtesse.

— Et voilà mes derniers amis : — les moineaux !

Alors, avec son fin sourire, dans un langage pittoresque, rapide, allant droit au fait et peignant d'un trait une individualité, madame de Bassanville, pendant plus d'une heure, fit revivre pour moi tout ce monde évanoui que je connaissais par ses écrits : le salon de la princesse Bagration, celui de la vicomtesse Merlin, ceux de la princesse de Vaudemont, de madame Orfila, de la marquise d'Osmond, de Casimir Delavigne, et Walter Scott passant, l'air ennuyé, à travers ces salons où l'attendaient les hommages, les triomphes, et Musset jeune, et Byron rayonnant, et

Chateaubriand, et Meyerbeer, et tant d'autres. C'était comme un merveilleux défilé d'ombres. Toute une société disparue ressuscitait là, avec son charme très particulier. D'un mot, la comtesse peignait une de ces figures que nous ne connaissons plus que par les sonnets éternels des poètes ou les portraits souvent démodés des peintres.

Le nom de la princesse de Belgiojoso vient dans la conversation.

— Était-elle bien jolie?

— Oh! fort jolie! Elle avait l'air d'un spectre, mais d'un spectre beau : c'était la mode en ce temps-là !

Et sur chaque nom un jugement pris ainsi sur le vif, piquant et — je l'ai remarqué — presque toujours indulgent.

— Je vous assure, monsieur, qu'autrefois avait bien son prix. Ce qui le distingue d'aujourd'hui, cet autrefois-là, c'est qu'on y était poli et point poseur. Savez-vous que nous jouions aux *gages*, comme des enfants? Et, lorsque Berryer perdait, on lui imposait, pour gage, de réciter une fable de La Fontaine. Et quel régal alors ! Car Berryer, qui parlait admirablement, récitait merveilleusement. Lorsque Rachel, dans *Adrienne Lecouvreur*, eut à réciter la fable des *Deux Pigeons*, elle alla demander conseil, — devinez à qui? A Samson? Non. A Berryer ! Et comme on était passionné ! Ce même Berryer jouait, un jour, une charade avec l'académicien Arnault, qui n'aimait guère les légitimistes. Le mot de la charade était *Jacqueminot*. Oui, le général. Tout d'abord *Jacques*, cela alla bien... *Minot*... On montra un chat, *grippe-minaud*. Parfait. Mais,

quand on arriva au tout et qu'on mit en scène le général, Berryer demeurant légitimiste et Arnault libéral, ils se battirent, littéralement ils se battirent, devant le public enchanté et qui, lui, battait des mains, croyant que ce demi-pugilat faisait partie de la charade.

Le nom de Roqueplan ayant été prononcé, madame de Bassanville sourit au souvenir de ce vieux Parisien sceptique :

— Comme les hommes sont singuliers ! dit-elle. C'est Nestor Roqueplan qui a écrit cette pensée digne de La Rochefoucauld : « *L'ingratitude est l'indépendance du cœur.* » Eh bien ! lui seul peut-être parmi ceux que j'avais obligés pendant que j'étais riche n'a pas été ingrat lorsque je suis devenue pauvre, C'est lui qui m'a conseillé d'écrtre, m'a fait imprimer mes premiers articles et m'a permis de vivre d'un métier que j'aime et qui est le premier de tous quand on le pratique honorablement.

Puis, s'interrompant tout à coup :

— Mais, au fait, dit-elle, c'est pour vous raconter un souvenir de Lacenaire que je vous ai prié de venir. Je raconte donc. Vous allez voir qu'en vérité la nature humaine est composée des plus stupéfiants contrastes et qu'il se trouve parfois on ne sait quelles perles oubliées dans le fumier des âmes les plus criminelles.

Et madame de Bassanville nous livra, en effet, un *document* moral des plus « troublants », comme on dirait aujourd'hui, un fait singulier devant lequel on s'arrêterait hésitant, comme devant certaines nuits noires ou devant un gouffre.

L'anecdote, tout à fait étrange, eût fait plaisir à Stendhal.

Madame de Bassanville était, en ce temps-là, propriétaire d'un petit hôtel fort élégant, mais assez éloigné du Paris mondain : l'hôtel était situé sur les bords de ce canal Saint-Martin qui inspirait alors les faiseurs de mélodrames. Elle y habitait avec sa mère, sa grand'mère, deux petits enfants et cinq femmes de chambre, bonnes d'enfant ou cuisinières, M. de Bassanville, absent, ayant emmené le valet de chambre et le cocher.

Parmi les cinq domestiques femmes, il y avait une vieille gouvernante tout à fait respectable, qui s'appelait la mère Batton.

La mère Batton était assez triste et parlait souvent, avec des soupirs, de son fils, qui était loin, très loin, *aux colonies*. Madame de Bassanville ne sut que plus tard que ces *colonies* n'étaient autres que les bâtiments de la maison de détention de Poissy. Le fils de la mère Batton, aimable, l'air dégagé, revint d'ailleurs, un beau matin, des *colonies*, demandant la permission de venir, de temps à autre, voir sa mère à l'hôtel, et le voilà devenu un des familiers de la cuisine.

Un soir, la comtesse entendit un grand bruit dans cette cuisine, en sous-sol. On y jouait de la flûte, on y dansait, les femmes de chambre riaient beaucoup. Madame de Bassanville y descend et elle s'arrête stupéfaite : debout sur la table, un grand jeune homme aux cheveux bouclés, très distingué, jouait de la flûte, et, autour de lui, se tenant par la main, sau-

taient les servantes. Le groupe de Carpeaux plus vêtu.

Le joueur de flûte sauta d'ailleurs à terre rapidement et salua la comtesse, tandis que le fils de la mère Batton disait :

— Vous m'excuserez, madame, si je me suis permis d'amener mon ami avec moi. C'est un camarade des *colonies*, un frère... mon bon et brave ami Lacenaire !

Va pour Lacenaire ! Le nom ne disait rien à madame de Bassanville, et le physique, la distinction, l'air résolu et loyal du jeune homme la prévenaient en sa faveur.

— Quand vous voudrez accompagner M. Batton, vous le pourrez !

Et Lacenaire accompagna si bien Alphonse Batton, qu'il devint l'hôte, le familier de l'hôtel de madame de Bassanville, une sorte de demi-domestique veillant à la sûreté de la maison. La comtesse avait-elle à se rendre à une réception où elle arborait tous ses diamants, vite, on appelait Lacenaire, et Lacenaire attendait madame de Bassanville et l'accompagnait, au retour du bal, de crainte que le cocher de fiacre qui la ramenait dans le quartier désert ne fût tenté de la voler.

Un jour, une amie de la comtesse, donnant un dîner de gala, pria madame de Bassanville, qui possédait une argenterie vendue plus tard au poids six mille francs, de la lui prêter.

Les initiales étaient les mêmes. Qui porta les couverts chez madame de B...? Lacenaire. Qui retourna les chercher? Lacenaire. Et pas une cuiller ne manqua.

Bien mieux, les enfants de madame de Bassanville vinrent à tomber malades. Lacenaire veilla sur eux,

jour et nuit, avec une sollicitude ardente, disputant âprement à la mort un des petits êtres que le mal emporta. L'enfant rendit le dernier soupir devant lui et Lacenaire ne voulait pas quitter le lit de mort. Il pleurait, se lamentait, maudissait la destinée, offrait de donner sa vie pour racheter celle de l'enfant.

Or, quelles ne furent pas la surprise et l'effroi de madame de Bassanville lorsque, quelques mois plus tard, un matin, sa femme de chambre entra chez elle toute pâle, tenant un journal à la main :

— Ah ! madame !... Madame, vous ne savez pas ?... Lacenaire !... Lacenaire, qui couchait dans le salon pour nous protéger contre les voleurs !... Lacenaire et le fils de la mère Batton !

— Eh bien?

— Eh bien, madame, ils ont assassiné une vieille femme, madame Chardon, et son fils pour leur voler trois cents francs !

Pour trois cents francs, cet homme qui escortait une femme parée de diamants, qui portait un paquet d'argenterie à travers Paris et qui veillait un enfant malade avec un dévoûment de père, égorgeait deux êtres à la fois et, si je puis dire, assassinait au rabais.

De telles bizarreries tragiques sont bien faites pour donner raison à la théorie du philosophe : « *l'homme double* ». Mais jamais vit-on un tel contraste? Un disciple de Gall, qui palpa depuis la tête coupée de Lacenaire, l'expliqua à madame de Bassanville par ces deux bosses, tout à fait développées chez le meurtrier : l'amour du plaisir et le dévoûment. La veille, Lacenaire se dévouait à un enfant malade; le lendemain,

pour avoir cent cinquante francs et s'amuser, il *supprimait* en riant une vieille femme.

— Je regrette de ne pas retrouver les vers qu'il m'adressait à propos de la mort de mon pauvre petit, me disait madame de Bassanville. Ils étaient jolis!

J'étais là, dans cette petite chambre de Sainte-Périne, et écoutant ces propos de la grande dame d'autrefois, lisant ces lettres dont l'encre jaunie et le vieux papier filigrané Bath survivaient à la main qui les avait tracées, il me semblait revivre une époque disparue, le temps des steeple-chases de la Croix-de-Berny, des élégances d'Eugène Lami, des débuts de Lablache à l'Opéra-Buffa, des représentations de Falcon, des *premières* de Meyerbeer!... Mes yeux allaient de la vieille comtesse à l'aquarelle où elle m'apparaissait, là-bas, en robe rose...

Et c'était la même femme que des poètes, qui n'étaient pas tous des meurtriers comme Lacenaire, avaient chantée, que des maîtres comme Isabey avaient peinte!... L'auteur du *Code du Cérémonial* et de l'*Éducation des Femmes* qui, tout à l'heure, me parlait de ses parents magistrats ou soldats, « morts en cour royale » ou « morts en l'armée », c'était cette octogénaire à l'esprit vif, aux souvenirs précis, qui contait ce qu'elle avait été avec le détachement de madame du Deffant, disant doucement : « Du temps que j'étais femme. »

— Que n'écrivez-vous vos *Mémoires ?* lui dis-je.

— Bah! Je suis trop vieille! Et qui se soucie de moi ?... Je suis morte!

MERCREDI

42 s. Adolphe 323



1814. Bataille de Montmirail
(guerre de la coalition)

FÉVRIER

Lev. du sol. 7 h. 17. Couc. 5 h. 13
P. Q. le 7 — N. L. le 14

Elle me tendit la main lorsque je pris congé d'elle :

— Oui, morte !... Eh bien ! monsieur, faites-moi revivre !

— Je le voudrais ; mais ce n'est point facile, madame ; et tout le monde n'a pas, comme vous, le don de faire agir un personnage en peu de mots. Je veux dire pourtant, puisque vous attachez quelque prix à ce souvenir, combien m'a touché cette visite à cette cellule où l'on cause, à cette chambre de Sainte-Périne où vit, et vit heureuse, visitée de ses enfants qui l'adorent et d'amis qui ne l'oublient point (je ne parle pas seulement des passereaux de la fenêtre), une des personnalités de notre époque, l'arbitre des élégances et du bon ton, la Parisienne d'autrefois, la Française du bon vieux temps, qui a enseigné l'art — car c'est tout un art — de la correction et du goût.

On m'a souvent demandé comment j'avais pu assembler tant de souvenirs. C'est que j'ai toujours écouté avec respect mes aînés. Michelet, Sainte-Beuve, Gavarni, m'ont souvent parlé du passé. Il n'y a pas de livre qui vaille ce livre vivant : l'homme. Par lui on touche souvent de la main un autre siècle. J'ai entendu le vieux Moreau de Jonnès me dire, à moi : « La première fois que j'ai vu le roi Lois-Philippe, c'était au club des Jacobins ! » Et, me parlant de la femme de Camille Desmoulins : « Je l'ai connue... Je la revois encore... C'était une *petite blonde !* »

Entendre ainsi parler, avec la familiarité du témoin, des personnages dont la mort a fait des fantômes et l'histoire parfois des statues, c'est une volupté quasi fantastique que j'ai retrouvée en écoutant la comtesse

de Bassanville. Je ne puis la ressusciter, comme elle dit, mais je puis lui envoyer, avec mon salut, l'expression de ma gratitude pour ces évocations plus étonnantes que les *devinettes* de M. Stuart Cumberland.

P. S. Hélas ! je ne devais plus revoir madame de Bassanville. Elle mourut six mois après ma visite. Ils ont dû être tristes du départ de leur vieille amie, les petits passereaux du jardin d'Auteuil !

XVII

Une représentation *pour Béranger.*

28 mai 1884

Maintenant Béranger aura sa statue. Elle était faite, puisqu'on la peut voir au Salon, mais elle n'était point payée, et les souscriptions jusqu'ici ne pouvaient guère couvrir les frais de l'exécution. Cela ne ralentissait pas, du reste, le zèle du sculpteur Doublemard. Alors, avec son cordial élan, M. Coquelin aîné s'était offert pour organiser une matinée artistique au profit de la souscription Béranger. Cette matinée a eu lieu samedi, comme on sait, et elle a réussi pleinement. La recette a été bonne et la journée a été charmante.

Lui-même M. Coquelin avait annoncé la *Matinée* dans deux conférences faites boulevard des Capucines et dans lesquelles il avait analysé, lu et chanté des chansons de Béranger. Oh ! analysé avec un talent infini et chanté avec un art tout à fait exquis et supérieur. C'était là comme la préface de la matinée du Trocadéro et nous espérons bien que Coquelin publiera sa causerie sur Béranger, comme il donnait, naguère, à la

Revue Bleue son intéressante conférence sur *Tartufe.*

C'est donc lui que le comité doit remercier du succès de la représentation de samedi, lui et les artistes qui y ont pris part. *Deo erexit Voltaire*, avait écrit sur sa petite église le patriarche de Ferney. On pourrait presque graver sur un petit coin du socle de la statue future : *Berangerio erexit Coquelin.* Le programme était bien choisi, un peu trop pris au Béranger de la gaudriole peut-être, pas assez au Béranger patriote, mais, en somme, il fallait bien sacrifier à certains souvenirs demeurés populaires : *Frétillon*, *Madame Grégoire.* On ne pouvait pas éviter non plus le *Roi d'Yvetot* qu'on n'a pas écouté tout simplement parce que le bon Daubray n'est pas venu le chanter. Daubray est, avec Talazac, le seul qui ait fait défaut au programme. Talazac devait dire l'émouvant *Adieu des dernières chansons :*

France, je meurs, je meurs, tout me l'annonce,
Mère adorée, adieu ! Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce...

mais Talazac était souffrant et s'est fait excuser. Le public a eu des compensations. Mademoiselle Pierson, chantant la *Bonne Vieille* en claire toilette de printemps et d'une voix juvénile, a été fort applaudie, et mademoiselle Bartet a récité du Béranger :

J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles,

avec la grâce poétique qu'elle donnait à la muse d'Al-

fred de Musset. Lassalle devait chanter le *Vieux sergent.* Certain vers :

> Le Rhin lui seul peut retremper nos armes !

a sans doute paru dangereux, mais, en revanche, avec quelle *maestria* il a enlevé le *Grenier :*

> Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

Sarcey, l'autre jour, adressait une prière aux artistes qui devaient figurer dans la matinée ; il les suppliait de ne pas *vouloir trop bien dire* les chansons de Béranger. Il avait raison, mais, par un privilège qui montre bien la valeur de ces chansons, que Chateaubriand appelait des *odes*, Béranger force tout naturellement ceux qui le disent à être simples. Comme il n'enfle jamais sa voix, il contraint ses interprètes à faire comme lui. C'est un génie sans manière et sans pose. Il est bonhomme, il est narquois, il est gaulois. Il a du goût. Le goût, cette vertu qui se perd ! Ce n'est pas lui qui jouerait les Ajax dans ses alexandrins. Il préfère le rictus voltairien au torticolis de plus ambitieux, ou plutôt il a lu La Fontaine et se plaît à demeurer un délicat.

Ce n'est pas précisément le délicat, c'est « le bon enfant » qu'on nous a montré, l'autre jour. Le Béranger du Cabaret de la mère Saguet où il s'accoudait — sans boire — avec Thiers et Charlet. Le vin, le jeu, les belles, voilà surtout ce que nous avons entendu chanter. Il y avait mieux qu'un épicurien chez le poète populaire, et on l'a bien vu par le *Chapelet du Bonhomme*, que

M. Delaunay a récité avec beaucoup de sentiment, et par la chanson célèbre :

Chers enfants, chantez, dansez.
Votre âge
Échappe à l'orage.

que Got a dite avec un peu de mélancolie, costumé de pied en cap en Béranger, avec les longs cheveux et le front chauve que le dessin de Charlet a bien rendus et que M. Doublemard a sculptés. M. Got avait même poussé le scrupule jusqu'a mettre au vieil habit de Béranger deux ou trois fleurettes pour rester dans la tradition :

La fleur des champs brille à *sa* boutonnière !

On a fort applaudi l'éminent comédien, comme aussi mademoiselle Sarah Bernhardt, qui a porté son hommage à Béranger en récitant une poésie à laquelle Béranger était tout à fait étranger, tout à fait, si j'ai bien entendu. Puis mademoiselle Céline Montaland nous est revenue de Russie tout à point pour montrer là son fin sourire, ses cheveux d'Andalouse et sa gaieté de Parisienne.

J'aurais voulu qu'on nous donnât plus de chansons dramatiques, dans le genre de ce *Vieux Vagabond* que Dumaine a si admirablement traduit, avec beaucoup de puissance et de bonté farouche jusque dans la révolte. Béranger en a écrit plus d'un de ces maîtres drames enfermés en quelques couplets : *Jeanne la Rousse*, le *Vieux Caporal*, le *Violon brisé!* Mais peut-être le public a-t-il mieux aimé rire de bon cœur en

compagnie de Coquelin cadet récitant le *Petit homme gris*, avec sa verve d'amusant diseur de monologues, ou de Berthelier, tirant la cloche du *Carillonneur :*

Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !

La représentation, au total, a été des plus intéressantes comme aussi des plus fructueuses. Les frères Lionnet, mademoiselle Reichemberg, M. Saint-Germain, qui a joliment chanté, — comme au Caveau dont il est membre, si je ne me trompe, — ont bien mérité du vieux chansonnier, qui n'espérait pas une statue et ne voulait même pas un tombeau :

Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre,
Buvons gaiement l'argent de mon tombeau !

Béranger n'a pas, ce me semble, de tombeau puisqu'il repose dans le caveau de Manuel, au Père-Lachaise. On ne l'y oublie pas. Ce ne sont point des cris de haine qui retentissent là tout près, à de certains anniversaires. Ce sont des vers ou des refrains. Béranger, un peu dédaigné des lettrés, est moins oublié qu'on ne pense des petits et des humbles. On le verra bien, le jour où sa statue se dressera dans un coin de Paris. Ceux-là mêmes qui ne savent plus ses chansons connaissent son nom et le saluent. C'est quelque chose que de laisser un nom, un souvenir. Les plus grands lèguent des œuvres indiscutables à l'avenir — mais ceux-là se comptent et sont rares à travers l'his-

toire; — les autres laissent comme une légende populaire, et ce sont peut-être ces élus qui sont le plus assurés de durer. Abeilard, philosophe, serait depuis longtemps oublié des masses s'il n'avait pas aimé. Béranger restera comme le représentant d'une vivante légende, celle d'un temps qui savait rire, chanter — et pleurer aussi — devant un vieux drapeau déchiré.

Voilà donc le sort de la statue du chansonnier définitivement fixé. Ses refrains ont servi à payer sa statue. Il en sera de même pour Eugène Delacroix si l'on organise, au bénéfice de la statue qu'on veut lui dresser devant sa maison mortuaire, une exposition des œuvres du grand coloriste. C'est, je pense, la première idée qu'émettra M. Auguste Vacquerie, président, lorsque se réunira, demain, le comité du monument de Delacroix.

XVIII

La semaine du *Grand Prix*. — Ce qu'il rapporte à Paris. — La première course parisienne. — Ce que rêva la Révolution. — La réalité. — Longchamp. — Les modes nouvelles. — Triomphe du dix-huitième siècle. — Un *Grand Prix Rococo*. — Sera-t-il mouillé ? — Philosophie pratique des courses de chevaux. — *Égalisation* des conditions sociales par le steeple-chase. — Catarina et la Tisbé. — La Guimond. — La fête des Fleurs, le festival pour les aveugles et l'exposition des diamants de la couronne. — Le *Régent*.

6 juin 1884

Londres a des semaines fameuses, fiévreuses, luxueuses : la semaine d'Ascot, la semaine d'Epsom. Paris a la semaine du Grand Prix. Ce *Grand Prix de Paris*, qui sera couru dimanche, prend tous les ans une importance plus considérable, remue une foule plus nombreuse, draine dans les poches des gens de plus grosses sommes d'argent. Le pli est pris, la mode est passée dans les mœurs, nous avons le sport dans le sang. Il n'est pas de *première*, il n'est point de *vernissage*, de primeur ou de fête quelconque qui passionne à la fois toutes les classes et mette en mouvement une masse aussi étonnante de spectateurs. Et cette fièvre date d'hier, à tout prendre. Ouvrez les

chroniqueurs d'il y a trente ou quarante ans, les courses ne figurent guère dans leurs causeries que comme des plaisirs accessoires. La Croix-de-Berny divertit une élite d'amateurs, mais n'attire pas le « grand Paris » vers son hippodrome.

Il n'y a pas vingt ans qu'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie* de Firmin-Didot pouvait écrire en toute vérité : « En Angleterre, une course remue un comté entier; en France, c'est à peine si elle réunit une partie des habitants de la ville où elle a lieu... Une seule course suffit, en Angleterre, pour élever ou détruire des fortunes ; en France, c'est à peine si quelques rares parieurs y hasardent quelques milliers de francs. » Nous sommes loin de compte et le temps a marché — et les chevaux ont galopé — depuis ces lignes. Les « quelques milliers de francs » des gageures françaises sont devenus des millions, tout comme en Angleterre, et je voudrais connaître, même approximativement, le total des sommes qu'une journée telle que la journée de dimanche met en mouvement. Monte-Cristo et M. Mackay en seraient stupéfaits.

Recettes du champ de courses, augmentation des recettes des chemins de fer et des bateaux, des omnibus et des *cars*, plus-value de la journée des fiacres, notes de couturières, repas aux restaurants, paris engouffrés dans les agences, sommes portées aux bookmakers dans le *rink*, c'est un ruissellement d'argent, quelque chose comme une manne aurifère qui s'abat sur Paris et l'engraisse. Le luxe seul et les industries de luxe semblent, tout d'abord, en prendre leur

part, mais, par de minces canaux presque invisibles, l'averse s'infiltre jusque dans les couches profondes, et un économiste pratique démontrerait facilement que le pauvre, à tout prendre, a sa part de la fête.

C'est le triomphe du jeu, sans nul doute, c'est le plein air appliqué à l'agio, c'est le tapis vert non plus en drap, mais en gramen ; bien des gens rêvent, à l'heure où nous sommes, de *Little-Duck* ou d'*Archiduc*, comme les vieilles femmes de Balzac rêvaient de terne ou de quaterne au temps de la loterie. Mais c'est aussi le Longchamp annuel, le grand étalage des inventions du goût, le Salon de la mode, l'exhibition des séductions nouvelles, étoffes inédites du chapeau de la saison. L'industrie, de cette façon, y trouve son avantage aussi bien que l'agiotage, les ouvriers en profitent autant que les ouvreurs de portières. Que de petits doigts manient l'aiguille, à l'heure où nous sommes et chiffonnent des rubans, et tordent avec art des brins de paille et découpent des brindilles d'or et font voleter des plumes légères, pour le grand jour, le jour solennel, le jour « supraparisien » de dimanche ! Longchamp aura fait ainsi vivre bien des mansardes.

Lorsqu'en mai 1726 — il y a cent cinquante-huit ans — le marquis de Saillans paria contre le marquis de Courtanvaux, capitaine des cent-suisses, qu'en trente minutes il viendrait de la grille de Versailles à la grille des Invalides, il ne se doutait guère qu'il était le précurseur de ces courses et de ces parieurs qui réalisent ou perdent une fortune en dix minutes. Toute la cour était alors aussi préoccupée du pari du marquis que peut l'être aujourd'hui le Jockey-Club des

chances d'*Archiduc*. On avait tout exprès fauché les seigles et fait en droite ligne jusqu'à Sèvres un chemin large de trois pieds et marqué par de grands bâtons piqués en terre au bout desquels on avait placé du papier blanc. Presque un *rallye-paper* au siècle passé. Le pari entre de M. de Saillans et M. de Courtanvaux était de six mille livres, mais, de leur côté, tous les seigneurs pariaient entre eux. Le marquis de Saillans allait donc monter sur un de ses chevaux, choisis entre trois autres dans son écurie et nourri seulement au biscuit et au vin de Champagne, lorsque madame de Saillans alla supplier le roi de défendre à son mari de faire cette course à cause de la montagne de Sèvres où un cheval pouvait si facilement s'abattre. Louis XV interdit donc la course, le marquis proposa pour son remplaçant son valet de chambre, et le valet se mit en selle, comme un de nos jockeys. L'avocat Barbier raconte que « Tout-Paris », comme on dirait aujourd'hui, était alors descendu dans la plaine de Grenelle : carrosses, gens à pied, petits bourgeois, commis, grisettes. Il faisait assez beau. On attendait l'apparition du cheval de M. de Saillans, tout en raillant les hommes du guet à cheval ou la maréchaussée qui empêchaient les curieux — et les chiens — de pénétrer dans le sentier tracé, la *piste*. J'imagine que ces petites gens devaient parier aussi au moins quelques sols de six-blancs, peut-être même quelques livres, à l'imitation des seigneurs. Et ce fut, je crois bien, la première course véritable qui passionna les Parisiens. Le valet de chambre de M. de Saillans arriva, d'ailleurs, à la grille des Invalides deux minutes trente secondes

plus tard qu'il ne fallait, et le marquis perdit son pari.

C'était là le temps patriarcal des courses de chevaux. Une façon de jeu qui tenait plus du duel, d'un duel d'amours-propres, que du sport. L'*anglomanie* du temps de Louis XVI mit bientôt les courses véritables à la mode, et le brave homme de roi, économe et bourgeois, en gémissait, se disant qu'il se perdait en ces journées beaucoup d'argent, d'un argent qu'il eût trouvé mieux employé à la construction de navires pour la France. Je ne trouve plus, durant les années de la Révolution française, trace de courses de chevaux. En cherchant bien, je vois cependant qu'un M. Esprit Lafont-Pouloti présente à l'Assemblée nationale, au département et à la municipalité de Paris un *Mémoire sur les courses de chevaux et de chars en France.* Ce n'était certes pas le *Grand Prix* tel que nous l'avons aujourd'hui que rêvaient nos pères. Ils songeaient plus alors à la Grèce et à Rome qu'à l'Angleterre, et ce qu'ils souhaitaient d'établir chez nous, c'était une variante des jeux Olympiques. Courses de chars! Distributions publiques de couronnes! « Aux fêtes que le désœuvrement et l'amour des riens fait naître, écrivait en 1791 Peuchet dans la *Gazette nationale*, je voudrais qu'on vît en France succéder de magnifiques courses de chevaux et de chars qui pussent former des jeunes gens à l'adresse, au danger, au courage, sans détruire en eux la *douce compassion* et les *vertus de la sensibilité.* » Nous sommes, on le voit, en plein Jean-Jacques! Ces courses qui, au dire des moralistes actuels, ruinent les petits, dépravent les grands, entretiennent la boulimie des jeux de hasard,

les disciples de Rousseau les regardaient donc comme le « délassement majestueux d'une nation libre, généreuse et puissante ».

Et veut-on savoir le tableau futur, la perspective heureuse qu'offrait, pour ces rêveurs, l'aspect d'une de ces courses de chars et de chevaux? Écoutez-bien : il semble qu'on assiste, par avance, au spectacle d'une fête antique. Nous ne sommes plus à Paris, nous sommes à Sparte:

« Tout ce qui se fait en présence du peuple rassemblé acquiert — c'est le *Moniteur* de 91 qui parle — un caractère de grandeur que n'offre point l'étiquette des solennités particulières ou la pompe des cérémonies privilégiées. Le concours de la multitude, l'aspect des cieux, l'agitation des esprits, l'expression libre des sentiments, l'enthousiasme de l'âme, donnent aux paroles de l'énergie, aux idées de l'élévation, aux actions une noble simplicité, et naturalisent dans les habitudes un maintien qu'on prendrait pour de l'orgueil si l'on ne savait point qu'il naît de l'assurance calme que donnent la hauteur des pensées et l'usage de la liberté publique. »

C'est joli, la rhétorique!... Talleyrand en faisait aussi lorsque, dans son rapport sur l'éducation nationale, il demandait que l'exercice du cheval y entrât comme une partie intégrante et principale, et Napoléon Ier mettait la rhétorique en pratique lorsqu'en 1807 il instituait les courses publiques de chevaux. Mais la « noble simplicité du maintien » et l' « élévation des idées » que le bon Peuchet apercevait dans les plaisirs de la foule, nous ne les retrouverions plus, je pense,

dans le fleuve humain qui s'en va rouler, dimanche — eau pure et écume mélées — autour de la pelouse de Longchamp.

Nous trouverions autre chose, il est vrai : une grâce, un charme, un éclat, une élégance qui ne sont qu'à Paris. Un retour de courses, chez nous, n'a pas l'aspect de Courtilles hamlétiques, l'air de mascarade arrosée de porter d'un retour d'Epsom.

C'est un défilé mondain ou demi-mondain si l'on veut, mais allègre, aimable, spirituel jusque dans le laisser-aller et coquet jusque sous la poussière ou sous la pluie. Longchamp, encore une fois! Longchamp! Le Longchamp nouveau, le Longchamp moderne : le Longchamp multiplié par toutes les ressources du luxe devenu accessible et de la circulation monétaire décuplée!

Évidemment il n'a rien d'austère ni de spartiate, le tableau de ce Paris attiré et comme poussé sur les pas d'un cheval, mais il a son utilité au point de vue commercial et sa séduction au point de vue pittoresque. Mais puisqu'aussi bien Paris vit, s'anime, se passionne, s'enfièvre pour cette journée du Grand Prix, le spectacle est de ceux qu'il faut voir, avec ses mille ruissellements de la foule vers un seul but — la piste — ses files de voitures convergeant vers le même point, ses cascades d'êtres humains descendant la côte de Suresnes avec la rapidité et la continuité de rigoles grossies par un orage. Et cela grise, amuse, entraîne, dans le bruissement des talons, des pas pressés et l'éblouissement des lorgnettes éclaboussées de soleil

et des toilettes claires arborées dans le soleil de juin.

En vérité, le bonhomme Barbier, s'il revenait au monde, se pourrait croire encore au temps où il regardait courir le cheval du marquis de Saillans à contempler ces toilettes nouvelles, ces chapeaux Louis XV, ces cornets pointus que nos Parisiennes posent sur leurs têtes, ces bonnets Jeanneton mêlés aux chapeaux Jean-Jacques, tous ces exquis *travestis* mondains qui font songer aux dessins de Moreau le jeune, aux coquetteries de Lancret, aux chiffonnés de Fragonard, aux *merveilleuses* de Debucourt. Oui, vraiment, oui, les voici les Debucourt, les mariées de village, les bergères de Trianon, les échappées de la Laiterie de la reine ou des Galeries de Bois. Ce temps-ci, qui n'a pas de style propre en architecture, qui n'en a pas dans le mobilier, mais qui le cherche partout, butinant et picorant çà et là, a pris, en fait de toilette et de bibelots, le meilleur parti : il choisit, réédite, rajeunit ; il fait revivre le passé. Il modernise les séductions de Gainsborough, il prend Pajou pour coiffeur, Vanloo pour couturier, Boulle pour ébéniste. Il se compose, de tout ce qui a été le charme d'autrefois, une séduction particulière, bien à lui, très piquante, très personnelle dans le rajeunissement de ce qui fut par la grâce qui est et par la beauté présente.

En cela, nos Parisiennes font preuve d'habileté et de goût.

Jamais une femme de Balzac, une *lionne* de Gavarni n'eût consenti à porter les costumes dont se parent nos *cocodettes* d'à présent — cocodettes ! un mot que M. Guizot lui-même était amené à écrire, et il en sou-

rit dans ses *Lettres*. Elles auraient répondu, les *lionnes* d'autrefois, comme ces comédiennes du Théâtre-Français à qui Meissonier dessinait des costumes Louis XV authentiques pour une comédie de Gozlan, le *Gâteau des Reines:* « Et vous croyez que nous allons nous fagoter comme ça? Monsieur Meissonier, nous prenez-vous pour nos grand'mères? » Les *lionnes* portaient cependant des bandeaux plats comme les châtelaines gothiques et des ferronnières au front comme les héroïnes des drames romantiques. Mais elles auraient crié au *rococo* devant des cheveux à la Du Barry et un chapeau à la Greuze. Eh bien, ce *rococo* triomphe et il pare agréablement — parfois adorablement — nos Parisiennes. Le Louis XV fait prime dans l'art de la toilette. Cette fin du dix-neuvième siècle remonte, pour se parer, jusqu'aux grâces du dix-huitième. Nous avons tant de fois rencontré le Bizarre en cherchant le Beau que nous nous en tenons au *joli*, du moins en fait de modes féminines. Le Grand Prix de Paris sera donc un Grand Prix rococo, un Grand Prix Louis XV, un Grand Prix paré et pomponné comme ces revues dans la plaine des Sablons que nous montrent les gravures des grands petits-maîtres célébrés par les Goncourt. Pater, Moreau, Watteau, vont avoir un regain de vie et, s'il fait beau, les allées du Bois ressembleront, non pas à l'Embarquement, mais au Galop de Cythère.

Et, dans ce galop, je vous défie bien de reconnaître à leur toilette la grande dame ou la tapageuse. Il est évident que les courses auront absolument contribué à ce qu'on pourrait appeler, à côté de l'égalité, l'*égalisa-*

tion sociale. Mêmes chapeaux — et mêmes coups de chapeaux — mêmes chevaux — et mêmes cavaliers — mêmes mots, mêmes allures. Le champ de courses, qui fut autrefois une sorte de champ de bataille entre la fille et la femme du monde, est devenu, au contraire, une sorte de champ de Mai où l'on se réconcilie du regard et où l'on fraternise de la lorgnette. Se rappelle-t-on la *Léona* de Frédéric Soulié passant, avec sa crânerie insolente, à travers la noblesse bretonne réunie aux courses de Lamballe? Ce n'était pas seulement dans la *Closerie des Genêts* et les drames de l'Ambigu que se produisaient ces coups de théâtre.

Esther Guimond, qui fut célèbre et qui était assez méchante pour pouvoir vieillir redoutée, sinon respectée, disait hardiment à ses amies, la veille des courses :

— Qu'est-ce qui vient demain avec moi dans la tribune des femmes du monde?

Et, à deux ou trois, elles se plantaient là, debout, insolentes, magnifiquement parées, emplissant de gouailleries et de ricanements le vide qui se faisait autour d'elles, jusqu'à ce qu'on vînt les prier de se retirer. C'était comme une guerre déclarée entre les grandes dames et les courtisanes, une sorte de rivalité romantique, quelque chose comme une révolte de la Tisbé contre la Catarina : « — Ah ! mesdames les grandes dames, vous ne valez pas mieux que nous !.... Nous vous prenons vos maris, vous nous prenez nos amants. C'est une lutte?... Fort bien. Luttons. »

C'était l'heure où cette même Guimond, chère à M. de Girardin, exigeait d'une grande dame authentique

dont elle connaissait le secret que la pauvre femme vînt chez elle, suppliante, réclamer le filet pour la nuit qu'elle avait, elle, la courtisane, obtenu d'un amant sous le prétexte de se faire enrubanner une parure semblable. Et la grande dame allait, toute pâle, chez la fille demander ce filet qui avait quitté son alcôve pour celui de la révoltée. Le marquis de Foudras a dû exploiter le fait dans je ne sais quel roman, qui fit scandale en son temps comme les *Mémoires* de Viel-Castel aujourd'hui.

Et cette guerre déclarée entre filles et femmes éclatait le plus souvent en pleines courses, dans le brouhaha d'un steeple-chase. Esther et madame de Maufrigneuse étaient comme deux races de femmes différentes, hostiles et féroces. Elles ne se mêlaient pas plus entre elles que l'huile et le vinaigre ne se confondent aujourd'hui autour de la piste de manière à former une salade sociale des plus pittoresques. C'est inattendu, c'est ironique, c'est parfois blessant, mais c'est inévitable et les énumérations plus qu'homériques des *reporters* concourent à remuer plus encore, à mêler et à *fatiguer* la salade, feuille à feuille.

On ne s'étonne plus de rencontrer, étiquetées sous les mêmes épithètes, les duchesses aux parchemins intacts, les princesses du million, les grandes dames du quartier Bréda et les princesses de la rampe. Tout fait nombre sur le carnet du reporter. Toute célébrité lui appartient, qu'elle remonte jusqu'à saint Louis ou qu'elle descende jusqu'à Saint-Lazare. Battons, tournons et retournons la salade! Les grandes dames ne jalousent plus les petites et les petites ne haïssent plus les

grandes. On a signé le traité de paix chez le couturier à la mode. On ne tient plus à se distinguer, mais à se ressembler.

« Je voudrais avoir une toilette comme celle de mademoiselle Tubercule, des Bouffes, dira la comtesse. »

Et mademoiselle Tubercule :

« C'est vous qui habillez la comtesse A...? Faites-moi un corsage comme celui qu'elle portait vendredi à l'Opéra ! »

Parfois même la comtesse envoie demander par quelque ami intermédiaire à mademoiselle Tubercule l'adresse de son tailleur ou de sa couturière. La constatation de ce libre-échange de modes, qui amène très vite le « laissez-faire, laissez-passer » dans les mœurs, n'est pas une découverte. Mais nulle part elle ne s'affirme aussi nettement et puissamment qu'autour du champ de courses et, le lendemain, dans les comptes rendus de la journée. Il n'y a plus, semble-t-il, ni monde ni demi-monde, mais un vaste monde disparate, élégant et séduisant, plus amusant qu'amusé et qui s'éperonne pour se divertir comme le jockey fouaille son cheval pour enlever le Grand Prix.

A bien prendre, l'héroïne de ces journées de fièvre et de baccarat hippiques, c'est la belle Marie Magnier, la spirituelle comédienne, qui est pour ces fêtes du turf ce qu'était Sarah Bernhardt il y a peu d'années pour les fêtes du Vernissage, la plus regardée, la plus admirée, la plus écoutée des *sportswomen*, celle qui se dresse de toute la sveltesse de sa taille, rieuse, superbe, bonne et brave, menant gaiement la bataille et faisant parier sur ses paris tout un flot de courtisans. Signe des temps :

les grandes dames, avant de *prendre* un cheval pour favori, demandent autour d'elles :

— Lequel a choisi mademoiselle Magnier ?

Allons ! ce n'est pas seulement la toilette, c'est l'intérêt qui opère la réconciliation finale. Je vous l'ai dit, la paix est faite. Il n'y a plus qu'à souhaiter un peu de soleil pour ce grand jour et à implorer le baromètre.

Car toute la question est là : « Fera-t-il beau ? » Le bon Peuchet met en première ligne, dans son article du *Moniteur*, « l'aspect des cieux » pour le succès d'une fête olympique. J'en ai tant vu, de Grands Prix, inondés et lugubres ! Les Grands Prix poudreux, où l'insolation verse ses rayons à flots, comme on verse le champagne *extra-Dry* du haut des *coatches*, sont rares. Généralement, le temps est douteux, gros d'inquiétudes, chargé de menaces.

Et ce n'est pas seulement le Grand Prix qui serait mouillé, cette année, mais la Fête des Fleurs et la kermesse organisée par la presse. fêtes et kermesses ! Paris ne se plaindra point de ne pas s'amuser pour cette fin de *season*. Gounod lui fera entendre demain sa *Rédemption*, chantée par madame Adler-Devriès et M. Faure, au bénéfice des ateliers d'aveugles, et s'il veut, il a, tous les jours, pour s'aveugler lui-même, l'exposition des diamants de la couronne.

On ira, certes, applaudir Gounod, et M. Levanchy-Clarke trouvera dans cette Matinée des ressources nouvelles pour ces ateliers d'aveugles qu'il a fondés avec tant de zèle et que la libéralité de madame Heine-Fur-

tado lui a permis de mieux aménager encore. Mais l'exhibition des joyaux et diamants de l'État a quelque chose pour le public — et particulièrement pour le public féminin — de plus mystérieux et de plus attirant. L'œil de la femme garde des tendresses singulières pour ces rubis, ces émeraudes, ces saphirs, l'étalage de ces tentations pétrifiées. Est-on bien certain que le serpent tendit à Ève une pomme? N'était-ce pas plutôt un diamant sorti de quelque taillerie préhistorique?

Il est curieux de voir, autour des merveilles exposées, les merveilleux étonnements du public. On lui montrerait, par impossible, l'autographe de l'*Énéide* ou la palette du Titien, il y regarderait à peine. Mais des diamants! Mais le *Régent!* Ah! ce *Régent*, c'est le grand ou gros acteur en représentation! Il absorbe tous les regards. On ne parle que de lui, comme on ne s'inquiète que du comédien en vedette. « Où est le *Régent?* Montrez-moi le *Régent!* Comment, c'est *ça?* »

Eh! oui, *c'est ça!* — Sept millions. On ne le dirait pas. Et alors les légendes sont tout bas contées, mystérieusement, devant le *Régent*, en baissant la voix comme s'il devait entendre. Et le vol du Garde-Meuble et comment ce diamant *Pitt* ou *Régent* fut retrouvé dans un trou de quelques pouces creusé par les voleurs dans la poutre d'un grenier. Je m'étonne que Dumas père n'ait pas consacré un de ses romans d'aventures à cet épisode étonnant de la Révolution: le vol des joyaux du Garde-Meuble qui fut un des drames les plus singuliers de ce temps-là et conduisit tant de gens sur l'échaufaud. Il ne vaut pas seulement les yeux de la tête, il a coûté des têtes, ce *Régent*. Si la mode reve-

vait jamais au roman historique, il y aurait là un drame tout fait.

Ce qui est fort piquant aussi, dans les impressions du public, c'est l'admiration qu'il conçoit pour ce morceau de pierre dès qu'on lui dit : « C'est le Régent lui-même, le Régent authentique », et l'espèce de mépris ou plutôt l'absolu mépris qu'il montrerait pour ce même diamant si on lui soutenait que c'est là simplement le *fac-simile* de la pierre fameuse. Tant il est vrai que la valeur artistique d'un diamant est essentiellement relative. Notre imagination y est pour beaucoup. Ce n'est point le beau qui nous séduit ici, c'est le rare. Il n'est pas impossible, la science aidant, qu'un jour vienne où le Régent, le merveilleux et précieux Régent, ne vaille pas beaucoup plus qu'un caillou. Balthazar Claës a, du reste, fort à travailler, à chercher et peiner avant d'en arriver là.

XIX

L'ouverture de la pêcne. — La pêche et la chasse. — Férocités du pêcheur à la ligne. — Les philosophes. — Une maladie contemporaine : le pessimisme. Ceux que Beyle a *mordus*. — Un mot de Sainte-Beuve. — *Rouge et Noir*. — Une préface posthume de Léon Chapron. — Religion nouvelle : les *Rougistes*. — Beyle et Balzac. — Les disciples de Stendhal. — La mélancolie des romantiques et le pessimisme des contemporains. — Le dilettantisme du néant. — Prosper Mérimée et la peur du ridicule. — Les *agnostics* en Angleterre. — Les nihilistes du tour de valse. — Sentiments bourgeois. — Ce qui est *bourgeois*. — Balzac pessimiste et George Sand. — Le petit chapeau.

20 juin 1884

Il n'y a de bien nouveau, à Paris, que l'ouverture de la pêche à la ligne. Ne riez pas: ce très mince événement compte pour beaucoup dans l'existence d'une infinité de nos contemporains. La pêche à la ligne a ses fanatiques comme le turf, comme la chasse, comme le théâtre, comme la peinture, comme toutes les passions, grandes ou petites, de l'humanité. On trouverait des pêcheurs farouches comme on rencontre des chasseurs acharnés. Je ne sais quel ennemi de la pêche à la ligne prétend même que le pêcheur est plus féroce que le chasseur puisqu'il tue deux animaux

au lieu d'un: le ver qui lui sert d'amorce et le poisson qui devient sa proie, tandis que le chasseur ne tue guère que le gibier et, par aventure, quelque chien ou quelque compagnon de battue.

Ce qui différencie la passion de la pêche et celle de la chasse, c'est que celle-ci grise et celle-là hypnotise. La chasse, qui force à marcher, la chasse, où la poudre parle, communique à ses fervents une sorte d'accélération joyeuse du pouls, une ébriété d'air libre entrant dans les poumons élargis. La pêche, au contraire, magnétise littéralement ceux qui la pratiquent. L'œil fixé sur le bouchon de liège ou le tube léger qui lui signale que le poisson est là, le pêcheur ressemble vaguement à quelque fakir engourdi par la contemplation de son nombril. On dit qu'il pense, le pêcheur à la ligne. On assure que c'est généralement un philosophe et point du tout un philosophe pessimiste. La pêche, dit-on, comme la musique, adoucit les mœurs.

Et vraiment, si la pêche à la ligne avait cette vertu de dissiper les tristesses, d'assoupir les mélancolies et les ennuis, il faudrait la bénir bien haut et la pratiquer bien vite, car il faut convenir que nous assistons, en France — et un peu partout — à l'invasion d'une maladie épidémique dont M. Pasteur ne découvrira malheureusement pas le microbe et qui nous a été inoculée par quelques admirateurs ou disciples de Schopenhauer et de M. de Hartmann.

Maladie allemande, dirais-je de ce pessimisme qui menace de s'infiltrer à tout jamais dans les veines françaises, importation étrangère, si nous n'avions, parmi nos compatriotes, une quantité d'esprits éminents qui

ont travaillé, sciemment ou inconsciemment, à énerver les générations nouvelles et à faire naître ces aimables *décadents*, ces dégoûtés et ces lassés qui trouvent que la vie est insupportable parce que chaque journée se compose d'une aurore et d'un crépuscule.

Certes, ce n'est pas la première fois qu'en France nous voyons apparaître ces symptômes d'un mal spécial qu'on a depuis longtemps baptisé d'un nom latin: *tædium vitæ.* « Où avez-vous mal ? demandait un médecin à l'un de ces désolés. — *J'ai mal à la vie*, docteur ! » Ce n'est point, dis-je, la première fois que des esprits distingués, et même des groupes ou des générations d'esprits, déclarent, eux aussi, qu'ils ont « mal à la vie ». Mais il semble que ce soit un spectacle inconnu de voir porter le pessimisme comme une fleur à la boutonnière et nous n'avions pas encore vu passer le dandysme du nihilisme.

Eh! parbleu, la mélancolie a, de tout temps, existé et, dans tous les temps, à toutes les heures, l'humanité condamnée au dur labeur de vivre a jeté vers le ciel ses plaintes désespérées. Depuis Homère jusqu'à Lucrèce, pour ne parler que des anciens, quels cris désolés ont poussés les seuls poètes ! « Les générations des hommes sont comme celles des feuilles, le vent jette les feuilles à terre, » dit Homère. Ayant à parler, un jour, de Chateaubriand et de René, notre ami Emmanuel des Essarts retrouvait les lamentations de René jusque dans les fragments de Ménandre, et, bien plus près de nous, dans les portraits de La Bruyère: « Il faut rire avant d'être heureux de peur de mourir avant d'avoir ri, » dit terriblement l'auteur des *Carac-*

tères. Je connais peu de conclusions plus pessimistes.

Mais tous ces mélancoliques d'autrefois, ces éplorés et ces désolés, avaient contre la vie une sorte de colère d'amoureux trahi. Leur révolte était encore de la passion. Ils ne s'abandonnaient pas délicieusement à la joie de nier la vie, Ou, s'ils la haïssaient, au moins avaient-ils, après l'éclat des malédictions, le courage du suicide. La mélancolie de René, d'Obermann, les imprécations de Manfred, les rugissements d'Antony, ont encore je ne sais quelle profondeur d'âmes martyrisées ou quelle vaillance de Titans irrités. La mélancolie, aujourd'hui, ne s'affirme plus par des coups de tonnerre, mais par des bâillements. Elle ne manie plus le poignard d'Antony : « Elle est bonne, la lame de ce poignard ! » mais quelque fin éventail japonais pour dissiper la migraine. « Il est joli le manche ciselé de cet éventail ! » Ce n'est plus Byron qui règne, c'est Schopenhauer. Schopenhauer et Stendhal.

Je ne méconnais point ce qu'il y a de curieux, d'ironique et de fin dans la doctrine, parfumée de néant, du philosophe Schopenhauer. C'est un petit monsieur, tiré à quatre épingles, qui a passé son existence à tâcher de n'être ni victime de ses enthousiasmes ni dupe de ses affections. Pour cela, il a supprimé les premiers et canalisé les secondes. Quand toute la jeunessse allemande se battait contre nous, Schopenhauer équipait un combattant à ses frais et regardait de loin son sabre et sa giberne se couvrir ou s'emplir de gloire. Le patriotisme ne lui était pas un bien pesant fardeau. L'honneur national lui semblait une niaiserie et, quant à l'honneur personnel, il avait sur le duel des

idées ironiques, fort amusantes, mais point chevaleresques à l'excès. Il est d'avis que c'est celui qui *donne* un soufflet qui est déshonoré.

Tout cela peut distraire, un moment, comme un spirituel paradoxe, mais ne saurait former le fonds moral d'une génération ou d'une nation. Les Allemands me semblent beaucoup plus imbus des brutalités du darwinisme que du dédaigneux pessimisme de Schopenhauer. Ils pratiquent tout d'abord la lutte, et l'âpre lutte, pour la vie. Après quoi, libre aux lettrés et aux dilettanti de fumer l'opium des doctrines de M. de Hartmann!

Ce qui est inquiétant, c'est qu'au contraire nous, et quand je dis nous, j'entends les plus distingués parmi les nouveaux venus, nous mettons à l'ordre du jour et érigeons en système de conduite ce débilitant pessimisme que je comparerai à ces liqueurs qui surexcitent tout d'abord pour anémier le corps et déprimer ensuite les facultés cérébrales. Je n'ouvre presque pas un livre nouveau que je n'y rencontre, comme une chenille sur les fleurs, l'inévitable pessimisme. Je ne citerai personne. Les noms viendront tout naturellement à la pensée de ceux qui me lisent. Plus ces pessimistes ont de talent, plus leur dandysme nous étonne et plus leur influence nous inquiète. L'un rêve je ne sais quelle société dédaigneuse des vulgarités dont se nourrit pourtant l'humaine espèce et où, dans un aimable byzantinisme de salons, la vie se passerait délicieusement alanguie, dans une *flirtation* éternelle. L'autre, déjà las de la monotonie des jours, déclare que, pour certains êtres, qui ne sont pas les plus niais,

au contraire, tout est fini dès qu'ils touchent à trente ans et qu'ils n'ont plus, dès lors, rien à attendre de l'existence. Volontiers accepterait-on le paradoxe avec un sourire si de telles professions de foi — ou de *non-foi* — n'étaient point sans influence sur la marche même des esprits, sur les nouveaux venus, par exemple, qui se modèlent sur leurs frères aînés et se mettent à *bâiller leur vie* puisque les hommes de trente ans proclament la légitimité du bâillement.

Mais comment voir naître cette maladie débilitante sans essayer, sinon de la guérir, au moins d'en signaler les symptômes? C'est un choléra comme un autre, le choléra du pessimisme.

Il y a un grand coupable en tout cela, et je dis grand à dessein, car, en vérité, ce fut un rare et puissant esprit. Ce coupable-là, c'est Stendhal. Toute l'influence qu'il a su prendre sur bien des esprits, et non certes des moindres, m'est apparue hier tandis que je lisais la préface que Léon Chapron vient d'écrire pour une édition définitive de *Rouge et Noir*, magnifiquement éditée par L. Conquet. On peut dire que ce morceau est comme le testament littéraire du pauvre garçon, et l'on peut voir par là qu'il y avait en lui, sous le chroniqueur parisien, un critique de solide éducation et de race nerveuse. Mais comme son admiration pour *Rouge et Noir*, pour ce sec et envieux Julien Sorel, nous fait voir, entrée en plein dans sa chair, la dent aiguë de Stendhal!

« — Il a été *mordu* par Stendhal! » C'est un mot de Sainte-Beuve. Il me l'écrivait, un jour que je l'invi-

tais à écrire quelque *Lundi* sur ce très aimable et savant Victor Jacquemont. Sainte-Beuve s'y refusait, laissant percer bien des réticences contre le voyageur et lui faisant surtout le reproche définitif d'avoir été *mordu par Stendhal.*

On pourrait presque dire que, non seulement Chapron, mais bien d'autres jeunes hommes fort remarquables, ont été, comme Jacquemont, mordus par Stendhal. De là ce dandysme singulier dans la mélancolie et cette affectation de dégoût de la vie ou plutôt de goût pour l'existence décadcnte qui ressemblent si peu aux tristesses de Chateaubriand ou aux révoltes byroniennes et qui sont symptomatiques de la maladie morale ou cérébrale contemporaine.

Ce qui distingue, en effet, Stendhal des autres négateurs du bonheur humain, c'est qu'il n'est point mélancolique. Il ne soupire pas, il jouit. Il ne se regarde pas comme un « infortuné convive » au banquet de la vie, mais comme un invité de bon appétit qui doit se nourrir le mieux possible parce que chaque repas peut être le dernier. Il avait, ce Beyle, dans la réalité, arrangé sa vie de façon qu'elle fût toujours libre et aussi agréable que possible. C'était, en toutes choses, amour ou littérature, un gourmet avec des appétits de gourmand. Ne détestant point la vie, comme les pessimistes qu'il a engendrés, il ne s'inquiétait que de la mort et encore de la façon particulière dont la mort viendrait. Quelle grimace aurait son agonie ? Un trépas en pleine rue (il redoutait l'apoplexie) lui semblait tout naturellement détestable. Aussi bien, comme il dînait souvent en ville, portait-il

sur lui toujours un paquet de cartes. C'était un de ses axiomes pratiques, une de ses règles d'existence : « Un homme doit toujours avoir son adresse sur soi ! »

Un soir, en sortant du restaurant, l'auteur de *Rouge et Noir* tomba frappé d'apoplexie, en plein boulevard. Il eut, sentant le terrain tournoyer sous ses pieds, la force encore — une force instinctive comme Charles XII frappé à mort d'une balle au front et portant machinalement la main à la garde de son épée — il eut le temps de saisir une de ses cartes dans la poche de son vêtement. On voit ce gros homme par terre, on le relève, on l'assied sur un banc du boulevard, on trouve des cartes de visite sur lui et dans sa main un bout de carton : « *Henri Beyle* », avec son adresse, on le transporte à son domicile. Et quand il revint à lui, Beyle fut presque aussi enchanté d'avoir eu raison dans ses précautions qu'il était désolé d'être atteint dans sa santé ! « Un homme doit toujours avoir son adresse sur soi ! » Ce fut peut-être à ce principe que Stendhal dut de ne pas expirer sur la borne.

Mais, encore un coup, il y avait de l'épicurien chez ce pessimiste. Lui aussi, comme Flaubert et comme les petits-neveux de Flaubert, avait pu connaître « l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine » — c'est une ligne de Bossuet — mais, cet ennui, il ne l'avait pas éprouvé. Et — voyez le miracle ! — il l'a fait éprouver, il l'a insufflé à ses disciples.

Ceux qu'il a *mordus* sont devenus ses fanatiques, mais il y a certainement un virus malsain dans ce fanatisme-là.

Chapron, qui fut un *stendhalien* déterminé, signale un des effets les plus caractéristiques de cette superstition, de cette *religion de Beyle.* Il avait été question, entre jeunes gens, écrivains et artistes, de fonder — puisque la mode est aux dîners — un *Dîner de rougistes.* Car, pour être *stendhalien* pur, il faut être avant tout *rougiste*, c'est-à-dire qu'il faut déclarer que Stendhal est « l'homme du siècle », et que, dans l'œuvre de Stendhal, *Rouge et Noir* seul doit compter. Ce sont là les étroitesses ordinaires des « petites églises ». On en vient à fractionner l'admiration. Donc, les vrais disciples de Beyle sont *rougistes.* Ils vont conserver comme une édition de la Bible même cette artistique réimpression de *Rouge et Noir*, où M. Conquet a mis le meilleur de son goût, ses plus beaux caractères et ses vignettes les plus choisies. Ils vont communier sous les espèces de ce beau livre. Où plutôt ce leur sera le livre : *To Biblion.* L'œuvre de Stendhal était déjà la Bible depuis longtemps pour ces *rougistes* dont parle Chapron, et qui s'abordaient par des fragments de phrase, des citations de *Rouge et Noir* en manière de *salamalecs.*

Quelle singulière façon de transformer la littérature et l'art en une sorte de confrérie, de petit couvent où tout le monde ne pourrait entrer ! Mais quoi ! c'est là après tout une des formes de l'admiration et je ne saurais reprocher à nos dandys de pessimisme d'admirer quelqu'un ou quelque chose. C'est le contraire que je leur tiendrais volontiers à grief.

Je m'explique cette hypnotisation des esprits sur un un seul livre. Beyle est, en littérature, comme un de

ces mets concentrés où le suc d'une forte quantité de viande se peut absorber en un petit volume. Il enferme avec soin une pensée dans une courte phrase. Il donne volontairement à son style la sécheresse solide de la langue du Code pénal. Il a beaucoup d'esprit, et du meilleur, d'érudition, et de la plus aimable. Mais sa science de la vie, sa puissance d'analyse, sa défiance de l'humanité, donnent à toute son œuvre ce je ne sais quoi d'antipathique et de douteux que garde le caractère même de son Julien Sorel. C'est un arbre vigoureux que rongent pourtant, par la racine, les courtilières, les taupes-grillons. Il y a un ver dans ce fruit parfumé.

Par exemple, il n'a vraiment pas assez d'enthousiasme, ce Stendhal. C'est un dilettante qui hume la vie italienne, goûte la musique de Rossini, traite l'amour comme un problème de mathématiques et réduit la passion en théorèmes. Il peut, s'il fonde jamais une religion *stendhalienne* (et on voit qu'elle est fondée), faire des fakirs, jamais des apôtres. La *morsure* de Stendhal ne cause aucun paroxysme ; le coup de dent, au contraire, est en quelque sorte desséchant. Il paralyse.

Ce Beyle avait d'ailleurs ses raisons pour être un désabusé. Il avait vu de près la guerre et, très bon soldat, paraît-il, supérieur en cela — et en bien d'autres choses — à Paul-Louis Courier, il s'était imposé à lui-même cette coquetterie de passer à travers les horreurs de la tuerie comme il eût traversé un salon, avec autant de sang-froid et d'élégance. Napoléon I[er]

remarqua, au milieu des haillons ambulants de la retraite de Russie, un officier rasé de frais et propre comme s'il se fût rendu au théâtre, un quart d'heure après. C'était Henri Beyle. L'auteur de la *Chartreuse de Parme* pouvait bien avoir conservé un certain scepticisme, une fatigue morale de ces dures journées où la vie humaine pesait si peu.

Et voilà la circonstance atténuante que n'ont point les jeunes pessimistes ou les *dilettanti* de grand talent qui, après Renan et Taine, semblent se résigner si facilement à prendre l'existence pour un spectacle et à ne s'en enthousiasmer, ne s'en passionner pas plus qu'il ne convient. On conçoit la mélancolie de René ; il a traversé une terrible époque de tempêtes. Au lendemain du premier Empire, la France, harassée d'action, devait nécessairement engendrer une génération d'esprits à la fois avides de rêverie et désolés d'être condamnés à se croiser les bras, tandis que leurs pères avaient, à travers le monde, écrit des épopées à coups de sabre. Les premières pages de la *Confession d'un enfant du siècle* rendent admirablement cet état d'âme. Musset a peint de couleurs inoubliables ces pâles héritiers des soldats qui, entre deux batailles, venaient embrasser, comme en courant, leurs fils qu'ils asseyaient, pour les voir de plus près, sur leurs culottes de peau.

L'Empire tombé, les jeunes générations françaises sont condamnées à l'inaction et au rêve. Elles se heurtent à une politique caduque. Elles souffrent, elles se lamentent. Elles laissent échapper, sous forme de sanglots, leurs ambitions et leurs regrets. De là tous ces soupirs qui emplissent la littérature désolée des jeunes

romantiques. De là la mélancolie d'Obermann, de Jacques Ortis, des Antony et des Lélia. Mais, ne vous y trompez pas, cette mélancolie même a sa foi. Le désespoir de ces jeunes âmes n'est qu'un amour rentré.

Au rebours de ces aînés, nos mélancoliques d'aujourd'hui ne semblent avoir d'autre amour que le *goût*, un certain goût subtil et raffiné de *japonisants*, car le *japonisme* et, si je puis dire, le *bibelotisme* marchent volontiers de compagnie avec le *pessimisme*.

Ils avaient vingt ans, je le sais bien, nos désanchantés lorsque, rêvant des conquêtes idéales, des Toisons d'or, des Eldorados et des Dulcinées, ils se sont heurtés brutalement contre cette réalité farouche, bestiale, à jamais désolante : l'invasion. Ils avaient vingt ans lorsqu'ils ont vu la force étrangler le droit et les roues des canons écraser les fleurettes au moment où ils les allaient cueillir, eux les amoureux, en leur demandant pétale à pétale : « M'aime-t-elle un peu... beaucoup ? » Ils avaient vingt ans quand la flamme rouge des incendies a brûlé les ailes de leurs papillons bleus. Ce brusque réveil, ce sursaut tragique au seuil de leur jeunesse explique bien un peu leur tristesse et ce manque de joie, cette inappétence qu'ils éprouvent à vivre. Mais, s'ils n'avaient pas senti passer dans leurs veines, en même temps que la douleur de l'invasion, le poison de la morsure stendhalienne, peut-être auraient-ils puisé dans le spectacle de tant de ruines l'énergie voulue pour les réparer.

C'est un fait à noter dans l'histoire de la littérature française contemporaine : la guerre n'a pas renouvelé les inspirations de la jeunesse. Il ne s'est pas trouvé, il

ne s'est pas levé une légion de poètes pour ramasser le clairon puisque l'épée, pour un moment, était brisée. Le seul Déroulède a sonné la diane, et encore l'en a-t-on raillé. Les lendemains de la guerre ont inspiré quelques récits touchants à Coppée, quelques élégies poignantes à Sully-Prudhomme, quelques ironiques défis à Banville, quelques protestations indignées à Laprade (mais ceux-là ne sont point des *jeunes*). Ces sombres désastres n'ont vraiment inspiré, les *Chants du Soldat* mis à part, qu'un poète, et c'était un vieillard. Mais, s'il est presque le seul, il est le plus grand, et la compensation est faite : c'est Victor Hugo.

Au contraire, il semble que le pessimisme dont je parle et que je combats se soit, comme un autre phylloxera, attaqué au patriotisme même, dont le vin généreux vaut bien celui de la vigne. Il paraît quasi ridicule à nos dilettanti de parler du drapeau. Armand Carrel disait un jour : « Le peuple sent bon. » Nos *décadents* diraient volontiers : « Le soldat sent mauvais. » Cette génération *stendhalienne*, *rougiste*, *sorelienne*, comme on voudra, doit trouver particulièrement absurdes les équipées de Don Quichotte. Nous avons pourtant été une nation de Don Quichotte durant des siècles, et quoique les moulins à vent nous aient parfois atrocement fustigés du bout de leurs ailes dures, ce rôle de paladins ne nous avait pas trop mal réussi parfois. Mais les nouveaux venus se sont avisés de le trouver ridicule.

Et — c'est le malheur de nos pessimistes actuels — ils ont trop peur du ridicule. L'enthousiasme est un ridicule et l'amour aussi, et toute incorrection et toute folie également. François d'Assise serait parfaitement

ridicule à venir parler, sur la place du Marché aux Fleurs, de ses sœurs « les roses ». Un marin qui se fait sauter, lui et son navire, est un peu ridicule, puisqu'il est si facile et si intelligent de se rendre.

— J'aimerais mieux être odieux que ridicule, disait un jour Prosper Mérimée, autre *stendhalien*, d'ailleurs impeccable au point de vue du style.

Éviter le ridicule : toute la morale de toute une école est là.

Il ne faut pas croire, du reste, que notre pays seul soit en proie à cette maladie du pessimisme, de la lassitude, du *tædium vitæ*, cette autre autre sorte de ténia. Les Anglais, sans aller bien loin, sont tourmentés du même mal ou affectés du même tic, comme on voudra. La désespérance y est aussi une affaire de mode, comme telle ou telle forme de chapeau. Comme la France et plus que la France, la Grande-Bretagne est affectée de ce *dandysme du néant*.

On sait que les sectes singulières n'y manquent point. Dans un dîner, vous pouvez vous trouver placé à côté d'un jeune gentleman correct et aimable qui, à la boutonnière de son habit, porte un mince ruban bleu ou plutôt — car les Anglais détestent les rubans et fuient les décorations — a fait légèrement border en bleu, broder d'un liséré, la boutonnière de son frac. Ne vous avisez pas d'offrir de vin à ce gentleman : vous blesseriez une de ses convictions. Il est voué à l'eau. C'est un *ruban bleu*. Il ne boit que de l'eau pure. Le vin et les liqueurs lui sont des ennemis déclarés.

Mais, après tout, il ne s'agit là que d'une question

d'hygiène. On ne saurait être comparé à nos pessimistes parce qu'on est un buveur d'eau. Ce qui correspond à nos *décadents*, ce sont les *agnostics* anglais. L'*agnostic* est un dilettante comme un autre. Il ne croit à rien ou plutôt ne s'occupe de rien, déclare volontiers que tout est vanité et traîne avec ennui le poids de son doute ou de sa négation.

J'ai déjà parlé de ces *agnostics*, à propos du cours de M. Caro. Et décidément il paraît que la mode gagne au delà du détroit et que les *agnostics* menacent d'être aussi nombreux demain, plus nombreux cent fois, que les *esthètes* ne l'étaient hier. Les jeunes filles mêmes se déclarent *agnostics*. On est *agnostic* moitié par genre et moitié par conviction. Conviction ! Le mot est bizarre, rapproché de ce nihilisme intellectuel.

Je causais hier avec une jeune miss anglaise qui n'est peut-être pas *agnostic*, mais qui a la plupart de ses amies piquées, mordues, dirait Sainte-Beuve, par l'*agnosticisme*.

— C'est tout à fait curieux, me disait-elle, on parle maintenant très volontiers du néant, de la fin du monde, de la lassitude de vivre, entre jeunes gens, tout en se préparant à un tour de valse ou à une partie de polo. Dans un bal, vous entendriez parfaitement des lambeaux de dialogue du genre de celui-ci : « Il fait bien chaud, n'est-il pas vrai, mademoiselle? — Très chaud ! Mais cela m'est si complètement égal ! Croyez-vous, sir, que la fin du monde soit proche ? — Je n'en sais rien, mais je l'espère, mademoiselle ! — Ah ! vous êtes donc *agnostic ?* — Oui, mademoiselle, et vous ? — Moi aussi ! » — Et l'on se met à causer des tristesses et des inutilités de la vie ! »

Nous n'en sommes là, à vrai dire, en France, que dans notre littérature, et encore dans cette partie de la littérature qui déclarerait volontiers que l'enthousiasme est une bêtise et l'amour de la famille un sentiment niais et *bourgeois*. Bourgeois ! Un mot encore dont on abuse étrangement et qui semble d'autant plus redoutable qu'il est plus élastique et qu'il est moins défini. En politique, nous avons, tour à tour, vu M. Clémenceau, puis les adversaires mêmes de M. Clémenceau traités de *bourgeois*. En littérature, n'a-t-on pas reproché à Alphonse Daudet d'être un *bourgeois* parce que dans *Sapho*, le plus hardi de ses livres, il a, à côté du boudoir de la fille, fait la part du foyer natal? La lumière est donc *bourgeoise?* Tout sentiment qui nous prend aux entrailles est donc un sentiment *bourgeois ?* Quelle misère ! Et faut-il, pour ne pas mériter cette épithète de *bourgeois*, nier les plus humbles vertus, comme la pitié, la tendresse, le dévoûment et tant d'autres de ces sentiments qui sont bien, je pense, aussi naturels que les vices?

C'est encore une des formes de notre pessimisme comtemporain de nier qu'il y ait, dans la nature, des consolations et du soleil. « Avez-vous jamais vu, dans toute votre existence, une seule journée complètement belle? » s'écriait le malheureux Swift, le roi des pessimistes. Mais l'auteur de *Gulliver* était un malade et un fou. Serait-ce donc que nos pessimistes, qu'ils soient des subtils comme par exemple l'auteur exquis de l'*Irréparable* ou des robustes comme l'auteur d'*Une Vie* et de *Miss Harriett*, sont des malades? Dieu merci, non, et avant tout leur talent et leur santé sont hors de

cause. Ce qui est vrai, c'est qu'ils ont pris — et je ne cite M. Paul Bourget et M. Guy de Maupassant que parce qu'ils marchent à la tête de leur génération — la vie en dégoût et que, tout en leur accordant une part de vérité dans leur pessimisme — car, au total, je ne suis ni un aveugle ni un optimiste quand même — on peut leur dire cependant comme à l'Auvergnat :

— Eh ! que diable ! laissez là votre soupe si vous voulez ! Mais n'en dégoûtez pas les autres !

Et nos pessimistes se réclament de Balzac ! De ce bon, brave, vaillant et solide Balzac qui fut, sous une apparence de misanthrope, le plus croyant et, qui pis est, le plus crédule des hommes ! Balzac, s'il revenait au monde, serait bien étonné de se voir de tels disciples. Il les renverrait bien vite à l'ami Stendhal. Tout Balzac est dans cette phrase qu'il écrit en parlant de Nemours dans *Ursule Mirouet :* il dit que « la nature y est aussi belle que l'art, *dont la mission est de la spiritualiser* ». Entendez-vous : l'artiste, et par conséquent le littérateur, a pour devoir de « spiritualiser la nature » ! O sacrilège ! Voilà donc que Balzac ne serait, tout bien considéré, qu'un vil idéaliste ! Oui, Balzac, qui n'était point timide, croit qu'il y a autre chose que des saletés ou des tristesses en ce monde. Balzac parle encore d'un « paysage qui a des idées et fait penser ». D'où diable, en vérité, nous a-t-on sorti ce Balzac-là ?

Et pourtant Balzac n'avait pas ce qu'il nommait si justement « *l'hypocrisie du beau ou du bien* ». Ce n'était ni un « satisfait » ni un avaleur de vérités toutes faites, servies, roulées sous forme de boulettes, ce n'était pas un bouffi de bonheur que Balzac ! Mais,

quoiqu'elle lui fût lourde, il aimait la vie. Quoiqu'il souffrit, luttât, se colletât avec tant d'obstacles, il n'était pas pessimiste. « Un jour, » raconte je ne sais où George Sand — la révoltée de *Lélia* devenue l'admirable mère-grand de ses derniers livres, George Sand, une autre pessimiste réconciliée avec la vie par ses enfants et ses petits-enfants — « un jour, Balzac revenait de Russie et, pendant un dîner où il était placé près de moi, il ne tarissait pas d'admiration sur les prodiges de l'autorité absolue. Son idéal était là, dans ce moment-là. Il raconta un trait féroce dont il avait été le témoin et fut pris d'un rire qui avait quelque chose de convulsif. Je lui dis à l'oreille : « Ça vous donne envie de pleurer, n'est-ce pas ? » Il ne répondit rien, cessa de rire comme si un ressort se fût brisé en lui et ne dit plus un mot durant le reste de la soirée. »

Parlez-moi de ces pessimistes naïfs et facilement émus qui ont, dès qu'on fait vibrer en eux la fibre cachée, une bonne larme *bourgeoise* et désarment bourgeoisement, le cœur plein de pitié ! Mais Balzac était de bonne race française, rabelaisien, vrai fils du pays de Touraine. *Les rieurs de Tours !* Ainsi surnommait-on jadis les habitants de sa ville natale. Il eût bien ri, en effet, des *agnostics* anglais et renvoyé Schopenhauer à ses paradoxes germaniques. Or, ce qu'eût fait Balzac, je voudrais que le fissent désormais ceux qui font profession de l'admirer et de le continuer, tout en se déclarant prêts à donner tous ses romans et la *Peau de chagrin* et les *Parents pauvres* et *Un grand homme de province à Paris* pour le *Rouge et Noir* de Stendhal.

Je voudrais que nos générations littéraires nouvelles

eussent un peu plus d'enthousiasme et un peu moins de crainte du ridicule. On peut aimer la vie ou s'y résigner sans passer pour dupe. Je leur réclamerais moins de doute et plus d'élan, moins de goût et plus de folie ! Laissons là Schopenhauer et ne lisons Stendhal que comme un livre de curiosité ; n'allons demander nos inspirations ni à ce sceptique rhénan ni à ce Français italianisé ! Restons chez nous et cultivons notre vigne gauloise, comme Candide cultivait son jardin. En vérité, nous devons être singulièrement fatigués, comme dit encore Musset, d'être Allemands, Anglais, lakistes, hartmannistes, darwinistes, schopenhauriens ou Touraniens, las et bien las

> D'avoir imité Londre, Athènes, Rome et Sparte,
> Et d'être enfin Français n'est-il pas bientôt temps ?

Voilà cependant vers quelles réflexions m'a entraîné la lecture de cette préface posthume de mon vieux camarade Chapron. J'aurai étudié, cette fois, non point la vie à Paris, mais une des maladies de la vie de Paris. Peut-être, après tout, vaut-il mieux avoir, en passant, combattu le pessimisme parisien que d'avoir annoncé au monde ce grave événement, cette profonde modification des usages qui prouve bien, au dire des experts, que nous sommes en été tout à fait : on porte le petit chapeau en plein boulevard ! Oui, le petit chapeau est reçu. Le petit chapeau de feutre n'est plus une fausse note dans la toilette d'un élégant. L'heure de la mer a sonné : Paris est coiffé du petit chapeau !

XX

S. M. le choléra. — Il y a cinquante ans et aujourd'hui. — Les romantiques et le choléra. — Léon Gozlan. — Un peu de rire. — Les fêtes foraines. — Manon regrettant l'idylle. — La fête de Neuilly. — Ce qu'était le bal de Saint-Cloud. — La duchesse de Berry. — Croquis forains. — Les saltimbanques. — Le *japonisme* à la foire. — Campi. — M. Boudou.

27 juin 1884

Il est évident que la seule actualité du moment pour le Parisien, c'est le choléra. Toutes les questions pâlissent un peu devant la question sanitaire. La brusque entrée en scène de ce nouvel acteur — sombre comme un troisième rôle — a relégué au second plan certains sujets de causerie qui sembleraient fades à côté de celui-là! Le choléra restera-t-il cantonné à Toulon et l'épidémie y finira-t-elle bien vite ? Tout au contraire, cet hôte incommode ne prendra-t-il point le chemin de fer et ne va-t-il pas nous arriver, un de ces matins, par la ligne du Midi?

Quoiqu'il en soit, il ne faut ni braver le choléra ni le craindre. C'est une des mille et une manières dont s'y prend la nature pour se débarrasser de l'espèce

humaine; c'est la bataille des infiniment petits, des invisibles et des impondérables contre le *roseau pensant* dont Pascal a parlé. Depuis que le choléra n'est plus, comme en 1831, une sorte de fantôme romantique, depuis qu'il a été poussé, comme sous un instrument de supplice, sous le microscope des savants; depuis qu'il a perdu son caractère mystérieux et, en quelque sorte, personnel; depuis qu'il n'apparaît plus aux imaginations frappées comme un grand spectre épouvantable, il me semble qu'il a perdu de sa puissance, de sa force de nuire. Il ne faut pas le craindre, cela est bien certain, et les docteurs vous diront qu'en temps d'épidémie il faut avoir le cœur alerte et le ventre libre. Ce n'est pas toujours facile et la mélancolie est proche lorsque les deuils sont multipliés, mais cela est salutaire, voilà le certain.

J'ai connu, durant la grande épidémie qui, vers 1865, désola Paris, un pauvre garçon pris de la terreur du choléra et qui faillit, à force d'ingurgiter des rhums et des alcools pour « tuer le miasme » comme on « tuerait le ver », se donner une inflammation d'entrailles. Chaque matin il consultait la statistique officielle des décès (il était employé à l'Hôtel de ville) et chaque soir il s'en allait coucher dans celui des arrondissements de Paris où les morts par le choléra étaient le moins nombreux. Le malheureux menait ainsi, à travers Paris, une vie errante et désolée. Il ne mangeait pas, ne dormait pas ou rêvait d'un spectre vert qui le venait tirer par les pieds, comme le fantôme de la *Dame blanche*. A la fin, un de nos amis, alors interne des hôpitaux de Paris, lui dit :

— Voulez-vous que je vous guérisse de ce mal de la peur ? Venez avec moi !

Nous accompagnâmes l'interne jusqu'à son hôpital, et il nous montra, dans une cour, des malades convalescents qui jouaient gaiement — et prosaïquement — à saute-mouton.

Puis, après nous les avoir fait remarquer :

— Ils ont l'air très gais, n'est-ce pas?

— Oui !

— Eh bien, ce sont des cholériques !

— Vous dites?

— Des cholériques. Des malades, naguère atteints du choléra, et qui y ont échappé. C'est moi qui les ai soignés. Vous voyez qu'ils ne se portent pas trop mal!

Et, en effet, ces cholériques de la veille ou de la semaine passée avaient une telle bonne humeur que l'instinctive terreur du pauvre garçon fut dissipée brusquement comme une migraine qui s'envolerait tout à coup. La vue de cholériques jouant à saute-mouton ôtait brusquement à la maladie ce je ne sais quoi d'effroyablement mystérieux qui envahit les imaginations à ce funèbre nom de choléra. Le soir même, l'errant couchait dans son lit. Le lendemain, il ne se préoccupait plus du nombre des décès cholériques, et, depuis, quand on lui parle du choléra asiatique ou sporadique, il répond le plus bravement du monde :

— Oui, je connais! C'est une maladie singulière qui se termine par une partie de saute-mouton !

A Dieu ne plaise que le choléra vienne nous contraindre à prendre aussi philosophiquement l'épidémie.

Mais il est bien certain que le romantisme a trop agité le spectre noir du choléra. Lorsque le fléau visita pour la première fois Paris, Léon Gozlan le salua d'alexandrins sinistres qu'on se répétait avec un certain petit frisson, comme lorsque l'on raconte, à la campagne, la nuit, des histoires, de serpents ou de voleurs :

Place à ce roi des rois ! Car nul ne sait encore
Sur quel étrange autel il prétend qu'on l'adore !
Dans l'univers, un jour, il doit régner tout seul ;
Pour sceptre, il n'a qu'un os ; sa pourpre est un linceul.

C'était assez gai, comme on voit, et Gozlan, comparant aux grands conquérants ce roi du Gange, lui donnait le pas sur Cambyse et sur Tamerlan, meurtriers illustres :

Il assassine en grand. De son bras meurtrier,
Comme on tue un seul homme, il tue un peuple entier.

Mais la gaieté de France et le rire de Gaule devaient bientôt répondre à ces vers épouvantés. Le bon Janin se mit, dans ses feuilletons, à rire au nez du choléra comme s'il se fût agi d'une mauvaise pièce. On organisa dans Paris la grande mascarade du choléra, et, comme ils devaient, quarante ans plus tard, se moquer des éclats d'obus allemands, les gamins se moquèrent du gigantesque personnage blême qu'on promena par les rues, coiffé du bonnet blanc du *Malade imaginaire*. Alors, ce fut fini. Le choléra avait déjà perdu de son prestige d'ange exterminateur fantastique. On avait ri de lui : il était désarmé. Je conseillerais la même méthode curative si Toulon nous expédiait — ce qui n'est pas probable — un échantillon de ses produits.

Du reste, quand j'assure que le choléra est le sujet de conversation le plus actuel, je sais bien que j'exagère un peu. Ce sont les journaux surtout qui parlent de l'épidémie. Ils ont imaginé des rubriques dramatiques, sonnant le glas ,et, sinon aussi romantiques, presque aussi terrifiantes que les vers oubliés de Léon Gozlan. Leurs lecteurs n'en perdent ni une bouchée ni une occasion de plaisir. Car on s'amuse, à Paris, au moins dans un certain monde, je vous en avertis. On s'amuse, en dépit de l'éternel cliché : « Paris est vide. » Et comme, pour se divertir, Paris a toujours besoin de quelque invention nouvelle, il a, depuis deux ou trois ans, imaginé de mettre à la mode — devinez quoi ? — la fête de Neuilly.

Elles étaient tout aussi bruyantes que jadis, ces fêtes des environs de Paris qui ont encore leur public nombreux — grandes eaux de Versailles ou fête de Saint-Cloud — mais elles paraissaient négligées, abandonnées d'une certaine *fashion* particulière qui y apportait, autrefois, avec son luxe un peu de son goût et beaucoup de son argent. Les fêtes foraines semblaient désormais livrées aux seuls petits bourgeois, aux ouvriers en rupture de labeur, prenant leurs joies où ils les trouvaient et aux rôdeurs de profession. Puis, tout à coup, au fond des cœurs de nos demi-mondaines un vieux ressouvenir des gaietés d'autrefois s'est réveillé. L'appétit de bucoliques, qui sommeille toujours chez Manon, rêvant la feuille de bananier de Virginie tout en déchiquetant entre ses doigts la feuille de vigne d'Ève ; cet instinctif besoin de plaisirs champêtres et des bergerades qui secouera toujours la femme, gri-

sette ou souveraine, au haut d'une mansarde de faubourg ou au fond d'un salon de Trianon, tout laqué blanc, cette soif de liberté, de débraillé, de vie parisienne buissonnière, ces airs lointains d'orgues populaires, ces primitives odeurs de friture et de gaufres ont monté au cerveau des Parisiennes comme une griserie — et la fête de Neuilly a été inventée.

Une fête comme les autres, sans doute, avec les mêmes saltimbanques, les mêmes baraques, les mêmes boniments, les mêmes musiques assourdissantes, les mêmes femmes-torpilles et les mêmes veaux à deux têtes, mais une foire populaire traversée de visages qu'on lorgne habituellement aux *premières*, une cohue où l'on se retrouve comme à une sorte de foyer de l'Opéra en plein air — foyer sans intrigue et sans *mots* à la Rivarol, où l'huile des quinquets ou le pétrole des lampes remplace les lustres de Garnier — mais une mêlée pittoresque, amusante, singulière, qui ressemble à une Courtille faubourienne traversée par un public de villes d'eaux.

Et elle a toujours existé, cette passion bucolique, pour les Parisiennes. Les mirlitons de Saint-Cloud ont bien été aussi à la mode, et pendant plus longtemps que les macarons de Neuilly!... Il fut un temps, avant 1830 — à l'heure des bals de Sceaux, de Meudon, de Ville-d'Avray et de Bellevue — où le bal champêtre de Saint-Cloud, le jeudi de chaque semaine, en été, voyait accourir, des châteaux ou des villas du voisinage, tout un public trié de cavaliers et de jolies femmes. Il n'est pas inexact de dire que le faubourg Saint-Germain parfois a dansé jadis à Saint-Cloud, sous les arbres

verts. Pourquoi s'étonnerait-on qu'aujourd'hui l'avenue de Villiers et la rue Prony dansent sous les tentes de Neuilly ?

Que de romans au bal de Saint-Cloud à l'heure de sa vogue! « Quand la dernière voiture publique était « partie, dit Auguste Luchet qui en a crayonné le cro- « quis dans un *Nouveau Tableau de Paris*, quand il n'y « avait plus à craindre de trop déroger, de se mésallier « monstrueusement, la noble foule dansait comme une « bourgeoise, sur la terre dure, sous un toit de mar- « ronniers éclairé par des quinquets rouges, au son « d'une musique de guinguette. Une femme, connue « seulement alors pour la plus aimable des femmes, « une femme, l'âme des plaisirs, la reine des fêtes de « la cour, la duchesse de Berry enfin, présidait aux « quadrilles. Sa présence joyeuse, animée, chassait « l'étiquette, chiffonnait les cravates diplomatiques, « amenait de force le sourire sur des physionomies « jusque-là impassibles. Cédant à cette entraînante « impulsion, les courtisans jetaient bas leur morgue et « s'essoufflaient à suivre la duchesse. Heureux alors « les obscurs jeunes gens qui, bravant le risque de « revenir à Paris à pied, de ne pas revenir du tout, « avaient osé tenter la concurrence de cette fin de bal « avec les gardes du corps ! Quelles belles histoires à « raconter le lendemain! Quel plaisir de chercher et « de deviner dans l'Almanach Royal le nom et la de- « meure de leurs danseuses inconnues ! »

Il fait là du roman, le romancier Luchet. Mais, après tout, pourquoi le roman d'aventures, chassé des journaux, ne se réfugierait-il point dans les bals champê-

tres ? Ce n'est pas l'Almanach de Gotha, c'est presque l'Almanach Gothon qu'on risquerait de rencontrer dans la cohue de Neuilly, mais Gothon et Manon, ces grisettes d'hier, ont aussi leur charme et elles se montrent à présent à Neuilly comme autrefois leurs grand'mères au Ranelagh.

Tableau très curieux que ce coin de Paris nocturne, avec l'immense avenue illuminée d'une double rangée de boutiques où, de loin en loin, des paquets de lumière électrique jaillissent semblables à des poussées de rayons lunaires. Les mélancolies énervantes des orgues forains se mêlent dans le sourd bourdonnement de la foule aux détonations des carabines de tir. Une fusée çà et là traverse l'air comme une étoile filante: c'est quelque chasseur improvisé qui vise, dans la nuit, le pigeon de bois embroché d'un pétard, qu'il s'agit d'allumer, au haut du mât, en plein ventre. Et, au-dessus du rougeoiment des baraques, la lumière de ces fusées retombe doucement, comme en poussière bleue.

A la barrière, des fiacres attendent par centaines, les cochers sommeillant sur leurs sièges, tandis que les équipages, avec une lenteur de promenade, remontent l'avenue, laissant le temps aux Parisiennes de regarder les boutiques. Tenue de campagne pour les femmes. Le petit chapeau haut, coquet et crâne. Pour les hommes, la cravate blanche. Il s'agit de se rendre à Neuilly comme on irait à une première. Et ce sont ces antithèses curieuses d'habits noirs dissimulés sous le par-dessus trop court du clubman frôlant le tricot caché sous la blouse trop longue de quelque ami du

bandit Marquelet qui donnent à la fête de Neuilly un aspect original et imprévu.

Rien de plus curieux, dans le tohu-bohu de cette kermesse devenue mondaine, que la file des victorias passant, roue contre roue, à côté des charrettes de légumes qui, lentement, écrasant le pavé retentissant, montent vers Paris chargées de salades géométriquement rangées ou de carottes rouges ou roses, hérissées en un tas énorme comme un gigantesque buisson d'écrevisses. Les bâches des charrettes heurtent parfois les capotes des calèches. Le « ventre de Paris » et la « mousse de Paris » fraternisent un moment sur le pavé de grès de Neuilly. Et, tandis que les maraîchers s'en vont aux Halles, par la grande avenue sombre où l'on aperçoit à peine, dans l'ombre, là-bas, la haute porte de l'Arc de Triomphe, les voitures de maîtres — et de maîtresses — suivent la file le long de la fête, les cochers droits sur leur siège, le fouet dressé à l'ordonnance. Et le *persil* se mêle agréablement à ces légumes.

Dans la fête, c'est un gai tapage. Les chevaux de bois tournoient, les façades illuminées poudroient, l'électricité verdoie les visages. Des bateaux mus par la vapeur donnent aux Parisiennes enchantées le ressouvenir du mal de mer. De gigantesques roues font mouvoir de petits ballons qui tournent, tournent, avec leurs passagers étourdis. Des dompteuses corpulentes, en vêtements de soie d'un rose tendre, montrent des biceps stupéfiants gros à nourrir plusieurs tigres. « Entrez ! entrez ! Miss Nelly Edith, la dompteuse, vous donnera le spectacle de la chasse aux lions à crinière noire ! »

Dans une petite baraque assez coquettement installée, une jeune femme brune présente au public des puces érudites traînant un petit canon ou conduisant un coupé, ou lisant un bout de journal, ou prenant le café, assises devant une table minuscule. C'était le spectacle qui étonnait si fort Kotzebue, l'auteur de *Misanthropie et Repentir*, lorsqu'il vint à Paris au temps du Consulat. La dompteuse, après avoir montré à la « société » son bras couvert de piqûres et comme violacé ou roséolé de rougeole, dit avec un aimable sourire aux spectateurs : « C'est moi qui nourris mes *sujets* et, s'il y a des personnes qui *possèdent* des puces, qu'ellent se gardent bien de les tuer : elles n'ont qu'à me les apporter : je les achète trois francs la *douzaine!* » C'est une profession comme une autre : nourrisseur de puces. Privat d'Anglemont, en ses recherches sur les *Industries inconnues*, n'avait point songé à celle-là.

Et Nodier, le bon Nodier, Nodier, l'ami de Polichinelle, ne retrouverait plus rien des saltimbanques qu'il étudiait et fréquentait autrefois en parcourant les baraques foraines de Neuilly. Tout change, et le luxe et le *chic* — pour garder le vieux mot d'atelier — ont envahi le monde des saltimbanques, comme tous les mondes. Elles n'existent plus les baraques sommaires du bon vieux temps, où le pître naïf ou narquois faisait la parade avec quelque hercule débonnaire. Des affiches pareilles à celles des théâtres annoncent maintenant le prix des places. Le *boniment* devient correct. Le gaz remplace les quinquets, et la vapeur, la vapeur elle-même se met de la partie. Des figures bizarres, aux

traits immobiles et inquiétants, des fantoches de bois, troublants comme des fantômes, battent de la caisse ou sonnent automatiquement une cloche à la porte des baraques et ces êtres aux traits impassibles, d'une pâleur sinistre, donnent, sous la lumière crue qui les éclaire, la sensation d'apparitions fantastiques, de créatures mécaniques et pourtant vivantes, créées, animées par le caprice falot d'un Edgar Poë.

Le saltimbanque aujourd'hui et la baraque du saltimbanque ont quelque chose de scientifique et suivent le courant d'un siècle où la fantaisie est morte.

C'est dire qu'il n'y a plus de saltimbanques. Non, il n'y a plus que des négociants, et Bilboquet serait aujourd'hui notable commerçant !

Quand je dis que les forains se mettent à la mode! On trouverait à Neuilly une baraque japonaise authentique, une loterie japonaise, un bazar japonais, je ne sais quoi encore, où un Japonais aussi Japonais — et aussi Parisien — que le colonel chinois Tcheng-Ki-Tong — débite des éventails, des poignards et des masques de son pays, vêtu d'une robe de soie bleu de ciel, et tel qu'il se pourrait promener dans les rues de Yokohama. Le *japonisme* à la foire! C'est le comble de la popularité pour le japonisme.

Car c'est là, c'est à ce grand déversoir que viennent aboutir en effet et parfois râler toutes les gloires. On n'est pas grand'chose, dans l'ordre de la renommée, si les tableaux des baraques foraines, les dioramas ou les jeux de massacre vous ignorent. C'est aux fêtes publiques qu'on peut se rendre compte de ce que pèsent les

illustrations les plus fameuses. N'entre pas qui veut dans ce Panthéon au rabais, Panthéon étrangement mêlé, comme tous les Panthéons, et où le meurtrier apparaît, coude à coude, avec le patriote ou le soldat. Quant à l'homme de lettres le plus acclamé, au poète le plus célèbre, ils n'ont point là leurs entrées. Cette année, toute la part de gloire appartient à Campi. Campi montre un peu partout sa face tragique. Pas une baraque de ces figurines où l'on abat les poupées comme des quilles qui ne montre un pupazzo lugubre avec cet écriteau sur la poitrine : *Campi*. Et la grossièreté de la sculpture donne à ce visage taillé à coups de serpe un caractère prodigieux de brutalité. Tout à l'heure, nous songions à Poë, devant les automates. Maintenant, devant ces *Campi* improvisés, on songerait à Goya, à la cruelle eau-forte du *Garrotté*.

Mais ce ne sont pas seulement les images des célébrités qu'on rencontre là, dans ces foires. A la baraque en plein vent viennent finir les gloires des cafés-concerts, les « attractions » de l'Hippodrome ou des Folies-Bergère. Des Tunisiennes de faubourg râclent sur des trétaux des tambours de basque de hasard. Des lutteurs d'arènes illustres étalent, comme un magasin de nouveautés, « ferait la montre » — des pectoraux gonflés et redoutables. Sur un théâtre minuscule, l' « homme à la tête de veau », ce monstre dont le profil étonnant a tour à tour « orné » les murailles parisiennes et les journaux scientifiques illustrés — M. Boudou, comme on l'appelle, chante, — en habit noir, des chansonnettes comiques et, du haut de son tréteau, promène sur l'auditoire un regard bienveillant

où perce le sentiment d'une certaine supériorité.

Supériorité évidente. Personne n'a ce renflement de lèvres, cette face d'une bouffissure prodigieuse. Pourquoi l' « homme à la tête de veau »? J'ai cru, au haut du frac noir qu'il porte d'ailleurs élégamment, voir apparaître une tête de gorille.

— Allons, chantez, monsieur Boudou!

Et M. Boudou chante. Et il chante juste. Et il cultive la gaudriole, ce M. Boudou, qui restera comme un modèle achevé de monstruosité. Il dit gaiement le couplet drôle. Il n'est pas triste ce pauvre être. Il a des mains charmantes. Il les montre. Et quand son cornac dit de lui : « Il a vingt-cinq ans, il est né à Cherbourg, » M. Boudou le reprend bien vite :

— Vingt-quatre ans! Je n'ai que vingt-quatre ans!

L' « homme à la tête de veau » a sa coquetterie. Peut-être aussi bien a-t-il quelque *sentiment* parmi les fillettes hydrocéphales, les microcéphales ou les femmes tétramazes de la fête de Neuilly!

XXI

Paris assaini. — De l'influence des noms. — Anémie, anévrisme, choléra. — Un Dictionnaire à refaire. — *Bel-Air* et la *Santé*. — Le mal de la peur. — Les *francs-fileurs*. — Marseille en 1720. — Paris en 1870. — La philosophie de Villemot. — Comment Odry se soignait. — Les journalistes. — L'hygiène de la belle humeur. — L'esprit français. — Ce qu'est l'esprit. — H. Heine et Ludwig Bœrne. — *Mémoires d'un Parisien*, par Albert Wolff. — Charles Edmond, Herzen, Tourgueneff. — Les *Soirées* du *Monsieur de l'Orchestre*. — Deux patries. — Parisiens rapatriés.

4 juillet 1884.

Paris sent le chlore. Il sent aussi l'acide phénique. Je sais des gens qui s'en plaignent et se demandent si l'on veut effrayer les Parisiens, et si nos édiles ne seraient point par hasard des *baissiers*. Tout au contraire : le chlore est, à la fois, un désinfectant et un *rassurant*. Et c'est bien aujourd'hui le cas ou jamais de dire de la peur ce que Montaigne en a écrit : « Je n'ai de rien tant peur que de la peur. »

A tout prendre, ce qu'il y a de plus effrayant dans le choléra, c'est le nom que porte la maladie. Ces sept lettres réunies, *choléra*, ont une terrible harmonie imitative. Il semble qu'on doive songer à quelque fureur de la nature, à quelque colère d'une puissance inconnue.

On devrait toujours donner aux maladies un nom aimable. *Anémie* est un mot charmant, par exemple. « Il a une anémie... Il se meurt d'anémie! » Cela vous a un petit air doux, et poétique et attirant. Je ne m'étonne pas que l'anémie soit à la mode : c'est le nom qu'elle porte qui la fait si bien portée. *Anévrisme* est fort poétique aussi. Je ne fais point ici de paradoxe, mais il est certain que ce mot tragique et retentissant, *choléra*, est pour beaucoup dans la frayeur que le mal inspire.

Et puis les adjectifs le compliquent encore ! *Sporadique*, qui voudrait rassurer, ne rassure guère, et *asiatique* prend tout aussitôt des aspects et des proportions fantastiques. On rêve de ces paysages criblés de lumière, de ce fleuve immense que Vereschagin a pris pour modèle, comme Daubigny prenait les bords de l'Oise, et qu'on s'imagine roulant des cadavres sous un implacable ciel bleu et dans une atmosphère pestilentielle. Il faut pourtant bien se dire — à ramener toutes choses aux proportions voulues — que les épidémies de fièvre typhoïde, de diphtérite ou de variole sont tout aussi redoutables que peut l'être une invasion de choléra. D'où vient qu'on ne s'en préoccupe pas autant et qu'on s'en effraye beaucoup moins?

Le nom, je le répète, c'est le nom qui est cause de tout! Qu'on signale au public une épidémie de diphtérite, il ne sait trop ce que c'est et ne s'en soucie que médiocrement; une recrudescence de la petite vérole, il en connaît les effets, ce n'est pas pour lui une maladie mélodramatique; il y est préparé; il s'y résigne. Il ne sera ni affolé ni terrifié.

Mais *choléra !* Comment garder son sang-froid devant ce mot aussi joliment fabriqué pour effrayer les hommes que celui de Croquemitaine pour faire trembler les enfants? A dire vrai, il y aurait tout un Dictionnaire à refaire, c'est le *Dictionnaire de Médecine.* L'homme qui baptiserait de mots galants les maux dont gémit l'humanité aurait bien mérité de ses semblables et peut-être — tant l'imagination, comme la chair, est faible — aurait-il, par ce simple changement de dénominations, plus fait pour la guérison de la foule que bien des médecins avec leurs ordonnances.

On a remarqué que, dans les épidémies parisiennes, les deux quartiers les moins éprouvés sont, presque toujours, ceux qui portent ces deux noms tout à fait hygiéniques : *Bel-Air* et la *Santé!* Des savants ont vu là la preuve manifeste d'une situation climatérique exceptionnelle; j'y verrais volontiers et simplement — en attribuant, comme Sterne et Balzac, une influence aux noms — la toute-puissance des mots dont ces quartiers ont été baptisés.

Peut-on être malade à la Santé, absorber des microbes à Bel-Air? De la question à la réponse, il n'y a qu'un sourire.

Vite, qu'on débaptise donc le choléra et il perdra de sa puissance ! Pourquoi la cholérine, qui est comme la miniature du choléra, a-t-elle le don de ne faire peur à personne, quoiqu'elle ait aussi ses dangers? C'est qu'elle est coquette, mignonne, et que sa rime féminine lui ôte gentiment tout aspect rébarbatif. On lui aurait trouvé un nom redoutable qu'elle serait parfaitement redoutée.

Je ne voudrais pas avoir l'air de plaisanter en un tel sujet, mais on dirait, au lieu du choléra : « Le petit bacille est à Toulon », qu'il se déclarerait, j'en suis certain, moins de cas et que l'effet moral serait tout autre. Figurez-vous donc que l'ennemi n'est qu'un « petit bacille » et n'y songez guère! Fi, le vilain mal que le mal de la peur et quel adjuvant pour le choléra! Les gens qu'à juste titre on admira le plus à Paris, durant la première invasion de 1830, ce furent les comédiens. Pas un n'avait déserté les planches. Ils tenaient gaiement, en dépit de la terreur, provision de rire et de santé d'esprit. Ils chantaient des couplets de Scribe ou de Duvert en se tâtant le ventre, mais ils chantaient. Les salles étaient vides et les spectateurs livides, mais les comédiens jouaient. Ils rendirent alors autant de services que les pharmaciens. Un couplet, un fredon, un vaudeville, c'est de la pharmacie morale.

La jeune ingénue de Marseille qui, l'autre soir, est partie pour Reims au moment d'entrer en scène, n'est pas de cette race de gens dévoués. La fuite est pourtant, en pareil cas, une précaution inutile. On fuit le choléra, mais on l'emporte dans sa valise et comme dans sa poche. Les *francs-fileurs* ne sont que des commis voyageurs du fléau.

Mais empêchez donc les *francs-fileurs* de *franc-filer!* Voilà la cohorte qui se reforme après avoir été licenciée. Elle se précipite vers les chemins de fer, brûle, affolée, les grandes routes et, lorsque la maladie — qui ne semble pas se répandre dans des proportions énormes — aura disparu, les *francs-fileurs* reviendront, souriants et calmes, dire à ceux qui seront restés : « Après

tout, vous n'avez point grand mérite à n'avoir pas éprouvé de panique ! Qu'est-ce qu'il y avait à craindre ? Rien ! » Car c'est une des remarques et des conclusions de tout *franc-fileur :* le danger passé, ceux qui l'ont bravé ne lui semblent, à lui, *franc-fileur*, n'avoir rien bravé du tout.

Quel Parisien, sorti anémié et décharné de Paris assiégé, n'a rencontré un aimable franc-fileur, nourri d'huîtres d'Ostende ou de jambons de Bayonne, lui disant avec beaucoup d'entrain :

— Mais, mon cher, vous avez engraisé ! Parole d'honneur, vous avez une mine superbe ! Il paraît que c'est très sain, les sièges !

Et de même les *francs-fileurs* d'aujourd'hui diront un jour à ceux que le besoin ou le devoir maintient à leur foyer ou à leur poste :

— Mais cela vous a donné un teint superbe, le choléra ! Entre nous, voulez-vous mon opinion? — Le choléra, c'est un préjugé !

C'est, en tous les temps, l'histoire éternelle. Tous les Marseillais qui, lors de la fameuse peste, illustrée par le tableau de de Troy, avaient fui la ville n'eurent rien de plus pressé, lorsqu'ils rentrèrent à Marseille, que de nier le courage de M. de Belzunce et de trouver tout naturel et presque enfantin l'admirable héroïsme du chevalier Roze.

Le *franc-fileur* est le critique né de tous ceux qui n'imitent point sa fugue. Le *franc-fileur* trouve toujours que la ville qu'il a quittée ne s'est pas assez bien défendue et que ceux qui ont fait face à un danger, bombe ou épidémie, qu'il a fui n'ont, au total, bravé qu'une fadaise.

Et je ne sais pas, au total, pourquoi le *franc-fileur* n'aurait point raison et pourquoi quelques obus, en temps de bombardement, et quelques décès de plus ne seraient point des « fadaises ». Le choléra ne tue pas tant de gens qu'on le dit. En temps de choléra, tout homme qui meurt semble frappé du choléra. Hélas! les autres maladies ne chôment pas et nous avons bien de la bonté de nous inquiéter de celle-ci plus que de celles-là. Entre tous ces maux dédaignons le pire.

Il faut prendre les choses par leur bon côté. Je sais un médecin, qui avait jadis trouvé le moyen de rassurer tous ses clients sur le chapitre du choléra. Aux gens solides et bien trempés, il disait : « Ne vous inquiétez pas, le choléra n'atteint que les natures débiles ! » Aux débilités, il répondait : « N'ayez aucune crainte, le choléra ne s'accroche que là où il a de la prise. Il ne s'attaquera pas à vous. » Et, herculéens ou petits-crevés, tous le quittaient enchantés et, dans leur ravissement, aucun d'eux ne ressentit même la plus légère indisposition intestinale.

Il devait, ce docteur Tant-Mieux, être de l'école d'Auguste Villemot qui donnait comme remède au choléra cet axiome digne de l'école de Salerne :

« Le meilleur moyen de s'en tirer est de s'en tirer comme on peut. »

Odry, l'Odry des *Saltimbanques*, lui avait d'ailleurs donné depuis longtemps une excellente leçon d'hygiène.

Le légendaire Bilboquet venait d'avoir, presque coup sur coup, deux atteintes de fièvre typhoïde. Villemot le rencontre, pourtant, un jour de mai, rose et « épanoui comme le printemps » :

— Eh bien, mon cher Odry, comment cela va-t-il?

— Mais très bien, répond le comédien. Oh ! j'ai trouvé le joint : je fais chaque année une maladie mortelle ; c'est très sain !

Les *francs-fileurs* trouveront, quelque jour aussi, que le choléra « est très sain ». Mais je reviens à mon idée : il est évident que, si on ne l'appelait point le choléra, il semblerait moins malsain.

Mais quel nom bénin, lénitif, adouci, engageant lui donnerait-on? La difficulté serait de le bien trouver et peut-être vaut-il mieux occuper son temps à le bien soigner.

Et, pour le soigner, il faut en sourire, et c'est là où la vaillance de l'esprit français devient très utile. Villemot se moquait du choléra, avec sa fine bonhomie bourgeoise. Nos journalistes parisiens, qui sont aussi des hygiénistes en leur genre, devraient tous de même décréter l'hygiène de la belle humeur.

Il faut rendre à l'esprit français cette justice qu'en pareil cas il n'a jamais failli à son rôle ; comme ce fifre qu'entendait, par-dessus la fusillade, Frédéric II, un jour de bataille, il a toujours continué à jouer allègrement de son *turlututu*. C'est quelque chose, en tous temps, que l'esprit. C'est mieux et plus encore, en temps de crise. Et, Dieu merci, nous n'avons jamais manqué de gens d'esprit pour traduire le *sursum corda* par un bon mot ou par un mot brave.

L'esprit et la bonne humeur sont une des formes du courage et je dirai volontiers du courage français.

Il a, en effet, je ne sais quelle allure légère et crâne, cet esprit de France, et voilà longtemps qu'on l'a com-

paré à ce pétillant vin de Champagne qui guérit aussi du choléra. Mais, ce qui est curieux, c'est que l'esprit français se puisse aspirer comme une bouffée d'air et passe dans les veines de ceux qui le hument, de telle sorte qu'un étranger puisse devenir plus Parisien qu'un Parisien et aussi Gaulois qu'un fils de Gaule. Après tout, nous respirons bien les microbes ! Il est juste qu'on s'emplisse aussi les poumons d'oxygène.

Voici tout justement deux livres bien différents, les *Mémoires d'un Parisien*, d'Albert Wolff, et les *Chinois peints par eux-mêmes*, par le colonel Tcheng-Ki-Tong, qui me font faire cette réflexion et m'amènent à me demander ce que c'est que « l'esprit français » et s'il y a un esprit purement français et si l'esprit n'est pas de tous les pays? »

Certes, l'esprit, comme la sottise, appartient à tout le monde (je veux dire à tous les peuples). L'esprit court les continents, s'il ne court plus les rues. Il n'est ni le produit spécial ni l'apanage d'une nation. Mais c'est comme une plante rare qui, cultivée différemment en bien des pays, semble atteindre, en de certaines serres, un degré de culture tout à fait spécial et supérieur. Plus puissante ici, la plante est plus élégante là. Tantôt elle pousse des rameaux nombreux, entortillés et touffus comme des lianes; tantôt elle s'épanouit, au haut d'une tige élégante, en une fleur d'un parfum subtil. L'humour anglais, la plaisanterie allemande, l'excentricité américaine, la finesse italienne, sont de l'esprit — diverses formes de l'esprit — mais, pas plus que l'esprit français, ces modes de l'esprit ne sont l'Esprit, avec un grand E, l'absolu de l'esprit, si je puis dire.

Donc, variétés infinies d'esprits, selon la culture de la plante et le sol qui la nourrit. Mais on me permettra bien de dire que, pareils à certains objets d'art qui prennent une grâce spéciale entre les mains françaises qui les fabriquent, l'esprit acquiert un fini et un poli particuliers lorsqu'il est manié en France. Sterne, que je citais tout à l'heure, a bien de l'esprit, mais Rivarol, qui ne le vaut pas, le battrait parfois. L'amertume géniale de Swift ne va pas plus loin dans la misanthropie que, d'un mot, la verve de Chamfort, lequel Chamfort n'est qu'un homme d'esprit.

M. Thiers, Français jusqu'aux ongles, avait une façon à lui de juger les gens. Il disait d'un homme : « C'est un homme d'esprit, » ou : « Ce n'est pas un homme d'esprit. » Et c'était fini. L'homme avait passé sous la toise.

Il est bon d'aimer les gens d'esprit. La France, qui a souvent été compromise par ses gens sérieux, a presque toujours été sauvée, en effet, par ses gens d'esprit. M. de Talleyrand avait tant d'esprit, qu'en face des alliés, leur disputant des lambeaux de la patrie, il se comporta presque aussi fièrement que le duc de Richelieu, qui était un homme de cœur.

Mais, ce qui est tout à fait curieux dans cet esprit français — que nous avons la prétention de fabriquer nous-mêmes, comme les abeilles leur miel — c'est que les étrangers lui donnent, au besoin, la forme même que nous avons adoptée, qui convient à notre nature et à notre façon d'entendre. L'Écossais Hamilton a des grâces toutes françaises ! Est-ce un Français ou un Italien, ce petit abbé Galiani qui ne peut vivre qu'à

Paris et déclare qu'il aimerait mieux y grelotter qu'avoir du soleil à Naples ? Fiorentino maniait aussi notre esprit avec une habileté d'escrimeur napolitain. L'attaché militaire de Chine à Paris — le Chinois de la *Revue des Deux Mondes*, comme l'appellent ceux qui ne peuvent couramment citer son nom — écrit en français et presque en Parisien des articles fort spirituels sur son pays. Albert Wolff est un des cinq ou six Parisiens de Paris qui donnent le ton parisien à tout le monde.

On peut donc, si je puis dire, revêtir l'esprit parisien comme on endosserait un habit ?

Non, mais on n'est pas obligé de naître Parisien pour être Parisien, voilà la vérité.

Je définirais volontiers le Parisien (il ne m'en voudra pas) la fleur de la bouture de provincial ou d'étranger.

Dans une des pages de ce livre, *Voyages à travers le monde*, qui forme la première partie de ses *Mémoires d'un Parisien*, dont un second volume, *l'Écume de Paris*, œuvre de moraliste militant, a continué le vif succès, M. Albert Wolff écrit fort spirituellement : « Depuis bien des années, je me demande pourquoi la Providence m'a fait naître en Allemagne quand elle me destinait à écrire en français ou à peu près ; — c'est pour éclaircir la question Richard Wagner. » Relisez bien ces quatre lignes ; ce n'est rien et il y a pourtant là le « je ne sais quoi » de railleur, de narquois, de très fin qui fait songer à la plaisanterie d'un Henri Heine. Évidemment, le genre d'esprit est de même importation et, ici et là, le wergissmeinnicht a fleuri dans le bon terreau parisien.

Seulement, le journaliste naturalisé Français ne se proclamerait pas « Prussien libéré » comme le grand poète d'*Atta Troll.* Il doit se dire — ce qui est tout à fait exact — un Parisien rapatrié. Pas plus que l'abbé Galiani ne regrettait la Chiaja ou le baron Tunder-ten Tronch Grimm sa principauté, ou le baron de Gleichen, autre Allemand de France, la petite cour de Bayreuth, dans les salons de Chanteloup, Albert Wolff ne regrette les bords du Rhin en entrant à l'exposition Meissonier ou en écoutant une *première* de Sardou. On rencontre, en voyage, de ces villes où il semble, quoiqu'on y arrive pour la première fois, qu'on se soit déjà promené, fût-ce en rêve. Ce même Ludwig Bœrne, autre Allemand enterré au Père-Lachaise, s'écriait : « Je suis chez moi ! » en apercevant à Strasbourg — à Strasbourg, hélas ! — la première cocarde tricolore française. A Paris, Albert Wolff est chez lui et, après le siège, je l'ai vu fort triste, exilé durant la guerre à Bruxelles, où il écrivit, pour payer sa dette à ce pays-ci, son livre navré : *Deux empereurs.* Mais, pour être juste, ce qu'il préfère dans notre France, c'est Paris, et, dans Paris, c'est le boulevard.

Ce boulevard ! Il fait plus que d'en avoir l'esprit, il le lui donne. Et depuis vingt ans, avec une verve inépuisée. La chronique de Wolff et le mot ailé d'Aurélien Scholl sont essentiellement des produits de Paris, comme aussi le sarcasme de Rochefort, et je ne vois pas quel autre titre que celui qu'il a choisi, *Mémoires d'un Parisien,* Albert Wolff aurait pu donner à ces choix d'articles, à ce premier recueil de *Voyages,* que je placerai sur les rayons de ma bibliothèque, parmi les causeurs, entre les

Reisebilder de Heine et les *Lettres de Paris* de Bœrne.

L'esprit de Paris n'est donc pas la seule propriété des Parisiens. Mais il est juste d'ajouter qu'il ne se fabrique qu'à Paris. L'essence est subtile ; ce peuvent être des provinciaux ou des étrangers qui la distillent, mais ils sont tenus de la distiller chez nous, sur place. Quelques-uns n'y réussissent pas. Ivan Tourgueneff, avec tout son génie, ne trouva jamais, au fond de son verre de kummel russe, une goutte de *parisine*. On me dira qu'il avait mieux que cela. D'accord. Mais d'autres étrangers, Herzen, par exemple, ont acclimaté leur génie à Paris.

Je ne connais personne qui, causant ou écrivant, saisisse avec plus d'acuité et peigne avec plus de finesse que notre ami Charles Edmond les bizarreries, les tics, l'esprit de Paris, et Charles Edmond, Parisien de Bellevue, est né en Pologne. Il est Slave d'origine et a le doigté de Paris comme son compatriote Chopin avait celui de son piano.

Et puisque j'ai abordé ce sujet fort intéressant de « l'esprit parisien chez les étrangers », quoi de plus « parisien » encore — dans un tout autre ordre d'idées que la *Bûcheronne* ou *Harald* — que ces chroniques quotidiennes du *Monsieur de l'Orchestre* pour lesquelles Gounod vient, en tête du volume de cette année, d'écrire une Préface ? C'était, dans l'ordre de la littérature d'actualité, une invention des plus ingénieuses que cet art de grouper tout un petit monde d'observations et d'événements purement parisiens autour de la première représentation d'une pièce nouvelle. Ce fut à propos de *Froufrou*, de Meilhac et Halévy, que furent inaugurées

ces *Soirées parisiennes,* qui ont fait école. Eh bien, leur inventeur, M. Arnold Mortier, est encore un « Parisien importé »! C'est un Parisien de Hollande, comme le peintre de Nittis, son propriétaire, est un Parisien d'Italie.

Et je m'arrête stupéfait. Le colonel Tcheng-Ki-Tong, de Nittis, Albert Wolff, Arnold Mortier, Charles Edmond, Alfred Stevens, tous Parisiens, essentiellement Parisiens, Parisiens du pinceau ou de la plume — et tous étrangers de naissance! Parisiens nés par hasard hors Paris! A faire croire que l'esprit de Paris, la *parisine,* se volatilise ou s'envole et s'en va féconder des fleurs exotiques, comme une autre sorte de pollen transporté par le vent. Et, depuis Grimm et Galiani, il en a toujours été ainsi, et l'homme, au total, a deux patries: celle où il naît et celle où il eût aimé naître.

J'ai d'autant moins de peine à constater le fait que je n'eusse point demandé à naître autre part qu'en France, et que le coin de terre que j'aime le mieux après Paris... c'est Paris!

XXII

Invocation à Molière. — La médecine. — L'effarement du public. — Le *Mal qu'on a dit des médecins.* — De Platon à Beaumarchais. — La peur. — Le courage est un anticholérique. — Les journaux. — Une héroïne de Wilkie Collins. — Trop de réclames au choléra. — Un conseiller municipal du temps jadis : Rotrou à Dreux. — Les actualités : le concours pour la décoration des mairies. — M. Comerre. — M. Léon Glaize. — Les prix de Rome. — Une version latine. — *Lucrèce.* — Ponsard au quai Malaquais. — Les concours du Conservatoire. — Le vote du divorce. — Consultations gratuites. — La Patti. — Le divorce au théâtre. — Les décorations au 14 juillet. — Emmanuel des Essarts.

25 juillet 1884

A nous, Molière ! Il est évident que les médecins sont à l'ordre du jour des préoccupations publiques — absolument comme les généraux en temps de guerre — et, par une ironie curieuse, toutes les discussions médicales me semblent tourner, pour le moment, à la confusion de la médecine. Le public, ahuri, ballotté de théorie en théorie, de *bacille* en *microbe*, de *microbe* en *mucor*, de la doctrine du lavage à celle de la propreté sèche, se demande, effaré, où est la vérité et se prend à douter profondément des petits-neveux d'Esculape.

Un médecin fort lettré, M. le docteur Witkowski,

s'occupe, à l'heure où j'écris, de réunir en de petits volumes de choix tout le *Mal qu'on a dit des médecins*. Ce n'est pas une petite affaire, et cette anthologie satirique formera bel et bien quatre ou cinq volumes. Les hommes ont tant médit de ceux qui les ont parfois sauvés et souvent soulagés!... Les saillies, facéties, railleries, épigrammes des seuls auteurs grecs et latins remplissent déjà un volume tout entier. On peut voir par là que les médisances, et même les calomnies, qui atteignent la médecine ne datent pas d'hier. Platon, qui exilait les poètes de sa République, en eût volontiers chassé les médecins. Philémon admire que le médecin et le juge aient le droit de donner la mort sans la recevoir, et lorsque Beaumarchais nous parle, dans le *Barbier de Séville*, d'un « art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès... et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues », son esprit français était tout uniment, comme le jeu de l'oie, renouvelé des Grecs. « Les médecins, dit Nicoclès, ont le bonheur que le soleil éclaire leurs succès et que la terre cache leurs fautes. »

Il serait d'ailleurs imprudent, ingrat et dangereux de se moquer des médecins en temps d'épidémie. On est toujours heureux de les rencontrer à l'heure du péril. Mais avouons qu'ils font bien tout, avec leurs polémiques scientifiques, pour rendre le public affreusement sceptique. Il est de la religion de saint Thomas, ce bon public : il doute facilement. Il doute et aussi il s'effare. Entre tant d'avis différents, il ne sait où donner de la tête — et je vois qu'en bien des cas il la perd. Certaines dépêches du Midi publiées par le *Temps* m'ont donné, je l'avoue, une piètre idée de la nature hu-

maine. Quoi! des cholériques abandonnés, laissés sans soin! Une telle panique et un tel égoïsme! Est-ce possible?

Mais, en vérité, nous avons déjà traversé des épidémies qui n'étaient point sans danger, et jamais nous n'avons eu à constater un affolement pareil! Eh! quoi! à Arles, la plupart des conseillers municipaux qui ont sollicité les suffrages des Arlésiens font leurs malles et s'enfuient parce que le choléra fait son apparition parmi leurs électeurs! Comment voulez-vous que les humbles mortels n'aient point l'esprit frappé et puissent conserver leur sang-froid? L'exemple du courage et du dévouement doit venir de haut. Tout être qui administre, dirige, gouverne ses semblables, a charge d'âmes, et s'il ne fait point son devoir, tout son devoir, sa pusillanimité ou son égoïsme ressemble fort à une désertion. Je regrette que quelques « échevins » d'Arles aient ainsi donné le signal du sauve-qui-peut. Il sera, je gage, trop facilement suivi.

Nous avons, sans doute, à lutter contre le choléra, mais surtout et avant tout, je le répète, nous avons à lutter contre la peur. C'est le mal des foules, et, comme non seulement ce mal déprime le moral de l'homme, mais que précisément il agit sur ses entrailles et le prend au ventre, combattre la peur dans les esprits vaut mieux encore peut-être qu'arroser les rues de phénol ou de pilocarpine. Le courage vaut le chlore en temps d'épidémie.

Eh! sans doute! Mais raisonnez donc avec des affolés! Ces moments d'épreuves arrivent à troubler radicalement les cervelles. Que dites-vous de ces douaniers

espagnols qui se mettent à désinfecter un envoi de chlorure de chaux? Et que penser de cet ingénieux chercheur qui propose à l'Académie de médecine — puisque la chaleur semble favorable à l'éclosion et au progrès du choléra — de provoquer un hiver artificiel? Un hiver artificiel tout simplement! Paris plongé dans je ne sais quel gigantesque appareil à faire la glace. Décembre provoqué en plein mois d'août. Une distribution de frimas à domicile. De la neige fabriquée en masse, une avalanche de neige sur les boulevards. Bref, une aimable folie.

Il est évident que la peur mènerait ainsi tout droit à la bêtise.

Mais à qui la faute? Je sais un pessimiste — et celui-là est un médecin — qui en accuserait volontiers les journaux.

Les journaux parce qu'ils ne parlent pas assez du choléra? Non, les journaux parce qu'ils en parlent trop. Dans un roman de Wilkie Collins, *The New Magdalen* — la *Nouvelle Madeleine* — que M. Ch. Bernard Derosne a traduit jadis sous ce titre mélodramatique: la *Morte vivante*, une vieille lady anglaise, d'un esprit original, en vient, dans sa colère contre les journaux, à les rendre responsables de la guerre de 1870-71 entre la France et l'Allemagne:

— Comment, lui dit son neveu — qui, je crois, est reporter militaire du *Times* — comment pouvez-vous raisonnablement penser que ce soient les journaux qui aient causé la guerre?

— Ils en sont tout à fait responsables, répond lady

Janet. Quoi, vous ne comprenez donc pas le siècle dans lequel vous vivez? Est-ce que personne fait quelque chose aujourd'hui, y compris la guerre, sans décider que les journaux en parlent?... Ce qu'on fait en vue des journaux? Mais tout cela se conjugue: « *Je* souscris à une œuvre de charité, *tu* donnes une attestation, *il* prononce un discours, *nous* souffrons de telle ou telle douleur, *vous* faites telle découverte, *ils* vont à l'église et s'y marient! » Eh bien, *je*, *tu*, *il*, *nous*, *vous*, *ils*, tous ne veulent qu'une seule et même chose... qu'on s'occupe d'eux dans les journaux. Rois, soldats, diplomates, font-ils exception à la règle générale de l'humanité? Pas le moins du monde! Je vous le dis sérieusement, si les journaux d'Europe avaient les uns et les autres résolu de ne pas faire la plus petite allusion imprimée à la guerre entre la France et l'Allemagne, c'est ma ferme conviction que la guerre aurait pris fin depuis longtemps déjà, faute d'encouragement. Que la plume cesse de faire des réclames au sabre, et le sabre se remettra au foureau. Pas de comptes rendus... plus de combats! »

Mon docteur pessimiste dirait volontiers du choléra ce que l'héroïne de Wilkie Collins dit de la guerre: « Que les journaux n'en parlent point. Pas de comptes rendus... plus de choléra! »

C'est un paradoxe comme un autre, mais qui n'est pas, ainsi que bien des parodoxes, sans un fond de vérité. On ne niera point qu'en temps d'épidémie la bonne humeur qui s'affecte n'enlève à l'homme un peu de sa force nerveuse, de son fluide de vie. Longfellow a raconté l'histoire de ce notaire de Périgueux qui, mandé auprès d'un cholérique, sent, au retour, les

premières atteintes du choléra, des brûlures insupportables au ventre, rentre chez lui, s'alite et se croit mort, lorsque tout à coup tombe sur le tapis sa pipe, sa pipe allumée, qu'il avait négligé d'éteindre, et qui, glissée dans la poche de son gilet, le mordait, le brûlait tout doucement depuis un quart d'heure. L'aventure, sous une autre forme, a dû arriver fréquemment.

Et si, tout le jour, on se préoccupe des nouvelles du choléra, du chiffre des décès, de ses étapes, de ses progrès ; si l'on se jette avec avidité sur les journaux pour savoir si l'on doit se rassurer ou trembler ; si toutes les idées tournent désespérément autour de cet axe unique : le choléra, il est bien évident que, le cerveau étant préoccupé, l'intestin doit s'en ressentir.

Mais quoi !... comment les journaux pourraient-ils faire pour ne pas tenir au courant les esprits inquiets ? L'esprit inquiet, le trembleur tremblera même quand on lui dira de se rassurer. Son journal lui annonce qu'il n'y a pas eu un seul cas à Paris. Bon. Il n'en croira rien. « C'est le gouvernement qui fait répandre ce bruit mensonger. Pas de cas ! Pas un seul ! Allons donc ! Ce n'est pas à lui qu'on fera avaler de ces sornettes!... » Son journal lui apprend que telle personne, demeurant en tel endroit, a eu une légère atteinte de diarrhée. « Ah ! bien oui, une diarrhée ! Et légère encore ! Comme s'il y avait des diarrhées légères ! Mensonge ! Fausse nouvelle ! La diarrhée était bel et bien le choléra, et non pas le choléra sporadique, non, non, le choléra asiatique ! » Il le sait ! Il en est certain ! Il dirait volontiers qu'il l'a vu, de ses yeux vu, si l'on pouvait croire vraiment qu'il y

est allé voir ! Voilà pour les soirs où le « journal rassure » le trembleur. Mais les autres jours, si la nouvelle est donnée d'un décès cholérique officiellement constaté, *ohimé !* c'est bien une autre antienne ! Le trembleur devient furieux. Ces journaux, le diable les emporte ! De quoi se mêlent-ils ? Ils sonnent l'alarme, ils sèment l'effroi ! Porteurs de mauvaises nouvelles, on devrait les brûler dans quelque lazaret, comme des objets contaminés.

Ah ! lorsqu'il tremble, il n'y va pas de main morte, le trembleur ! Volontiers exigerait-il qu'on en revînt aux « prescriptions » du siècle dernier, où, la peste étant dans l'Auvergne, les troupes gardaient, mousquets chargés, les passages des montagnes, du côté de Paris et du côté de Lyon, absolument comme, pendant la peste de Marseille, les soldats envoyés par le duc de Savoie tiraient chrétiennement sur tous les Marseillais qu'ils apercevaient fuyant par les champs. Cela n'est pas si vieux, et Barbier nous apprend ces détails, le plus naturellement du monde, dans son *Journal.* C'est encore lui qui, du reste à la date de 1723, en constatant qu'une épidémie de petite vérole, mêlée de pourpre, qu'on appelait la *porcelaine*, parce qu'elle se caractérisait par des boutons bleus ou noirs sur fond rouge, ayant désolé Paris, ajoute en bon bourgeois très dévoué à son souverain : « Il est mort une infinité de monde et le roi fait un gain considérable sur les rentes viagères. » Les rentes viagères appartenaient, en effet, lors des extinctions, à la cassette royale. C'était alors le revenant bon des épidémies.

Allons, encore un coup, le rôle du journaliste est de relever le moral des gens et de rendre le ressort aux âmes.

Montaigne, qui se conduisit un peu à Bordeaux comme les échevins arlésiens, ne suffirait pas, malgré tout son esprit, à une telle tâche. Il faut du cœur en ces dangers. On voit sur une place publique de Dreux la statue d'un poète qui fut aussi un magistrat de sa ville natale.

Il y a un peu plus de deux cents ans, la peste aussi régnait à Dreux. Ce n'était pas le choléra — qu'on soupçonne pourtant de n'être que le *trousse-galant* de nos aïeux — c'était la fièvre pourprée. Les habitants fuyaient, et, à leur tête, le maire, donnant l'exemple de la terreur. Rotrou était à Paris, il partit pour Dreux. On a gravé sur le piédestal de sa statue une partie de la noble lettre qu'il écrivait à son frère : « Le péril où je me trouve est imminent. Au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne aujourd'hui ; ce sera pour moi demain peut-être. Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! »

Trois jours après, Rotrou était mort. Mais ce n'était pas seulement pour avoir écrit *Venceslas* et *Saint-Genest* qu'il méritait d'être immortel.

Allez voir, au foyer du Théâtre-Français, son admirable buste par Caffieri. Tout ce visage maigre et fier rayonne d'héroïsme. C'était un Français — et un officier municipal d'autrefois. Il est bon de le donner en exemple, non seulement aux poètes, mais aux Français et aux conseillers municipaux d'aujourd'hui.

Le docteur ennemi de la publicité dont je parlais tout à l'heure me reprochera peut-être de donner, moi

aussi, trop de place à l'épidémie, mais, pour ne point parler du choléra, encore faudrait-il qu'il y eût à Paris d'autre sujet très attachant de conversation.

Les variations annuelles sur les départs, les villes d'eaux, les modes du bord de la mer une fois exécutées, je ne vois pas trop de quoi les chroniqueurs ont pu entretenir leur public cette semaine. Les concours artistiques, dramatiques et musicaux ont commencé presque à date fixe comme tous les ans. On nous a montré, à l'Hôtel de ville, les cartons de peintures destinées à décorer trois des mairies de Paris et à l'École des beaux-arts les dix tableaux des concurrents au prix de Rome, pendant qu'au faubourg Poissonnière les élèves du Conservatoire se disputaient les prix de piano, de chant et d'opéra-comique. Le résultat du concours pour les mairies est aujourd'hui connu et l'on n'a qu'à féliciter le jury d'avoir fort bien jugé, quoique le panneau de M. Besnard nous eût, à première vue, paru des plus remarquables; mais les allégories de M. Léon Comerre l'étaient aussi et ont été couronnées. En revanche, pour la décoration de la mairie du vingtième arrondissement, l'hésitation n'était pas possible et M. Léon Glaize a triomphé des concurrents. Il y a dans sa composition ce rare sentiment de l'ordonnance et de la couleur que nous avions rencontré et loué déjà dans le plafond peint par lui pour le *Théâtre des Arts*, à Rouen. Cette France blessée, mais toujours debout et s'enveloppant dans le drapeau tricolore, est une fière figure, très belle et d'un effet saisissant. M. L. Glaize a signé là une œuvre supérieure digne des suffrages qu'elle a obtenus à l'unanimité, moins une voix.

Et, maintenant, qui sera couronné parmi les dix concurrents qui nous montrent Brutus jurant, le poignard levé sur le corps de Lucrèce, de chasser les Tarquins :

Romains de Collatin, à Rome, à Rome, à Rome !

C'est le dévoûment de la *Lucrèce* de Ponsard, et j'ai le regret d'avouer que plusieurs concurrents se sont rapprochés beaucoup moins de Tite-Live que du maître de l'école du bon sens.

La discussion, d'ailleurs, nous mènerait trop loin et j'ai grand'peur de discuter là une chose jugée. Il est des sujets dont on ne parle plus, comme par exemple le divorce, qui nous est définitivement acquis depuis quelques jours. Un industriel, à l'affût des actualités, s'est même empressé de faire figurer cette annonce à la quatrième page des journaux, entre les pilules antimiasmatiques et l'eau de toilette contre le microbe :

« Divorce. — Consultations gratuites de une heure à quatre heures, X..., rue..., n°...., Paris. »

C'est ce qui s'appelle « être dans le mouvement » et même l'activer, comme la Patti, qui veut être la première de nos « divorcées » comme elle a été la première de nos chanteuses. Je ne doute pas, au surplus, que ce M. X... n'ait déjà reçu une quantité de clients et de clientes dans son cabinet de consultations gratuites. L'Agence de Mariages devait nécessairement appeler l'Agence de Divorces. Ceci aidera Cela, comme dirait Claude Frollo.

Un autre mouvement, inévitable, et que je n'aurai pas grand mérite à prédire, c'est que désormais toutes

les pièces de théâtre qui, hier, réclamaient le divorce, vont, demain, en demander l'abolition. Vous verrez. Je ne suis point prophète, mais je connais le cœur humain, je veux dire le cœur humain des auteurs dramatiques. Ils nous ont montré les tortures de deux êtres enchaînés l'un à l'autre, et se haïssant, ou les douleurs de madame Caverlet n'étant pas la femme de l'homme d'honneur dont ôn la croit l'épouse et portant, en réalité, le nom d'un misérable qu'elle méprise. Attendez : les successeurs d'Émile Augier — s'il en a de sa taille — nous étaleront les souffrances des enfants dont les parents auront divorcé et les angoisses des époux qui, après avoir divorcé, s'apercevront qu'ils ne se détestaient point et voudraient encore se réunir. S'imagine-t-on un homme et une femme qui s'aimaient, qu'un coup de foudre a désunis, qui se sont séparés, qui voudraient se rejoindre et qu'une fausse honte d'amour-propre ou la véritable honte d'une faute commise depuis le divorce éloigne éternellement l'un de l'autre ?

C'est ce qu'on appelle, au théâtre, une *situation* et c'est, en effet, une *situation* que nous verrons, quelque jour, entre deux portants, sous cette donnée ou sous une autre. M. Legouvé a écrit un drame émouvant : *Une Séparation*, qui concluait au divorce. On en pourrait écrire un autre, deux autres, dix autres, les *Enfants des Divorcés*, ou encore *Divorce et Repentir*, pour faire pendant à Kotzebue, et ces drames nouveaux compteraient les seaux de pleurs que fera couler le divorce après les drames qui ont mesuré les torrents de larmes que le non-divorce faisait verser.

Au total, ce sont les auteurs dramatiques qui y gagneront le plus. Je les engage à aller visiter l'agent secret qui donne, rue.... des consultations gratuites. Ce sera, pour beaucoup d'entre eux, un collaborateur tout trouvé !

— *La faisons-nous ?* comme disait Lambert Thiboust quand on lui contait une histoire.

J'ajoute un *post-scriptum* à cette causerie pour saluer, et avec joie, un des *décorés* du 14 juillet.

On a enfin rendu à un homme de talent qui est le meilleur des hommes, à un professeur éloquent, à un vrai poète et à un patriote d'un grand cœur, mon vieil ami Emmanuel des Essarts que le ministre de l'Instruction publique a nommé chevalier de la Légion d'honneur. La joie de mon camarade Emmanuel m'est une joie personnelle. Je l'ai connu au quartier latin, quand je portais encore la tunique du lycéen. Je le vois encore; il était normalien et déjà poète. Le premier il a, dans ses *Poésies Parisiennes*, donné la note bien moderne, dégagé de notre vie contemporaine son charme ou ses tristesses. Plus tard, son vol poétique devait hardiment s'élargir et le souffle est fier qui emporte ses *Poèmes de la Révolution;* mais, dès le début, il était déjà lui-même : éloquent et vibrant avec des accents de pitié pour les humbles, de miséricorde pour les souffrants.

Et ce poète qui chante la beauté est un professeur qui enseigne le devoir. Critique, il a signé un maître livre, *les Voyages de l'Esprit;* érudit, il a publié sur Hercule une thèse admirable. Et, ce forgeur d'âmes,

cet orateur dont la chaire à Clermont-Ferrand est entourée d'un public fidèle, qui l'acclame, on l'oubliait! On laissait les honneurs officiels aller à ceux qui le méritaient moins que lui. Il y a des années qu'Emmanuel des Essarts aurait dû porter à sa boutonnière ce ruban rouge qu'il y attache aujourd'hui. J'envoie à mon ami une accolade cordiale. Et voilà un vrai et excellent poète, un écrivain de race, un lettré et un savant et un honnête homme décorés dans la même personne. Bonne journée, mon cher Emmanuel!

XXIII

LA VIE A VERSAILLES

Croquis historiques pris pendant le Congrès.

8 août 1884.

Plus de théâtres à Paris! Pour toute nouveauté, la pantomime de *Bayard*, ce Bayard qu'on voit affiché un peu partout, au coin des rues, taillant en pièces les ennemis et défendant de son épée le pont demeuré fameux. Quand on lève les yeux vers les colonnes-affiches pour y découvrir les annonces des spectacles, elles vous répondent, ces affiches ironiques, par le programme du Kursaal de Dunkerque ou du Casino de Paramé. Paris! Est-ce que cela existe, au mois d'août, Paris? *Qu'es a co, Paris?* comme disait cet autre en parlant de Shakespeare.

La vie de Paris n'est plus à Paris, elle est à Versailles. Ceci a, pour quelques jours, décapité ou décapitalisé Cela, et les grandes allées silencieuses de la ville de résidence revoient, comme au temps de ses dernières prospérités politiques, les trains de sénateurs et de députés défiler sous ses vieux arbres. Voilà, pour

une semaine, Versailles, ordinairement livré aux seuls touristes, aux guides et aux Anglais, revivifié par le Parlement. Quand je dis revivifié ! Les hôteliers versaillais espéraient mieux. La vie, et on pourrait dire la fièvre, que le Congrès communique à Versailles, est toute locale, et, par un phénomène singulier, le pouls de la ville ne bat un peu plus vite que dans une seule artère. Il n'y a guère qu'un seul point de Versailles où l'activité semble doublée, décuplée, mais, sur ce point-là du moins, le phénomène est assez piquant à observer.

Le voici revenu le temps où les tramways traversaient les rues, portant comme une enseigne l'étiquette de leur itinéraire : *Service parlementaire*. Députés et sénateurs arrivent en tramways, par fournées, ou plutôt on peut les voir, à l'heure réglementaire, descendre de la petite gare de la rive gauche et traverser, en une longue file noire, la rue qui mène à l'avenue de Sceaux, longer cette avenue et s'engouffrer par la rue de la Chancellerie, dans le bâtiment où se tient le Congrès.

Peu de curieux à la gare pour voir le défilé. Les représentants de la nation montent en causant jusqu'au château, et l'on dirait, à les voir, une longue file d'écoliers turbulents — d'écoliers à barbes grises — une pension en promenade. Ou encore la file allongée de ces redingotes noires rappelle le défilé des députés du tiers état allant tout près de là justement, à quelques pas de l'avenue de Sceaux, prêter le serment du Jeu de Paume. Le lecteur choisira selon ses goûts la comparaison qui lui semblera la plus juste.

Et c'est pourtant là de l'histoire qui passe! « Ce qui m'étonne, disait une femme d'esprit, c'est que tout ce que

nous voyons aujourd'hui sera un jour de l'histoire! » L'histoire, on la rencontre, on la coudoie, on la heurte, à Versailles, dans cet angle formé par la rue de la Chancellerie et l'ancienne rue de la Bibliothèque, devenue rue Gambetta, où les curieux stationnent pour voir passer les sénateurs, et où les tramways du *service parlementaire* attendent pour ramener au train les députés.

C'est là surtout — et je dirai c'est uniquement là — qu'est, pour le moment, concentrée la vie de Versailles. Et quelle antithèse dans le décor de la scène avec la scène elle-même! Du haut de la place d'Armes, le Louis XIV à cheval de Petitot étend vers la rue Gambetta sa main de bronze, et les crieurs de journaux, autour de l'Assemblée, annoncent des gazettes qui eussent fait encore plus bondir le grand roi que ces *lardons d'Hollande* qu'il punissait par un cachot au Mont-Saint-Michel.

— Demandez l'*Intransigeant!* L'article de Rochefort!

— Voici le *Matin français*. Il faut lire l'article de Jules Vallès!

D'autres débitent une assez médiocre complainte intitulée *le Déraillement du Congrès*, et qui se chante sur l'air du *Juif-Errant* :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
D'un pauvre congressant ?
Et, s'il est impotent,
Combien c'est cahotant!

Il s'en vient à Versailles
Pour reviser nos lois,
Et le tramway déraille
A la première fois...

La complainte a huit couplets. C'est un peu long pour une assez pauvre plaisanterie. Mais c'est du fruit local, c'est imprimé à Versailles. Les satiriques de Seine-et-Oise se sont mis en frais.

L'endroit où se crient ces gazettes a vu jadis bien des scènes plus singulières. Si ce pavé pouvait parler! Là, oui, là, à l'endroit même où vous posez vos jolis pieds, madame, vous qui allez assister à la séance du Congrès dans l'espoir qu'il y aura du tapage — et, puisque les théâtres sont clos, il vous faut bien une distraction — là, dans cette rue Gambetta, en ce temps-là rue de la Surintendance — contre un mur soutenant une terrasse jusqu'à la hauteur du premier étage des maisons de la rue, s'élevaient les baraques des marchands de comestibles de la desserte du roi — cette desserte qu'on appelait *le serteau* — débitant la quantité énorme de mets qu'on accumulait en pure perte sur la table royale, si bien qu'après l'heure du dîner du roi les habitants de Versailles venaient, comme à une halle ou à une rôtisserie, acheter tout ce qu'ils voulaient, volailles, poissons, viandes rôties, etc., au rabais, comme une défroque qu'on irait chercher au Temple. On disait alors : *J'achète au serteau.*

Cet hôpital militaire actuel d'où les malades convalescents regardent à travers les vitres les députés et les sénateurs entrer à l'Assemblée — l'hôpital était alors ce qu'on appelait le Grand-Commun, et c'était de là que les plats, préparés dans les cuisines, étaient portés — à travers la rue — par le service de bouche dans un échauffoir établi en face, d'où ils passaient sur la table du roi.

Pellisson est mort là, et on trouverait dans cette rue, où l'on vend les journaux les plus radicaux, les hôtels les plus aristocratiques : l'ancien hôtel de la Grande Mademoiselle, l'hôtel du duc de Beauvilliers, l'appartement où Louvois mourut, et la chambre où le cardinal Dubois rendit le dernier soupir.

L'histoire d'aujourd'hui se mêle ici à l'histoire d'hier. Cette rue de la Chancellerie, où stationnent les tramways parlementaires, n'a pas une maison qui ne soit célèbre. Le numéro 8, c'est l'hôtel de Dangeau; le n° 10 fut l'hôtel de Luxembourg, puis de Pontchartrain. Le n° 12 est l'hôtel du duc de la Vallière, et le n° 14 celui du comte d'Évreux.

Je pourrais, avec les livres de Dussieux, de J.-A. Le Roi, ou les notes du savant Eudore Soulié à la main, refaire, pierre à pierre, la généalogie de ces logis, si je puis dire. La rue Gambetta, par exemple — cette rue où j'ai vu Gambetta lui-même sortir, comme écrasé, de la fameuse séance où il prédit le retour des 363 — cette rue qui avait été tout d'abord la rue de la Surintendance, puis la rue de l'Union en 1793, puis la rue de la Bibliothèque, a vu tant d'événements, de comédies et de drames avant d'arriver à assister à ces défilés de sénateurs et de députés venant de Paris !

Mais, dans tout ce passé, ce n'est guère que le passé d'hier qui nous intéresse, car il est, pour nous, encore poignant ; et, en se rendant au Congrès, combien d'hommes politiques évoquaient les souvenirs d'il y a treize ans et se disaient, le long de l'avenue de Sceaux :

— Vous rappelez-vous ?

Versailles, il y a treize ans !

Quelle époque curieuse, dans sa douleur tragique, et quel moment étonnant de notre histoire ! La France ressemblait à une grande famille d'incendiés, au lendemain du désastre, Elle campait où elle pouvait. Les députés, logés au hasard dans Versailles, se réfugiaient, lorsqu'ils n'avaient pas réussi à trouver un appartement, dans le château de Louis XIV. Il y avait encore, dans les salles, des lits des ambulances de la guerre. On y dressa des lits de législateurs. La galerie des Glaces devint un dortoir, pendant des semaines. On y couchait sur des banquettes quand on n'y pouvait se faire donner un matelas. Plus d'un député dormit longtemps là sur quelque canapé. D'autres se bâtissaient, comme une hutte, une cabane faite d'un paravent avec pour toiture un rideau. Ces représentants, qui faisaient des lois pendant la journée, passaient ainsi des nuits de nomades. C'était comme une bohème lugubre. Beaucoup d'ailleurs, ceux qui avaient pu obtenir un lit, étaient enchantés du logement, et il fallut presque employer, avec la persuasion, l'autorité pour faire déguerpir de la galerie des Glaces le député Jean Brunet, l'ancien officier d'artillerie, d'excentrique mémoire, qui demeurait là, seul, quand tous ses collègues étaient partis et qui ne voulait pas capituler.

Vraiment, il est dommage que le Versailles stupéfiant de cette époque n'ait pas rencontré un Dangeau. Cette ville-sépulcre, devenue subitement bruyante, animée, enfiévrée, ce mélange de provinciaux et de Parisiens, ces réfugiés et ces échappés du boulevard,

errant, comme des âmes en peine, par les rues, ces avenues occupées par les baraques d'une des foires annuelles et sillonnées par des troupes en marche ; des tas d'obus devant la gare de la rive gauche; les fusiliers marins sur la place d'Armes, des baraquements sous les arbres du parc ; un camp d'un côté, une sorte de ville d'eaux de l'autre. Partout des propos animés, affolés, colères. Des sorties de l'Assemblée nationale, par la cour du Maroc, qui ressemblaient à des continuations de polémiques. Avec cela, des coins silencieux dans le parc, des nids d'oiseaux dans les branches vertes, des fourmillements d'insectes dans l'herbe fraîche, et, au loin, éternellement, incessant, sinistre, monotone et navrant, le bruit sourd du bombardement, la canonnade qui venait couper parfois de ses crépitements le son plus clair de la fusillade.

Alors, la loi, le pouvoir, les ministères, s'étaient blottis où ils avaient pu. Le palais et le musée sont redevenus ce qu'ils étaient avant 1871 et rendus aux visiteurs. Mais, au lendemain du 18 mars, tout appartenait aux administrations échappées de Paris, et les ironies de l'installation provisoire logeaient l'Instruction publique dans les salles des Amiraux, les Affaires étrangères dans les grands appartements de la reine, la justice dans l'Œil-de-bœuf, — le fameux Œil-de-bœuf, et les petits appartements de Marie-Antoinette, la Banque de France à l'attique Chimay, la Caisse des dépôts et consignations dans la salle de Marengo, la préfecture de la Seine dans le pavillon de *Monsieur*, le Commerce et l'agriculture dans les salles du Sacre, la célèbre commission des marchés dans la salle des Académi-

ciens et le secrétaire général des travaux publics — devinez où ? — chez madame Du Barry.

Puis Chevet établissait, dans les galeries de l'Empire, un restaurant pour les députés, et l'imprimerie du *Journal officiel* était installée cour du Maroc dans les cuisines mêmes du palais. Des cuisines sortaient ainsi les harangues de M. Thiers, de Gambetta, de Dufaure, de M. le duc de Broglie et de M. Jules Simon !

La cuisine joua, d'ailleurs, tout naturellement, un rôle assez grand dans la politique du moment. Ce fut par restaurants, si je puis dire, qu'on forma des groupes parlementaires. Telle table représentait une opinion, tel cabinet particulier, une autre. Et, cabinets contre cainets, ce fut — plus d'une fois — du fond d'une salle à manger des Réservoirs qu'on renversa les ministères.

Il y aurait à écrire la chronique politique des restaurants de Versailles pendant ces années déjà lointaines. On verrait que rien n'est plus exact que le vers de Berchoux :

Et c'est par des dîners qu'on gouverne le monde !

Et les soirées officielles à Versailles à cette époque, quand on partait de Paris, par les soirs d'hiver, les hommes en habit noir et les femmes décolletées, sous leurs capuchons, leurs mantilles, leurs fourrures, pour aller dîner chez un ministre !.. Cette éternelle existence en chemin de fer, ce va-et-vient de Paris à Versailles et de Versailles à Paris, cette existence de touristes éternels, cette activité dépensée en wagon qui amenait un jour sur les lèvres d'un spirituel député à qui nous

demandions ce qu'il avait fait depuis quelques années cette réponse :

— Ce que j'ai fait ? Mais de la gare Saint-Lazare à la place d'Armes et *vice versa* j'ai bien fait en kilomètres la valeur de deux voyages autour du monde !

Une des soirées officielles de Versailles dont le souvenir mérite le plus de durer est cette fête célèbre que, le 22 octobre 1878, le maréchal de Mac-Mahon, alors président de la République, offrit aux princes et aux exposants étrangers à propos de l'Exposition universelle. Grandes eaux éclairées à la lumière électrique, donnant au tapis vert un poétique aspect de paysage lunaire, un bal étonnant, douze ou quinze mille invités, le buffet assiégé avec autant d'élan que la tour Malakoff, un feu d'artifice, des valses : une féerie. Malheureusement, les organisateurs n'avaient pas songé au vestiaire. L'affaire du vestiaire fut déplorable. Il y eut là un désordre que M. L. Dussieux, l'historien du *Château de Versailles*, qualifie de prodigieux. Et lui, le grave historien, l'ancien professeur à l'École de Saint-Cyr, ne dédaigne pas de noter, pour la postérité la plus reculée, les épaves de cette tempête, de cette bourrasque, de ce cyclone qui termina la fête. « Le lendemain, dit-il, on trouvait rassemblés en un tas gigantesque (et il a raison d'énumérer ces détritus) : 1,532 pardessus ou paletots que, de guerre lasse, les invités avaient abandonnés, quittant le palais en fracs, par la nuit d'octobre chantée par Musset ; 544 pelisses, sorties de bals, pèlerines ou cache-nez ; 315 chapeaux d'hommes ; un nombre considérable de parapluies, 17 chignons, 9 perruques et une paire de bottes. »

Je comprends les chignons, j'excuse les perruques, mais la paire de bottes me comble d'étonnement. Si M. L. Dussieux ne l'avait pas signalée, je n'y croirais pas. Quel put bien être l'extraordinaire personnage qui trouva le moyen d'oublier ses bottes dans le palais de Louis XIV ? Sans doute avait-il les pieds gênés et était-il entré au bal du maréchal comme il eût passé dans son propre logis une soirée en pantoufles. Quoi qu'il en soit, voilà un problème historique qu'après l'affaire des poisons et le mystère du Masque de Fer devrait chercher à résoudre M. Jules Loiseleur : « A qui appartenait la paire de bottes de la nuit du 22 octobre 1878 ? »

Le temps est loin où Marie-Antoinette écrivait cette lettre effarée, au lendemain du 20 juin 89 : « Vous êtes instruit du terrible coup que le tiers état vient de frapper ; il s'est déclaré *Chambre nationale*. Le roi est indigné de cette nouveauté qui bouleverse les idées reçues. On délibère ici, mais je suis au désespoir de ne voir rien aboutir. Tout le monde est dans une grande alarme... On se hait, on se déchire dans la société ; aux combats près, la guerre civile existe... » Oui, la lettre est déjà vieille et oubliée, mais, en vérité, si l'on s'en tenait aux apparences et si l'on prenait au sérieux les clameurs de la première séance du Congrès, on pourrait réimprimer ces nouvelles de Versailles données par la reine comme un morceau de chronique d'actualité. Fort heureusement, tout ce qui s'est passé n'a rien de grave et n'a même gardé, pour le reste du pays, qu'un intérêt local. Les interjections de M. de Douville-Maillefeu ne traverseront pas l'histoire.

N'importe. Nos Parisiennes, accourues pour assister à l'ouverture de ces nouveaux états généraux, ont été servies à souhait si elles aiment le pittoresque. Jamais Chambre, même dans la séance où l'on acclama M. Thiers sous les bras croisés de M. de Fourtou, n'avait ouï un si beau tapage. Les députés de 1789 peints par Couder dans le tableau placé au-dessus de la tête du président en semblaient eux-mêmes stupéfaits. J'ai vu le moment où le Mirabeau de la peinture se retournait vers les hurleurs pour réclamer la liberté du silence, lui qui demandait si bien, jadis, de sa voix de tonnerre, la liberté de la parole.

Et voilà, pour la salle de Versailles, une journée historique de plus. Le palais a revu, dans ses couloirs si longtemps déserts, les reporters et les curieux : depuis la correspondante de journaux étrangers jusqu'au simple flâneur qui vient tuer le temps au Parlement comme il irait au Bois ou au Hammam. La salle d'attente a, comme au beau temps des grandes séances, été envahie par le flot des visiteurs, des quémandeurs, des touristes, faisant passer leur carte à leur député. La voix des employés à collet rouge garni d'une gance d'or a encore retenti sur le palier :

— La personne qui demande M. Langlois !

— Les personnes qui ont fait demander M. Clémenceau !

Et quelle patience chez ces gens qui « font demander » leur représentant !

Il y a des solliciteurs qui resteraient là, debout, deux heures durant, attendant que *leur député* arrive. D'autres, plus pratiques, prennent une chaise et font

paisiblement — par occasion — leur courrier sur la grande table ornée d'un tapis vert et sous les yeux de marbre des bustes du poète Alfred de Vigny, d'Augustin Thierry, du vieux Rude ou du général Yusuf.

Ce qui est curieux, c'est la foule qui assiège, en bas, dans la rue Gambetta, la porte gardée par des plantons de quelque régiment d'artillerie et entr'ouverte quelquefois, pour laisser passer un flot qui rejaillit jusqu'aux tribunes. Il y a là des provinciaux, des étrangers ; j'y ai vu, détail particulier, beaucoup de prêtres. C'est là que j'ai entendu un Anglais dire le plus simplement du monde à un brigadier et à ses hommes :

— Rien qu'un coup de lorgnette, je vous prie. Un coup de lorgnette, un seul, et je sors tout aussitôt.

Puis avec un sourire :

— C'est une lorgnette photographique. J'emporterai chez moi le cliché instantané. C'est pour un journal.

A tout prendre, cet amateur de photographie était, en son genre, un reporter aussi. Il voulait faire au collodion le compte rendu de la séance. Mais les députés se donnaient trop de mouvement, beaucoup trop pour qu'il pût se flatter d'obtenir des images bien nettes, et il eût fallu qu'au lieu d'un tintement de sonnette le président fît entendre aux législateurs un solennel : *Ne bougeons plus !*

Du reste, en dépit de tout, soyez certains qu'ils auraient bougé !

Les tribunes, garnies de claires toilettes d'été, eussent d'ailleurs fourni un cliché plus aimable que l'Assemblée elle-même. Beaucoup de jolies femmes et de costumes élégants. Toutes les modes nouvelles ne sont pas

à Dieppe ou à Trouville. On se montrait là quelques-unes des habituées des séances historiques et des plus charmantes. L'Anglais eût trouvé de l'emploi pour sa lorgnette à photographies instantanées.

Jolie salle, en deux mots, comme disent, en parlant des premières représentations, les courriéristes de théâtres. Et quoique ce ne soit plus au théâtre que l'Assemblée siège, comme en 1871, il y a toujours, en ces réunions, un peu de l'attrait d'un spectacle. Et puis, on se retrouve dans une enceinte déjà connue. C'est là que, le 30 janvier 1879, le Congrès a élu M. Grévy président de la République. On avait, ce jour-là, un chapeau rose. La dernière fois que la Chambre des députés s'est réunie là — on avait mis un chapeau bleu — c'est le 2 août 1879, et, depuis cinq ans, la salle de l'Assemblée nationale était demeurée vide. Le visiteur le plus assidu de ce lieu de tapage, demeuré muet pendant cinq années, fut le peintre Benjamin Ulmann, qui y vint, plus d'une fois, exécuter, d'après nature, des *études* pour son tableau posthume : l'Ovation faite à M. Thiers.

M. Edmond de Joly l'a construite, cette salle du Congrès, en six mois, presque jour pour jour. Le 31 mai 1875, il en commençait les travaux et, le 1er décembre, tout était fini. On avait travaillé littéralement jour et nuit. Au mois de septembre, on avait payé 16,000 journées d'ouvriers et, au mois d'octobre, 20,914. C'est une des plus étonnantes improvisations architecturales que je connaisse.

— Monsieur, me dit un des assistants que je rencontre se rendant aux tribunes, où se trouve donc,

je vous prie, le fameux *petit local*, le cabinet où l'on met aux arrêts les députés ?

— Et que vous importe le petit local ?

— C'est que tant de gens le mériteraient aujourd'hui qu'on a dû bien certainement demander à M. de Joly de l'agrandir.

On ne l'a pas agrandi, on n'en a pas même ouvert la porte, mais le cabinet affecté aux législateurs révoltés contre l'autorité présidentielle se trouve au premier étage et donne sur la cour des Princes. Il faisait partie de l'appartement que, du temps de Louis XV, occupait la duchesse de Luynes, dame d'honneur de Marie Leczinska. Il faudrait vraiment parcourir toutes ces salles en feuilletant le livre de M. Dussieux qu'a publié le libraire Bernard, à Versailles.

Quand la séance est finie, l'avenue de Sceaux et les abords des gares prennent une physionomie plus animée. On se précipite dans les tramways. Quelques rares voitures ministérielles ou autres traversent la place d'Armes en tressautant sur les petits pavés bossués. La longue file des députés et des sénateurs se déroule — énorme serpent noir — comme quelques heures auparavant, mais en sens inverse, dans la rue de la Chancellerie. Les rues et les avenues retentissent des commentaires animés qu'échangent les spectateurs ou les acteurs de la représentation du jour, mais ce bruit même se perd dans l'espèce de vaste et majestueux steppe qui est Versailles. Les trains s'emplissent, la vapeur siffle. En voiture, messieurs les membres du Congrès, en voiture !... Et en route ! Les wagons filent

sur Paris, et Versailles, la cité veuve, retombe dans son grand silence solennel.

Pas un mouvement de plus par les rues, une fois la nuit venue. Pas un plus fort battement de fièvre. Versailles semble une ville un peu dédaigneuse de tout ce qui lui vient de Paris; Versailles ne se dérange pas facilement. Il y a deux ans, Louise Michel y venait prêcher la liquidation sociale sans soulever d'autre passion que celle de quelques gamins. Il y a un mois, une célébrité parisienne d'un tout autre genre, madame Judic, y venait chanter ses chansonnettes sans que le quartier Saint-Louis entr'ouvrît même ses volets pour la voir passer. Aujourd'hui, pareille indifférence apparente pour ce Congrès qui a le grand tort de fournir moins de consommateurs qu'un feu d'artifice ou une fête de nuit aux hôteliers de Versailles.

Je ne sais où j'ai lu qu'un gentilhomme venu à Paris pour tâcher de sauver le roi détenu au Temple entre, la nuit de janvier, dans une hôtellerie du faubourg Saint-Honoré et entend ce bout de dialogue entre le patron de l'établissement et son garçon: « Allons, Jean, voyons, un peu d'activité, nous aurons un coup de feu demain. Il y a tant de gens qui viendront ici voir passer la charrette de Louis XVI! » Pour cet aubergiste pratique, la mort d'un roi se traduisait par une augmentation de recettes.

Pour les aubergistes de Versailles, un Congrès où l'on ne consomme pas n'est pas un Congrès.

J'ai dit que le quartier Saint-Louis n'a pas même entr'ouvert ses fenêtres pour Judic. Il les fermerait au

verrou pour le Congrès. Chose curieuse : Versailles es resté, dans sa physionomie moderne, ce qu'il était à peu de chose près au début de la Révolution, absolument divisé en deux parties distinctes. Le quartier Notre-Dame s'appelait volontiers en 89 le quartier des Patriotes, et le quartier Saint-Louis était, par ceux de Notre-Dame et de Montreuil où Lazare Hoche allait jardiner, régardé comme le quartier des aristocrates. Il n'a point changé, Saint-Louis. Il est toujours élégant d'aspect, un peu guindé, propre et solennel, assez fermé. Ses portes tiennent les gens à distance et ses fenêtres mi-closes ont l'air un peu dédaigneux de ces regards sur lesquels clignent insolemment les paupières. Des maisons blanches, des portes sévères, de grandes pièces où l'on devine de vieux mobiliers laqués blanc, des bustes de Marie-Antoinette et des portraits aux cadres fleurdelisés de cet *Henri de France*, dont M. Henri de Pène a fort éloquemment conté l'histoire dans un livre supérieur, captivant et luxueusement édité. Là vit une population toute spéciale très choisie, qui porte des fleurs de lis à ses manchettes, des fleurs de lis à sa cravate, et ne met jamais le nez à la fenêtre du monde moderne que pour constater que le temps est affreux et que tout ce monde — le nôtre, le vôtre — est crotté!

— Il se dit plus de mal contre les institutions républicaines dans le quartier Saint-Louis en une semaine que dans tout le reste de la France en une année ! me confiait un esprit très libéral et très distingué qui a ses entrées dans cette aristocratie.

Le quartier Saint-Louis a dû se moquer fort agréablement de la première séance du Congrès.

Pour cette aristocratie versaillaise, rien ne compte de ce qui n'est point, comme on disait autrefois, de *noblesse ou d'épée.* Victor Hugo pèse moins, de ce côté, que le moindre baron authentique. Un littérateur, quel qu'il soit, même illustre, n'est qu'une façon de bohème plus ou moins rangé. Les peintres, parmi les gens de métiers artistiques, trouvent cependant grâce devant le quartier Saint-Louis, parce que les demoiselles titrées ne dédaignent point de manier le pinceau. Elles peignent sur toile et sur porcelaine, et l'on peut même voir, au musée de Versailles, quelques exemplaires de leurs produits. On a couvert les portraits des pauvres diables de maréchaux sous une couche de cadres accrochés là par les soins des *Amis des Arts de Seine-et-Oise.* J'avoue que j'aimais mieux voir les moustaches de Lesdiguières ou la jambe de bois de Rantzau que ces tableaux, pastels ou aquarelles, d'où si peu d'œuvres intéressantes se détachent, parmi lesquelles pourtant j'ai revu avec plaisir le beau portrait, pensif et profond, de madame Louise Ackermann, par M. Paul Merwart que j'avais remarqué au Salon.

Et comme les jeunes filles de l'aristocratie de Versailles aiment la peinture, elles pardonnent un peu aux peintres de n'être pas tous marquis comme M. de Mesgrigny, qui vient de mourir et qui faisait de si jolis bords de rivières, transparents, poétiques et vrais.

Quant aux jeunes gens du quartier Saint-Louis, ils ne sont point de leur temps, mais, disons-le bien vite, ils sont de leur pays. Ils ignorent probablement le boulevard, mais ils savent le chemin de la frontière. C'est une justice à leur rendre. Ils savent accourir lorsqu'il

faut défendre la patrie et ils accourent même d'autant plus vite qu'ils servent volontiers pour la plupart dans la cavalerie. *Servir!* C'est un beau mot quand il s'agit de la nation. En cela, les petits-fils des habitants du quartier aristocratique de 1789 peuvent penser tout ce qu'ils veulent de la République ; ils ne se demanderaient point et ne se sont pas demandé si les généraux qui crient : *En avant!* sont républicains, et ils suivraient et ont suivi le drapeau qu'ils ne choisiraient pas. Dieu sait ce qu'on a dit de Gambetta, — *m'sieu Gambetta* ou « le citoyen Gambetta », — dans les salons du quartier Saint-Louis, mais lorsque m'sieu Gambetta commandait de se battre, eh bien, on se battait, et le quartier Saint-Louis peut fronder tant qu'il lui plaira, on ne se soucie point de ses paroles, on ne se rappelle que ses actes. En 1870-71, bien des exemples sont partis de là !

Mais, Jésus-Marie, les oreilles des sénateurs et des députés ont dû tinter terriblement si elles ont perçu le quart, le dixième, la centième partie de ce qu'on a pu dire de la Chambre dans ce quartier voisin de l'Assemblée nationale !

Soyons juste. Quelques-uns d'entre les *congressistes* n'avaient point volé ce qu'ont pu trouver de méprisant les douairières frondeuses des vieux hôtels fermés.

Quoi qu'il en soit, la « vie à Paris » est devenue, pour quelques jours, la « vie à Versailles ». Paris et Versailles : les deux pôles de la société française ! La Ville et la Cour, comme on disait autrefois : Gavroche et Louis XIV ! L'antithèse la plus complète que puisse produire une démocratie née fièrement de tant de siècles de monar-

chie ! Les hasards de la polémique et de l'histoire remettent encore comme face à face ces deux grandes villes, qui semblent incarner, l'une et l'autre, un principe: le passé et le présent, et, à elles deux, représentent vraiment la France.

Que de réflexions vous suggère cette antithèse ! Mais Versailles ne s'en soucie guère. A l'heure où j'écris, Versailles repose. La retraite passe à travers ses rues, tambours et clairons:

> De la retraite voici l'heure
> Allons, troupier,
> Faut rentrer au quartier !...

Les rues sont quasi désertes et le jour a disparu à peine. On prend le frais sur le pas des portes. On cause doucement. Pas un mot du Congrès. Versailles se repose, Versailles va s'endormir. Et, à l'horizon, Paris s'allume, dans une rougeur violente, avec son gaz, ses boutiques, ses cafés-concerts, ses chansonnettes, ses plaisirs d'été ! Qui a raison, Versailles, qui se couche au crépuscule, ou Paris, qui semble s'éveiller quand Versailles souffle sa bougie, met son bonnet de nuit, ferme les yeux et s'endort ?

P. S. — Je crois qu'il est intéressant de donner ici une lettre que le très érudit auteur du *Dictionnaire* des *Précieuses* et de tant d'autres ouvrages marqués au coin de la curiosité et de la science, M. Ch.-L. Livet, adressait, de Vichy, à la rédaction du *Temps :*

Vichy, ce 9 août 1884.

Cher Monsieur,

Dans son intéressante « Vie parisienne » d'hier, M. Claretie parle du *serteau.* Est-ce une faute calligraphique, ou une faute typographique ? Il est certain que le *serteau* n'a jamais existé ; M. Claretie a voulu parler du *sert-d'eau* ou *serdeau.*

La « bouche du Roy » comptait au nombre de ses officiers, sous la dépendance du Grand-Maître, d'abord deux écuyers ordinaires, aux gages de 1,200 livres, et huit écuyers de quartier, c'est-à-dire servant par trimestre, aux gages de 600 livres, puis: quatre maîtres-queux, à 600 livres, — quatre hasteurs (rôtisseurs ; de *hasta,* broche), à 400 livres, — quatre potagers à 400 livres, — quatre pâtissiers-bouche à 300 livres, — trois enfants de cuisine ou galopins ordinaires, à 300 livres, —etc., etc., — enfin « six serts-d'eau, qui servent deux mois », à 300 livres.

— « Après les gentilshommes servans, dit l'État de la France de 1669, nous pouvons mettre le ser-d'eau, qui sert deux mois. Il leur donne à laver dans la cuisine-bouche, puis reçoit tous les plats de la desserte de la salle du Roy, qui sont portez à l'office, ou bien à la salle des gentilshommes servans, appellée le ser-d'eau, où il les sert aux gentilshommes servans et à ceux qui mangent à leur table : ce ser-d'eau a encore d'autres garçons avecque luy; leurs valets ont le reste de la desserte. »

Suivant une très ancienne coutume, lorsque le jour de l'an arrivait, et à chacune des quatre bonnes fêtes de l'année, au moment où le roy sortait de sa chambre pour aller à la messe, le ser-d'eau criait par trois fois, du haut d'un balcon ou de l'escalier : « Messire Louis Timoléon de Cossé ! Messire Louis-Timoléon de Cossé ! Messire Louis-Timoléon de Cossé, grand-panetier de France, au couvert pour le Roy ! » — Messire Timoléon de Cossé-Brissac, grand panetier de France, avait 800 livres de gages : — le grand échanson, le marquis de Crenan, et le grand écuyer-tranchant, le marquis de Vandeuvre, ne touchaient que 600 livres.

D'où venait le nom de *serdeau* ou *sert-d'eau ?* De ce que, probablement, c'était l'officier porteur de ce titre qui « donnait à laver » aux gentilshommes servants ; le même nom s'appliqua à la salle où il se tenait, et à la desserte qui était un de ses profits.

Le 19 février 1743, Fuselier fit représenter au Théâtre-Italien, sous le titre de *le Serdeau des théâtres*, une parodie en prose et en vaudevilles du *Banquet des sept sages*, des *Noces de Gamache* et de la tragédie lyrique de *Pirithoüs*.

La note qui précède, et qui rappelle quelques détails curieux d'un temps qui n'est plus, vous paraîtra-t-elle présenter quelque intérêt ? Si oui, soyez assez bon pour la communiquer soit directement à vos lecteurs, soit à M. Claretie.

Ch. L. Livet.

A mon tour je communiquerai volontiers cette lettre à l'auteur des *Rues de Versailles* qui parle du *serteau* comme j'en avais parlé moi même.

Serteau venant de *desserte* est une étymologie qui se peut défendre aussi bien que celle de *sert-d'eau*. Quoi qu'il en soit, la lettre de M. Ch. Livet est intéressante et piquante et j'ai tenu à la recueillir.

XXIV

Le Parisien aux bains de mer. — Les hôtels et leur différence. — Moustaches et favoris. — Le retour. — *Rossignols et pour compte.* — Bibelots à vendre et filles à marier. — Le *potin* de la plage. — Les chapeaux paillassons. — Les rubans. — Un peintre de la vie moderne. — Joseph de Nittis. — Un Italien de Paris. — Souvenirs d'hier. — Nittis à Paris et à Londres. — De la pitié en peinture. — Les souliers du workhouse. — Ed. de Goncourt. — A. Dumas. — La naturalisation et la mort. — La justice des choses : Histoire du matelot Laurent et de l'enfant d'Ancelin, l'homme à l'amarre. — P. S. Le sauveteur Postel.

29 août 1884

Un fantaisiste, qui est peut-être tout simplement un très fin observateur, a divisé les hôtels qu'on rencontre, au détour du voyage, en deux catégories distinctes : les hôtels où les garçons portent la moustache et les hôtels où les garçons ont des favoris.

La moustache indique un certain laisser-aller ; les favoris promettent un service plein de correction. Le garçon à moustaches est volontiers familier ; le garçon à favoris est plus respectueux. L'hôtel à moustaches, plus familial d'aspect, se rapproche parfois de la gargote. L'hôtel à favoris, plus rogue évidemment, semble mettre son amour-propre à conserver sa *respecta-*

bility. Défiez-vous du service de l'hôtel à moustaches ! Ne comptez pas sur la cordialité de l'hôtel à favoris !

Quoi qu'il en soit, hôtels à favoris et hôtels à moustaches touchent à la fin de leur *coup de feu.*

Dans quelques jours — je pourrais dire dans quelques heures — les trains qui partent pour Paris seront assiégés comme l'étaient, il y a si peu de temps, les wagons allant vers la mer. Avec septembre, adieu les soirées de la plage ! Le premier vent frais qui siffle dans les cordages du sémaphore et fait clapoter tristement les drapeaux déployés à la devanture des grands hôtels chasse les baigneuses que le waterproof *avantage* moins que les redingotes et les ulsters. C'est la semaine des mallès, des paquets, des sacs de nuit. Les hôteliers deviennent à la fois polis et mélancoliques, et les boutiques parisiennes de la rue de Mer songent à empaqueter leurs bibelots pour les rapporter à Paris.

Il y a en effet une *saison balnéaire* pour les bibelots comme pour les hommes. L'été venu, les marchands de curiosités s'installent dans quelque station de ville d'eaux et déballent là les marchandises qui tournaient au *rossignol* dans leur boutique de Paris. Il y a de ces *rossignols* qui ont ainsi, d'étés en étés, fait la valeur d'un voyage autour de la terre. Les revendeurs se les repassent les uns aux autres, les mettent comme en pension à la devanture du voisin et se livrent ainsi au libre-échange des bibelots sans acheteurs. Je connais tel vieux bahut breton qui a tour à tour *fait* de la sorte les plages bretonnes et les plages normandes, les Pyrénées et Vichy, absolument comme une femme à la mode,

— et que je retrouverai cet automne à Versailles et cet hiver dans quelques magasins des environs de la rue Drouot, à Paris.

Ils me font songer, ces bibelots ainsi promenés de ville en ville, de Dieppe à Trouville et d'Houlgate à Paramé, ils me font penser, ces mélancoliques *vieux Rouen* inauthentiques, ces poussahs chinois défraîchis, ces pichets de Nevers, ces *saint-esprit* normands, ces pots et ces grès qui vont, d'année en année et de mois en mois, d'une devanture à l'autre, à ces beautés féminines de villes d'eaux, Parisiennes, Anglaises ou Américaines, qui promènent leur élégance de casino en casino, de table d'hôte en table d'hôte, jetant leur regard sur les convives comme un batelier jetterait au hasard son filet de pêche, et qui, jolies, charmantes, attirantes, ont pourtant dans un pli de leur immuable sourire je ne sais quelle expression mélancolique qui sent le *pour compte* et le petit frémissement d'ailes de cet oiseau, si agréable dans un jardin, si redoutable dans un magasin ou dans une famille : le *rossignol*, déjà nommé.

Bibelots qui « font de l'œil » à l'amateur derrière la vitrine du magasin ou jeunes filles tournant déjà à l'aigre et à l'élégie, ce sont là les tristesses de ces joies de la mer, qui finissent. La saison, d'ailleurs, quoi qu'on en ait dit, a été bonne pour les villes d'eaux. Trouville est enchanté, Dieppe n'a pas l'air mécontent. Les Parisiens ont « donné », remplaçant les Anglais qu'effrayait un peu le choléra. On s'est mis à l'air salin comme on se serait mis au vert. On a fait sa pleine eau et absorbé le plein air, bains et promenades mêlés, ce qu'on appelle à Trouville *faire la planche et*

les planches. Tout est bien et l'hiver peut venir. On est retrempé pour ses fatigues.

Ce qui est très particulier dans la vie des eaux, c'est qu'elle rend le Parisien en quelque sorte provincial. Il n'a rien à faire et, par conséquent, il *potine*. Il s'occupe de tout ce qui se passe et de tous ceux qui passent auprès de lui. Il tient à savoir le nom, l'âge, la profession de gens dont il se soucierait médiocrement à Paris. Il tourne à la commère. La terrasse de Dieppe, les galets du Havre, la plage de Villers, les hôtelleries de Dives, entendent plus de *potins* dans une saison d'eaux que toutes les premières représentations parisiennes pendant un hiver. Le chapeau d'une promeneuse, la couleur d'une ombrelle, la forme d'un bracelet, le départ subit d'un convive, le degré d'intimité qui peut bien exister entre tel et tel voisin ou telle voisine de table, voilà les grosses préoccupations de ce monde mondain devenu pour un moment quasi chinois — et Chinois qui ne s'inquiète pas des affaires de Chine.

Chaque saison a, d'ailleurs, sa caractéristique, son originalité, rarement originale. Une année, il y a longtemps, ça été les petits sabots féminins chiffrés. Une autre année, ce furent les robes à pagodes, à chinoiseries et à petits bonshommes de Kate Greenaway en semis. Une année encore, les robes qui avaient l'air d'avoir été taillées dans des étoffes à rideaux comme nos meubles ont l'air d'être recouverts d'étoffes à costumes.

La grande mode, la fureur, le *chic*, auront été,

cette année, pour les hommes, le petit chapeau tout rond à petits bords, le chapeau de *paille paillasson*, à large ruban de couleur ; les femmes l'arborent aussi fort gentiment, très crânement sur leurs cheveux jaune d'or (paille aussi) ou noir d'encre, comme elles endossent également le *peat jacket* du marin. J'aime mieux, du reste, ce chapeau de matelot sur une tête féminine que la casquette de yacht, qui sent trop la mascarade et qui force la note. Le petit chapeau suffit.

Les journaux de la plage nous apprennent qu'un *lanceur* tout à fait distingué a voulu, sur son petit chapeau paillasson, arborer une couleur par jour. Sept rubans par semaine. Violet le lundi, indigo le mardi, bleu le mercredi, vert le jeudi, jaune le vendredi, orangé le samedi, rouge le dimanche. Il y a aussi, dans le choix de ces couleurs du ruban, des affirmations d'opinion politique. Les uns tiennent à l'avoir tout blanc, d'un blanc de brassard de La Rochejaquelein ou de Lescure. Les autres cherchent à rappeler, par le rouge et le bleu rayés, les couleurs du drapeau tricolore. Les opinions neutres ou les opinions mixtes se contentent du grenat, du noir ou du jaune. Mais, de quelque couleur que soit le ruban, le chapeau « paillasson » est le succès de la saison d'été, portant d'ailleurs lui-même, sur son étiquette, le nom du cheval vainqueur et le titre du roman à la mode. J'ai eu le plaisir de rencontrer, parmi ces derniers, le *chapeau Zilah*.

Et je les vois passer, défiler, se mêler, se saluer, crânes, galants, coquets, ces petits chapeaux enrubannés qui vont bientôt céder le pas aux feutres de chasse et aux chapeaux de soie. Ils ont vraiment une

grâce sans façon qui donne à la physionomie, un peu hâlée par le vent de mer, une expression qui doit tenter un peintre. Petits chapeaux de la plage mondaine, il n'est plus là, le peintre délicat, qui vous eût, en quelque toile exquise, piqués sur l'horizon d'eau verte, comme des poussées de boutons d'or sur un pré où les taches d'écume feraient aussi l'effet de pâquerettes!

C'était essentiellement celui-là, le peintre de la *Vie à Paris*, du Paris mondain du Bois, du Tour du Lac, des cavalcades des avenues, du Paris des soirées où la lumière coule, plus bizarre, sur les épaules plus découvertes, du Paris de la rue, des quais, des places, du Paris qui va, qui vient, qui passe ; et pourtant Joseph de Nittis avait exprimé, mieux que personne, l'intensité de la blanche lumière du Midi, faisant étinceler d'une crudité de chaux la route poudreuse; il avait rendu, d'une façon précise et en quelque sorte poignante, les brouillards anglais, les mélancolies des ciels de Londres, tout le noir et tout le terrible de cette puissante Tamise où les grands steamers ressemblent, dans la pénombre, à des cachalots échoués. Mais, en dépit de la diversité de son rare et admirable talent, Joseph de Nittis était demeuré et demeurera le peintre le plus raffiné et le plus exact de notre vie parisienne actuelle, et toutes ses joies, toutes ses visions d'avenir, toutes ses espérances, toutes ses affections étaient à Paris.

Un jour, à Londres, comme nous regardions ensemble sur un gigantesque tableau de messageries et de service de bateaux, les noms des villes, pleines de promesses, du continent européen : Naples, Rome, Vienne, Bruxelles, Grenade, Paris :

— C'est étonnant, me disait de Nittis, j'aime profondément le pays où je suis né, j'y ai des parents et des souvenirs, et pourtant, de tous ces noms qui sont écrits là, un seul évoque pour moi l'idée du *home*, du foyer, du chez moi, et ce nom, c'est Paris !

Il l'aimait, ce Paris, dans toutes ses manifestations, ses luxes et ce que Montaigne eût appelé ses verrues, et je regretterai toute ma vie de n'avoir pas fait avec lui ce livre dont nous avions parlé bien souvent et qui resterait aujourd'hui, au point de vue artistique, comme un document, mieux que cela, un monument si précieux : *Paris et Londres.*

Voyageant il y a deux ou trois ans en Italie, Joseph de Nittis fut présenté au roi, qui, très gracieusement, félicita le peintre napolitain de ses succès, puis lui dit, d'un ton quasi militaire :

— Quand on est Italien, on devrait travailler à Rome et peindre Rome ! Pourquoi ne le faites-vous pas?

— Sire, répondit l'artiste, si j'étais resté à Rome, je ne serais probablement pas le peu que je suis ! C'est Paris qui m'a donné ce qu'il donne, la satisfaction — dont je suis fier — d'être revendiqué par mes compatriotes !

En Italie, avant de venir à Paris, et tout jeune, Joseph de Nittis avait pourtant affirmé déjà son talent par des œuvres qui, pour être d'un débutant, n'en étaient pas moins déjà magistrales et d'une sincérité, d'une personnalité, et, dirai-je, d'une naïveté admirables. Il m'a souvent conté les journées de travail de son adolescence, lorsqu'il s'échappait, dès l'aube, vers la campagne napolitaine, et travaillait âprement, avi-

dement, jusqu'au soir, en face de la nature, ne prenant pour se nourrir, avec le pain emporté du logis, que quelque rave ramassée à la lisière d'un champ. C'étaient les belles heures de fièvre heureuse ! Nittis avait alors pour compagnon M. F. Rossano, un paysagiste de grand talent, qui l'a, depuis, accompagné à Paris, lui est demeuré fidèle et ne parle jamais sans attendrissement de ces années de jeunesse laborieuse et gaie.

Il y a, au musée de Naples, plus d'un tableau de Nittis qui date de cette période. Le futur peintre de la vie parisienne moderne couvrait alors de ses études, achevées comme des tableaux, de petits panneaux de bois à peine un peu plus grands que la main et dont il rapporta, à Paris, un nombre considérable. C'étaient des coins de paysages, des navires à l'ancre, des ruelles ensoleillées, des pêcheurs rissolant au soleil, de petits lazzaroni à demi nus s'ensablant sur le rivage, comme des crabes, de vieux matelots au cuir raccorni par la bise, des horizons bleus où se détachait l'île de Capri, ou le Vésuve, des barques de pêcheurs incendiées de ces étranges couchers de soleil napolitain qui font, à l'horizon, comme des pyrotechnies, mille aspects originaux de mœurs et de natures. Chacun de ces panneaux aurait aujourd'hui une valeur considérable. Ils sont dispersés un peu partout. Nittis en a vendu quelques-uns, il en a donné beaucoup, et on lui en a volé plus encore. Pendant la guerre il en avait laissé dans son modeste logis de la rue de La Tour-d'Auvergne toute une caisse qu'il ne retrouva pas, après le siège de Paris.

Lorsqu'il y a dix ans notre ami Marcelin Desboutin nous conduisit pour la première fois chez de Nittis, dans

le petit hôtel que le peintre habitait, au fond d'un square de l'avenue du Bois-de-Boulogne, de Nittis avait encore, glissés dans des boîtes à coulisses, comme des clichés photographiques, de ces panneaux qui, réunis, formeraient la collection la plus curieuse, la plus précieuse et la plus variée.

Joseph de Nittis venait alors de rencontrer, pour la première fois, le succès décisif. Il était dégagé des tableaux de genre à costumes par lesquels il débutait ici et sa *Route de Brindisi*, toute blanche avec sa diligence jaune et ses gens cheminant sous le soleil cru, avec leur veste sur l'épaule avait fait littéralement sensation parmi les connaisseurs. Un peintre, un maître nouveau nous arrivait.

Et, par un miracle de vision, Joseph de Nittis s'éprenant, dès son arrivée de la vie de Paris, s'attachait à rendre le mouvement même et l'aspect de nos rues, de nos passants, de la femme moderne, depuis la grande dame étendue en son landau jusqu'à la petite blanchisseuse traversant la place avec son panier chargé et la marchande d'oranges poussant son haquet plein de *valences*. Son œil, cet œil merveilleux qui saisissait tout, ensemble et détails, était frappé des moindres détails de notre vie familière comme peut l'être celui d'un peintre français voyageant pour la première fois en Orient. Pour le jeune Napolitain débarquant à Paris, Paris était un monde inconnu dont chaque scène avait l'importance que pouvait avoir une salle de l'Alhambra pour Henri Regnault ou Clairin.

Il arriva ainsi que Paris et la vie pittoresque de Paris, nous furent, en quelque sorte, révélés par cet enfant de

Naples qui connaissait le *fin du fin* de nos mœurs, de nos costumes, de nos tics, de notre atmosphère. Comme son compatriote l'abbé Galiani, dont je parlais naguère, avait pu deviner toute la subtilité de l'esprit de son temps, les peintres italiens ayant fort imité la fameuse *Route*, de Nittis, au point qu'on disait proverbialement dans les ateliers de là-bas : « Depuis Nittis, on a tracé beaucoup de routes en Italie, » on pouvait dire, à Paris, que depuis Nittis on avait ouvert beaucoup de rues et de squares et de quais, et construit de places publiques en peinture. C'est l'originalité de Joseph de Nittis d'avoir montré et ouvert la voie où tant d'autres ont marché, sans le rattraper.

Depuis, M. de Nittis avait singulièrement élargi et renouvelé sa manière. Il voulait tenter pour notre vie moderne ce qu'un Carpaccio avait fait pour les Vénitiens de son époque. Les pastels grandeur nature, comme on dit, où J. de Nittis a représenté des Parisiens et des Parisiennes aux courses, se chauffant autour d'un *brasero*, ou au théâtre, dans le fond d'une loge, ou parmi les hautes plantes vertes, dans la lumière de quelque *window* resteront comme de maîtresses pages d'un art très contemporain, très vivant, très spécial, qui n'a rien des brutalités ou de l'inachevé de tant d'autres essais d'impressionnisme.

Nittis était d'un avis contraire à l'opinion pessimiste du peintre des *Illusions perdues*. « Les anciens maîtres, disait Gleyre, ont tout pris pour eux et n'ont rien laissé aux nouveaux venus. » L'œil de Nittis — et, cette fois, l'expression est strictement exacte, car le jeune peintre

avait un œil perdu et toute l'intensité de la vision était chez lui doublée en son œil unique — l'œil de Nittis saisissait et cherchait, au contraire, ce qui avait échappé aux anciens maîtres. Nittis croyait, avec raison, à l'éternité de la nouveauté ! Il y a toujours quelque chose à découvrir avec la nature et l'homme, et Xavier de Maistre trouvait comme une Amérique morale, si je puis dire, en voyageant autour de sa chambre.

Où un autre n'aurait rien aperçu, de Nittis voyait tout, découvrait de l'imprévu. Il ne lui fallait pas chercher longtemps. Un homme du port, accoudé au parapet de la Tamise et regardant, tout en fumant sa pipe, couler l'eau du fleuve devant Westminster, lui fournissait un type inoubliable et puissant où passait toute la résignation des laborieux de toutes les races et toute la tristesse du pauvre de la race anglaise. Il y a autant de pitié dans cette figure d'homme que dans une page du *Lazare* d'Auguste Barbier.

La pitié était une des formes du talent de ce peintre des élégances et des luxes. Il faisait étinceler, comme eût dit Musset, les épaules nues sous les lustres, mais il peignait les misères avec une vérité touchante, sans âpreté caricaturale. Nous avions visité ensemble les quartiers misérables et redoutables de Londres, les ruelles où les enfants courent nus dans la boue noire comme les gamins dans le sable doré de Naples, les bouges où les yeux luisent comme des couteaux, les asiles de nuit où la pauvreté ronfle comme elle râlerait. Je me rappelle le cri de Nittis entrant avec moi dans un workhouse et apercevant, accrochées en une file lugubre et hideuse,

les chaussures de tous ces malheureux couchés, un peu plus loin, sur les grabats.

— Oh! ces souliers! Regarde donc ces souliers!... Ah! quel tableau!

Le tableau était stupéfiant, en effet, et d'un pittoresque douloureux tout à fait saisissant. Il y avait là des talons lourds d'une boue de coke delayé et qui avaient erré pendant des jours et des jours dans les cloaques, des bottes feuilletées par les aventures, élimées, éculées, des sabots fendus, des espadrilles suant la vase, jusqu'à de vieilles bottines de femmes lamentablement crevées par des orteils d'hommes. Jamais la misère, l'atroce misère, et je dirai la misère britannique, ne m'était apparue sous un aspect plus atroce que sous la forme de ces loques d'étoffe et de cuir qui ne protégeaient même pas les pieds des Juifs-Errants — Juifs-Errants de la pauvreté, du malheur et du vice — qu'ils traînaient.

Et de Nittis restait là, extasié devant ces chaussures maculées, comme Callot devant quelque fier loqueteux.

— Ah! quel tableau! disait-il encore. Il faudra que j'obtienne par l'ambassade d'Italie la permission d'apporter une toile ici et de peindre ça! Ces souliers en disent plus long que les hommes mêmes sur le workhouse!

Cette pitié, que j'ai souvent constatée en lui, donnait une force nouvelle et comme des dessous à ses œuvres. Tout récemment, lorsque la presse française eut l'idée de publier un numéro exceptionnel en faveur de la caisse de secours des *Victimes du Devoir*, de Nittis voulait peindre l'hôpital, l'interne, les dévoûments

obscurs des salles d'agonie. Et ce n'était pas le drame, c'était la simplicité de la scène qui le tentait.

Le pauvre garçon était d'ailleurs atteint déjà. Lui, bien pris en sa taille, robuste, alerte, joli garçon, le nez fin et busqué sur la barbe noire, qu'il portait entière, il paraissait las. Il avait la nostalgie du repos, l'ennui des banalités des réceptions. L'été dernier, il s'était alité et son voisin M. Alexandre Dumas allait presque chaque jour de l'avenue de Villiers à la rue Viète pour causer avec le malade et le *remonter*. Cet hiver, de Nittis avait passé plusieurs semaines à Naples, avec sa femme et son fils, et il revenait tout heureux de revoir Paris, ayant peu travaillé là-bas et ne rapportant guère que des études, une entre autres, superbe, une nuit criblée d'étoiles, sur la mer. Il éprouvait le besoin de se remettre à l'œuvre, de travailler, car il était de ceux pour qui le travail est joie. La dernière fois que je le vis, c'était à l'enterrement de Victor Massé, dans l'église Notre-Dame de Lorette.

Il me parut fatigué, triste. Nous avons là, en une heure, autour du cercueil du maître musicien que nous aimions, échangé bien des idées noires. Joseph de Nittis semblait revenu de bien des choses, avide de borner sa vie à quelques amitiés de choix, et à vivre tranquille entre sa chère femme, toute dévouée à sa gloire, et son petit Jacques. Et nous regardions, sur le cercueil de Victor Massé, le ruban de la Légion d'honneur faisant sur le drap noir la tache rouge sans nous douter qu'il y aurait un autre ruban rouge bientôt acroché à un autre drap noir.

Pourtant, je m'étais senti inquiet par l'expression

de lassitude de cette physionomie spirituelle, si vivante d'habitude. Et puis de Nittis parlant de la vie telle que nous l'ont faite les luttes présentes m'avait paru plus amer en parlant des hommes. Il avait tant obligé de gens ! Il devait avoir rencontré plus d'un ingrat.

Je le verrai toujours, au bas de l'église, me donnant une poignée de main et me jetant un *au revoir* qui devait être un adieu. L'été sépare bien des gens, et c'est au retour d'un voyage qu'on apprend qu'un des êtres qu'on aimait le plus est mort.

« Nous devrions toujours, nous autres, si nous voulons partir accompagnés de tous nos amis — disait l'autre jour mélancoliquement Edmond de Goncourt — nous arranger pour mourir l'hiver. »

Ce pauvre Nittis, *Peppino*, comme nous l'appelions, était trop heureux ; il était trop aimé. Il a fallu qu'il expiât et sa destinée et sa renommée. Il avait fait bâtir, rue Viète, une grande maison, dont il occupait le rez-de-chaussée et le premier — notre confrère M. Arnold Mortier est son locataire — et où il se proposait de peindre ses grands tableaux de vie moderne. La parole arabe que citait bien souvent Théophile Gautier m'est revenue en apprenant cette fin : « Quand la demeure est achevée, la mort y entre et en ferme la porte au maître. »

Cet atelier de la rue Viète était comme un salon où tous les gens de lettres éminents ont reçu une hospitalité de camarades et où les Italiens malheureux ne sont jamais entrés sans en sortir les mains pleines. Edmond de Goncourt était là entouré d'un respect touchant et d'une affection admirable. Sur les seules indications

du survivant des deux frères, le peintre avait fait un portrait de Jules de Goncourt d'une prodigieuse ressemblance : le mort revivait, que Nittis n'avait pas connu. Edmond de Goncourt rendait bien à l'artiste le dévoûment que lui montrait Peppino. Il a souvent parlé d'écrire sur Nittis une page de critique qui ne sera plus maintenant qu'une page de souvenirs. Mais l'hommage de l'ami à l'ami n'en deviendra que plus attendri. Le deuil de l'atelier de la rue Viète a dû rappeler à de Goncourt un autre deuil que ni lui ni d'autres n'ont oublié, depuis des années.

Il est désert, maintenant, l'atelier où les pastels souriaient sous les japonaiseries, où les vues du Vésuve, les paysages de Touraine, les coins du jardin d'été de Saint-Germain couraient à côté de sculptures signées de Nittis lui-même, entre autres un buste vivant et charmant de son fils, terre-cuite pareille à un buste romain. Joseph de Nittis était ainsi admirablement doué de toutes façons. Timide et ne se livrant que dans l'intimité, c'était un causeur spirituel et fin ; ses lettres, écrites en voyage, sont d'un observateur aiguisé; peintre, on ne saura jamais quelle puissance nouvelle eût prise son talent hors de pair ; sculpteur, il faisait vivre la glaise. Il rêva, un moment, d'être architecte et concourut pour le monument à élever à Victor-Emmanuel. Son projet était à la fois ingénieux et harmonieux. En un mot, Nittis avait le « don » et ce don multiple, il en eût fait preuve dans plus d'un art.

Et quand je pense que le pauvre garçon était plus fier d'un plat de macaroni préparé par lui, à l'italienne, que de tous les pastels et de tous les tableaux qu'il avait

signés ! Il fallait en manger beaucoup, en manger trop, de ce macaroni, pour le satisfaire et lui faire honneur ! Et je n'aurais pas osé le lui dire, tant il y mettait de fierté :

— C'est très bon, Peppino, c'est excellent, mais j'aime mieux tes toiles !

Au moment où la mort l'a frappé, Joseph de Nittis demandait à la France des lettres de grande naturalisation. M. Alexandre Dumas s'était chargé d'appuyer la demande que j'avais rédigée et qui attend encore une réponse. M. Dumas avait écrit là une page éloquente à propos du peintre italien qui voulait devenir citoyen de sa patrie d'adoption, du pays de sa femme et de son fils. Il y aurait pour Paris un moyen de prouver qu'il accorde au peintre de la vie parisienne ces lettres mortuaires de naturalisation qu'attendait l'artiste vivant. Nittis avait bâti son foyer rue Viète, alors que les terrains, de ce côté du quartier Monceau, étaient presque déserts. Il y a, de ce côté, une rue Fortuny et une rue Jadin. Pour rendre hommage à de Nittis, qui fut un maître si français et qui aima la France jusqu'à montrer une susceptibilité farouche à certains de ses compatriotes le méjugeant dans les journaux de leur pays, que Paris, à côté de ces deux noms de peintres, trace, dans le quartier Monceau, le nom de la rue de Nittis.

M. Th. Villard, qui représente fort bien ce quartier artiste, devrait prendre l'initiative de cet acte, qui serait presque une réparation. La naturalisation viendrait ainsi trop tard, mais elle viendrait.

La mort d'un artiste de trente-huit ans, ainsi doué,

aussi aimé et aussi bon, a quelque chose d'iritant en même temps que de navrant.

Ah! la destinée est souvent d'une atroce injustice !

Sans aller bien loin, voici ce que j'ai vu et appris hier.

Dimanche dernier 24 août, quelques minutes avant minuit, sur l'ancienne place de la Cahotte, à Trouville, j'entendais des cris, dans la nuit. Ma fenêtre ouverte, je regardais du côté du port. Tout le monde courait, hommes, femmes, et, avant tous, des gendarmes que des cris, là-bas, appelaient. Des cris de femme ou d'enfant, des appels de pauvre être en péril, sinistres comme ceux d'un égorgé :

— Au secours! Au secours! Au secours!

Et c'était affreux, dans l'ombre épaisse, ces cris d'angoisse de mère ou d'enfant qui se noyait. La file des lumières de Deauville éclairait l'ombre et, à droite, les jets de lumière des phares tournants de la Hève traversaient fantastiquement les feux fixes vert et rouge des jetées de Trouville-Deauville. On ne voyait rien pourtant, rien que des silhouettes de navires, des guipures de cordages, du noir et, dans ce noir : — des ombres courant vers le clapotis de l'eau.

Or, dans cette ombre, il y avait un enfant menacé de mort et un homme qui sauvait l'enfant. Le petit du matelot qui tient l'amarre des bateaux faisant le service du Havre à Trouville, Ancelin — un gros homme que vous pourrez voir montant le canot *l'Hirondelle* — était tombé dans le bassin. C'était lui, l'enfant, le petit Ancelin, qui poussait ces cris de femme tuée :

— Au secours! Au secours!

Il y avait là, sur la *Hève*, ce bateau coquet, propret, astiqué, qui, tous les jours, s'en va au Havre et en revient, un brave homme de matelot, un Breton, Laurent, « *un homme déjà ancien*, dans les quarante-six quarante-sept », comme on m'a dit. Laurent aussitôt se jette à l'eau, rattrape l'enfant et le sauve. On n'entend plus de cris dans l'ombre. Les gendarmes reviennent en disant : « Il a eu de la chance, tout de même, le petit ! » L'horloge de l'hôtel de ville sonne minuit.

Le lendemain, lundi, j'allais au Havre sur la *Hève*. Laurent tenait la barre. Avant de sortir de la jetée de Trouville, je l'entends qui dit en montrant Ancelin, au moment où Ancelin retire l'amarre :

— Tout de même il ne serait pas là, si son pauvre petit avait bu un coup !

Et comme on le félicitait d'avoir sauvé l'enfant :

— Bah ! qu'est-ce que c'est que ça? D'abord le petit se cramponnait à un canot. Il se tenait bien. Rien de plus facile que de le *hàler !* C'est rien.

Et, l'œil sur l'horizon, il tenait sa barre, Laurent.

La *Hève* arrive au Havre, aborde au quai. Les passagers descendent. On a devant soi deux bonnes heures avant de retourner à Trouville. On peut bien boire un coup de cidre, n'est-ce pas ?

Laurent va descendre. Le directeur de la Compagnie de ces bateaux le fait demander.

— Moi ?

— Vous, Laurent !

Le brave homme s'avance.

— Mon pauvre Laurent, j'ai une bien affreuse nouvelle à vous annoncer.

— Quoi donc?

— Votre petit, qui est mousse... Hier, à Rouen, dans le jusant...

— Eh bien ?

— Hier, à minuit ! — à minuit ! — eh bien ! il s'est noyé, le pauvre enfant !

Oui, à minuit, à l'heure même où Laurent arrachait à l'eau l'enfant d'un autre, l'eau lui prenait, lui volait, lui noyait son fils à lui !

Justice du sort, où es-tu?

Et Laurent, le pauvre Laurent, le Breton durci par le vent de mer, restait là, immobile, abruti, ne disant rien, songeant à son petit.

— Il y a un train pour Rouen à midi, lui dit-on alors. A midi et en vous pressant, en prenant le tramway...

Le père n'a rien dit. Il est parti. Quand nous avons repris le bateau, c'était, à la place du vieux matelot, un garçon de dix-sept ou dix-huit ans qui tenait la barre, surveillé par le capitaine.

Un début !

Moi, pendant que, sous la pluie battante, la *Hève* s'éloignait du Havre, entrant comme dans une masse d'eau — salée en bas, en haut chaude d'orage — je songeais à ce pauvre diable de père qui, là-bas, à Rouen, sur le quai, cherchait le cadavre du petit mousse et se demandait, sans doute, pourquoi on n'avait pas sauvé son enfant puisqu'à la même heure — à la même heure ! — il sauvait, lui, celui d'un autre !

TR 157

Trouville, 28 août.

La mer était dure ce matin. Tantôt livide, tantôt boueuse, sous un ciel d'encre, avec une bande noire à l'horizon et une ligne d'écume sur la plage. Le Havre, là-bas, disparaissait dans le nuage de bruine d'une pluie fine, perçante comme des aiguilles.

A midi, comme nous sortons, nous voyons vers la jetée, près de la mer montante, une foule. Des curieux entassés regardent, à quelques mètres de là, une barque qui sombre. Une pauvre barque de pêche, montée par trois hommes et qui se débat, faisant eau comme une bête blessée ferait du sang, contre la jetée de bois noir de Deauville. Il y a une demi-heure, une heure peut-être, que les hommes luttent contre le flot qui monte et la barque couchée sur le flanc s'enfonce, s'enfonce plus avant de minute en minute dans cette eau devenue jaune et qui bave autour de ses mâts. Et pas un sauveteur ! Et pas de secours ! Et la femme du marin regarde, muette, terrifiée, cette bataille contre *la mé*, du haut de la jetée couverte d'écume. Et le vieux matelot qui monte le bateau où se lisent en lettres noires sur un liséré blanc les lettres et le numéro TR. 157, s'accroche à cette barque, — son gagne-pain, — qu'il ne veut pas quitter. L'eau monte pourtant, le flot se brise contre l'estacade, la foule sur la grève jette des cris d'angoisse.

Alors un homme accourt. Il est robuste, tête nue, la barbe longue, et on le connaît bien à Trouville. C'est Postel, le baigneur des Roches-Noires. Partout où il y a un danger, il accourt. C'est plus fort que lui ; le péril l'attire, l'amour du sauvetage le prend aux entrailles, il a le courage et l'instinct de la bonté comme le terre-neuve. Il prend deux hommes, saute dans une barque et, là, sous les yeux de cette foule impuissante, il va vers le bateau qui sombre. La barque saute, s'enfonce, rebondit sur la vague, disparaît, et, au risque de chavirer, va droit au bateau, dont les cordages et les mâts peuvent la saisir, l'accrocher ou l'écraser. On ne voit plus, sous la pluie battante, que des silhouettes éperdues : le patron du bateau accroché au mât qui oscille, les sauveteurs en tricots rouges qui saisissent au corps ces naufragés et, profitant d'une éclaircie, entre deux coups de mer, les font sauter dans la barque de sauvetage. Alors hardi, à coups de rames, par la mer qui crache son écume entre les deux jetées de vieux bois goudronné et tout raboteux de moules accrochées là, Postel et ses compagnons ramènent au port les pauvres gens effarés qu'ils ont arrachés à la mort. Et c'est superbe, cette barque qui file, emportant la proie de la mer vaincue : Postel est à côté d'un autre beau garçon portant médaille sur son tricot, et ils rament à tous bras tandis que le patron de la barque perdue, malade, vomit l'eau qui l'étouffait déjà.

J'ai vu sortir, les cheveux collés, la barbe longue comme celle d'un fleuve limoneux, superbes, le tricot et le pantalon bleu collés aux muscles, les sauveteurs, heureux à côté du pauvre vieux matelot désespéré et

regrettant presque de n'avoir pas fini, là-bas, avec cette barque qu'il ne voulait pas quitter. Rien n'était plus beau que les yeux un peu hagards, rouges, congestionnés, pleins d'au delà déjà, d'une joie mâle d'avoir dompté la grande mangeuse, de ce robuste Postel qui disait le plus naturellement du monde à ceux qui lui serraient les mains :

— J'y laisserai ma tête une fois, mais ça sera toujours comme ça. Voilà!

Et, comme nous admirions ce brave garçon, magnifique sous l'eau qui ruisselait de tout son corps, une fillette, très émue — dix ans peut-être — toute pâle sous son hâle, nous dit avec une fierté douce :

— C'est papa !

Il a des enfants, ce sauveteur qui sait qu'il risque sa vie et répond que *ça sera toujours comme ça!...*

Au moment où j'écris, Postel passe sous mes fenêtres. Il s'est rehabillé des pieds à la tête et s'en va, là-bas, reprendre son service de baigneur. Un garçonnet le suit, marquant ses pas sur les pas plus grands du père, mais contemplant avec une sorte de respect celui qui lui donne ainsi l'exemple.

J'ai vu, une fois, ces yeux hagards, ces prunelles striées de fibrilles sanglantes qui me frappaient, tout à l'heure, dans les yeux de Postel. Mais — chose étrange — c'était la même expression d'*au delà* que je retrouvais dans le regard — de qui? — de M. Roch, le bourreau, venant de faire tomber une tête. L'homme qui tue et l'homme qui sauve (deux hommes rouges, comme dirait Marion Delorme) ont donc le même regard devant leur œuvre extrahumaine accomplie?

Et maintenant, après déjeuner, les baigneurs s'en vont voir lentement, lentement, la barque naufragée s'enfoncer plus avant. Elle a donné contre la jetée de Deauville, et là, ballottée, fouettée de la vague, elle se disloque envoyant au port une épave à chaque coup, à chaque morsure de l'eau : un bout de mât, un peu de carcasse, une bouteille, une poulie... Tout à l'heure on pouvait lire encore sur ses flancs : TR. sur sa voile brune, à présent rougie par le flot ; et le numéro 157. Maintenant on n'aperçoit plus que le bout de son mât dansant, au-dessus de l'écume, avec sa croix de buis bénit.

Et, près de la chapelle, à Trouville, un vieux matelot pleure sans doute. C'est le patron Halley. Il est vieux. Il est asthmatique. Il n'avait que ce bateau à lui. Il prenait des aides et vivait avec ça ! Qu'est-ce qu'il va faire, puisque la mer lui a tout volé ?

Postel, — ou Potel — qui l'a sauvé, a sa large poitrine barrée de médailles d'argent et de médailles d'or. On lui a donné la croix de Belgique. Il a sauvé tant de gens ! Sauver, c'est son lot et sa joie. Ce matin, il sauvait Halley et ses hommes. Il y a huit jours, il sauvait une femme. Deux sauvetages, quatre êtres dans une même semaine, c'est assez bien, je pense. « *Et ça sera toujours comme ça !* »

Quelqu'un, tout à l'heure — le commissaire de la marine, je crois, — a touché la veste mouillée de Postel à l'endroit où bat ce vaillant cœur de brave homme et lui a dit :

— Ah ! cette fois, Postel, ça ne tardera pas à ce qu'on accroche quelque chose là !

Ce quelque chose, c'est le ruban rouge.

Il ne se verra pas beaucoup sur le tricot rouge du sauveteur, mais il fera bien sur la veste des dimanches, quand ce héros — poète en action, poète de drames où l'on ne meurt pas — se promènera sur le quai, tenant par la main le garçon qui le suivait et la petite fille qui nous disait, il y a deux heures, près de pleurer et pourtant joyeuse :

— C'est papa !

XXV

La fête des Tuileries. — Les pigeons voyageurs. — Une idée de Louis Blanc. — La maison de Gambetta. — Ce qu'on vend à Ville-d'Avray. — Les *Jardies* de Balzac et les *Jardies* de Gambetta. — Le logis de Balzac à Paris. — Une visite à Ville-d'Avray. — Mme Gauthier. — Souvenirs de décembre 1882. — Réponse à de nombreux correspondants. *Clarecie* ou *Clarly*. — Une citation de M. Paul Bourde.

12 septembre

La vie à Paris recommence par les premières représentations et les fêtes de charité. On fera dimanche de la musique au bénéfice des victimes du choléra, et la lumière électrique, et les ballons, et les tirs à l'arbalète, et la kermesse des Tuileries iront, j'espère, consoler, dans notre Midi, plus d'un survivant de l'épidémie. Ce qui doit distinguer de toutes les autres fêtes semblables cette fête de la charité, c'est le concours international de pigeons voyageurs qui aura lieu dans le jardin. On en lâchera cinquante mille qui iront de tous côtés porter la nouvelle de cette réunion humanitaire. Depuis le siège de Paris, le pigeon est quasi sacré pour le Parisien. Il lui rappelle tant d'espoirs et tant de joies, les nouvelles des absents, les lettres mi-

croscopiques cachées sous son aile. Louis Blanc, qui était plus littérateur encore que politicien, eût voulu que, dans les armes de la ville de Paris, figurât désormais un pigeon voyageur pour perpétuer ce souvenir. Le navire de Lutèce eût fait ainsi penser à l'Arche dans l'orage et à la colombe légendaire.

Quoi qu'il en soit, voilà un concours poétique et qui vaut bien cette exposition d'enfants qu'on nous prépare, et ce concours de nez — oui, de nez, de nez de toutes formes et de toutes couleurs — dont on nous a parlé sérieusement. Chaque journée nous apporte ainsi sa stupéfaction. Une des plus imprévues est la découverte qu'on vient de faire du manque de patriotisme de M. Thiers. Il paraît que ce petit homme que nous avons toujours vu tout embrasé et tout pétillant de l'amour de son pays se moquait comme d'un fêtu du sort de l'Alsace et de la Lorraine. C'est un publiciste ingénieux qui vient de la faire cette découverte-là. Elle est inattendue pour ceux qui ont lu l'histoire, pour ceux qui se rappellent M. Thiers, à Bordeaux, parlant de la paix et pour la paix avec des sanglots dans la voix. Mais l'esprit de parti invente tous les jours d'aimables facéties de ce genre et il faut noter celle-ci comme une des plus originales.

Ce qui est piquant, c'est que c'est sur le témoignage de Gambetta mort qu'on accuse M. Thiers disparu. Aucun d'eux n'est là pour répondre, et l'on peut tout à l'aise écrire pendant longtemps des *Dialogues des Morts*. Quoique le *genre* ait vieilli, il se trouvera cependant toujours quelque badaud pour lire cette littérature-là.

Et, à propos de Gambetta, on va vendre par lots le terrain autour de la maison de Ville-d'Avray, qu'il habita. Des écriteaux çà et là sont plantés déjà le long du terrain.

On l'a faussement appelée les *Jardies* et elle n'est, pour être exact, que les communs des *Jardies* de Balzac. Les Jardies mêmes du romancier ne doivent pas être confondues avec le château de Jardy, dont Dulaure disait, en ses *Environs de Paris :* « Joli château, arrondissement de Versailles, canton de Sèvres. On voit à côté une superbe ferme où le propriétaire entretient un des plus beaux troupeaux de moutons mérinos du département de Seine-et-Oise. » L'œuvre de Dulaure date de 1829. Tout a bien changé depuis.

De la station du chemin de fer, à Ville-d'Avray, on n'aperçoit plus la maison haute qu'avait bâtie Balzac. Un hôtel-restaurant tout récemment construit et portant, je crois, le nom des Jardies, la cacherait maintenant si elle existait encore. Dans les arbres disparaît aussi la maison de Gambetta, et on ne voit guère, en longeant la route, que la grille qui s'ouvre sur les écuries, surmontées d'un colombier à toiture multicolore et sur les communs qu'il avait fait édifier. Ce sont ces bâtiments et non le logis même, la maison historique, qui sont à vendre.

La petite maison, par ces grises journées d'un automne précoce, semble plus morne encore et plus abandonnée. Plus un meuble. Ils y reviendront bientôt, nous dit madame Gauthier, l'excellente femme qui nous conduit à travers le jardin délaissé et les chambres vides, mais pour le moment il n'y a, dans ces salles

étroites, tendues de papier banal à fleurs, que de vieilles couronnes fanées, les glorieuses couronnes du jour des funérailles, qui du Père-Lachaise sont revenues là, tandis que des wagons entiers de fleurs semblables partaient pour Nice.

Il y en a partout, de ces couronnes, couronnes de fleurs, de perles ou d'immortelles, et, çà, et là, des ronds de marbre, portant des hommages funéraires, sont cloués à la muraille, avec leurs lettres d'or saluant, dans son logis froid comme une tombe, le maître absent.

On a élevé, dans la chambre mortuaire — cette petite chambre qui inspira un chef-d'œuvre au peintre Cazin — une sorte de lit artificiel, de civière fleurie, à l'endroit même que le lit mortuaire occupait. Il me semble revoir les yeux clos, à cette place même, cette énorme tête blanchie. Des palmes desséchées, des couronnes, des bannières de fleurs sont encore là. Les unes viennent des collègues de l'Assemblée, d'autres de Cahors, d'autres d'Égypte. En face de cette couche, une couronne gigantesque d'immortelles jaunes ornées de rubans tricolores. C'est la plus grande, celle-là, et la plus précieuse. Elle vient d'Alsace.

Les petites salles du bas, la salle à manger étroite, le salon — où Gambetta le plus souvent dînait — sont ornées de ces reliques, pareilles à des trophées. Au milieu du salon, une sorte de sarcophage de fleurs apporté l'an dernier, au jour anniversaire de la mort, et desséché maintenant. Un grand portrait de Gambetta photographié par Carjat et entouré de laurier ; une autre photographie, lui faisant face, et représentant

Gambetta sur son lit de mort. Ici le vivant, les bras croisés, comme à la tribune. Là, le cadavre. Dans le cabinet de toilette attenant à la chambre mortuaire et donnant sur la rue, rien ! Une impression de vide et de froid, de froid humide, vous saisit dans ces pièces désertes depuis près de deux ans. Le jardin sourit pourtant par la fenêtre ouverte. La glycine grimpante mêle ses feuilles vertes aux clochettes d'or rouge du bégonia grandiflora qui court sur le treillage, au-dessus de la petite marquise de verre. Les gardiens de la propriété ouvrent souvent la porte aux nombreux visiteurs qui viennent jeter un regard dans le logis.

Gambetta rêvait de faire de tout ce terrain qui va maintenant de la rue Riocreux à la route de Marnes une grande propriété. La baronne Delessert refusait, depuis des années, de lui vendre la belle prairie qui borne le terrain du côté de la route, mais, au moment où la mort l'a pris, le tribun venait d'acquérir la maison même de Balzac, les véritables Jardies, dont, encore une fois, il n'habitait jusque-là que les communs, et peu de semaines auparavant il avait fait abattre la demeure même du romancier. Cette maison blanche, sur la façade de laquelle apparaissait, il y a encore trois ans, le buste souriant et puissant du grand Tourangeau ; cette demeure légendaire dont Léon Gozlan a conté l'histoire, où Théophile Gautier avait tant ri et que Balzac avait construite lui-même en n'oubliant qu'une chose dans son architecture — un mince détail : l'escalier — Gambetta venait de la faire raser quand il est mort, et les plans d'une maison nouvelle étaient déjà

tracés. Les débris du logis de Balzac, les moellons entassés maintenant sous les arbres, les gravats amoncelés n'attendaient plus que la main des maçons pour devenir une bâtisse nouvelle. Ils verdissent et se couvrent de mousse et on les vendra au tas, avec le premier lot de la propriété de Gambetta, qui en forme cinq.

Une autre demeure de Balzac, celle où il est mort, au haut des Champs-Élysées, dans la rue qui porte son nom, est menacée de disparaître aussi quelque jour. C'est comme une chétive masure vieillie, enclavée, étouffée dans les constructions princières de M. de Rothschild, et qui fait songer à quelque thébaïde de penseur écrasé sous le million. Les murs s'écaillent, les portes se fendillent, les vitres sont brisées, ont des papiers collés sur elles comme des taies sur une prunelle; ce logis, où madame Balzac a vécu, où les papiers de Balzac ont dormi dans la poussière ou la moisissure pendant plus de trente ans, sera, un jour ou l'autre, avalée par la demeure princière. Ainsi la destinée de Balzac, luttant pour la fortune et rêvant parfois la domination par la tribune, aura été d'être poursuivi, outre-tombe, par l'argent et par la politique. C'est un tribun qui démolit sa maison des Jardies; c'est un millionnaire qui démolira sa maison de Paris. Darthez et Nucingen en souriraient. Et je regrette que Gambetta ait fait jeter bas la demeure de l'homme de lettres. Cette maison historique était un patrimoine national. On a fait de la demeure de Gustave Flaubert, à Croisset, une distillerie. Gambetta de la maison de Balzac a fait des ruines. Tant pis pour Gambetta et tant pis pour les héritiers de Flau-

bert: les écrivains et leurs demeures méritaient et méritent plus de respect.

Des Jardies de Balzac, à Ville-d'Avray, il ne reste plus qu'une petite porte peinte en vert, d'un vert bleu, percée dans la muraille, du côté de l'avenue Gambetta, et le grand portail à demi pourri, où la serrure enlevée laisse un trou béant, dans la porte cochère à deux battants, qui fait face à la rue de Balzac. Quelqu'un a écrit là, à la main : *les Jardies*. Un nom !... C'est, en effet, tout ce qui subsiste des Jardies, cela et ces communs où Gambetta est mort. Les amis les plus chers du tribun vont remeubler exactement comme au jour où, dans sa petite chambre, Gambetta se blessait avec son revolver, les diverses pièces de la maison; on prendra tout autour du logis un peu de terrain, déjà délimité par des poteaux, on construira un petit mur, une grille, et la demeure restera ce qu'elle est aujourd'hui. Mais les allées où se promenait Gambetta, mais la tonnelle qu'il avait fait établir pour dîner à l'ombre d'un sophora, mais les écuries, mais la maison des domestiques, mais le pavillon champêtre transformé par lui en bibliothèque et où il s'enfermait pour travailler, tout sera vendu.

Ce pavillon est une sorte de kiosque rustique à l'extérieur, fort élégamment arrangé à l'intérieur, et où Gambetta mettait ses livres, sur des rayons de sapin verni. Le kiosque est haut; les rayons, établis partout, montent haut et un escalier-échelle permettait de les atteindre. Un calorifère, des tapis, protégeaient le parquet et les parois contre l'humidité, et la lumière pénétrait là toute franche, à travers des verrières serties de plomb où, pour tout ornement, apparaissent deux

dragons rouges, monstres chimériques peints sur les vitraux.

— C'était là que *Monsieur* était heureux de s'enfermer, nous dit la brave femme qui nous accompagne. Il était si content, du reste, ici ! Il ne pensait qu'à oublier Paris, à s'occuper des ouvriers, car il y avait toujours quelque réparation à faire ! Le jour où il est venu, pour la dernière fois, par un temps affreux qui faisait dire au cocher : « Il faut avoir le diable au corps pour aller à la campagne par un temps pareil, » il ne pensait qu'à aller à la pêche, à Saint-Cucufa, puis à la chasse le lendemain. Il était toujours en route quand il venait ici, actif, parlant, sans cesse en mouvement. C'était un samedi qu'il venait comme ça; il devait repartir le lundi matin. Il est resté, et c'est ce lundi-là que l'accident est arrivé. Et quand il s'est couché, après sa blessure, c'était triste, au contraire de ses habitudes, de le voir silencieux, se laissant aller, comme s'il avait eu le pressentiment — lui si vivant d'ordinaire, — que c'était fini. Nous entrions dans sa chambre. Il parlait peu, se faisait lire des livres, des brochures ou lisait lui-même. Mais presque jamais un mot. La dernière fois qu'il a marché et reconduit ses amis jusqu'à la grille, nous l'avons vu si changé, l'air si malade, que nous n'avons plus eu d'espoir ! Oh! c'était visible qu'il était perdu ! Il est ressorti une autre fois, en voiture, puis il est rentré avec une grosse fièvre; il ne s'est plus relevé que pour passer de son lit de bois, où il est mort, au petit lit de fer qn'on avait mis à côté de lui !

Au moment où nous nous éloignons de la maison, la gardienne, qui parle ainsi de *Monsieur* avec une émo-

tion sincère et une affection visible, coupe, près d'un massif, une petite rose et nous l'offre.

— C'est un souvenir. Nous surveillons bien le jardin, nous dit-elle, car, si on laissait faire les Anglais qui viennent, ils auraient bientôt emporté tout ce qui reste de fleurs dans ce pauvre jardin qui serait si beau si *Monsieur* était encore là pour le faire entretenir !

Qu'on se moque de moi. Au risque d'imiter les Anglais, j'ai emporté des Jardies, avec cette rose du jardin de Gambetta, un clou, un vieux clou rouillé, de la porte de la maison de Balzac.

Maintenant, s'il vous plaît, une question personnelle.

Je renonce à compter combien de lettres je reçois qui me posent, sur la prononciation de mon nom, une question à laquelle je voudrais une bonne fois répondre par cet imprimé.

« Monsieur, m'écrit-on généralement, j'ai fait un pari pour savoir la prononciation exacte de votre nom : *Claretie* ou *Clarecie*, *Clarty* ou *Clarsy ?* Vous seriez bien aimable de répondre, etc. »

« Monsieur, nous discutions hier, au cercle, la façon dont on doit, dans votre nom, prononcer le *t*, etc... »

Les uns, en effet, prononcent *Claretie*, — comme moi; les autres *Clarecie*, et il arrive même que, lorsqu'on me traduit dans certains pays, cette différence me vaut d'être *deux*, si je puis dire. Et envoyé par le *Temps* aux fêtes du couronnement du tzar avant de faire son admirable campagne littéraire du Tonkin, qui lui a valu la croix, mon ami Paul Bourde disait précisément dans

un de ses excellents articles à propos des traductions de nos romans français en Russie :

« Je reviens de voyages qui m'ont fait voir la Hollande, l'Allemagne, la Russie et l'Autriche en quelques semaines. Il est impossible de ne pas être frappé de la part capitale que nos auteurs ont dans le prestige que la France conserve à l'étranger. Ils approvisionnent le monde de lecture ; ils occupent sur les rayons de toutes les librairies une place que les écrivains nationaux ne parviennent pas à remplir. Dans une réunion de l'Association internationale littéraire, un Français proposait un jour de faire payer des droits de reproduction en Russie.

« — C'est trop tôt, dit Tourguenief, vous nous ruineriez ; nous avons encore trop besoin de vous.

« Et pourtant la Russie a eu plusieurs générations de brillants romanciers depuis cinquante ans ; mais, ce qui manque partout, c'est, comme disent les économistes, une production équivalente à la consommation. Paris comble les vides avec son énorme atelier littéraire unique en son genre, toujours en branle, toujours en enfantement, qui lance chaque mois des centaines de volumes au vent, où bon an mal an, aux époques de transition comme aux époques d'épanouissement, il se fait en somme une dépense de talent prodigieuse.

« Les Allemands, sans grande invention de leur propre fonds, se sont institués les greffiers des autres littératures. La nôtre, naturellement, les occupe beaucoup. Ils la savent infiniment mieux que nous. Vous verrez aux

vitrines de leurs libraires une biographie de Musset en deux gros volumes compacts, des ouvrages intitulés *Alphonse Daudet, sa vie et ses œuvres*, tome Ier ; combien y en aura-t-il ? *Émile Zola, étude critique par une femme* et d'autres de ce genre qu'on ne retrouverait pas en français, où tous les faits qui concernent nos principaux auteurs sont laborieusement réunis.

« A Saint-Pétersbourg, je demandais quel a été le grand succès au théâtre cette année. — Le *Monde où l'on s'ennuie*, me dit-on. En russe? — En russe, sans doute. Le traducteur affriolé se propose de faire passer tout le Pailleron dans sa langue. La société cultivée lit nos auteurs dans leur texte. Vous ne passez point quelques minutes dans une librairie sans voir un Russe venir demander le dernier envoi de Paris. On lui déballe le paquet et il fait son choix. Vous rencontrez des gens mieux renseignés que bien des Français qui croient l'être; on me disait familièrement : « Tel chapitre de l'*Évangéliste* nous a particulièrement charmés;» ou bien : « Vous avez en M. de Maupassant un jeune qui promet beaucoup. » Deux habitants de Jaroslav m'ont prié de les mettre d'accord sur le talent de M. Ohnet.

« Quand ils font des traductions, les Russes, ayant un alphabet autre que le nôtre, transcrivent nos noms, non pas tels qu'ils sont orthographiés, mais tels qu'ils les entendent prononcer. Je préviens Jules Claretie qu'il doit à cet usage de jouir dans l'empire des tsars d'une double personnalité; les uns traduisent Claretie avec le *t*, dur comme il se prononce en effet, et d'autres Clarecie, jugeant par analogie que le *t* est sifflant comme dans prophétie, minutie. Des personnes croient

qu'il s'agit de deux auteurs différents dont l'un imite très bien le talent de l'autre.

« Nos écrivains rendent la France indispensable aux autres nations. Leurs productions sont de celles qu'aucune contrefaçon ne peut remplacer. Inférieure à celle d'époques exceptionnelles, notre littérature contemporaine, c'est possible; mais l'Europe en fait ses délices. Je l'aime cent fois plus depuis que j'ai vu qu'elle est une des principales raisons d'être de notre pays. »

J'ajouterai que ni les traducteurs qui mettent à mon nom le *t* dur — ni les autres — ne m'ont fait l'honneur de me demander l'autorisation de traduire mes livres. Ils prennent mon bien où ils le trouvent.

Mais je ne les en remercie pas moins d'avoir fourni à M. Paul Bourde l'occasion de faire connaître publiquement aux lecteurs du *Temps* la prononciation de mon nom.

Que de lettres de moins j'aurais à écrire si mes amis inconnus voulaient bien se souvenir que mon nom — périgourdin depuis longtemps, quoique mon ami Campardon ait retrouvé aux Archives nationales des *de la Claretie* dans les vieilles chartes en Bretagne — se dit, en patois du pays, *Claretio*, en français *Claretie* et que, si je signais comme le nom se prononce, je ne signerais point *Jules Clarecie*, mais *Jules Clarti*. Hélas! en dépit de cette explication, je recevrai encore bien des lettres et je m'attends encore à être forcé de m'ériger en juge entre bien des paris!

XXVI

La question des étrangers et la question du jeu. — Menaces annuelles. — Une enquête sur les *rastaquouères*. — Noblesse authentique et noblesse de pacotille. — Une agence de titres et décorations. — Les courses. — Le jockey Andrews. — Les cercles et les maisons de jeu. — Tout Paris joue. — Un *Mystère de Paris*. — Agence de location pour invités. — Gentleman loués. — Un vaudeville à faire. — *Roméo et Juliette* en 1884.

26 septembre

Tous les ans, lorsque Paris rentre au bercail, on voit dans les journaux paraître une petite note indignée et morale annonçant qu'une campagne des plus sévères va commencer contre les faux gentilshommes étrangers et contre les tripots plus ou moins clandestins. On est las, disent les uns, de ces comtes, marquis et barons de pacotille, barons de Wormspire ou ducs de la Carotte, qui viennent chez nous augmenter l'écume de Paris sous prétexte de faire bouillir sa marmite. On a trop longtemps, disent les autres, souffert l'existence de ces cercles interlopes où une tribu de *cagnottards* vit aux dépens des ignorants et des dupes et fait sauter la coupe avec une dextérité digne de Robert-Houdin. Oui — c'est une remarque à faire — tous les ans, aux

feuilles d'automne, il semble qu'un vent de sévérité souffle sur les tirades des chroniqueurs et sur les volontés de l'administration.

Il faut avouer, du reste, que jusqu'ici toute cette généreuse colère a été purement platonique. Nous voyons et nous verrons encore s'étaler dans les comptes rendus des soirées mondaines de ces noms qui semblent tellement nobles qu'ils sentent l'*inauthenticité* à plein nez, des noms étrangers sonnants comme des fanfares, mais évidemment fabriqués pour l'ébahissement des badauds. Et nous lirons de nouveau, je vous l'assure fermement sans me piquer du don de prophétie, le récit de scandales étonnants dans tel ou tel cercle et d'une tardive descente de police dans tel ou tel tripot.

En ce qui touche l'usurpation des titres de noblesse, il est question d'enquêtes faites auprès des chancelleries afin de savoir jusqu'à quel point certains *rastaquouères*, comme on disait dans le *Brèsilien*, ont le droit de s'affubler de titres qu'ils colportent, plus encore qu'ils ne les portent, à travers Paris. Des compatriotes de la plupart d'entre eux, consultés sur l'authenticité de cette noblesse, ont répondu par le vers célèbre :

> Si j'en connais pas un, je veux être pendu

Mais il faut reconnaître que si les faux nobles exotiques abondent chez nous, il se produit aussi, sur notre sol même, une germination spontanée de titres de noblesse dont on ne peut guère se faire une idée qu'en étudiant la liste des voyageurs dans une ville

d'eaux. La quantité de titres notoirement usurpés et étalés là est tout à fait prodigieuse. Les humbles noms sans particule y paraissent aussi clairsemés que les feuilles de nos squares à cette heure. Un député, qui voulait peut-être frapper sur les titres nobiliaires usurpés, proposait naguère d'imposer les titres de noblesse comme un autre désirait qu'on imposât les pianos. Il ne songeait point que c'était tout simplement légaliser l'usurpation et rendre l'État complice de cette fabrication de poudre aux yeux.

Les lois et les décrets, en pareil cas, ne font pas grand'chose. « La noblesse héréditaire est pour toujours abolie, » déclarait, le 19 juin 1790, l'Assemblée nationale. Et, moins de dix ans après, un petit capitaine corse rétablissait, à lui seul, une noblesse héréditaire. « Noblesse du canon, et qui s'en ira en fumée ! » disaient les gentilshommes d'autrefois. Le canon est muet, la fumée dissipée, et la noblesse du champ de bataille demeure comme un écho des anciennes victoires. Cette noblesse même, quasi démocratique, dirai-je, en ce sens qu'elle paraît accessible au mérite et au courage et qu'à tout prendre un conscrit pourrait porter déjà dans sa giberne son blason en même temps que son bâton de maréchal, cette noblesse qu'on pouvait gagner à la pointe de l'épée, comme une épaulette à la pointe de la baïonnette, ne déplaît pas au peuple qui sait vaguement qu'il en a pris sa part. Il y a de son sang de simple soldat, à lui, troupier, dans le *rouge* des armoiries d'un maréchal de France.

Et c'est parce qu'en dépit de toutes les railleries, de toutes les attaques, des chiquenaudes données par

Molière et Regnard aux *petits marquis*, des *De profundis* chantés en 89 par les publicistes aux funérailles de la noblesse, un titre nobiliaire, vaillamment gagné autrefois, a encore sur la foule, sur notre foule française, si profondément égalitaire pourtant, du prestige et de la séduction ; c'est parce que, si le pouvoir matériel n'existe plus pour un noble, l'honneur de son passé survit encore à son présent ; c'est parce que le peuple de France, si narquois, malin, incrédule et gouailleur, est aussi très artiste et très respectueux et se laisse prendre aux grands noms, aux souvenirs, à tous les étalages dramatiques, c'est pour cela que les habiles se parent des plumes du paon et se pavanent sous des titres d'emprunt, ramassés on ne sait où.

Évidemment, un titre de noblesse n'éblouit plus aujourd'hui les petites gens, comme autrefois. Il n'était pas besoin du poète Lemierre, qui, de temps à autre, faisait un *vers-proverbe* entre beaucoup d'autres parfaitement dignes d'oubli, pour que le public s'écriât *in petto* :

La vertu fait la tige et vaut tous les aïeux !

Le vieux Montaigne avait dit, depuis longtemps, en parlant des mérites d'un gentilhomme : « Tout cela est autour de lui, non en lui. » Et *le Compère Mathieu* : « Un homme, gentilhomme ou non, est constamment un homme, non une huître. » — « Je n'en mets pas plus gros pot-au-feu, ni n'en augmente davantage mon ambition, » écrivait Brantôme au lendemain du mariage d'une d'Albret avec un Bourdeilles, son parent.

Et, encore une fois, tout le monde sait qu'un titre de

noblesse ne donne pas « plus gros pot-au-feu ». Mais la vanité humaine est si forte qu'elle résiste à tous les assauts et brave tous les ridicules. Le *Bourgeois Gentilhomme* est une farce éternelle que joueront à jamais, pour l'éblouissement des badauds, les sots et les parvenus. Et quand je dis les sots ! que de gens d'esprit sont empêtrés aussi d'une telle niaiserie! C'est l'histoire de Frédéric II, le grand Frédéric qui, je pense, n'était point une bête, même à côté de Voltaire. On lui amène des généalogistes qui, tout bien creusé, cherché, considéré et prouvé, lui annoncent que, lui, petit-fils d'un électeur de Brandebourg, descend directement de Mérovée.

— De Mérovée ?

— De Mérovée, sire !

— Oh! oh ! Mérovée !... C'est bien loin !... Mérovée ! Ce serait ridicule!... Non, je m'en tiendrai tout simplement à Charlemagne!

Que de gens, — de ceux dont on supplie les chancelleries d'examiner de près les titres, — ont eu, en leur genre, une modestie analogue à celle du grand Frédéric !

> L'un sur son écusson porte un casque sans grille,
> Dont le père autrefois a porté la mandille !

Tous les nobles, même authentiques, n'ont pas, en effet, la franchise de ce roi de Sicile (il est vrai que c'est si loin!) qui, fils de potier, montrait fièrement le travail de son père, conservé par lui comme un amateur d'aujourd'hui conserverait des Tanagra, ni de cet évêque de Mayence qui, né d'un brave homme de

charron, portait une roue dans ses armes et la fit sculpter dans son église. Cette franchise date d'un temps primitif où l'on n'arborait pas un titre pour étonner son hôtelier et filouter ses fournisseurs. Tout le monde a le droit de se parer de cette noblesse de pacotille qui produit encore son effet, paraît-il, sur les bottiers, les bijoutiers et les tailleurs. « Qui empesche mon palefrenier, disait encore Montaigne, de s'appeler Pompée le Grand ? » C'est un peu ce que voulait M. Girault (du Cher), disant : « Vous aurez le droit de vous faire appeler M. le comte ou M. le marquis dès que vous aurez payé patente pour cela ! »

J'avoue que la façon dont certain tsar de Russie traita la question de la noblesse me paraît plus radicale encore que la proposition de M. Girault. Ce souverain convoqua, dit-on, un beau jour, la vieille noblesse moscovite et lui ordonna d'apporter avec elle ses chartes et ses privilèges. Théodore Alexiowitch prit tout le paquet, le jeta au feu et déclara qu'à l'avenir la noblesse serait uniquement fondée, non sur la naissance, mais sur le mérite. L'anecdote est peut-être controuvée, et ce serait dommage, mais il est bien certain que l'homme moderne vaut moins par ce qu'il représente de souvenirs, même glorieux, que par la somme de dévoûment, de travail et de talent qu'il dépense. « Car le sire qui fait œuvre de vilain est vilain et celui qui fait œuvre noble, s'il est vilain, est noble, » pour parler comme un de ces vieux conteurs qui n'étaient *point tant sots*. Il serait peut-être plus simple de laisser les faux gentilshommes, les nobles de hasard et de carton, étaler leurs titres, on ne sait où ramassés,

dans « les salons dont on rend compte ». Il y a longtemps que l'ironie populaire et le mépris des braves gens se sont moqués de ces titres qui germent en une nuit, et longtemps que l'on hausse les épaules devant ces vachers devenus chevaliers ! A quoi serviraient aujourd'hui des rigueurs qui n'empêcheraient demain ni ces maquillages, ni cette mascarade nobiliaire de bouviers parvenus ou de *rastaquouères* plus ou moins douteux ?

Quant à estampiller d'un impôt légal ce travestissement de la noblesse, il y aurait là je ne sais quoi qui répugnerait, ce me semble, et il serait amèrement cruel de voir un aventurier se parer légalement d'un titre de duc — qu'il aurait payé — lorsque les descendants de maisons historiques refuseraient, avec raison, d'envoyer payer leur droit d'authenticité chez le percepteur.

Notez que si l'argent fait ou prouve la noblesse, comme le prouverait logiquement le projet de M. Girault (du Cher), il est très facile de se procurer un titre nobiliaire avec son argent. Il existe, de par le monde, des agences pour cela. Tricoche et Cacolet *opèrent* pour la vanité aussi bien que pour la tranquillité des familles. On peut devenir vicomte du Chèque comme on devient comte du Pape.

J'ai là, sous les yeux, sans aller plus loin, une circulaire imprimée qui a été récemment expédiée d'Italie à un certain nombre de financiers, dont la marotte est, comme on ne l'ignore pas, d'allier le plus possible le sac aux parchemins.

« Une fabrique de princes ! A qui fera-t-on croire

cela ? Des décorations, soit, cela s'achète quelquefois, nous le savons. Mais une principauté ! » Une principauté ? Cela vaut 75,000 francs, à Rome, *via del.....* J'allais donner l'adresse ! Il ne vaut pas, comme on voit, la peine de s'en passer.

Et c'est ce qui faisait dire à Henri Heine apprenant qu'un financier de Cologne était devenu comte :

— Lui, comte?... *Compte courant*, oui ! C'est une question d'orthographe.

A tout prendre, ces usurpations ou ces trafics de titres ne font de tort qu'à ceux qui en usent et n'éblouissent que les niais. La campagne entreprise contre les *rastaquouères* est donc à peu près inutile. Il n'en est point de même de la campagne commencée contre les tripots. C'est ici une question d'hygiène, comme la question des égouts. Les Cercles pullulent à Paris. Les tripots sont partout, ouvrant leurs portes, grandes ou basses, sous des pseudonymes divers. Paris ne semble plus, depuis quelques années, que *la ville où l'on cartonne.* On y joue partout et sous toutes les formes et un de ces jeux du hasard, les courses, deviendrait même, à l'occasion, le jeu de la mort, si l'on en croyait les bruits qui ont circulé sur l'accident du jockey Andrews. L'affaire ayant mis, après la plume, l'épée à la main de deux adversaires, nous n'avons rien à en dire aujourd'hui. Mais il suffit qu'on ait pu accuser des jockeys d'en avoir assassiné un autre parce qu'il ne voulait point se prêter à biseauter les courses, si je puis ainsi parler, il suffit qu'une telle aventure digne de Gaboriau ait été contée pour que le noble plaisir du turf soit, en un cer-

tain point, une chose jugée. Cette bohème hippique demanderait à être étudiée par un Henry Murger qui aurait de la bile et de la colère au lieu d'esprit.

On joue sur la pelouse de Longchamp comme sur tout autre tapis vert. Il s'allume, autour des tables de jeu, à Paris, plus de becs de gaz ou de bougies qu'il n'en faudrait pour illuminer *a giorno* tout un quartier de la ville. Dans les cartons de la préfecture de police, les demandes d'autorisation pour l'ouverture de cercles nouveaux pleuvent avec une intensité désespérante. Si le mouvement s'accélérait, il arriverait fatalement, mathématiquement, un temps où Paris n'aurait plus que des débits de vin ou des cabarets au rez-de-chaussée et des cercles au premier étage, le jeu ravageant du reste les cerveaux aussi atrocement que l'alcoolisme.

Elle n'est donc pas mauvaise, elle est même fort utile, cette campagne contre cette autre bohème qui vit de la *cagnotte* des maisons de jeu et, s'étendant comme une lèpre, augmentant d'année en année, finirait, je le répète, par changer notre Paris en un immense tripot. C'est là une question d'assainissement moral. Le choléra n'est pas seul à redouter en ce monde: il y a aussi un *choléra des mœurs*.

Je ne voudrais point paraître pessimiste ni prendre des tons, toujours ennuyeux, de Jérémie; il faut pourtant constater cette folie du jeu qui est un des aspects de la maladie moderne. Le scandale du Petit Cercle, l'an dernier, ce vol mystérieux, dont les humbles mortels n'ont pas encore eu le secret, se reproduit sous d'autres formes quotidiennement, dans d'autres en-

droits, sans que le public en soit averti, et cela simplement parce que l'exemple part de moins haut. Depuis le joueur de bonneteau, qui exploite le passant à la kermesse du Point-du-Jour ou aux fêtes de la banlieue, jusqu'à la table de baccarat où l'on fait sa partie entre gentilshommes en passant par le petit commis de nouveautés, qui rêve au cheval sur lequel il jouera son argent et parfois celui de la caisse du patron, tout le monde joue. L'étudiant ne s'inquiète plus de Bernerette, qui d'ailleurs n'a pas laissé de petites-nièces: il songe à aller battre les cartes dans le coin de quelque brasserie. Une énorme partie de hasard semble engagée entre la plupart des Parisiens, et quand il ne s'agit ni de l'écarté, ni du whist, ni du trente-et-quarante, on joue sur un jockey, on joue au Vésinet, on joue à la Marche, on joue partout, et si l'on était franc, on imprimerait sur les affiches des steeple-chases, au lieu de courses:

BOURSE DE CHEVAUX

Oui, je le repète, ce monde spécial attend son romancier et son peintre. Il y a là dedans des mystères, des dessous d'une incroyable férocité. Cela ne va pas jusqu'au meurtre, quoi qu'on en ait dit, mais cela frise, jusqu'à sentir le roussi, de douloureux articles du Code. Les *Mystères de Paris*, ce gros mélodrame en huit volumes, seraient, du reste, à refaire tous les dix ans. Les méfaits des bandits et les larmes de Fleur-de-Marie tiendraient moins de place dans ces *Mystères du Paris nouveau* que dans les chapitres d'Eugène Sue ; les écumeurs de la Seine ont aujourd'hui des allures plus cor-

rectes et moins pittoresques qu'au beau temps du prince Rodolphe. Il faudrait, dans l'étude du Paris actuel, moins de drame et plus d'ironie. Les gros crimes noirs sont rares à tout prendre, mais les petites filouteries y sont plus communes cent fois qu'au temps jadis.

L'*Agence nobiliaire*, dont je citais tout à l'heure le prospectus, a, par exemple, pour pendant assez comique une autre *agence* qui, me dit-on, loue des invités pour les grandes soirées, comme dans les bals publics on appointe des danseurs, afin d'*animer* les quadrilles. Le *loueur d'invités* est une profession toute nouvelle, inconnue à Privat d'Anglemont, qui savait pourtant les plus bizarres, et cet état inattendu conduira son inventeur à la fortune, comme l'agence de mariages ou la maison de renseignements confidentiels.

Un étranger arrive à Paris, un de ces *rastaquouères* qu'ont étudiés, en un roman bien curieux, M. Guérin et M. Paul Ginisty, l'auteur fort original du *Roman d'une Nuit*. Cet étranger — ou cette étrangère — ne connaît personne chez nous. Tel le Huron débarquant parmi les contemporains de Voltaire. La connaissance ne prend pas un bien long temps. Le *rastaquouère* s'adresse au loueur d'invités, et, huit jours après, il pourra donner un bal où figureront des noms assez retentissants pour que la chronique Renommée aux cent plumes les transmette à la postérité la plus reculée, et, en attendant, à ses lecteurs les plus rapprochés.

Le « loueur d'invités » tient tout prêt un assortiment battant neuf de comtes, de vicomtes et, en cherchant

bien, si l'on y tenait, il vous déterrerait un vidame. Et notez que ces invités ne sont pas tous de ceux qui risqueraient gros jeu à voir gratter leurs parchemins et éplucher leurs papiers de famille. Non, il y a là, parmi les *fournitures* ordinaires de la maison, des gentilshommes authentiques, un peu battus de l'oiseau sans doute, mais pouvant encore faire — et sachant faire — bonne figure. Il y en a de vieux, il y en a de jeunes, il y en a qui se tiennent fort adroitement en équilibre entre les deux âges, comme l'homme de La Fontaine. Tous corrects, presque tous aimables, faisant tous excellent effet au fond d'un salon, en tapisserie. Tapisseries de haute lisse, en vérité.

Et c'est plaisir d'avoir ainsi, tout de suite, tout gantés et tout portés, des invités dont les titres sonnent fort joliment et qui ne craindraient point, mais point du tout, la réprimande d'Étienne Arago dans les *Aristocraties :*

> Songez, si votre nom a pour vous peu d'appas,
> Qu'un *de* souvent l'allonge et ne l'anoblit pas !

Non, non, je le répète: le *de* est officiel, le titre est authentique. Ce ne sont pas seulement des seigneurs sans importance, ce sont des invités nobles pour tout de bon. Ils savent, s'ils ont le crâne un peu dénudé, causer gravement politique dans les coins : « L'horizon se rembrunit... ou les points noirs se dissipent... Une convocation anticipée serait déplorable, » et même figurer un quatrième au whist sans faire impudemment charlemagne.

Ils ont, si leur âge est celui de Roméo, l'art d'entraîner Juliette vers la valse en s'en tenant avec elle aux banalités de la conversation courante : « Quelle chaleur, ne trouvez-vous pas, mademoiselle ?... Peut-être feraiton bien d'éteindre quelques bougies des candélabres... Me permettez-vous de vous conduire au buffet ? » Ils sont aimables, ces jeunes gens, empressés, engageants, jamais compromettants. Leur devoir professionnel tient dans la discrétion des manières et la célérité des jarrets. Aussi n'y a-t-il pas d'exemple qu'un gentleman ainsi loué par l'agence ait inspiré à sa danseuse un de ces « amours coup de foudre » dont abusaient un peu les romanciers d'autrefois. Ils ont pu charmer, mais en passant, en courant « sans peser, sans rester », comme disait Janin expliquant sa traduction d'Horace.

On frémit d'ailleurs du vaudeville qui pourrait naître de la rencontre d'une Juliette aussi inflammable que l'est celle de Shakespeare avec un soupirant ainsi dépêché, pour la soirée, par un loueur ordinaire. « Nourrice, dit ou à peu près l'héroïne de Shakspeare, nourrice, tu vois ce jeune homme ? S'il n'est pas mon époux, je mourrai. » Qu'on me pardonne l'inexactitude, je cite de souvenir. « Maman, dira quelque jour une jeune fille, tu te rappelles mon valseur d'hier chez le baron don Pablo de Tras los Montes ? Eh bien ! je veux que papa l'autorise à me faire la cour ! Il me plaît ! Je n'aurai jamais d'autre mari que lui ! »

L'aventure se produira bien quelque jour, dans la réalité, et, en attendant, elle aurait pu tenter le bon Labiche, et, à son défaut, notre ami Abraham Dreyfus. Ce n'est plus seulement la scène à faire, ce seraient les

scènes à faire, puisqu'il s'agit d'une comédie. Invitée chez un *rastaquouère* qu'elle ne connaît pas, Juliette s'éprend d'un Roméo décoché par une agence nobiliaire. On voit d'ici l'effarement du père au moment où il prend, auprès de la baronne exotique, des renseignements sur le jeune gentilhomme qui vient de faire valser sa fille.

— M. de... ? Mais je ne le connais pas ! Mais c'est la maison Gochard et Cie qui me l'a adressé avec tout le lot !

— Le lot ? Quel lot ?

— Mais le marquis un tel, le comte X..., le général Inigo Sanchez et la vicomtesse San Stefano !

— Comment, madame, vous laissez entrer chez vous des gens que vous ne connaissez pas plus que ça ?

— Mais, monsieur, je vous ai bien invité, vous, et je ne vous connaissais pas du tout !

Voilà un des « petits mystères » du Paris nouveau, beaucoup moins farouches, beaucoup moins sanglants, beaucoup plus bouffons que ceux que dévoila aux lectrices de 1844 l'auteur tragique d'*Atar-Gull*.

XXVII

Corneille et son deux-centième anniversaire.— Diderot et l'érudition courante. — Combien de temps l'auteur du *Cid* attendit sa statue. — Les deux Corneille. — Une correction de Racine. — M. Perrin. La maison de la rue d'Argenteuil. — Victorien Sardou et la rampe de Corneille. — Une exposition de tableaux. — La galerie de Mme de C. — Mélancolies de Parisiennes et tristesses de millionnaire. — Marguerite Gautier et Mme de Maufrigneuse. — Manon aspirant au monde. — La charité. — La vieille paysanne de Pavilly. — Marie Duval. — Les enfants des autres.

3 octobre 1884

C'est la semaine de Corneille après celle de Diderot au mois d'août dernier. Le bon Denis Diderot n'avait pas eu de chance ; les politiciens le confisquaient. Corneille sera-t-il, lui, plus heureux, et loué par des littérateurs? Nous assistons, voilà le certain, à un déballage d'érudition et, jusqu'au jour où les fêtes de Rouen seront terminées, nous n'ouvrirons pas un journal sans avoir la bonne fortune d'apprendre que Pierre Corneille a écrit le *Cid* et qu'il est demeuré, en dépit du temps, un auteur dramatique de quelque renom.

En fait de découvertes sur un tel sujet — un peu bien épuisé peut-être — la plus inattendue a été celle d'un reporter naïf qui, recherchant l'impression

causée, il y a deux cents ans, par la mort de Corneille, a réimprimé l'opinion de la presse, comme on dirait aujourd'hui, et a fort joliment pris le Pirée pour un homme.

« Nous croyons curieux, écrivait-il l'autre jour, de reproduire les articles de journaux qui annoncèrent la mort du grand poète en 1684. Il n'y avait du reste, à ce moment, que trois publications. Voici leurs extraits. »

Et le plus naturellement du monde ce Christophe Colomb littéraire nous a donné un extrait du *Mercure*, un extrait de la *Gazette* et trois lignes du *Journal du marquis de Dangeau :* « Le samedi 14, on a appris à Chambord la mort du bonhomme Corneille, fameux par ses comédies; il laisse une place vacante à l'Académie. »

Prendre le *Journal* de Dangeau pour un journal est un de ces aimables écarts de plume auxquels les gazetiers nouveaux, redoutant les in-octavos, seront de plus en plus exposés. Le plus piquant, c'est que nul n'a remarqué ou du moins signalé la bévue. A bien lire de près et par le menu tout ce qui se va publier sur Corneille, on trouverait encore quelqu'un de ces doux *lapsus*.

Voilà donc le vieux Corneille devenu ce qu'on appelle, dans la langue courante du journalisme, une *actualité*. Il n'a jamais cessé, à dire vrai, de jouir d'une pleine gloire. Même dans le plus fort de la bataille romantique, à l'heure où l'on traitait Jean Racine de polisson, où l'on dansait devant son buste au foyer de la Comédie-Française une sarabande littéraire qui ressemblait à une danse du scalp, on a toujours respecté

le vieux Romain. Théophile Gautier, l'homme aux coups de poing des soirs d'*Hernani*, devait rimer, un jour, un *Hommage à Corneille*, que la censure, aventure assez imprévue dans l'existence de Gautier, empêcha même de réciter sur la scène de la Comédie-Française, et qui fut remplacé par une pièce de vers de l'acteur Beauvallet. Le *Cid* était, pour les romantiques, comme une pièce d'avant-garde, et les capitans du répertoire de 1830 saluaient de l'épée le Matamore de l'*Illusion comique*, qu'ils regardaient comme un aïeul. Corneille n'avait pourtant pas reçu encore un hommage national. Il avait attendu cent cinquante ans avant d'avoir, à Rouen, cette statue qu'on accorde maintenant à tant de gens, un peu au hasard, et que, dès 1795, Boissy-d'Anglas réclamait pour l'auteur du *Cid* à la Convention nationale :

« Pourquoi, dans nos places publiques, l'étranger ne s'arrête-t-il pas en contemplant la statue de Fénelon? (*Très vifs applaudissements.*) Pourquoi celles de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Rousseau et de Buffon ne paraissent-elles pas à nos yeux... ? Je demande que le comité d'instruction publique présente une liste des Français auxquels la reconnaissance nationale doit des statues. » (16 fructidor an III.)

La statue de David d'Angers, où, sur le pont de pierre, à Rouen, le sculpteur nous montre Corneille debout et pensif, le menton dans la main, date de 1884. 1834
Avant cette époque, les comédiens seuls, on peut le dire, s'étaient montrés soucieux d'honorer Corneille.

Il y a cent ans, jour pour jour, la Comédie-Française célébrait l'auteur de *Polyeucte* en représentant

une « pièce épisodique », *Corneille aux champs Élysées*, pièce pitoyable et qui fut sifflée, en dépit de la bonne intention de son auteur. Grimm l'attribue à un très jeune homme, nommé Laurent. Je ne crois pas que cet à-propos ait jamais été imprimé.

L'hommage rendu en 1884 aura été plus solennel et mieux entendu, de toutes façons. Il appartenait à M. Émile Perrin de le faire digne de la maison de Molière et de la gloire de Corneille. M. Perrin a consacré, alors qu'il était peintre, un excellent tableau à *Corneille chez le savetier*, comme il nous a montré, sur une autre toile que je revoyais naguère au musée de Caen, *Malfilâtre mourant en faisant des vers* (deux anecdotes fort peu authentiques, du reste, soit dit en passant). Le directeur de la Comédie-Française s'est souvenu de son admiration d'artiste et il a eu cette ingénieuse idée de faire réciter par M. Got l'éloge de Corneille par Racine, prononcé à la réception de Thomas Corneille et de Bergeret, le 2 janvier 1685, car, trois mois après la mort de Pierre Corneille, Racine recevait à l'Académie le frère de Corneille et Bergeret, alors premier commis de M. de Croissy, frère du grand Colbert, et l'auteur de *Phèdre* était contraint dans la même séance de louer Pierre Corneille et Bergeret lui-même.

Racine, assez inquiet de sa propre autorité et parfois jaloux, a même, en ce discours redit par M. Got à deux cents ans de distance, apporté une correction qui l'honore. Lorsqu'il prononça, pour la première fois, l'éloge de Corneille, il parla de son prédécesseur illustre en disant : « La France se souviendra avec plaisir que,

sous le règne du plus grand de nos rois, a fleuri le plus célèbre de ses poètes. » Plus tard, douze ans après, en 1697, Racine, rééditant son discours, eut comme un remords, comme le sentiment d'avoir été injuste en se montrant trop tiède. *Célèbre* pouvait paraître insuffisant pour la renommée de l'auteur de *Cinna*. Racine effaça le mot et le remplaça par un autre adjectif. Il écrivit cette fois: le « *plus grand* de ses poètes. » Le trait n'est pas héroïque, sans doute, mais il est honorable et il peint au naturel ces poètes d'autrefois qui, bons bourgeois, honnêtes gens, amis fidèles, ne se croyaient pas tenus, parce qu'ils avaient du génie ou du talent, ou du succès, d'oublier, comme l'a éloquemment dit madame de Blocqueville, qu'« au-dessus de la gloire il y a la conscience. »

J'ai bien souvent regretté qu'on ait, à Rouen, démoli la maison des deux frères où, vivant côte à côte, Pierre, parfois, pour achever son vers, criait à travers la trappe à ce Thomas qu'on appela jusqu'à la fin de ses jours le *jeune Corneille* et qui mourut à quatre-vingt-cinq ans, pauvre comme Job : — *Sans-Souci*, une rime !

> Les deux maisons n'en faisaient qu'une.
> Les clefs, la bourse, étaient communes :
> Les femmes n'étaient jamais deux.
> Tous les vœux étaient unanimes ;
> Les enfants confondaient leurs jeux,
> Les frères se prêtaient leurs rimes,
> Le même vin coulait par eux !

C'est le bon Ducis, autre brave homme, qui a crayonné le tableau. Mais le cadre même n'existe plus.

La maison où Corneille est né à Rouen est démolie comme celle où il mourut à Paris. Celle-là, emportée par l'éventrement de la butte Saint-Roch, après avoir jadis été saisie comme bien d'émigré et vendue par la Nation, je la vois encore, haute et triste, rue d'Argenteuil, au n° 18, avec une plaque de marbre noir, placée sur la façade par le propriétaire en 1824.

M. Legrand, avocat, nous avertissait, en lettres d'or gravées, que « le grand Corneille » était mort là! Et, par la porte cochère, on pouvait apercevoir, dans la cour, humide et noire, au-dessus d'un buste de Corneille, ce nom étincelant : *le Cid*, et, au-dessous, après ces mots répétés : « *Le grand Corneille est mort dans cette maison le* 1er *octobre* 1684 », ce vers :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Bien souvent je me suis arrêté devant le logis ; j'ai regardé les fleurs qui poussaient, les fuchsias, dont les fleurs rouges égayaient un peu cette étroite cour, très froide, où le buste du poète semblait se détacher d'une muraille tumulaire. Et, me disant que Corneille avait gravi ces marches, je montais par l'escalier de la maison jusqu'au haut du logis. Je posais mes mains sur la rampe, cette rampe sur laquelle la main du vieillard s'était appuyée ; je l'y promenais avec cette volupté admirative qu'éprouvait le peintre Gleyre, disant à Étienne Arago, possesseur d'un dessin de Raphaël : — « Otez le verre, désencadrez-le, que je puisse me dire que j'ai promené mon doigt où il a posé le sien ! »

La rampe de la maison de Corneille, lorsque cette partie de la rue d'Argenteuil fut démolie, Victorien

Sardou voulut la conserver, la faire transporter et l'utiliser à Marly-le-Roi. La démolition du numéro 18 avait été faite par les ouvriers de M. Picart, le futur démolisseur de l'Exposition du Champ de Mars — et des Tuileries. M. Picart avait transporté, boulevard Mazas — boulevard Diderot aujourd'hui — les débris de la butte Saint-Roch. Un matin nous allâmes, Sardou et moi, dans cet immense chantier où sont entassés et accotés, dans une promiscuité bizarre, ironique, tous les détritus de Paris écroulé : vieilles plaques de cheminée historiées, grilles de fer forgé, baignoires de marbre, solives enluminées de quelque hôtel fameux, comme l'hôtel Lesdiguières, cages d'escalier, volets de maisons flamandes, un cimetière de choses, une fosse commune d'accessoires jetés à la pioche comme on jetterait un vieux journal au panier. Sardou chercha longtemps, parmi les rampes d'escalier, la rampe de Pierre Corneille. On nous montra de petits pilastres en bois tourné et sculpté qui provenaient bien du logis de la rue d'Argenteuil :

— La rampe de Corneille, la voilà, messieurs !

Mais Sardou de protester :

— Ce n'est pas cela ! Ce n'est pas cela du tout ! Cette rampe-là est postérieure à Corneille ! Elle est du dix-huitième siècle !

— Monsieur, nous n'en avons pas d'autre !

Et Sardou partit désolé, persuadé qu'on avait jeté ce qu'il cherchait au tas de vieille ferraille. Je crois pourtant être certain que, depuis, la rampe authentique a été retrouvée et, plus tard, lorsque celui qui l'a utilisée pourra s'en séparer, elle ira peut-être figurer

au Musée cornélien que les Rouennais ont formé près de chez eux, à Petite-Couronne.

Ce qui restera de plus caractéristique dans la célébration du bi-centenaire — on disait autrefois *la centenaire* — de Pierre Corneille, c'est l'invitation de M. le curé de Saint-Roch aux comédiens de la rue Richelieu. J'insisterais beaucoup plus sur ce fait, très significatif, si M. Régnier n'avait pas tout dit et fort bien dit dans la lettre qu'il adressait, l'autre jour, au directeur du *Temps*. Il faut reconnaître que les mœurs s'adoucissent, et les préjugés se dissipent, avec les années qui passent. Et ce n'est pas seulement dans l'invitation de M. le curé Millault que j'en trouve une preuve, c'est encore (au point de vue mondain, cette fois), dans cette exposition des tableaux d'une demi-mondaine célèbre au profit d'une œuvre de charité et avec le patronage moral de femmes du monde. Retenez bien ceci : ce n'est pas un événement stupéfiant sans nul doute, mais c'est un pas de plus vers je ne sais quelle *fraternisation* que je signale sans la qualifier.

Il y a longtemps, fort longtemps, que la femme qui vit en marge de la société — et qui vit bien, rongeant très volontiers cette marge comme le ver à soie dentelle la feuille de mûrier — il y a des années déjà, depuis l'envahissement de nos théâtres, de nos livres et de nos mœurs par la fille, que Ninon aspire à la considération comme la Mignon de Gœthe aspirait au ciel. On s'imaginerait facilement que la déclassée, même après fortune réalisée, demeure éternellement une révoltée. Marguerite Gautier mourrait, je suppose,

en état de guerre ouverte avec la société qui l'a faite ce qu'elle est qu'on trouverait son insurrection parfaitement explicable, sinon excusable. Mais le miracle, c'est que Marguerite devenue Margot et Mariette tombée en Marion ne conservent du sentiment de leur chute que l'âpre désir de la faire oublier. Ni regrets violents du passé, ni tristesses amères, ni révoltes, rien que l'ambition de rentrer par une autre porte — une porte dorée, comme celle des songes — dans ce monde des gens classés, catalogués, établis, qu'elles ont quitté.

« Le mariage, ont dit MM. de Goncourt, c'est la croix d'honneur des filles. » Elles se moquent bien du mariage ! Elles se soucient bien de la croix d'honneur ! Ce qu'elles guettent patiemment, comme un chasseur à l'affût, et pratiquement, comme un banquier établissant ses comptes, c'est l'occasion de s'imposer par un moyen quelconque à cette société dédaigneuse, qui les adore, qui les courtise, qui les enrichit et qui les méprise. Marion, de qui les femmes du monde copient les toilettes pendant que leurs maris se ruinent pour payer des deux mains, de la droite et de la gauche, les couturiers, Marion qui se sait enviée, lorgnée, jalousée, désirée, n'entend pas qu'on la prenne plus longtemps pour un jouet ou une parure. Elle veut sa large place dans la société, puisque aussi bien elle se sait, elle se sent une force sociale.

Et, alors, par tous les chemins petits ou grands, elle se rapproche de son but unique : être classée, adoptée, acceptée, considérée. C'est une œuvre quotidienne de mines et de contre-mines qui vaut tous les travaux d'approche d'un officier du génie. Le siège de la société,

du monde, de ce qu'on appelait autrefois la bonne compagnie, a, parmi les Madeleines peu repentantes, ses Vaubans et ses Totlebens.

Et, tout d'abord, Marguerite Gautier ne s'appelle plus Marguerite Gautier. Elle devient madame de Villacoublay ou madame de Villiers-l'Avenue. Blanche Taupier change de nom ; Esther et Malaga tiennent à porter un titre exactement comme madame de Maufrigneuse. Cette noblesse de Cythère a son livre d'or — monnayé — comme la noblesse de Gotha. Et Manon, arborant le nom de Des Grieux, comtesse ou baronne Des Grieux, et gardant le nom quand l'amant même est oublié, Manon n'a d'autre mélancolie, d'autre crève-cœur, d'autre humiliation que celle qu'elle éprouve lorsque son banquier lui envoie l'état de ses valeurs, ses titres nominatifs inscrits sur le Grand-Livre dont on ne trompe pas le caissier :

— Mademoiselle une telle !

Ah ! pour ne pas le lire, même sur les titres de rente, ce nom qui est pourtant celui de son père — le plus souvent un brave homme — ; pour substituer à ce nom de famille le nom et le titre qu'elle a empruntés et dont elle se pare, elle donnerait la moitié de ses paperasses, la baronne Des Grieux ! Elle se ruinerait à demi pour n'avoir pas à entendre peut-être quelque jour, si elle comparait en justice pour accuser un laquais qui la vole en compagnie d'une femme de chambre qui la pille — et qu'elle laissera, pour cela, piller et voler — le président du tribunal lui dire, avec la crudité et la cruauté du style de la correctionnelle ou de la cour d'assises :

— Fille une telle, levez-vous !

Il y a là un drame intime qui attend son auteur dramatique, une tempête sous un crâne féminin qui demande son psychologue.

— Pourquoi, demandait un Parisien, cuit et recuit par la vie de Paris, à l'une de ces femmes, n'allez-vous pas chercher dans quelque salle d'hôpital un vieux gentilhomme misérable et mourant — il en est là, même d'authentiques — de ceux à qui la Du Barry, votre maîtresse à tous, disait en riant « Vieille ducaille » et, ce mourant qui vous assurerait légitimement son titre, pourvu qu'on sucrât, de votre part, ou qu'on alcoolisât ses dernières tisanes, pourquoi ne l'épousez-vous pas ?

C'est que peut être ont-elles un vague respect d'un nom, même tombé, et que ce qu'elles voudraient, c'est garder et imposer celui qu'elles se sont fait. Alors, ce nom de guerre — et de victoire — elles le glissent dans la circulation par la voie des journaux qui s'occupent des premières représentations ou des promenades dans l'Allée des Poteaux. Elles le lisent cité entre deux noms illustres, à l'ouverture du Salon et du concours hippique. Elles le font imprimer dans quelque catalogue d'exhibitions artistiques, elles le placent bien en vue, aux Arts Décoratifs ou aux expositions japonaises ou rétrospectives, avec quelque cartouche éclatant : *Collection de la baronne de T...* Et comme le bibelot, le *bibelotage* ou la *bibeloterie* est devenu une sorte de quasi-religion, un terrain commun où toutes les distances se trouvent subitement rapprochées, on parle des écrans japonais de Manon chez madame de Maufri-

gneuse absolument comme on critique les vieux Delft ou la collection d'éventails de Marguerite Gautier chez la duchesse de Langeais.

Et le bon public alors, le passant, le spectateur, celui qui n'est « pas du bâtiment », qui partout et toujours paye sa place au parterre et assiste à la comédie sans connaître le premier mot du secret des coulisses, M. Paturot, M. Prudhomme, M. Gogo, comme il vous plaira de le nommer, accepte le tout, admire ces bibelots et ces gloires en bloc et ne fait aucune différence entre madame de Langeais et Manon Des Grieux, puisqu'elles figurent sur le même catalogue et possèdent les mêmes curiosités et les mêmes fournisseurs.

Ces réflexions, du reste toutes générales, ne me sont point dictées spécialement par l'ouverture de l'exposition de la galerie particulière d'une femme, très spirituelle, paraît-il, et très bonne, chez M. Georges Petit. C'est une remarque d'ensemble, voilà tout. Madame de Cassin, qui a prêté ses tableaux les plus fameux à l'œuvre philanthropique de l'hospitalité de nuit, se donne la joie — et le luxe — de fournir des bas de laine aux petits pauvres et des potions aux petits malades en exposant, pour les amateurs, la *Salomé* de Regnault, le *Mariage espagnol* de Fortuny, l'*Allée de châtaigniers* de Théodore Rousseau et la *Mort de l'archevêque de Liège* d'Eugène Delacroix, sans parler d'autres chefs-d'œuvre de moindre importance.

Le but est des plus louables et le remercîment d'un enfant qui souffre et qu'elle aura soulagé sera, plus que bien d'autres .paroles tant de fois entendues, doux au

cœur de cette Parisienne, assez mélancolique, dit-on. Je ne voudrais pas exagérer son mérite. Le plus étonnant, en pareil cas, n'est point de prêter de tels tableaux pour une bonne œuvre, mais d'avoir pu les rassembler et les posséder. Je crois bien que l'humble denier de la veuve aurait, tout bien compté, plus de mérite que cette générosité, qui a pourtant son prix, je le reconnais, car un amateur de tableaux sans ses tableaux et un bibliophile privé de ses livres sont deux âmes en peine. Mais, sans vouloir chercher des raisons égoïstes à un acte de pure et honorable libéralité, je me demande si le refrain, le vieux refrain de Béranger, n'est pas venu murmurer aux oreilles de madame de C... :

> Je vous le dis, en vérité.
> Sauvons-nous par la charité

Reste à savoir si cet exemple de bonté n'aura point sa contagion dans un sens imprévu et si la vue de tant de beaux tableaux, dignes d'un Louvre — et que leur propriétaire léguera même, dit-on, au Louvre — ne donnera pas à quelques jeunes têtes (je parle des têtes féminines), après la joie de les avoir admirés, la velléité de s'en procurer d'aussi précieux.

Ce serait d'ailleurs peine perdue. On ne fait plus de Delacroix.

En résumé, voici le fait : le monde parisien court regarder la galerie de madame de C... comme il irait à la vente d'une comédienne célèbre. C'est le même sentiment d'étonnement, d'admiration et d'envie qui se peint sur le visage :

— Eh quoi ! elle avait tant de diamants !

— Comment ! elle a de si beaux tableaux !

Mais, si vous voulez que le sentiment de l'envie diminue et se change même en je ne sais quelle vague pitié, lisez, s'il vous plaît, les, « indiscrétions » que publient les journaux sur la vie intime de cette femme promenant à travers ses salons sa tristesse et son ennui. Les millions ne donnent point la joie, et, entourée de personnages célèbres, de camaraderies dévouées, de sympathies qui ne s'adressent pas seulement à son cuisinier ou à ses collections, la femme dont on vient de livrer le nom à la curiosité de la foule porte au cœur ce petit ver rongeur des fruits tombés et des âmes harassées ou malades. Elle voudrait être vraiment madame de Cassin, et, dans ses meilleurs moments d'oubli, quelque chose est là qui l'avertit et la trouble. *Remember !*

Peut-être y ajoute-t-elle une certaine coquetterie de collectionneuse. Il n'y a aucun mérite à être millionnaire ; il y a quelque talent à pouvoir accrocher dans une même salle un chef-d'œuvre de Delacroix ou de Jules Dupré à côté d'un *papillotis* de Fortuny — et, forte désormais de l'appui qu'elle aura donné aux souffrants — et de celui qu'elle en aura reçu — madame de C... pourra dire à qui lui demandera pourquoi elle entasse les œuvres d'art dans le vaste hôtel où elle traîne sa mélancolie :

— Pourquoi ? Pour oublier ! Et pour qui ? Pour les pauvres !

Toutes les femmes ne peuvent point, comme madame de Cassin, venir en aide aux malheureux en prêtant à

des galeries à la mode des toiles de maîtres pour la valeur d'un million, mais j'en sais qui, moins célébrées des chroniqueurs, ont fait ce qu'elles ont pu aussi pour être utiles aux pauvres gens. On en parle peu de celles-là ! Elles ont passé inaperçues et sans bruit, comme ces poètes ignorés et sans gloire dont parle Gray dans son *Élégie* sur un cimetière de village. C'est au village aussi et au cimetière que repose, sous la terre nue, une brave femme dont notre ami M. Comettant, rédacteur en chef du *Nouveau-Né*, s'est mis en tête d'honorer la mémoire.

Il y a à Pavilly, dans la Seine-Inférieure, entre Barentin et Motteville, une femme, Marie Duval, qui, morte récemment, à soixante-quatre ans, a passé sa vie à élever, à sauver *cent quarante-huit enfants*. 148! Vous avez bien lu. Elle en a perdu cinq seulement, depuis l'âge de dix-sept ans qu'elle commença son apostolat, jusqu'à sa mort.

Éducatrice et surveillante, elle a accompli, la pauvre paysanne, changeant sa maisonnette en crèche, ce que nous devrions souhaiter que fît en grand quelque autorité. Elle a disputé et arraché à la mort 148 de ces 100,000 enfants — cent mille enfants — qui meurent annuellement en France, maltraités ou mal nourris, niaisement élevés ou anémiés, ou encore étouffés ou étranglés, ce qui est plus expéditif. La paysanne de Pavilly est morte deux jours après son mari, le père nourricier. Ils sont enterrés côte à côte. Et veut-on savoir ce que la reconnaissance publique a fait pour ces braves gens qui ont ainsi lutté, dans leur coin, contre la dépopulation, ce fléau qui épuise notre pays,

le saigne à blanc et le tuera, si l'on n'y prend garde? Une association rouennaise, la Société libre d'émulation au Commerce et à l'Industrie, a donné cent francs et une médaille d'argent à Marie Duval comme elle achevait — il y a quelques années — d'élever son 114e enfant. Cent francs, ce n'est pas beaucoup, je pense; Marie Duval trouva que c'était assez.

Et pourquoi la récompensait-on? Parce que, n'ayant pas d'enfant à elle et les adorant, ces chers êtres aux yeux profonds, elle avait, déversant son amour maternel sans objet sur les enfants des autres, adopté les petits des femmes plus heureuses qu'elle puisqu'elles étaient mères. Mais avait-elle besoin pour cela de récompense? Cette récompense, elle la trouvait dans sa propre volupté, dans la joie qu'elle avait à se dévouer. Un baiser de la vieille femme sur la joue fraîche d'un petit — et elle se moquait bien des médailles d'argent!

Elle est morte. On voudrait marquer d'une simple pierre la place où elle dort. Comettant s'est chargé de réunir les souscriptions. Il faut bien peu d'argent et l'on n'a pas à craindre ici, comme aux Tuileries, que la charité couvre de son nom le gaspillage.

Marie Duval aura donc sa pierre tombale et, dessus, ce titre qui en vaut bien d'autres: « La mère aux 148 enfants! »

Il me semble que, pour les désolées et les mélancoliques de la vie parisienne (désolées avec cinq cent mille livres de rente), la voie ouverte par la vieille paysanne de Pavilly est toute tracée. Que les femmes stériles élèvent et sauvent les enfants sans mère! Au bout de

l'an, il y aura sur les cent mille petits morts quelques cadavres de moins.

Mais quoi ! pour élever les enfants, peut-être faut-il être un pauvre esprit humble, grand seulement par l'instinct comme la paysanne normande. J'ai connu une Parisienne exquise, raffinée, désolée de n'avoir point d'enfant et, riche aussi — une comédienne — qui résolut d'adopter un des enfants abandonnés que ramasse, par les chemins, l'Assistance publique. Elle rêvait de devenir la mère d'un orphelin.

On la mène auprès des berceaux, on lui dit de choisir. Elle va choisir. Mais une pensée lui traverse l'esprit tout à coup, une idée lancinante et bien faite pour naître dans le cerveau d'une *décadente*, comme on dit aujourd'hui :

— De qui est-il le fils, ce petit? De bandits, peut-être. Si je l'adopte, si je l'emmène, qui sait s'il ne m'assassinera pas plus tard?

Marie Duval, de Pavilly, n'y entendait pas tant malice. Elle laissait venir à elle les petits enfants et les faisait de beaux garçons solides ou de belles filles. Elle n'en est pas morte.

Si je vais à Rouen saluer Corneille qui fut un grand homme, j'irai peut-être un peu plus loin saluer, au cimetière de Pavilly, cette paysanne inconnue qui fut un grand cœur.

XXVIII

LES FÊTES DE CORNEILLE A ROUEN

Rouen, 12 octobre.

Ce qu'il faut louer surtout dans ces fêtes de Corneille, qui ont réellement pris un caractère d'enthousiasme, c'est l'hospitalité de la ville de Rouen pour ses invités. On ne vit jamais un empressement plus cordial et une belle humeur plus charmante. La vieille cité avait fait libéralement les choses. Ils étaient fort nombreux, ses invités, je dirais presque qu'ils étaient trop nombreux, et Pierre Corneille, qui était fier, se fût senti peu flatté, je pense, de l'hommage de bien des littérateurs qui ne sont ses confrères que de loin; mais, dans la gloire, il faut tout prendre, et les grands hommes, lorsqu'ils sont vivants, regardent plus à la quantité qu'à la qualité de l'encens. Qu'est-ce donc lorsqu'ils sont morts et que tout fait cortège autour de leur statue ?

La ville de Rouen avait donc voulu grouper, dans le défilé de gens qui saluaient Corneille, le plus de renommées possible, petites ou grandes. Encore un coup elle a été fort généreuse. On ne dira peut-être plus désor-

mais une hospitalité écossaise, mais une hospitalité rouennaise. Le comité nous fera savoir, plus tard, ce qu'il lui en aura coûté. En attendant, les hôtes de Rouen doivent remercier, je pense, le préfet, M. Ernest Hendlé, pour sa bonne grâce charmante, son affabilité accueillante, le maire, M. Ricard, et le secrétaire général de la mairie, M. Leduc, qui s'est réellement multiplié, toujours souriant et toujours alerte au milieu des mille détails d'une cérémonie très compliquée. La gratitude en pareil cas n'est que de la justice.

La journée d'hier a malheureusement été contrariée par un temps déplorable. Il pleut beaucoup à Rouen, il y pleut souvent, mais il y pleut rarement avec la persistance et la force de cet après-midi. Pluie chaude après tout et vaillamment supportée. Le matin, le temps avait été hésitant et vaguement pluvieux pendant cette excursion à Petit-Couronne, où l'on a installé, — comme à Strafford-sur-Avon, chez Shakespeare, — une sorte de musée cornélien dans le logis de Corneille. On a beaucoup remarqué, non sans émotion, l'empressement de la population rurale à se joindre à la petite cérémonie dont le village a été le théâtre. Les paysans ont écouté, tête nue, tout comme M. le secrétaire perpétuel de l'Académie française, les vers que récitait M. Albert Lambert fils, et tous ces braves gens comprenaient que c'était *quelque chose* qu'une telle fête et que *leur* Corneille valait qu'ils apprissent son nom et peut-être ses vers. De tous les hommages rendus au grand poète, celui de ces humbles qui font sans le savoir de la poésie en action — le labour et les semailles — n'est pas l'hommage qui eût le moins touché le *bonhomme*.

Encore une fois, le nombre était grand des gens remarquables accourus pour saluer Corneille. On a regretté que, parmi les académiciens, il n'y eût pas plus d'auteurs dramatiques. M. Camille Doucet, l'auteur applaudi de tant de fines comédies, n'eût pas été là, qu'il n'y en aurait pas eu un seul, puisque M. de Bornier représentait l'Association des auteurs et non pas l'Institut. Ni M. Dumas, ni M. Augier, ni M. Sardou, ni M. Pailleron, n'étaient venus aux fêtes de Corneille. En revanche, beaucoup d'enfants de Rouen, devenus des illustrations parisiennes, avaient profité de la circonstance pour revoir leur maison natale ou leur vieux lycée : Georges Pouchet, Jules Levallois, notre ami Henri de Lapommeraye, lauréat de ce même collège, prix d'honneur au temps du lycée impérial, et Hector Malot, qui avait la bonne fortune d'être logé dans la même maison que M. Rousse, de l'Académie française, aussi séduisant causeur qu'orateur éloquent. Et Malot, se retrouvant par hasard dans une chambre qui donnait sur l'entrée même de son ancienne pension, entendait hier matin la cloche sonner le réveil des écoliers et se demandait s'il avait subitement rajeuni de quarante ans et si sa vie littéraire, vaillamment remplie, n'était qu'un rêve.

Plus d'un invité d'hier a dû se retrouver enfant en entrant dans la cour du lycée Corneille. Là, le décor était saisissant. A droite, l'estrade officielle, drapée de rouge, les autorités, uniformes de préfets et d'officiers généraux, robes de professeurs, d'avocats ou de juges; à gauche, les corporations et les groupes, les typographes, les libraires, les mécaniciens, les sociétés de

secours mutuels, portant hautes les bannières bleues, pourpres ou rouges, de leurs corporations ; le lycée de filles d'un côté de la cour, les élèves du lycée Corneille de l'autre, et, au centre, la statue de Corneille telle que David (d'Angers) l'a dressée sur le Pont de Pierre, mais non plus en bronze : Corneille debout au milieu de fleurs et de couronnes, et, sur le piédestal, un distique latin, fruit des veilles de quelque professeur, et qu'on a eu la mauvaise idée de cacher sous une couronne mortuaire. Je n'en ai pu lire que le premier mot : *Discite*...

— Dans tous les cas, disait derrière moi quelqu'un, on ne saurait appeler en latin Corneille *Cornelius nepos*, mais *Cornelius pater !*

Nous avions, une heure auparavant, regardé à l'Exposition rétrospective de Rouen, qu'a si savamment analysée M. Sauchières en son beau livre, honneur de la typographie rouennaise, un volume appartenant aujourd'hui à M. Pierre-Remy Corneille après avoir fait partie de la bibliothèque de d'Aguesseau : c'est un premier prix de discours latin remporté le 7 septembre 1620 par Pierre Corneille — *Petrus Corneille*, dit l'inscription — au collège des jésuites de Rouen. Le volume, qui est fort beau, est relié aux armes du gouverneur d'Ornano. On l'a beaucoup examiné, hier, en même temps que les deux beaux portraits de Pierre et de Thomas Corneille appartenant à M. le comte d'Osmoy.

Du reste, en ces journées de fête, partout à Rouen, on peut le dire, partout Corneille triomphait : — aux devantures des libraires où s'étalaient les éditions « princeps » de ses œuvres les plus recherchées, les plus

rares, et les portraits et gravures du temps; dans la rue, où des écussons portaient son chiffre P. C. et les noms de ses chefs-d'œuvre; au théâtre, où l'on applaudissait ses vers ; sur la scène du théâtre des Arts, où M. Albert Lambert père fait répéter ses stances à Corneille ; au théâtre La Fayette, où M. de Lapommeraye parlait avec chaleur, devant ses compatriotes empressés à le revoir, de la grandeur de Corneille et se faisait fort applaudir : — aux Folies-Bergère même, dans l'île Lacroix où la troupe Chiarini représentait, après le ballet de la *Coucaratcha*, une série de tableaux vivants : *Horace*, *Polyeucte*, le *Cid*, figurés « par des statues de marbre », dit l'affiche. On vendait aussi, çà et là, des pièces de vers de circonstance. Les petits journaux du cru, comme la *Flèche*, donnaient le dessin de la maison de Petit-Couronne, et j'ai même acheté des médailles commémoratives du bicentenaire de Corneille, que j'ai reconnues pour des médailles parisiennes contemporaines des funérailles de M. Thiers. Ajoutez des brochures de circonstance, la *Mort de Corneille*, poème par M. Pierre Nebout, *Pour Corneille!* par M. Édouard Guemin, imprimés à Rouen, ainsi que les strophes d'une dame dont j'oublie le nom, et des vers, sur papier de Hollande, que M. Claude Michu distribuait à tous les invités de la ville de Rouen, pour plaindre Corneille :

De n'avoir pu parler en citoyen français

Mais, sans compter les vers applaudis de M. de Bornier que M. Ollendorff publie en une brochure, ce qui restera de ce deuxième centenaire, même alors que la ville de Rouen en aura perpétué le souvenir par un

volume spécial, c'est la belle publication du Cercle de la librairie contenant, avec le portrait de Corneille gravé par Sandoz, d'après Lebrun, pour la collection des *Grands Écrivains* de Hachette, le discours de M. Gaston Boissier et les strophes de Sully-Prudhomme. Un exemplaire unique de cette magnifique publication, tiré sur japon, a été remis à la ville de Rouen par M. Magimel, de la maison Didot. Quand je dis unique, je crois bien que le Cercle de la librairie s'en réserve un second exemplaire, mais deux spécimens d'une plaquette aussi admirable, ce n'est pas trop.

Le discours de M. Gaston Boissier, président de la cérémonie, a été fort bien dit et salué d'applaudissements. Le savant professeur, qui est un délicat, a parlé avec éloquence de Corneille comme, au Collège de France, il nous parlait avec esprit et finesse du poète Horace. Passer d'un épicurien à un héros, ce n'est facile qu'aux talents les plus rares. M. Boissier a opposé à l'idéal du grand Corneille les réalités un peu trop voulues de certains écrivains contemporains. C'était peut-être donner un coup tout simplement destiné à faire un peu remonter un ballon dégonflé. Mais il est bien permis de parler d'idéal, je pense, devant la statue de Corneille, surtout lorsqu'on en parle comme M. Boissier.

Les paroles de M. Liard, directeur de l'enseignement supérieur, celles de M. Arsène Houssaye, au nom de la Société des gens de lettres, ont été dites un peu bas et on ne les a pas entendues. On les lira. Le sonnet de M. Ratisbonne a, au contraire, été jeté bravement, très haut et applaudi. Puis M. Rémy Corneille, qui, je

crois, fut député de la Seine-Inférieure, a parlé au nom des descendants de Corneille. Il a remercié la ville de Rouen « pour la famille ». M. Corneille est éloquent, mais, quand on s'appelle Corneille, peut-être, devant l'aïeul, ce qu'il y a de plus éloquent, c'est le silence. Quelques personnes, férues des observations d'atavisme, ont remarqué avec raison que M. Rémy Corneille ressemble fort à Pierre Corneille; c'est Corneille moins la moustache, Corneille en favoris, Corneille embourgeoisé, mais c'est Corneille. Le descendant de Corneille a fièrement prononcé, et avec un juste orgueil, quelques paroles fort bien dites, acclamées sans doute, mais peut-être inutiles.

Puis on s'est mis en marche vers le Pont de Pierre et la statue de bronze entourée de fleurs et de plantes vertes. C'est ce que le programme appelait la *Manifestation populaire* en l'honneur de Corneille. Corps constitués, groupes de travailleurs, collégiens, lycées de jeunes filles, le barreau, la presse, l'Institut, ont défilé, en partant du lycée jusqu'au pont, et de la hauteur de la rue qui permet presque de plonger la vue jusqu'à la Seine, c'était un spectacle imposant, saisissant, que celui de ce cortège s'allongeant entre deux haies de soldats, présentant les armes, tandis que, de distance en distance, les musiques militaires jouaient. Il pleuvait, mais on n'est pas chez Corneille pour rien. Un peu d'héroïsme ! Les plumes des chapeaux des académiciens se collaient sous la pluie.

— Bah ! dit une dame à l'un d'eux, çà se refrise !

Entre deux masses de curieux, les casques jaunes des pompiers, les vestes bleues des chasseurs à cheval

apparaissent, à travers la vieille porte Jean-le-Cœur rétablie pour la circonstance, on arrive sur le pont. Un petit navire de l'État, tout pavoisé, tire une salve d'artillerie en l'honneur de Corneille. Le magnifique et pittoresque paysage de la Seine, à gauche, nous apparaît dans une brume avec la côte de Bon-Secours noyée d'eau à l'horizon. Debout au pied de la statue de bronze, Mounet-Sully, tête nue, son paletot rejeté sur les épaules et drapé comme un manteau, attend que le canon ait cessé de tirer pour redire les beaux vers de Sully-Prudhomme qu'il a récités la vieille au théâtre des Arts. Ah ! que Bornier a bien fait de déclamer sa pièce lui-même ! On a vu l'effet.

Tout poète dit excellemment sa poésie ; tout musicien, alors même qu'il n'a pas de voix, chante admirablement sa musique. Quel artiste lyrique vaudra jamais Gounod ?

Enfin, Mounet-Sully parle.

Il soulève des bravos, mais, hélas ! je n'entends que l'effroyable bruit d'une ondée diluvienne frappant sur la soie tendue des parapluies.

— Ça ne va pas durer ! dit doucement un invité philosophe et optimiste.

Mais si, ça dure. Et cela redouble. Sully-Prudhomme et Mounet-Sully acclamés, le cortège reprend sa marche sous la pluie. Jeunes filles et collégiens marchent hardiment en rang. Des gens de lettres vont au théâtre La Fayette entendre M. de Lapommeraye, qui a été écouté et fêté par ses compatriotes. Tout le monde, en somme, demeure à son poste. La foule même, aux abords du pont et par les rues, reçoit l'ondée, regarde et ne

bronche pas. Que vouliez-vous qu'elle fît contre l'eau du ciel ? — Qu'elle restât !

Elle est restée. Rouen, jusqu'au soir, devient comme un vivant musée cornélien, animé, bruyant, pavoisé.

Au coin de la place du Vieux-Marché, à l'angle de la rue du Vieux-Paris, entre une haute maison portant pour enseigne *Café Corneille* et le magasin de M. Neveu, épicier, un peintre décorateur de théâtres, M. Imbert, avait admirablement restitué la façade de la maison des deux Corneille. On l'a, pour y faire passer la rue Pierre-Corneille, abattue cette maison de la rue de la Pie, qu'il était, je crois, facile de conserver comme le plus curieux et le plus vénérable des monuments historiques. Nous ne la connaissons plus que par les gravures. Grâce à M. Imbert, nous l'avons revue telle à peu près qu'elle fut, avec ses fenêtres étroites et ses auvents, ses poutrelles revêtues d'écailles d'ardoises. Le peintre a rendu tout cela en trompe-l'œil, comme un décor; mais l'illusion était vive et — je l'avoue — l'impression saisissante. Devant la porte *praticable*, comme on dit en termes de coulisses, et par laquelle les passants entraient tout fiers, croyant en réalité franchir le seuil de Corneille, on avait placé un buste de plâtre du vieux tragique avec une couronne d'immortelles ornée de rubans tricolores. Ce que j'aimais moins, c'était le hallebardier en costume mi-partie Louis XIII et Henri III, casaque de mousquetaire au dos et en tête la *salade* du temps de la Ligue, mis en faction devant l'image — restituée pour un jour — du logis de Pierre Corneille.

Mais le soir vient. Le théâtre des Arts s'allume. Les

traînées de gaz égayent partout la vieille ville. La pluie a cessé. Le ciel est plein d'étoiles. J'entre au théâtre, je regarde le lumineux plafond de Léon Glaize où Pierre Corneille apparaît, assis entre les Rouennais illustres, devant Boïeldieu et Flaubert. La toile se lève. C'est encore Corneille qui est là, sous les traits de Sylvain; Corneille incliné devant Richelieu, que représente Laroche ; il est tout à fait remarquable, Sylvain, et la salle fait une ovation au poète à travers le comédien, si je puis dire. Au dehors, la fête de nuit commence.

Des barques illuminées sillonnent la Seine. Jonques ou gondoles, si l'on veut, telles que ces illuminations dont parle si joliment le *Menteur*, que Delaunay jouait brillamment hier. Des fusées montent au ciel. Sur les quais les becs de gaz sont devenus des torchères que secoue le vent. De grands ifs flamboient, et, sur le fond de la nuit, se détachent, étincelants, formés des lumières du gaz, ces noms glorieux, ces noms de victoires : *le Cid*, *Horace*, *Polyeucte!*

La fête de nuit a fait oublier le déluge de la fête de jour. Ah ! la belle journée ! Et que voilà une vraie gloire pure, noble, supérieure, une gloire aussi jeune en 1884 qu'il y a deux siècles, une gloire que Rouen célébrera en 1984, comme il l'a célébrée hier, une gloire faite d'héroïsme et de poésie, une gloire qui n'a pas coûté à l'humanité une seule goutte de sang et qui n'a fait verser que des larmes d'enthousiasme et d'admiration.

Et devant l'avenir — perspective inconnue —
Le poète grandit et le roi diminue !

Et je reviens à Paris en redisant ces vers de Théophile Gautier que l'Empire — et pourquoi ? — empêchait de réciter, il y a trente ans.

XXIX

Le roman de la semaine. — La santé de Sarah Bernhardt. — La directrice. — Souvenirs de la Porte-Saint-Martin. — Ariane. — La toilette féminine. — Une innovation anglaise. — *La toilette rationnelle.* — Les *petites dorées.*

31 octobre 1884

Je m'étais bien promis de ne plus parler d'*elle*, et aussi bien on se lasse, à la fin, de toujours et toujours écrire les mêmes noms. Le public s'en fatigue ; il se demande tout bas si les personnalités tapageuses n'absorbent pas plus que de raison l'attention d'un peuple qui devrait pourtant avoir un peu de plomb dans la tête depuis qu'il en a tant reçu dans l'aile ; il est d'avis, ce bon public, que les élections d'Alsace et les événements du Tonkin ont bien autant d'importance peut-être que les aventures de mademoiselle Sarah Bernhardt, et je l'entends déjà qui s'écrie, lorsqu'on vient parler de la tragédienne qui joue maintenant Théodora à la ville et à la campagne : « Eh quoi ! encore ! »

Il ne se lasserait point, il ne se lassera pas de l'acclamer au théâtre, ce public. Mais les continuelles surprises d'une vie privée qui se déroule dans une maison

de verre non dépoli finissent par donner à la foule, même la plus curieuse, la plus frivole — et la plus sympathique — une profonde impression d'ennui. C'est un triste spectacle, vraiment, que ces sempiternels coups de théâtre, ces surprises et ces frasques incessantes, ces scandales énervants, ces singularités cruellement involontaires ou profondément calculées. Nous l'avons dit souvent à la pauvre Sarah : une telle existence, où le talent le plus robuste finirait par se perdre en s'exaltant, s'essoufflant et s'exacerbant, est malsaine à la fois pour l'artiste et pour la femme, et ceux-là qui furent ses amis auraient dû plus sévèrement le lui répéter. Ils eussent ainsi prouvé leur affection mieux que par des flatteries, des sonnets ou des fleurs.

Mais quoi ! toutes les royautés se payent cher et Sarah Bernhardt fut une reine. Elle l'est toujours. Le public qui l'admire, lui fait encore crédit d'un triomphe. Et cette reine eut ses courtisans dont la race coûte cher. Elle eut ses parasites qu'elle préféra souvent à des dévoûments sincères et sans phrases. Elle traîna après elle des chœurs d'allumeurs d'encens et des théories d'adulateurs. Elle prit — singulière hydrothérapie — des bains d'eau bénite de cour. Elle trouva des critiques pour admirer sa peinture et des *impresarii* pour faire d'elle une directrice de théâtre. Directrice, elle, directrice de la Porte-Saint-Martin, cette magnifique écervelée qui ne savait même pas diriger sa vie ! En huit jours il y eut dix-huit pièces reçues, toutes sublimes, et que Sarah Bernhardt devait jouer chacune trois cents fois de suite. Le tout pour aboutir à une situation qui fleurait l'encre du papier timbré et l'odeur de désastre.

La pensionnaire de la Comédie-Française était fantasque ; la directrice de la Porte-Saint-Martin devint fantastique. Bonne fille d'ailleurs, et, aux répétitions, aussi attentive parfois et soumise qu'elle était, d'autres fois, extravagante et exaspérante. Les répétitions de ce drame de *Gatienne*, dont elle s'éprit tour à tour et se dégoûta, qu'elle déclara tantôt un chef-d'œuvre, tantôt une niaiserie, qu'elle empêcha de jouer à l'Ambigu, qu'elle emporta à la Porte-Saint-Martin enivrée d'avoir un pareil rôle, et qu'elle renvoya aux auteurs, un beau matin, avec un petit billet tout sec ; ces répétitions faites pour rendre des auteurs enragés sont demeurées célèbres. Avec des interprètes comme cette femme, qui est une grande artiste et point du tout une méchante créature, le métier d'auteur dramatique devient féroce. J'aimerais mieux casser des cailloux sur les routes que de faire répéter mademoiselle Sarah Bernhardt.

Un jour, Sarah s'arrêtait au milieu d'une tirade pour remarquer avec enthousiasme combien tel ou tel mot était admirable... admirable — et, tout émue, elle avait des envies de pleurer —le lendemain elle déclarait aux auteurs de *Gatienne* que le mot en question — ce fameux mot ? oui, précisément — était tout bonnement exécrable.

— Mais vous disiez hier...

— Ah ! hier ! Hier, c'était hier !

Et point d'autre raison. Pourquoi, du reste, ne serait-ce pas là une raison ? Chaque répétition avait ainsi sa surprise. « Vous devriez me faire une scène de folie ! » demandait Sarah aujourd'hui. Et demain : « Savez-vous ? Je voudrais étrangler un homme !... En

bateau! Oui, faites donc que Gatienne étrangle un homme dans une barque et le jette au fond de la rivière! » La perspective d'étrangler un homme l'amusait. « Un beau décor; de la lumière électrique. Ce sera superbe! » Puis, huit heures après, non, plus de barque, plus de décor, plus de rivière, plus d'étranglement. « Quoi alors? — Quoi? Ce que vous voudrez. Rien! »

Toute idée saugrenue traversant ce cerveau en ébullition devenait aussitôt un projet de scène nouvelle et tant et si bien qu'à la fin un des auteurs — ce n'était pas madame de Peyrebrune, c'était Busnach — dit à l'artiste :

— Tenez, Sarah, j'ai trouvé une chose excellente. Vous devriez, dès à présent, commander le drapeau!...

— Le drapeau? Quel drapeau? fit alors Sarah Bernhardt, un peu surprise.

— Eh bien! le drapeau pour la scène d'amour, le drapeau tricolore que vous allez certainement nous demander de déployer un de ces jours. Écouter une déclaration d'amour en embrassant un drapeau tricolore, eh! eh! c'est une invention qui vous viendra certainement et — qui sait? — ce serait peut-être un *clou!* Commandez le drapeau!...

Qui écrirait l'histoire intime de cette direction extraordinaire laisserait un document artistique aussi curieux que les chroniques de Procope sur Théodora : — Byzance dans les coulisses! Et la pauvre Sarah, au surplus, de passer là dedans avec une inconscience poétique, dans l'espèce de somnambulisme d'une lady Macbeth qui, au lieu de fuir un remords, poursuivrait un idéal, un rêve.

Une fois, elle répétait *Frou-Frou.* Attendant son entrée en scène, elle était derrière un portant, assise, entourée de tout un personnel qui l'adorait, subissait son charme et déplorait ses fantaisies. Tout à coup, à propos de rien, se levant, elle dit à quelqu'un — auteur ou comédien, je l'ai oublié :

— Ah! quelle vie! quelle vie! C'est étonnant comme je m'ennuie, moi!

— Diable!... Vous êtes bien difficile, lui répondit-on. Il n'est pas d'existence, au temps où nous sommes, comparable à la vôtre. Il faut remonter jusqu'à une tsarine comme Catherine II pour trouver une femme qui ait été, comme vous, obéie, adulée, acclamée et adorée. De quoi donc pouvez-vous bien vous plaindre ?

Sarah restait pensive. Elle sourit, dit : « C'est vrai, je suis bien exigeante! » Puis, brusquement, devenant sérieuse :

— Oui, c'est très beau tout ça! Mais la fin? Ah! la fin! Il s'agit de bien finir!... C'est le dénouement qui doit être dramatique et empoignant! Supposez Rochefort — dont je ne veux pas la mort, notez bien — tué par une balle au moment de son évasion! Quelle mort admirable! Voilà un dénouement, voilà! Le beau cinquième acte! Je voudrais finir comme ça! Gambetta a bien fini... Du drame, du mystère... Voyons, dites-moi, comment croyez-vous que je finirai?

Personne ne répondait.

Il y avait bien des *pensées de derrière la tête,* comme disait Sainte-Beuve, dans les regards qu'on échangeait autour de Sarah, tout près du portant. Alors un tout jeune comédien, un quasi-figurant qui, dans *Frou-Frou,*

jouait un bout de rôle, un domestique, de hausser les épaules et de répondre à sa directrice — sa directrice! — avec l'accent gras et gouailleur du gamin de Paris :

— Vous ? Comment vous finirez, vous ? C'est pas bien malin à deviner ! Vous finirez ouvreuse de loges !

Et croyez-vous que Sarah se fâcha contre son *pensionnaire ?* Ah ! bien oui ! Elle éclata de rire. Elle trouva la réponse amusante. Ouvreuse de loges !... Gavroche, va !... Elle a dû raconter l'historiette à son tour.

Elle riait de tout, volontiers. Dans sa loge, l'argent qu'elle touchait quotidiennement s'évaporait comme une dissolution d'or par l'eau régale. Il y avait là, sur le pouce, en quelque sorte, pendant l'entracte, une distribution journalière de ses appointements par fractions, par cent francs, par vingt francs. On lui apportait ses quinze cents francs. Vite le pillage, le partage, la curée ! Pauvre femme ! « ... A vous, ça, madame G...!... Un bouquet à payer... Bon !... voilà ! Prends ça, toi ! Portez cela chez le coiffeur !... Ah ! et un à-compte à X!... Tant à Z!... Bien !... Quoi encore ?... T... m'a écrit ce matin. Je lui envoie ceci, il patientera... » Et riant toujours : « Qu'est-ce qui me reste maintenant? Quinze francs ! Bah ! avec quinze francs, on ne meurt pas de faim ! Mais changez-moi ces cinq francs, j'ai besoin de monnaie pour la voiture ! »

Et pareille scène se jouait presque exactement dans la loge de Sarah, les soirs mêmes où le théâtre de Madame la Directrice faisait des recettes de huit mille ou de neuf mille francs !

Vraiment, ce corps féminin d'apparence frêle, cette éternelle malade, cette nervosiaque éperdue aura dépensé, en sa vie, non seulement dix fortunes, mais vingt existences de femmes ! Une écuyère robuste comme Adah Menken ou miss Oceana serait depuis longtemps morte d'anémie. Chez Sarah, les nerfs communiquent, au contraire, à l'être entier une sorte d'activité électrique. Le repos lui semble comme une autre mort. Ce qui n'est point paroxysme lui paraît léthargie. Elle rêve l'impossible, elle veut, insatiable, centupler, en les surchargeant, les heures de vie.

Je me rappelle l'effarement d'une maîtresse d'anglais à qui Sarah demandait des leçons pour aller jouer Shakespeare en anglais, à Londres (encore une fantaisie !).

— Je voudrais savoir l'anglais très vite, tres vite, mademoiselle, lui dit Sarah Bernhardt. Je prendrai volontiers une leçon quotidienne, mais je n'ai à vous donner qu'une demi-heure par jour...

— C'est suffisant !

— Seulement... Ah ! seulement, il faut vous arranger pour que cette demi-heure soit de deux heures à deux heures et demie du matin ! Je n'ai que ces deux quarts d'heure-là de libres !

Presque au même moment, Sarah Bernhardt rêvait de créer, au théâtre, une héroïne quelconque de la Révolution, d'apparaître, au public, sur la charrette, les mains liées et les cheveux épars... Ou encore un rôle de folle. Elle demandait à tous venants, comme aux auteurs de *Gatienne*, une grande scène de folie. Elle la joua même, cette scène, elle la répéta, non pas sur les

planches, mais dans une cellule de la Salpétrière. Le jour où elle visita l'hospice, elle supplia qu'on l'enfermât un moment... rien qu'un moment... là... « Oh ! vous ne pouvez pas me refuser cette joie ! » En priant les internes ou les personnes qui l'accompagnaient, la tragédienne avait un si joli sourire qu'on obéit à l'enfant gâtée, et, la cellule ouverte, Sarah, tout à l'heure exquise avec sa tête penchée et son séduisant mouvement de lèvres, bondit violemment derrière les barreaux, simula une attaque de folie, récita des vers, chanta des chansons. Ce fut parfaitement ridicule. Cette parodie de la folie dans la maison même des folles amena une mesure nouvelle : la défense aux femmes de visiter dorénavant le quartier des aliénées.

Mais, bah ! Sarah s'en allait triomphante, enchantée, la plus heureuse du monde : n'avait-elle pas été enfermée, un moment, dans le cabanon d'une démente?

On ne joue pas impunément avec ces détraquements factices. Il est grand temps que Sarah Bernhardt nous revienne assagie et toute à son art. Le public lui est encore fidèle. Il lui doit tant d'émotions et de beaux souvenirs ! Il l'attend, il la couvrira encore de bravos lorsqu'elle va lui réapparaître. Mais il ne faut point cependant que l'intermède de Sainte-Adresse se prolonge trop. Ariane et Calypso sont des personnages que le Parisien, né vaudevilliste, contemple sans complaisance, avec un rictus volontiers gouailleur depuis qu'il les a vus dans les opérettes d'Hervé.

Que Sarah Bernhardt laisse là ce rôle et s'occupe de Théodora tout simplement. Elle a fait comme tant

d'autres à l'heure présente, elle a pris le bruit pour la gloire et laissé la proie pour l'ombre. Elle a même dévoyé, après elle, plus d'une comédienne que son exemple a entraînée. Je sais une brave fille, née pour être une bonne bourgeoise, récitant ses rôles comme une excellente ménagère surveillerait son pot-au-feu, et que le *sarahbernhardtisme* a déséquilibrée. Ce charme un peu morbide est si contagieux ! Sarah Bernhardt a fait école au théâtre et à la ville. Les actrices singeaient ses intonations, les femmes du monde ont copié ses toilettes. Les frisures et les collerettes à la Sarah ont un moment pullulé. On était déjà quelqu'un quand on ressemblait à Sarah Bernhardt. Et, entraînée et emballée par son propre mouvement, la tragédienne allait, allait, courait, galopait, s'emportait, jusqu'au moment où elle s'est arrêtée, là-bas, sur la falaise, au cap de la Hève. En face d'elle, il y a le gouffre; mais, derrière elle, il y a Paris.

Et Paris ne demande qu'à la revoir. « La bataille est perdue, dit Desaix en tirant sa montre, mais nous avons le temps d'en gagner une autre ! » Et cette autre, c'est Marengo. Il est évident qu'en dépit de ses prodigieux succès Sarah Bernhardt a gâché sa vie, mais elle a le temps de s'en refaire une nouvelle. Il faut seulement qu'elle renonce à ses engouements, et, d'un coup d'éventail, chasse ses *diables bleus*. Qu'elle soit aussi altérée de silence — en dehors de son théâtre — qu'elle a eu jusqu'ici soif de tapage.

Il y a bien des années déjà, le feu prit, un jour, chez elle. Fort appréciée du public de l'Odéon, elle n'était cependant pas encore la « grande Sarah ». On

organisa, pour parer aux dégâts causés par l'incendie, une représentation à son bénéfice, et M. Émile Perrin mit très obligeamment à la disposition de la bénéficiaire quelques-uns des meilleurs artistes de la rue Richelieu. Trois jours après la représentation, la comédienne écrivait une charmante lettre de remercîment au directeur de la Comédie-Française. Joli billet, paraît-il, et fort bien tourné, mais qui se terminait, m'a-t-on dit, par cette simple ligne où perçaient déjà tout l'appétit, toute la boulimie de tapage qui devaient entraîner Sarah Bernhardt — Dieu sait où :

« Une jeune actrice encore peu célèbre, mais qui espère bien faire beaucoup de bruit.

« S. B. »

Du bruit! Le bruit, cette renommée en sous de cuivre, cette célébrité de billon! Voilà ce qui déjà entait, grisait, affolait la jeune femme. Et depuis, ah ! depuis, quel *crescendo* formidable, quel assourdissant *rinforzando !* Sonnez, cymbales ; gonflez, ballons ; chauffez, vapeur! Amérique, Autriche, Angleterre, Russie, retentissez des fantaisies de la tragédienne! Quand les tambours n'ont pas battu, Sarah a perdu sa journée. Eh bien non, c'est quand le bruit s'est fait, étouffant la voix d'or, que la journée a été perdue. L'artiste, en elle, vaut mieux cent fois que tout ce tapage de chroniqueurs, comme la femme ne mérite pas les calomnies qui l'ont assaillie. Bataille perdue, jusqu'ici — encore une fois — campagnes écrasantes où l'on gagne soixante mille francs en un mois, comme

avec la tournée de *Macbeth*, et où l'on revient, tout compte fait, avec cinq cents francs de dettes. Mais bataille à regagner. Marengo est là : vite, dans le train du Havre à Paris, madame, et faites revivre l'impératrice corrompue et charmante comme vous avez fait vivre Fédora, la Cosaque !

La *toilette rationnelle* — rationnelle, un mot ironique rapproché du nom de Sarah — menace, en attendant, de devenir à la mode. Une croisade est prêchée pour mener les femmes à la conquête de cette Jérusalem nouvelle. Et si la mode s'en mêle, nous sommes perdus, car ce qui est la *toilette rationnelle*, c'est tout simplement, paraît-il, le vêtement quasi masculin, le vêtement collant, le fourreau de parapluie, le jersey et le caleçon substitués peu à peu à la jupe et au corsage féminins. Si l'on en vient à la *toilette rationnelle*, on en viendra purement et simplement au maillot des comédiennes qui jouent Ève dans les féeries ou les *prix de beauté* dans les revues de fin d'année. Quand je dis que nous sommes perdus, j'exagère !... Le coup d'œil, après tout, serait intéressant.

Et, fort naturellement, le projet de *toilette rationnelle* soulève, à Londres, d'où il part, des tempêtes :

— C'est charmant !

— C'est indécent !

— C'est élégant !

— C'est abominable !

Les *rationnalistes* se promènent déjà dans leurs costumes de statues parées de drap indiscrètement collant. Les mères de famille se signent, et les soldats

de la maréchale Booth doivent crier à la désolation et menacer la mode nouvelle de toutes les flammes de l'enfer. Jusqu'à présent, la *toilette rationnelle* n'a pas trouvé d'adeptes en France. Mais ce progrès date d'hier, et les costumes *rationnels* pourraient bien tourner la tête à celles des femmes qui rêvent l'égalité des fonctions, l'internat, la députation, le généralat et tous les privilèges du sexe laid.

Dans tous les cas, Paris est averti. S'il voit passer, sanglée, serrée, vêtue d'un costume bizarre — ni masculin ni féminin — quelque créature hybride, jolie peut-être, laide probablement, qu'il ne se figure point que les jours gras sont en avance et que le jour des morts coïncide avec le carnaval; non, qu'il se dise tout simplement qu'il a affaire à *une petite dorée* disciple de la *toilette rationnelle.*

O logique, ô raison! En votre nom digne de respect, que l'on dit, *bone Deus,* et que l'on commet donc de bêtises!

XXX

mort d un directeur de l'Opéra. — M. Vaucorbeil. — Le prestige de l Opéra. — La fourmilière. — Les prétentions des choristes. — Les gestes. — Directeurs d'autrefois. — Comment le docteur Véron gagna le million. — Les coulisses. — Le foyer de la danse. — Louis. — Roqueplan et Crosnier. — Le lorgnon de Duponchel. — Ce que doit avoir le directeur. — Lès ingrats. — Mort de la Frezzolini. — Une cloche d'or.

7 novembre 1884

Paris, si l'on en croyait les journaux, n'aurait, cette semaine, guère parlé que de l'Opéra. Le pauvre et aimable Vaucorbeil, le meilleur et le plus obligeant des hommes, a eu des funérailles imposantes. Je sais des généraux qui les envieraient après avoir donné leur sang au pays, de grands artistes qui ne les ont pas obtenues, et comme on n'imprimait point du temps de Musset les noms de ceux qui suivent les convois illustres, le poète des *Nuits* n'eut que dix-sept personnes pour suivre son cercueil, et le directeur de l'Opéra en a eu trois mille.

C'est que M. Vaucorbeil était fort aimé, aimé et estimé de tout le monde, et qu'aussi bien ce mot : *Opéra* a pour la foule comme un magnétisme singulier.

Les obsèques d'un directeur de l'Opéra deviennent aussitôt une sorte de *dernière représentation.* On court à l'église pour écouter madame Krauss et la très charmante mademoiselle Richard, et, pour un peu, on les applaudirait, en dépit du lieu et de la circonstance. Cela rappelle ce mot d'un mélomane désolé de ne plus entendre l'Alboni : « Heureusement Rossini vient de mourir, et elle a promis de chanter à ses funérailles. »

J'ai été fort étonné d'apprendre que Vaucorbeil était fils de l'excellent Ferville qui jouait au naturel le rôle du vieux marquis dans *Mauprat.* Ferville s'appelait, paraît-il, le marquis de Vaucorbeil. L'excellent homme qui porta le nom du comédien, ne réclama, du reste, jamais ce marquisat. M. Vaucorbeil était le plus modeste et, à tout prendre, le plus timide des mortels. Un directeur de l'Opéra timide, voilà bien un paradoxe inattendu ! Il faut toute autre chose — hélas ! — que de la timidité dans le gouvernement de ce petit monde grouillant et batailleur, et le successeur de M. Vaucorbeil entrerait, tout botté, comme Louis XIV au Parlement, dans le monument de M. Garnier qu'il ferait simplement acte de bonne politique.

Le pouvoir directorial de Vaucorbeil n'eut jamais rien de la morgue hautaine des parvenus. Tout homme qui remplit une fonction, grande ou petite, croit aussitôt devoir prendre une attitude particulière, volontiers importante, et surtout en France, pays de fonctionnaires. Cette maladie offre son symptôme le plus frappant dans le ton rauque et la voix impérative des galopins chargés de tenir les gens à distance des maisons en construction. Ces apprentis maçons, devenus

soudain des personnages, brandissent leur latte de bois avec des ardeurs de porte-épée et donnent à leurs : *Passez au large!* de forts accents de colère menaçante. On n'a rien à leur répliquer ; ils ne montent pas seulement une faction, comme ils en ont l'air, ils exercent une fonction ! Tout Français est né épris de fonctionnarisme et, devenu fonctionnaire, se raidit niaisement et se bombe en croyant se grandir.

Le docteur Véron trahit ou traduit naïvement, dans ses *Mémoires*, cette impression de gonflement que donne tout aussitôt à certaines gens, plus préoccupés d'être *quelque chose* que d'être *quelqu'un*, le sentiment de leur élévation : « Il n'y avait pas, dit-il, deux heures que je trônais comme directeur de l'Opéra, et j'avais pris le ton blessant que donne trop vite le pouvoir. » Le bon docteur!... Vaucorbeil ne le prit jamais, ce ton-là, et ce fut peut-être une faute. Il faut savoir se faire obéir. La morgue prudhommesque de Véron n'est pas toujours utile sans doute, et la main de fer gantée de velours de M. Émile Perrin a suffi pour mener ces masses de l'Opéra que Vaucorbeil trouvait parfois rétives.

On me citait des exemples bien étonnants de ces résistances qui stupéfiaient le dernier directeur. Il se trouva qu'un jour les choristes de l'Opéra déclarèrent qu'ils voulaient bien chanter, mais qu'ils n'entendaient plus faire les gestes de leurs rôles.

— Comment ! s'écria Vaucorbeil. Je ne comprends pas très bien !

La vérité est que la prétention — inadmissible à coup sûr — était difficile à comprendre.

— C'est pourtant fort simple, monsieur le directeur, répondit un délégué des choristes. Nous sommes des artistes lyriques. Nous sommes engagés pour chanter ; nous chanterons ; mais faites-nous chanter. Pour les gestes, engagez des figurants spéciaux qui se livreront à cette pantomime. A chacun son rang.

Cette question *des gestes*, qui devint pour Vaucorbeil une âpre cause de souci, me fait souvenir d'un mot charmant de Labiche, présidant, un jour, notre commission des auteurs dramatiques. Il s'agissait de je ne sais plus quelle question, et M. Pailleron et M. de Bornier avaient, presque en même temps, pour la traiter, demandé la parole.

Tandis que Pailleron parlait le premier, voilà Bornier qui, tout à coup, avec sa pétulance de méridional, s'écrie :

— Mais, monsieur le président, mais... c'est justement ma proposition que M. Pailleron développe là !

Et alors, Labiche, avec le plus grand sang-froid du monde, très souriant :

— Eh bien ! *faites les gestes*, mon ami !

Les choristes de l'Opéra ne ressemblaient pas à Bornier : ils ne voulaient point *faire les gestes*, et le malheureux Vaucorbeil se révoltait avec raison contre des prétentions aussi ridicules. Le successeur de cet honnête homme se retrouvera en face de difficultés non moins grandes, de coalitions non moins fortes, et il faut être, certes, l'ennemi de son propre repos pour rêver le gouvernement de cette fourmilière.

Vaucorbeil, homme de bureau, artiste chérissant le coin du feu, plus fait pour le cabinet de directeur que

pour les batailles de l'avant-scène, aimait la causerie du fond de sa loge, avec quelque ministre ami, les relations que donne une situation importante, les visites et les propos *entre cour et jardin;* mais il se dérobait aux luttes incessantes, aux nécessités fatigantes d'une direction qui exige autant de gymnastique que de dépenses cérébrales. Il semblait plutôt un diplomate sympathique qu'un directeur brassant les affaires et éperonné d'initiative. Le docteur Véron, un de ses prédécesseurs, l'eût raillé sans doute et lui certainement eût méprisé les procédés du docteur Véron. Mais...

Ce docteur Véron, dont le règne fut des plus fructueux, apportait à la direction de l'Opéra la science de la réclame qu'il avait mise au service de la pâte Régnault et que Vaucorbeil ne connaissait pas. Louis Véron eut l'art de gagner le million en imprimant, sur les affiches, des *boniments* dont les plus petits théâtres, aujourd'hui, useraient à peine :

« Demain représentation de... *qu'on ne donne plus qu'à de rares intervalles.* »

« Demain, représentation de... *qui ne sera plus joué avant le départ de...* »

« Demain, 16e représentation de la *Sylphide. A l'éclat du bal viendra se joindre un nouveau pas de châles.* »

Puis des annonces d'une naïveté foraine : « Cet ouvrage, qui attire la foule, sera momentanément suspendu. » — « La scène du second acte de la *Tentation* sera rétablie comme à la première représentation. » Le public mord toujours à ces amorces, même grossières.

Il faut lire, dans un petit livre fort curieux, les *Petits Mémoires de l'Opéra*, par M. Charles de Boigne, toutes les bizarreries de cette fructueuse direction Véron. C'était Fontanarose administrateur de théâtre, mais le bonheur allait tout droit insolemment à ce gros homme qui, trouvant dans ses cartons *Robert le Diable*, reçu par son prédécesseur, hésitait à le jouer, se faisait allouer, pour le monter, 40,000 francs d'indemnité par le ministère (une indemnité pour jouer *Robert!*), et avait encore la chance de découvrir, après Meyerbeer, Marie Taglioni. Débuter par *Robert le Diable* et finir par la *Juive*, c'était le bon temps des directions de l'Opéra. M. Halanzier a eu l'escalier de Garnier, le merveilleux escalier qui fit sa fortune, mais Véron eut Meyerbeer et aussi... — il faut bien le dire — les coulisses de l'Opéra.

Les coulisses! Voilà une force! Quelle séduction! Quel poivre et quel sel, quel condiment du succès! Avant Véron, elles étaient fermées aux abonnés; le docteur les ouvrit, et le foyer de la danse, en se remplissant, remplit la caisse.

C'est encore ce diable de Véron qui, citant Thucydide à propos des *rats* de l'Opéra, et faisant de l'érudition comme M. Jourdain faisait de la prose, s'écrie doctoralement (je n'ai pas cherché le mot) :

« Thucydide a écrit que la femme la plus vertueuse était celle dont on parlait le moins. Les femmes d'Opéra sont celles dont on parle le plus. »

Et, sachant qu'on en parlait, et voulant qu'on en parlât davantage, le docteur ouvrait aux abonnés la porte du temple. Bah! Thucydide (Véron se moquait

26.

bien de Thucydide!), Thucydide en dirait ce qu'il voudrait!

Il y avait là d'ailleurs un danger. Ce spirituel M. de Boigne, qui connaît tous les détours et les chausse-trapes et les troisièmes dessous de l'Opéra, constate fort bien qu'il est toujours périlleux pour un directeur de théâtre de créer des *prétoriens d'avant-scène*. Ils le servent aujourd'hui et se révoltent demain. *Prétoriens!* Le mot est joli. M. Véron n'en invita pas moins les prétoriens cravatés de blanc à visiter les coulisses et la fortune du théâtre y gagna en attendant qu'elle y perdît, au temps de Léon Pillet.

Il y a une telle griserie, un attrait si capiteux, je ne sais quelle promesse de mystérieuse volupté dans ces mots : les coulisses de l'Opéra! Le foyer de la danse! La clef de la porte de communication qui donne de la salle dans les coulisses fut souvent aussi disputée que la clef d'une question européenne ou d'une solution diplomatique. On a vu des ministres renversés pour le seul amour de cette petite clef. Le foyer de la danse occupe une place plus considérable qu'il n'est grand dans la chronique secrète de ce temps, et, s'il se trouve un Procope parmi nous, il ne devra pas oublier l'influence spéciale de ce tout petit coin de Paris sur l'histoire générale de la France.

Louis, l'excellent et légendaire Louis, qui, assis dans le petit cabinet précédant l'entrée des coulisses, prend note, chaque soir, des habitués ou abonnés qui entrent dans les coulisses, en a vu passer et repasser bien des personnalités diverses, membres du Jockey, comman-

ditaires, diplomates, journalistes, grands seigneurs, rois et fils de rois, et s'il s'avisait jamais d'écrire, lui aussi, ses *Petits Mémoires*, comme M. de Boigne, le brave Louis en aurait encore plus à dire que n'en a conté l'écrivain !

La danseuse, les coulisses, le foyer, exercent en effet sur les imaginations des fascinations que la réalité réduit bien vite à des proportions plus humbles. On rêvait de jardin d'Armide et l'on se heurte rapidement à des séductions qui ne dépassent pas de beaucoup celles des ballerines dansant, en jupon court, devant les baraques de planches, pendant la fête de Saint-Cloud. Le Foyer, ce fameux foyer terne et triste, défraîchi, avec quelques habits noirs égarés parmi les jupes de gaze comme des coléoptères sur des roses moussues, donne, avec ses divans de velours usé, l'impression de quelque immense salle de café, bar américain ou salon d'alcazar. Tout simplement.

Le vieux Duponchel expliquait, un jour, pourquoi il n'avait jamais, étant directeur de l'Opéra, commis la sottise de s'éprendre d'une danseuse et de donner dans le panneau du premier sujet.

— C'est bien simple : c'est à cause de mon lorgnon !

— Quel lorgnon ?

— Ce lorgnon ! Il est excellent, mon lorgnon ; il me montre les objets dans leur réalité la plus désespérante. Son verre est peut-être un verre grossissant, mais toujours est-il qu'où vous voyez une joue en fleur, mon lorgnon me montre du coldcream et des plaques de rouge... Il me souligne les petites rides, les pattes d'oie, les maquillages ! Savants, ces maquillages, mais mon

lorgnon l'est plus qu'eux, et, ma foi, grâce à lui, adieu l'illusion, qui est tout en amour, et voilà comment j'ai évité ce que n'ont pas évité bien des directeurs — des sottises — grâce à mon lorgnon !

Il faut peut-être au directeur de l'Opéra un talisman spécial, dans ce monde de la féerie : une féerie à l'opopanax.

Le docteur Véron n'avait pas de lorgnon, mais il avait une cravate, cette fameuse cravate du haut de laquelle il pouvait contempler avec autorité les premiers sujets de la danse. Il faut à un directeur de l'Opéra une cravate ou un lorgnon. Tant pis pour ceux qui entrent à l'Opéra un mouchoir à la main.

Roqueplan, sceptique, narquois, malicieux, aimable, léger de scrupules, y pénétrait sans lorgnon, sans cravate et même, je crois, sans mouchoir. Mais que lui importait à lui ! Il ne voyait en toute l'affaire que l'occasion de vivre spirituellement, en athénien de Bréda street, dans un milieu élégant. Un prétexte à réceptions recherchées et à fins repas, une gageure d'art et de haute vie. Le sort de l'Opéra ! Il s'en moquait bien, ce roué de boulevard, ce brelandier de l'asphalte qui, lorsqu'on lui disait : « Mais vous allez manger un million au Châtelet ! » répondait d'un petit air dégagé : « Non ! A peine huit cent mille ! » Encore ce lettré valait-il mieux que tel autre directeur assez ignorant, comme ce M. Crosnier, à qui on attribuait (la réponse était fort improbable, mais on s'en amusait dans les coulisses), ce mot étourdissant dit à un ami qui lui demandait, à lui, Crosnier, directeur de l'Opéra :

— Que faites-vous ce soir ?

— Mon cher ami, ce soir, je vais entendre *Guillaume Tell*. Croiriez-vous que je n'ai jamais entendu *Guillaume Tell ?*

L'administration des beaux-arts devra bien peser la nomination du successeur de M. Vaucorbeil. Ni un sceptique comme Roqueplan, ni un badaud comme Crosnier. Un artiste comme M. Perrin, un lettré comme Alphonse Royer, ou un homme pratique comme M. Halanzier. Mais, quel que soit le contemporain désigné, quelle ressources d'énergie, d'intelligence et de nerfs il lu faudra entre le personnel et le gouvernement, les compositeurs et les chanteurs, les abonnés et les journalistes, les choristes à gestes et sans gestes, les marcheuses et les machinistes, l'orchestre et les gaziers, le diable et son train ! Et jamais la boutade de Frédéric II n'a été plus vraie :

— J'aime mieux conduire une armée que de diriger un opéra, et il est plus facile de gagner une bataille que de faire danser un ballet !

Le vieux Frédéric n'en pensait pas un mot, mais peut-être la plaisanterie eût-elle été sincère s'il avait vu l'Opéra aujourd'hui.

Et, comme s'il était dit que l'Opéra et ce qui y touche absorberait la causerie parisienne aujourd'hui, on nous annonce la mort de celle qui fut une admirable artiste, la Frezzolini, à qui Verdi dut, chez nous, sa première popularité.

La Frezzolini ! Le nom ne dit pas grand'chose aux générations nouvelles. Les nouveaux venus l'ont-ils

même entendu prononcer ? Ainsi s'en vont les gloires de théâtre ! L'artiste dramatique mange sa renommée en viager.

Et pourtant celle-là fut une grande cantatrice ou plutôt une tragédienne supérieure, et je revois encore, à travers la brume des premiers souvenirs, cette femme mince, élégante, avec des yeux illuminés de flammes, de grands beaux yeux mélancoliques sur lesquels retombaient lentement des paupières alourdies, et cette apparition d'une actrice qui, comme la Malibran, consumait son être à traduire les rêves des musiciens et des poètes, m'est demeurée très présente.

Elle avait autrefois chanté admirablement, cette Erminia Frezzolini. Elle nous arrivait, il y a trente ans, de Russie et d'Espagne, la voix un peu fatiguée, mais l'âme toujours ardente, éprise de son art, donnant la vie — et sa vie aussi — à ces opéras qu'on acclamait en même temps qu'elle, le *Trouvère*, la *Sonnambula*, *Don Giovanni*, *I Puritani*. Le vieux Scudo, qui n'était point tendre, s'écriait après avoir entendu Leonora :

— Ce sont de sublimes sanglots !

Au théâtre, on nous fait souvent entendre le cri, ou le chant ; mais où sont les artistes qui tirent de leur être le sanglot et le communiquent à toute une salle ? Combien, parmi les chanteurs et les chanteuses, diraient aussi, comme les choristes syndiqués, au pauvre Vaucorbeil : « Que d'autres fassent les gestes ! » La Frezzolini, elle, avait la voix, le geste, le regard, et toute sa personne superbe et charmante se tordait, si je puis dire, sous la main du drame. Ah ! les sanglots du *Trovatore !* Qui les a entendus une fois ne les a pas oubliés !

Cette femme emporte une partie de nos tristesses et de nos rêves de jeunesse. Elle avait la foi, la sincérité, le démon de l'art en elle, et c'est peut-être parce qu'elle mit toute son âme dans le théâtre qu'elle a fini comme elle est morte, l'esprit perdu, tristement. Je sais de fausses folles de théâtre qui n'ont pas eu son génie.

Paul de Saint-Victor, qui cherchait volontiers le mot, le mot éloquent et pittoresque, disait de la voix de la Frezzolini :

— C'est une cloche d'or battant dans un beffroi incendié !

Oui, un accent de poésie au milieu du drame de la bataille, je ne sais quel cantique parmi des appels désespérés de mourants. Du Verdi, en un mot, l'accent poignant et puissant du Verdi du *Trovatore*. Le drame incarné, le drame qu'il faut au théâtre comme il faut au concert la symphonie. Quel que soit le successeur de M. Vaucorbeil, je lui souhaite une Frezzolini nouvelle à la voix d'or pour sonner la cloche de victoire.

Il y a, au coin de la rue Saint-Georges et de la rue Notre-Dame de Lorette, une maison neuve, précédée d'un petit jardin où l'on descend d'un perron par un escalier de fonte. C'est là, entre des plantes poussiéreuses, poudrées de tous les atomes du macadam voisin, que celle qui avait été Leonora, qui avait fait battre nos cœurs, pleurer nos yeux, prenait l'air doucement, en regardant passer les gens, l'œil fixe, et en écoutant — pour toute musique — le bruit des omnibus et des fiacres montant vers Montmartre ou en descendant....

Elle avait épousé un des médecins les plus distingués de notre temps, M. le docteur Vigouroux. Était-ce encore la Frezzolini ? Ce n'était plus qu'une cloche brisée dans le beffroi écroulé.

XXXI

Sa Majesté le Choléra. — La mobilisation des *francs-fileurs*. — On demande un peu plus de gaieté. — Les livres tristes. — Un romancier : Hector Malot. — Journalistes et romanciers. — Fabricants d'*autrui*. — Mlle Van Zandt. — Une vente d'estampes. — Les curieux de gravures. — *Paris-curieux*.

14 novembre 1884

L'esprit parisien, au temps des grandes mobilisations de l'*année terrible*, avait inventé un mot narquois pour désigner les fuyards du boulevard : on les appelait les *francs-fileurs*. La légion en était nombreuse. C'était, ma foi, plus qu'un régiment, c'était bel et bien tout un corps d'armée. Il avait pris où il avait pu ses quartiers d'hiver, à Bruxelles ou à Londres, à Florence ou à Jersey, à Arcachon ou à Biarritz, et il distillait mélancoliquement — en guise de larmes — des gouttes de citron sur les huîtres fraîches ou coupait tristement ses roastbeafs saignants, tandis que nous mordions gaiement au pain de paille. Ce brave et original corps d'armée ! Depuis 1871, il résidait, caserné à Paris, paisible, sans souci, et le voilà qui, au premier coup de clairon, s'est de nouveau mobilisé lui-même.

Le choléra est à Paris! Et, vite, la musique des *francs-fileurs* a attaqué les premières mesures de sa *Marseillaise :*

> Aux malles, citoyens !
> Formons des trains pressés,
> Partons,
> Partons...

La fin du couplet s'est déjà perdue au loin, emportée par la vapeur.

En route, donc, les régiments des *francs-fileurs* et souhaitons-leur, après tout, bon voyage! Leurs belles peurs seraient nuisibles dans une ville qui doit et veut rester souriante, même sous le fléau. On est tout heureux de voir partir d'une cité assiégée les bouches inutiles. Saluons le départ des intestins inutiles. Ils eussent été capables d'attraper, les premiers, le choléra.

Est-ce par les *francs-fileurs* ou les Anglais ? Mais la plupart des logements disponibles à Versailles sont loués pour cet hiver comme les maisonnettes de Trouville pendant l'été. La légende veut que jamais le choléra n'ait fait son apparition à Versailles. Mais la vérité est qu'avec ses rues très larges et son terrain très sec Versailles n'a jamais permis au choléra de s'acclimater dans ses avenues. C'est peut-être un bruit que les hôteliers versaillais font courir; ce qui est certain, c'est que la bonne renommée de Versailles est établie et va même, pour cet hiver, lui procurer une ceinture dorée. Une grande partie du corps d'armée des *francs-fileurs* y va prendre ses quartiers d'hiver, comme au temps où Alphonse Royer et d'autres s'y étaient réfugiés

fuyant l'*influenza*. Je sais déjà nombre de Parisiens qui ont pris leurs tickets pour Versailles. Que le microbe leur soit clément ! Il n'est peut-être que la foi qui préserve.

Mais comme, après tout, il est assez difficile d'avouer qu'on s'en va parce qu'on a peur, on invente une infinité de prétextes pour expliquer son départ de Paris. C'est tantôt une femme souffrante, tantôt une vieille mère malade. Le « Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma mère ! » est une des raisons les plus touchantes qu'on puisse donner. On ne risque même pas d'être accusé de battre en retraite ; au contraire, on ne peut que gagner à être proclamé un très bon fils.

« Ce brave X... qui consent à s'aller enterrer à Versailles, non pour lui, mais pour sa mère ! »

Le trait finit par devenir touchant.

C'est bien ce qu'espérait un de ces aimables fuyards qu'un ami est allé hier visiter dans son refuge de Versailles.

— Mon cher, lui disait l'échappé de Paris, vous entendez bien que, s'il ne s'agissait que de moi, je serais resté dans mon logement parisien. Mais j'ai ma mère, ma vieille mère !

— Ah çà ! interrompit le visiteur, vous en aviez donc deux, mon bon ami, puisqu'il y a deux ans j'ai eu la douleur d'assister à l'enterrement de l'une d'elles ?

Le *franc-fileur* a été tenu d'imaginer, sur-le-champ, un roman où la « scène des deux mères » ferait fondre en pleurs les yeux sensibles ; mais le visiteur a repris le train de Paris sans être considérablement ému.

Bon voyage, les *francs-fileurs*, et nous, restons où nous vivons d'habitude ! Paris garde sa belle humeur,

et, l'épidémie dût-elle devenir plus violente, il n'en perdra point le sang-froid pour cela. Il riait gaiement, l'autre soir, en écoutant, dans l'opérette de *Rip*, un médecin sans clientèle souhaiter des maladies aux gens pour avoir l'occasion de les guérir. Il s'amusait à ces plaisanteries sur le bismuth et la magnésie; il nargue le choléra dont on parle trop et qu'il s'agit de traiter par la bonne humeur, cette santé de l'esprit !

Mais, en vérité, — je l'ai dit déjà — nous avons traversé bien d'autres épidémies, plus féroces que celle-ci, et lorsque la petite vérole et le typhus fauchaient les gens, il y a un an ou deux, en cette saison, on n'y prenait vraiment pas garde. Le choléra lui-même, en 1865, n'éveillait point dans les esprits cette espèce de terreur qu'il semble aujourd'hui faire naître. Aurions-nous perdu quelques-unes de nos qualités vaillantes? Je n'en crois rien ou plutôt je suis sûr que non, en voyant l'attitude de Paris. Et quand je dis l'attitude, ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est qu'il ne prend aucune attitude; il ne change rien à son aspect, rien à ses habitudes, rien à sa vie. Il a ses *premières* et ses réceptions, ses promenades au Bois et ses dîners priés. Il laisse l'eau couler, le vent souffler et le fléau passer.

On me dit que la plupart des étrangers ont quitté les hôtels parisiens où il étaient descendus. Ils ont eu bien tort. Sans compter que le choléra est en voyage et fait son tour d'Europe, l'épidémie parisienne ne paraît pas jusqu'ici devoir être fort inquiétante, et puis « ce qui est écrit est écrit ». Tel qui croit fuir le choléra l'emporte dans sa poche et en meurt en chemin. Le mieux est de rester tranquille, de se tenir en joie, s'il

se peut, et de lire et relire le vieux Rabelais plutôt que nos pessimistes contemporains.

C'est surtout en temps d'épidémie qu'on s'aperçoit combien les lettres actuelles sont désespérantes. On a soif d'alacrité, de verve et de vie, et l'on se heurte à des tableaux sombres et à des conclusions désespérées. Le diable emporte Schopenhauer ! Où est le chansonnier, le rimeur de flonsflons ou le conteur de gaudrioles qui nous arrachera aux ennuyeux qui nous gâtent l'existence ? Imaginez des cholériques promenés à travers Paris, voilà la littérature actuelle. Tels parmi nos contemporains ne font pas autre chose que nous étaler des *cas* sinistres. Si Armand Silvestre n'était point là pour nous divertir avec ses gauloiseries, je demanderais volontiers qu'on nous rendît le bonhomme Paul de Kock.

Un peu de bon sang, c'est de la santé. Ou bien, si vous ne nous amusez pas avec votre esprit, arrachez-nous à la réalité avec des contes à la Dumas ou des inventions à la Soulié. C'est un remède aussi que l'imagination. Mais ce temps-ci n'en a plus.

Je me trompe. Certains d'entre nous conservent encore cette qualité précieuse, entre autres Malot dont on publie les vieux romans en livraisons, les *Victimes d'amour*, et qui vient de donner en volume son roman de *Micheline*, un de ses drames intimes les plus attachants.

Je rencontre son nom sous ma plume et je lui envoie un salut d'amitié en passant.

Ce qui me plaît dans Hector Malot, c'est la discrétion et la dignité de sa vie. Voilà un homme qui reste en

son coin volontairement, dans un temps où chacun cherche à se mettre en scène et à faire tapage. Il aime le succès autant que personne, mais il n'aura recours à aucun charlatanisme pour le violenter. Jamais je ne l'ai vu à une première représentation. Il habite Fontenay-sous-Bois et y vit heureux, puisque quelques amis vont l'y voir. Très franc, très cordial, point banal, peut-être un peu timide — je l'en estime davantage — il laisse les orchestres des admirateurs au tas donner des aubades à plus d'un qui ne le vaut pas. Il n'a point, pour les reporters, ces galanteries savantes qui poussent à rendre en encens brûlé le bout de sucre tendu. Il doit bien sourire des épithètes que les nouveaux venus se décernent entre eux, s'exaltant tout haut, quittes à s'entre-déchirer tout bas. Ces francs-maçons de la réclame se dédient les uns aux autres des livres où ils se traitent, sans rire ou sans éternuer, de « merveilleux artistes » et de « souverains maîtres ». Hector Malot se contente d'être un loyal écrivain et un honnête homme, n'ayant à rougir d'aucune page de ses livres et d'aucun acte de sa vie. J'en sais qui n'ambitionnent pas d'autre destinée.

Malot pourrait être décoré, il a refusé le ruban rouge. Il avait été question d'en faire un président de la Société des gens de lettres, mais de petites intrigues l'ont empêché d'être élu, et je serais bien surpris s'il rentrait jamais dans la pétaudière d'une élection quelconque. Encore une fois, il est satisfait de ce qu'il a conquis, il vit indépendant, indépendant par ses livres — n'ayant pas même voulu de ce collier doré du journalisme qui vous étrangle et qu'on a si souvent une

âpre envie de rejeter au loin — et il assiste, enchanté, à la popularisation de son œuvre par la livraison à bon marché. L'édition illustrée, c'est la seconde jeunesse des livres.

Le journalisme, Malot n'a jamais voulu y toucher, sauf à l'heure des débuts, lorsqu'il donnait, n'étant pas encore l'auteur des *Amours de Jacques*, de petits articles d'histoire au *Journal pour Tous*. Il le connaît, le journalisme, il l'aime, mais il en a deviné les périls, et, si je ne suis pas indiscret, je crois bien qu'il se propose de les peindre, quelque jour, dans un roman *sensational*, un de ces romans de colère où l'on dit tout. Aussi bien Hector Malot a-t-il dû sourire de cette querelle renouvelée du temps passé qu'ont réveillée, cette semaine, deux hommes de talent, M. H. Fouquier et M. Guy de Maupassant, à propos des « romanciers et des chroniqueurs ».

Car il paraît que les chroniqueurs et les romanciers sont en guerre. Les romanciers reprochent aux chroniqueurs d'être légers, et les chroniqueurs accusent les romanciers d'être dédaigneux et de pontifier. Je n'ai pas à prendre parti dans la querelle et je n'ai point besoin de dire pourquoi. Mais tout se réduit, dans l'espèce, à cet aphorisme bien banal : « Il y a des romanciers qui ont du talent et d'autres qui n'en ont pas ; il y en a que le public lit et aime et d'autres dont il laisse intacts les volumes. Sacrés ils sont, car personne n'y touche ! Il y a les chroniqueurs intéressants et les chroniqueurs ennuyeux, et, là encore, le public est le maître juge. » Quelles discussions inutiles ! Comme si

une chose, en littérature, était supérieure à une autre ! Comme si un bon mot de Chamfort ne valait pas un long roman de Restif, et comme si Saint-Simon, ce chroniqueur de génie, n'était pas supérieur à Scudéry, ce grand romancier de son temps!

Ce que l'on pouvait dire, par exemple — et là était une question navrante — c'est que le chroniqueur, le journaliste (on est journaliste comme on est journalier), l'homme qui donne sa vie, ses nerfs, son sang, sa fièvre, les molécules de son cerveau à cette écrasante et énervante besogne de l'article rapide, de l'improvisation quotidienne, est au romancier ce que le forçat est à l'artiste. Voilà un roman que pourrait écrire, quelque matin, un romancier qui connaîtrait le journalisme: le roman du gazetier qui vieillit, qui sent que sa verve et sa force lui échappent, et qui, anxieusement, s'interroge, se demande où l'a conduit la vie harassante qu'il a menée jusqu'ici. Qu'a-t-il fait? Les autres. Le mot ne date pas d'aujourd'hui, mais il est poignant et vrai. Il a bâti des piédestaux, collaboré à des renommées, poussé, comme un manœuvre, des chars de triomphe, brodé, comme un tailleur, des habits d'académiciens — pour d'autres — inventé des peintres, lancé des acteurs, fait des députés (qu'il pourrait défaire), et des ministres ; il a brassé la vanité et les intérêts de tous ; il a eu des quémandeurs à sa porte et des monceaux de lettres aux sollicitations habiles; il a rendu tant de services qu'il en est las, et rencontré tant d'ingratitudes qu'il en a l'écœurement, et s'il disparaît, ce bâtisseur de renommées, ce distributeur de gloire, cet artisan des fortunes d'autrui, si le labeur acharné voûte son dos,

courbe ses reins, vide son cerveau ou crève son cœu il se rencontrera, jusque parmi les gens qu'il a fait riches, enviés, heureux et célèbres, des ironies ou des soupirs narquois qui souffleteront ce disparu de quelque raison funèbre chargée d'une pitié feinte :

— Il se gaspillait trop ! Il se dépensait à tout propos Bon garçon ! Il avait eu du talent, quelquefois. Vous rappelez-vous cet article qu'il avait fait sur moi ? Un de ses meilleurs. Le sujet y prêtait, il est vrai !

Allons, Malot a bien fait de bâtir bien loin son nid, de s'y tenir et de laisser passer les autres ! Dans cette mêlée souvent irritante et d'un si farouche égoïsme, tout homme qui se livre est une dupe et tout être qui, ayant des ongles, les rentre par bonté, est un niais. Et c'est un niais surtout celui qui, ayant une valeur propre, la met, en monnaie, au service de gens qui ne lui en savent aucun gré — que dis-je? — qui lui reprochent d'être trop généreux et de ne point compter, comme les avares.

Jeune débutant qui me suis, fais des œuvres et non des hommes, et tâche qu'on parle de toi au lieu de t'épuiser naïvement à parler des autres !

Mademoiselle Marie Van Zandt est une de ces créations du journalisme dont je parlais tout à l'heure. Après l'avoir trop vantée, le journalisme — qui dévore ses enfants, comme le vieux Saturne — a voulu avaler la petite fauvette. L'aventure de Rosine entrant en titubant sur la scène de l'Opéra-Comique a fait verser presque autant d'encre que le choléra. Cette tempête dans un verre de porto est calmée, je crois, et, comme tout fait

gloire dès que les timbaliers s'en mêlent, mademoiselle Van Zandt aura peut-être (qui sait ?) gagné un peu plus de renommée à ce scandale.

Je sais de ses partisans qui s'en vont répétant qu'il est vraiment étrange qu'on ait laissé entrer en scène la jeune actrice sans faire au moins une annonce, et qui s'étonnent que mademoiselle Mézeray se trouvât là tout juste à point pour recueillir l'héritage de la cantatrice défaillante — ou titubante. Ces *Van-Zandtistes* trouvent que le hasard avait trop habilement ménagé les choses et ils parlent de je ne sais quel machiavélisme, que je ne me charge pas d'expliquer. Mais s'imagine-t-on quelque mauvais génie laissant un peu de rhum à la portée de Rosine comme le gnome de Rip Van Winkle (ou Rip Van Zandt) laisse un baril de gin auprès du buveur hollandais ?

Toujours est-il que cette tumultueuse soirée de la reprise du *Barbier de Séville* restera comme un souvenir historique. Auguste Vacquerie, qui, comme Victor Hugo, déteste la musique, disait joyeusement :

— C'est la première fois que je m'amuse dans un théâtre de musique !

Mademoiselle Van Zandt a été bien maladroite ou elle était affreusement *partie*. Elle n'avait qu'à feindre un malaise cholériforme pour remplir la salle de terreur et de pitié. On voit d'ici l'effet. Chacun se sauvait, mais en disant : « La pauvre fille ! » Ah ! quelle occasion perdue de bien jouer la comédie !

Mais, encore une fois, le choléra n'inquiète pas si fort les Parisiens. Les théâtres ne sont point vides et l'Hôtel Drouot est plein. On a vendu des porcelaines de

vingt-cinq mille francs à la vente Hamburger, et les enchères des estampes de la collection Vignères attirent, rue Drouot, une foule d'amateurs.

Les estampes ont leurs fanatiques, comme les livres, et le collectionneur d'estampes est une variété du curieux comme le bibliophile. Il a été publié, voici deux ou trois mois, après l'*Art d'aimer* d'Ovide et de Gentil-Bernard, un *Art d'aimer les livres et de les connaître*, par M. Jules Le Petit, sous la forme de lettres fort bien informées à un apprenti bibliophile, et ce livre de choix est des plus piquants. Mais après l'*Art d'aimer les livres* devait venir l'*Art d'aimer les estampes*, et le voici.

Mes Estampes! C'est précisément le titre que donne un amateur délicat à un joli volume imprimé à Lille et tiré, en tout et pour tout, à vingt-cinq exemplaires (autant dire qu'il s'agit d'un travail inédit, d'un quasi-manuscrit). L'auteur et le possesseur de *Mes Estampes* est M. Henri Béraldi, un esprit distingué et un amateur érudit, qui a publié une notice sur l'*Œuvre de Moreau le Jeune*, et, en collaboration avec M. le baron R. Portalis, a donné aussi ce fort beau livre, les *Graveurs du dix-huitième siècle*.

M. Béraldi prépare un ouvrage nouveau, tout aussi important: les *Graveurs du dix-neuvième siècle*. Il possède neuf mille portraits gravés en épreuves de choix et dont le simple catalogue formerait un volume. Marie-Antoinette seule est représentée par une iconographie toute spéciale. M. Béraldi possède une épreuve de Dagoty, grand in-folio : Marie-Antoinette en pied, la main droite appuyée sur une sphère terrestre, sans

aucune lettre; c'est la seule jusqu'à présent connue. Elle a été trouvée dans la loge d'un concierge, à Paris, par un marchand étranger.

Ah ! qui dira les joies de ces rencontres fortuites, les frémissements et les prurits de cette chasse à l'objet rare, les délicieuses angoisses d'un bibelot désiré et déterré ? Il y a une volupté spéciale dans ce que les millionnaires eux-mêmes, flattés d'avoir eu pour rien une merveille, appellent une *trouvaille*, et ce que les marchands nomment plus brutalement *faire un coup*. Mais, de plus en plus, qu'il s'agisse d'estampes, de livres ou de bibelots, les *coups* qu'on peut faire sont rares. Le temps où « l'on collectionnait avec ses jambes » est passé. Le cri de tous les amateurs est : — « Il n'y a plus rien ! »

« Les grandes collections ont tué les petites, » dit fort bien M. H. Béraldi.

M. Rœderer, de Reims, accaparait les livres comme M. Spitzer centralise les œuvres d'art.

S'il n'y a plus de trouvailles possibles, c'est qu'il n'y a plus guère de marchands généreux attirant à eux les objets par l'appât de bons gros prix.

M. Béraldi se moque agréablement des marchands d'estampes, qui, systématiquement, dénigrent les gravures qu'on leur présente :

« Quoi que vous offriez, ce n'est jamais cela qui est bon. Un Rembrandt ? — On ne cherche que l'École française ! — Un Callot ? — On n'en veut plus. — Le *Bossuet* de Drevet ? — Peuh ! il n'est pas *au fauteuil blanc !* — Une estampe du dix-huitième siècle ? — Elle n'est pas avant la lettre ! — Si elle est avant la lettre : on ne

cherche que les eaux-fortes ! — Si c'est une eau-forte : les eaux-fortes commencent à baisser ! — Un Watteau ? Si c'était un Fragonard ! — Un Fragonard ? Si c'était un Baudouin ! »

« Le résultat de cette méthode, ajoute M. Béraldi, a été de tuer net le petit commerce. Quiconque avait la moindre estampe à vendre allait la porter à Vignères pour la faire mettre dans une vente publique. »

La vente publique est la pierre de touche des collections. Elle réserve bien des écroulements aux collectionneurs et parfois aussi — plus rarement — de douces surprises. Un M. W..., chef de bureau dans un ministère, voulant vendre sa collection de gravures, demande à M. Mühlbacher et à M. Béraldi s'il pourrait tirer une cinquantaine de mille francs de ses gravures, payées quatre ou cinq mille francs en *sauvageotant*, comme dit M. Béraldi. A l'Hôtel Drouot, ces gravures produisirent plus de 100,000 francs. La seule eau-forte du *Concert*, de Saint-Aubin, se vendit 7,000 francs.

Il y a de bien piquantes révélations dans *Mes Estampes*, de M. Béraldi. L'auteur de cette jolie plaquette crayonne, en passant, d'un trait alerte, la physionomie des amateurs qu'il a connus. Ce sont autant de groupes particuliers, ou plutôt c'est un défilé de figures connues : James de Rothschild, M. de Lignerolles, un des bibliophiles des plus riches en éditions rares ; M. de Lacarelle, « l'homme de France qui possède le mieux peut-être la science du livre », dit M. Béraldi ; M. Eugène Paillet, le chef de la bibliophilie moderne, président plein d'autorité et

d'aménité de cette Société des Amis des livres dont plus d'un lettré que je sais voudrait bien faire partie ; M. de Fresnes, M. Ernest Quentin-Bauchart, M. de Marchéville, M. Brivois, M. Parran, M. Lebarbier de Tinan, qui a inventé une reliure maroquin — tête de nègre doublé de rouge — M. Roger Portalis, le collaborateur de l'auteur de *Mes Estampes*. Tout ce petit monde — qui fait partie du vrai monde — doit être à l'affût des estampes de Vignères, et ne point quitter, ces jours-ci, l'hôtel Drouot. On disait, en manière de proverbe, dans les librairies, lorsque MM. de Rothschild, Paillet et autres se rendaient, pour assister à une vente de livres, rue Drouot, à l'heure des affaires :

« — Les jours de grande vente, la justice suspend ses arrêts, la finance suspend ses payements, l'administration ferme ses bureaux et le commerce chôme ! »

James de Rothschild et Louis Rœderer, les deux plus hardis acheteurs, ne sont malheureusement plus là !

Si les estampes ont leurs fanatiques, les reliures ont leurs fervents. Demandez à passer la main sur une artistique reliure du temps jadis. Il en est dont la place est dans une vitrine comme certains éventails de Boucher. M. Béraldi esquisse très finement, après le profil des amateurs fameux, celui des relieurs illustres, le grand Trautz-Bauzonnet, modeste — et indétrôné — Lortic, trop discuté et anathématisé même par certains *lorticophobes*, qui traitent son ornementation, trop chargée parfois, de *lorticulture;* Cuzin, dont les reliures sont aussi à la mode maintenant que les cartonnages de Lemardeley.

Ces relieurs sont des gens bien stupéfiants en leur genre. J'en connais un qui répondait à un bibliophile lui confiant un beau volume contemporain de Conquet ou de Quantin :

— Monsieur, je ne me déshonorerai pas en reliant du moderne !

A relieur bizarre, amateur affolé. M. Béraldi nous révèle un *étoilé* de ce dernier mode, c'est un bibliophile anglais, M. Hanckey, qui habitait le coin du boulevard des Italiens et de la rue Laffitte en face de la Maison-Dorée — le *point nerveux* de Paris, disait-il — et qui avait imaginé la reliure érotique, la reliure aux *fleurs du mal.* Trautz-Bauzonnet en signa même une.

En revanche, que d'amateurs généreux, hardis et artistes, par exemple M. Quentin-Bauchart qui osa payer le *Daphnis et Chloé* du Régent 12,000 fr. ! Lorsqu'il apporta le volume chez Morgand, passage des Panoramas, tous les bibliophiles assemblés s'exclamèrent. C'était merveilleux, adorable, admirable !

Un seul, apercevant une petite tache sur cet admirable volume, dit doucement :

— Il est superbe ! Seulement il y a 1,000 francs de graisse de trop !

Le *seulement* de M. Bassecour se retrouve constamment sur les lèvres des collectionneurs. On ne collectionnerait rien si l'on n'était pas un peu jaloux des collections d'autrui.

La petite plaquette, *Mes Estampes* figurera avec honneur — après les grands beaux ouvrages illustrés — dans la bibliothèque de cette *Société des Amis des livres* que M. H. Béraldi contribua à fonder et où il est

presque aussi difficile de pénétrer aujourd'hui que d'entrer à l'Académie.

On peut aimer les livres sans faire partie de la Société, mais on n'est point de la Société sans adorer les livres : — c'est l'Institut des bibliophiles.

XXXII

Du Choléra et de la Vertu

22 novembre 1884

Une séance à l'Académie française! Une journée, une journée entière consacrée au talent ou à la vertu. C'est un événement qui en vaut bien un autre, et lorsqu'à l'attrait ordinaire de ces cérémonies spéciales se joint le ragoût d'un rapport sur les prix de vertu fait par un homme de théâtre, la séance prend tout à coup un attrait particulier, plus mondain et plus parisien. L'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* parlant du monde où l'on se dévoue! C'est un régal littéraire qui n'est point sans charme, et voilà bien pourquoi le centre et les tribunes étaient hier envahis comme une salle de *première.*

Alphonse Daudet a fort joliment tracé, un jour, le tableau de ces séances qui ne se ressemblent point toutes, quoi qu'on dise. Chacun a sa physionomie, tantôt élégante et tantôt grave. Lorsque M. Jules Simon, l'historien savant et excellent d'*Une Académie sous le Directoire*, y évoque magistralement la figure de Thiers, il semble que ce soit l'histoire et la postérité qui par-

lent. Quand il s'agit, pour un rapporteur, de mettre en lumière les grands et petits héroïsmes de la vertu, c'est, au contraire, la vie de tous les jours, l'existence quotidienne de pauvres diables qui fait ici entendre sa plainte. Avec les prix de vertu, nous sommes, si je puis dire, en plein réalisme — un réalisme consolant et supérieur.

Je faisais cette réflexion, en me rendant à l'Institut, que nous ressemblons un peu, tous tant que nous sommes, à ces provinciaux dont parle un des personnages de Gondinet : « Ils n'ont qu'un volcan, et ils le laissent éteindre ! » Nous avions une vertu suprême, l'enthousiasme, et nous l'avons laissée s'attiédir. Le feu sacré de notre race est, de flambeau qu'il fut, devenu la veilleuse qui, pour toute tempête, fait ronronner l'eau d'une bouilloire. Et pourtant, il y a encore des qualités admirables dans cette indestructible race française ! Il y a des dévoûments, des vertus, des héroïsmes chez cette nation tant calomniée. Alors, pourquoi ne les aperçoit-on pas ?

Ah ! pourquoi? C'est que nous regardons nos vices au miscroscope et nos vertus par le gros bout de la lorgnette. Les Français sont le seul peuple qui éprouve quelque joie à se bafouer lui-même. La France a des grands hommes en quantité et en qualité aussi ; elle a publié des ouvrages spéciaux pour nier leur gloire et démolir leur renommée. Elle a une bourgeoisie solide et vaillante comme aucune nation au monde, un peuple laborieux, patient, économe, bœuf de labour ou cheval de manège, une aristocratie qui, à l'heure du danger, passe allègrement du champ

de courses au champ de bataille et de la partie de baccarat à la charge de cavalerie, et, tout cela, elle le nie, le bafoue, l'insulte, l'outrage, le défigure devant l'étranger qui ricane.

Et, avant d'entendre parler de la vertu, je pensais au choléra. Pour le choléra comme pour les maladies morales, nous éprouvons une sorte de vive joie à répéter, dire et crier bien haut :

— Vous savez ? Nous sommes atteints ! Nous sommes frappés !... *Nous l'avons !* Il est chez nous ! Il est à nous ! Vous l'ignoriez ? Eh bien, je vous l'apprends !

On jurerait que nous avons la fatuité de l'épidémie comme la fanfaronnade du vice.

Oui, nous serons bien toujours incorrigibles, tout prêts à nous calomnier nous-mêmes et à annoncer au monde entier que nous avons la peste. Les Anglais — la nouvelle est officielle — les Berlinois certainement et les Bruxellois très probablement ont le choléra chez eux, mais ils se garderaient bien de le crier par-dessus leurs toits. Les journaux allemands obéissent à la consigne comme des grenadiers de la landwehr. « Silence dans les rangs ! » Les gazettes anglaises sont muettes comme un négociant qui craindrait de compromettre sa fin d'année, et les Belges gardent la même prudence diplomatique. Nous, au contraire, nous avons eu hâte de faire savoir que le choléra nous rendait visite et il y a eu « course à la primeur » entre les journaux pour annoncer aux *Déplacements et Villégiatures* l'arrivée de cet hôte incommode, entre le retour du prince X... et de la baronne de W...

Vive Dieu ! on ne nous accusera pas d'être hypocrites ! Si nous avons un bouton à la lèvre, nous allons répétant partout que c'est un anthrax, et, si quelque scandale se produit, les moralistes à la toise vont cornant aux oreilles de l'étranger — lequel, avec plaisir, nous prend au mot — que ce pays-ci est définitivement pourri et qu'il s'agit simplement de le jeter à la voirie comme une charogne en décomposition. Voilà notre habitude, notre humeur, notre tic et notre défaut.

Nous avons pour vice principal d'étaler nos vices. Les autres peuples les cachent. Nous, nous ouvririons volontiers une exhibition d'art taré. Les Allemands n'ont qu'à puiser dans nos propres ou nos malpropres calomnies contre nous pour publier des pamphlets désolants qu'ils appellent les *Français jugés par eux-mêmes.* Avec la curiosité actuelle si vivement portée vers les exceptions, les cas maladifs, les verrues et les purulences, le tableau de la France, tracé par des Français, finit par tourner à la vue (plan, coupe et élévation, si le mot ne jure point en pareil cas) de quelque gigantesque hôpital, de quelque sentine énorme.

L'amour de certains écrivains pour les bizarreries, les déviations, les folies morbides de la nature humaine aboutit à faire oublier la grande masse laborieuse, solide et saine. Comme on en est arrivé à nier l'idéal — que dis-je ? à trouver qu'il est le facteur de toute sottise et de toute mauvaise action — il s'ensuit qu'on ne met rien en scène que les vices. Et le monde entier de dire : « Vous voyez bien que rien n'existe plus en France que certaines maladies cérébrales ou certaines plaies so-

ciales, puisque c'est cela plus volontiers qu'étudient les peintres de la vie contemporaine ! »

Eh bien ! la France entière n'est pas plus vicieuse, pourrie et condamnée que Paris tout entier n'est contaminé par le choléra. Ce sont des bruits que les pessimistes font courir et que les étrangers exploitent.

En dépit des esprits trempés d'humeur noire, la santé est l'état général comme l'hônnêteté est la règle commune. Et, quoi que prétendent les peintres — je ne dis pas les satiriques, je dis les peintres et les peintres complaisants — des vices de l'humanité, cette honnêteté même s'épanouit plus d'une fois merveilleusement en une fleur d'héroïsme et devient de « l'honnêteté sublimée », c'est-à-dire de la vertu.

On l'a bien vu en écoutant le discours de M. Pailleron, où les traits de dévoûment fourmillent comme les traits d'esprit, et où les gens de cœur ont trouvé un rapporteur ému pour les saluer et pour les venger.

Encore l'Académie ne récompense-t-elle que les vertus qu'on lui signale. Mais, de même qu'il y a, à côté des œuvres littéraires qu'elle couronne, des livres remarquables que leurs auteurs, pour une cause ou pour une autre, ne soumettent pas à ses jugements, il y a, dans l'ordre moral, à côté des gens de bien qu'elle met en lumière, de braves gens qui s'obstinent à demeurer dans l'ombre et qui mourront *ignorés et sans gloire*. De la *vertu anonyme* comme le sang des soldats est du *sang anonyme*.

Et ces vertus qu'on ne connaîtra jamais, elles ne sont point seulement pratiquées par les êtres dont le dévoû-

ment et le sacrifice semblent être l'instinct, par ces humbles dévoués qui sont tout naturellement comme des terre-neuve humains — sauveteurs, sœurs de charité, infirmiers, gardiennes d'asiles, etc. — elles ont pour fervents des mondains que le hasard a faits riches, des femmes du monde que la naissance et la fortune ont faites nobles.

Qui dira le nombre des femmes, jeunes souvent, titrées et charmantes, qui se consolent parfois d'une vie de déceptions par une existence de sacrifices ? Celles-là se cachent pour faire le bien comme d'autres pour faire le mal. Elles vont à leurs rendez-vous de charité comme les adultères à leurs rendez-vous d'amour. Ces âmes froissées se replient sur elles-mêmes et épanchent sur de plus souffrantes les trésors de leurs tendresses. Ces mères qui n'ont pas d'enfants, soignent souvent, élèvent les enfants des autres. Elles ne demandent pas de prix de vertu, elles en décerneraient plutôt, et, parmi celles qui essuyaient une larme en écoutant M. Pailleron, il y en avait plus d'une qui se sentait prise d'une sorte de jalousie particulière au récit de ces nobles actions, et qui ressentait la plus noble émulation qu'on puisse éprouver en ce monde : — l'émulation de la charité.

On nous a beaucoup parlé, et on a eu raison, des Petites Sœurs des pauvres. Celles-là, les anonymes dont je parle, sont les grandes sœurs des pauvres, et elles prennent, pour se dévouer, des pseudonymes comme d'autres prennent des voiles, et, par exemple, le grabataire qui a vu venir à lui, la main tendue, une madame Durand, ne savait pas que cette sainte qui

descendait de sa mansarde s'appelait, en réalité, madame de Lamartine.

M. Édouard Pailleron n'a point parlé de ces saintes aïques dont l'ambition ne s'éleva jamais jusqu'au prix de vertu, mais il a, dans son fin, délicat et profond discours — d'une élévation si haute dissimulée sous une allure si charmante — parlé de ces « âmes blessées » auxquelles je faisais allusion et qui se réfugient dans la charité, cet idéal, contre la déception de la vie, cette réalité dure.

Il devait se trouver plus d'une de ces femmes dans l'auditoire qui faisait hier un si bon accueil à la page de morale émue et sans phrases du poète des *Parasites*. Le succès de Pailleron a été très vif. Il dit bien, un peu vite, mais sans pose, avec un naturel exquis et une façon de détacher le mot, de scinder les phrases incidentes, qui sentent leur auteur dramatique. Le discours, avec lui comme avec M. Camille Doucet, le discours académique devient une causerie aimable et facile, dont la bonne grâce séduisante n'exclut pas l'autorité.

Au surplus, la séance a été particulièrement attachante. Beaucoup de monde, ai-je dit, et non pas seulement les lauréats, leurs parents et leurs amis, mais des auditeurs accourus avec curiosité, avec empressement et écoutant avec passion. Des dames en grand nombre, avec toutes les variétés des résilles et broderies d'or sur les robes ou les chapeaux ; quelques membres de l'Institut, entre autres les secrétaires perpétuels des diverses Académies. — MM. Jules Simon, Joseph Bertrand, H. Wallon, avaient, selon un usage qu'on avait trop laissé tomber en désuétude, officielle-

ment revêtu l'habit vert des grands jours, et les bancs de l'Académie, où l'on se montrait le duc d'Aumale, alerte et bronzé, à côté de M. de Mazade, M. Taine en redingote à quelques bancs de M. Sully-Prudhomme en costume de cérémonie, M. Pasteur tout près de M. Chevreul, M. Legouvé auprès de la chaire, faisant face à M. Guillaume, et M. Mézières non loin de M. Duruy, ces bancs, bien garnis et très regardés, y gagnaient certainement. Au bureau, et tout naturellement en uniforme, M. Pailleron, M. Camille Doucet et M. Gaston Boissier qui allait lire un fragment de l'éloge d'*Agrippa d'Aubigné* mis au concours et couronné.

Ce n'est pas un mince labeur que celui d'un secrétaire perpétuel chargé de caractériser en une page, ou en une phrase, parfois en un seul mot, les œuvres littéraires multiples couronnées chaque année par l'Académie. L'attention semble devoir se perdre et l'esprit se lasser au milieu de ces monceaux de livres entassés. Aussi bien j'admire avec quelle désinvolture heureuse, quel tour magistral et charmant, sans avoir l'air d'y toucher, M. Camille Doucet se tire tous les ans de sa tâche. C'est un causeur passant les livres en revue. Il doit être toujours courtois et toujours sympathique aux lauréats, puisque, aussi bien, il loue, au nom de tous, ceux que l'Académie a distingués. Il le fait avec ce tact et cette bonne grâce qui sont chez lui des dons de nature. Non pas qu'il ne glisse point, çà et là, quelque malice d'une bonhomie spirituelle et ne cligne de l'œil du côté du public. Mais, ce qui fait le fond même de ses rapports, c'est une bienveillance piquante, une érudition sans apprêt et une autorité sans pose.

Le rapport d'hier a été heureux entre tous. Parmi bien des noms quasi ignorés de lauréats fort méritants, M. Doucet jetait à son auditoire des noms aimés que le public étail tout heureux d'applaudir au passage, comme ces comédiens qu'il salue plus spécialement dans le défilé des acteurs, aux soirs des solennités de la Comédie. On a fait ainsi une sorte d'ovation aux noms glorieux de Leconte de Lisle et de Mistral, on a de tout cœur applaudi MM. Droz, Gustave et Paul, le père et le fils; on a distingué, après M. Lefèvre-Pontalis, couronné pour son *Jean de Witt*, M. Vitu, à qui son maître-livre sur *Villon et le Jargon* vaut un prix vaillamment gagné; M. de Lescure, que met hors de pair son *Rivarol*, et M. Augustin Filon, qui a pu écrire sur la littérature anglaise un livre désormais classique, même après le chef-d'œuvre de M. Taine.

La sœur de M. Filon, madame Foucaux — en littérature Mary Summer — était là pour entendre les bravos justement donnés à son frère, comme M. Victor Duruy pour recevoir l'écho des applaudissements envoyés à son fils. Il a paru fort ému de la sympathie de l'auditoire, M. Duruy, et c'est tout simple. Le bravo, reçu en face, c'est de la gloire argent comptant.

J'ai saisi, au passage, parmi les nombreux ouvrages mentionnés par M. Doucet et les lauréats récompensés, le nom du bon poète Ernest d'Hervilly, mon vieux camarade, un délicat, un raffiné, un Parisien qui vit loin Paris, à Chailly en Bierre, et, après ce nom applaudi, le titre du travail de M. Gilles de la Tourette sur *Théophraste Renaudot*, le fondateur du journalisme en France. Ce livre excellent valait mieux qu'une men-

tion. Mais on ne saurait couronner tout le monde.

L'Académie n'a couronné qu'un roman — un seul roman, l'*Erreur d'Isabelle*, écrit, je crois, par une femme et que je n'ai pas lu, je l'avoue. Dans ce tas de romans qui paraissent (on compte qu'il en sort six par jour des presses françaises, en moyenne) ne remarquer qu'un seul roman, c'est bien peu. Quoi! n'y a-t-il vraiment qu'un seul romancier qui ait signé, en une année, un ouvrage utile aux mœurs? J'aime à croire qu'il en est d'autres, mais peut-être ceux-là n'ont-ils point — comme je le disais tout à l'heure — soumis leur œuvre au jugement de l'Académie.

Il est bien certain aussi que la vertu compte d'autres représentants en France que ceux dont M. Édouard Pailleron a si brillamment parlé! Mais, tels qu'ils sont, ceux-là me paraissent de fiers échantillons de dévoûment et de foi. N'y eût-il que ces justes dans Sodome, ou dans Babylone — pour parler comme les étrangers, ou plutôt comme les Français — la cité mériterait encore d'être épargnée.

Je vous jure qu'un aimable sermon comme celui de M. Pailleron est fait pour causer une épidémie spéciale, l'épidémie de la vertu. A écouter ces pages alertes et d'une souriante mélancolie, on oubliait facilement ses préocupations personnelles et sa vanité propre. Qu'est-ce que notre honnêteté courante comparée à ces sublimités du cœur? Et que sont nos tristesses journalières mises en balance avec les maux que supportent ces dévouées et qu'elles guérissent?

Ainsi donc, elle existe, la vertu! Et elle n'est pas

seulement cette *douairière* dont parlait un jour un *immoraliste* du boulevard : elle est accorte, avenante, parfois jolie. Elle est là, tout près de nous. Nous la touchons, nous la frôlons, mais nous ne la voyons point. Elle n'est pas intéressante. Il faut l'esprit d'un écrivain applaudi pour la mettre à la mode — ou à l'ordre du jour — et pendant un jour. Pourquoi nos romans, nos pièces, nos articles, ne seraient-ils pas consacrés à la louer, cette grande et pauvre méconnue ?

Est-ce que la misère des bons n'est pas aussi dramatique et poignante que la débauche des blasés ou la bassesse des méchants ? Le romantisme, — que ses successeurs renient, mais dont ils continuent la tradition, en dépit d'eux-mêmes, — avait fait, un jour, cette belle trouvaille, que le prix de vertu pouvait être solennellement attribué à un meurtrier.

Eugène Sue nous montrait un nègre implacable, assis jour et nuit au chevet de son maître paralytique et muet — mais non pas sourd — et lui répétant à toute heure : « C'est moi qui t'ai ruiné, moi qui ai fait étouffer ta fille par des serpents, oui, c'est moi qui me venge ! » Et l'Académie accordait un prix de vertu au terrible nègre Atar-Gull ainsi transformé en bourreau.

Je sais des pessimistes qui trouveraient encore que cette conception byronienne d'Eugène Sue n'était point sans vérité. Ce que les hommes admettent le moins, c'est que quelques-uns fassent le bien pour le bien comme d'autres font le mal pour le mal.

Et pourtant, au demeurant, la balance du bien l'emporte. « Faire son devoir est difficile », disait hier Paille-

ron. Mais non. Pas trop. Le devoir, c'est l'orthographe, et la plupart des gens la savent. Même parmi ceux qui n'ont point la foi du charbonnier, beaucoup pratiquent le devoir et font plus que leur devoir, quoi qu'en dise, cette fois, Pailleron. La nièce de Larmartine n'appelait-elle point Littré : « un saint qui ne croit pas en Dieu »?

Mais il est assez curieux de voir ce que peut la « contagion du bien » sur des mondains comme nous. J'imagine que Pailleron a ouvert les dossiers qu'on lui soumettait avec cette défiance un peu malicieuse qu'ont les prétendus sceptiques pour les vertus ou les récompenses d'apparat; mais, comme les gens de cœur sont de faux sceptiques, Pailleron s'est bien vite senti remué, ému, empoigné, comme on dit au théâtre, par les réalités douloureuses, les dévoûments admirables dont il touchait la preuve du doigt.

C'étaient ces attestations sans orthographe — mais d'un style admirable, « *on dirait qu'elle est dans le corps de ceux qu'elle soigne,* » écrit une couturière en parlant d'une de ces saintes, et la brave fille s'exprime là avec l'éloquence d'une Sévigné écrivant à sa fille : « *J'ai mal à votre poitrine;* » c'étaient ces signatures d'illettrés, ces croix maladroites de pauvres filles ne sachant pas écrire ; c'était cet appareil de vérité touchante, ces élans de naïve reconnaissance qui prenaient le futur rapporteur aux entrailles et lui disaient :

— Parle de la vertu simplement — comme ces braves gens la pratiquent. Point d'homélie académique. Montre à ceux qui t'entendront l'éloquence de la vérité. Et tu verras quel effet — et quel succès!

Les naturalistes, que Pailleron a visés en passant, pourront lui répondre, il est vrai, qu'il a été d'autant plus attendrissant qu'il a serré la réalité de plus près et cité des « documents », des aveux de ces existences inconnues, méconnues.

Mais M. Pailleron pourra toujours répliquer qu'il y a, en effet, documents et documents et qu'un trait d'héroïsme est aussi humain qu'un trait d'infamie.

Alors, pourquoi s'en tenir à ces derniers?

Ah! encore une fois, pourquoi? Parce que nous sommes de notre temps et de notre pays, parce que c'est de nos jours, qu'on a qualifié l'idéal de *bassesse* et l'enthousiasme d'*ignoble folie*. Parce que la mode est de calomnier la nature humaine, parce qu'au moral comme au physique il est d'habitude de crier : « Nous avons le choléra! ou la variole! ou la fièvre! ou la peste noire! »

Eh! non, non, ce monde-ci n'est point peuplé de malades et de coquins. Les cholériques, comme les méchants, sont une minorité infime. Seulement, les statistiques s'occupent surtout des hôpitaux, des prisons et des cours d'assises, et on ne nous dit jamais combien il y a de braves gens en ce monde, assis au coin du feu, sains d'esprit et de corps, et qui n'ont point de récompenses, et qui n'ont point de prix de vertu, et qui n'ont même pas d'histoire, mais qui sont honnêtes presque toujours et même heureux quelquefois.

Quoi qu'il en soit, voilà une journée de bonne littérature et de jouissance intellectuelle et morale. Qu'on la raille ou qu'on la nie, la vertu est un désinfectant.

XXXIII

L'affaire du Palais de Justice. — Le revolver et la carte postale. — La vie privée. — Les agences de renseignements. — L'héroïsme et la pitié. — La pitié s'en va. — Qu'en pense Sarah Bernhardt ? — La collection Basilewski. — Le vase de Fortuny.

4 décembre 1884

Dans l'appréciation de ce drame qui depuis huit jours défraye les propos à Paris, l'opinion publique a pris parti pour le revolver contre la carte postale. Le respect de la vie intime est un sentiment qui paraît tout naturellement si sacré que l'action de madame Clovis Hugues a été approuvée par ceux-là mêmes dont la curiosité et le papotage aiment le plus vivement et colportent le plus lestement les petites calomnies mondaines. Le monde, en effet, échange avec une allure charmante et une placidité parfaite — en causant, en riant, pour passer le temps — des médisances et des faussetés qui valent bien celles des agences de renseignements, mais le monde n'admet pas qu'on érige en acte ce qui, chez lui et pour lui, n'est que de la causerie, du bavardage, un petit plaisir comme un autre.

Dès que la calomnie prend une autre forme que celle des menus propos courants, le monde se fâche. Une per-

fidie débitée derrière l'éventail par quelque *femme terrible* peut fort bien avoir des conséquences aussi déplorables qu'une lettre anonyme, mais, si elle est habilement dite, la perfidie parlée semblera souvent un trait d'esprit et la lettre anonyme restera toujours une infamie. Pourquoi ? Parce que le propos mondain est *signé*, à tout prendre, et que la lettre anonyme... M. Joseph Prudhomme a dit, entre autres énormités vraies, que tout homme qui ne met pas son nom au bas d'une lettre anonyme est un lâche.

Et les agences de renseignements, les bureaux de polices intimes, les maisons de louage de *détectives* véreux « dans l'intérêt des familles », ces cuisines puantes où l'on accommode en des ragoûts étranges l'honneur et le bonheur des gens, ne sont, après tout, que des usines de calomnies, des fabriques de lettres anonymes. Le public n'a vu que cela dans « le drame du Palais de Justice » : — une femme qu'on outrage, qu'on exaspère, qu'on exacerbe depuis des années et qui s'affole et qui tue. Et, comme il y a une grande part d'égoïsme dans les moindres appréciations humaines, chacun s'est dit : « Après tout, je puis être demain en butte aux calomnies et aux chantages de quelque misérable ! Cette femme a bien fait ! »

Voilà le premier sentiment et comme le premier cri de l'opinion. Puis elle s'est emportée, cette opinion publique, contre la carte postale qui permet au premier venu de nous outrager publiquement en déposant, au grand jour, une injure que l'État lui-même se chargera de porter à domicile et qu'un salarié du gouvernement, en uniforme, portera, si l'adresse n'est pas bien mise,

de loge de concierge en loge de concierge. Certains journalistes même ont assez imprudemment, à mon avis, fulminé contre la carte postale, qui est comme le *plein air* de l'outrage !

Eh ! prenez garde, gazetiers, prenez garde qu'au train où vont quelques-uns d'entre vous, l'opinion, cette fameuse opinion publique qu'il ne faut pas confondre avec le suffrage universel, ne se tourne aussi contre vous et n'approuve, au besoin, quelque justice sommaire faite d'un débitant d'outrages à tant la ligne, comme elle a, un moment, approuvé l'exécution du colporteur de calomnies. Il ne faut, quand on est journaliste d'une certaine espèce, ni trop vanter le revolver ni trop mépriser la carte postale.

Quelle carte postale, en effet, parfaitement ouverte, que le journal ! Une carte postale expédiée à dix ou vingt mille personnes et lue par cent mille ! Une carte postale que le premier venu peut acheter pour un, deux ou trois sous en se donnant le régal de quelques injures et d'un certain nombre de calomnies ! Une carte postale qui peut et doit porter la bonne nouvelle — semer la vérité et les vérités — mais qui trop souvent se fait une messagère de haines et de mensonges ! Quelles cartes postales que ces placards débités sur la voie publique par des drôles qui annoncent l'arrestation de tel banquier, la mort de tel grand homme, le scandale de tel ménage, les amours de telle actrice, et qui hurlent cela librement, aux oreilles de la police impuissante !

On ne leur tire pas de coups de revolver, et l'on a raison. Mais on leur permet de crier, de débiter leurs vilenies, et l'on a tort.

Ce qui a séduit aussi et comme grisé l'opinion, c'est l'appareil et le côté dramatique de l'aventure. Au théâtre, on n'aime plus beaucoup le drame. Le public actuel aime à rire. Mais, ce drame, il lui plaît de le retrouver, tout chaud, tout bouillant, dans la vie. Il se bouche les oreilles, dans une salle de spectacle, quand un des acteurs arme son pistolet, mais il aime à respirer dans son journal l'odeur de la poudre. Une détonation « racontée » ne messied pas.

Et puis nous avons tous de vieux souvenirs d'antiquité dans nos cerveaux et l'héroïsme à fracas nous plaira toujours plus que la vertu sans tapage. On a imprimé, ce qui était attendu, que madame Clovis Hugues est une *Romaine.* Il y eut nombre de Romaines dont on put dire qu'elles gardèrent le logis et filèrent de la laine. Mais de celles-là on ne parle point ; elles n'ont pas d'histoire. Elles ont passé sans bruit, ces matrones inconnues, et leurs poussières sont sans gloire. Madame Clovis Hugues est une Romaine modernisée qui dédaigne même le poignard classique et fait de la tragédie au revolver américain.

Ce qui est certain, c'est que si l'énergie a toujours ses admirateurs en France — on fera des ovations à madame Clovis Hugues à la sortie du tribunal — je vois avec une certaine tristesse que la pitié n'a plus guère de fidèles.

Oui, la pitié s'en va. Supposons qu'un assassin, un odieux assassin, après avoir assommé ou étranglé quatre ou cinq personnes, soit condamné à mort et, par aventure, exécuté. Le bourreau qui le pousse sous le couperet prend mal son temps et fait, je le suppose

encore, souffrir le patient pendant trois secondes. Trois secondes, cela ne semble pas grand'chose et c'est une éternité de tortures pour le vivant qui va mourir. Ah ! que de colères alors et de malédictions déchaînées contre l'atrocité, l'inhumanité de cet exécuteur qui aura fait souffrir pendant trois secondes de trop un misérable assassin ! Haro sur le bourreau ! A pied le bourreau ! A l'égout le bourreau !

Eh bien, ce n'est pas trois secondes qu'il a souffert, cet homme tué l'autre jour, c'est trois, quatre, cinq jours, je n'en sais rien. On l'a opéré, tourné, retourné, on l'a trépané, on lui a fouillé le cerveau, on lui a fait des sutures au crâne. Il a râlé, il a eu l'agonie la plus féroce. Personne n'a eu pitié de lui. Et ce n'était pas un assassin ! On me dira qu'il était plus lâche et plus vil qu'un assassin ! Soit. On me répondra que le calomniateur d'une honnête femme est plus repoussant que le meurtrier d'un honnête homme. J'y consens. Mais enfin son crime ne méritait pourtant pas la mort, puisque la loi ne l'avait condamné qu'à deux ans de prison. Et la seule parole de pitié que j'aie lue, écrite sur lui, un journaliste l'a émise en l'appelant « le quasi-cadavre qui fut Morin ».

Vive l'héroïsme, même armé du revolver, mais vive surtout et renaisse le pardon ! Vive la pitié, que nos haines, nos polémiques, nos colères, nos hystéries, nos détraquements étranglent de jour en jour, tuent lentement, et finiront par effacer de notre langue et chasser de nos cœurs ! La pitié, vertu non romaine peut-être, mais française. Et qu'on songe que la Lorraine Jeanne elle-même, lorsqu'elle s'armait, non pour

défendre son honneur, mais pour reprendre à l'étranger le pays de France, sentait son âme défaillir lorsqu'elle voyait couler le sang des autres.

Au total, madame Clovis Hugues ne défendait ni son bonheur, puisque son mari l'adore, ni son honneur, puisque chacun la respecte. Elle se vengeait. C'était un plaisir de dieux, c'est, paraît-il, aussi une jouissance de citoyens. Mais quoi ! elle était comme éperdue de tant de coups d'épingle reçus depuis des mois. Toutes ces piqûres lui ont fait voir rouge. Après tout, si l'aventure fait tenir coi Tricoche et réfléchir Cacolet, le sang versé aura, par hasard, servi à quelque chose. EtMorin, pauvre hère venu à pied de Belgique pour tomber sur une dalle de marbre, Morin, moins coupable que les calomniateurs de salon ou les Sévignés de la lettre anonyme faisant de la calomnie, non pas pour vivre, non pas pour le pain, mais pour le plaisir, pour l'art, — Morin aura payé pour tous les autres.

J'ai dû ne point passer sous silence l'affaire Clovis Hugues, parce qu'on n'a guère parlé que de cela, ce qui doit prodigieusement navrer mademoiselle Sarah Bernhardt. Mais d'autres sujets de conversation nous sollicitaient — les élections académiques, dont je dirai deux mots lorsqu'elles seront faites — et la vente de la collection Basilewski.

Pour six millions, le gouvernement russe a aquis ce musée qui occupera, à l'Ermitage, une salle spéciale portant le nom (grec d'origine) de Basilewski. La vente allait avoir lieu à Paris, le catalogue était tout fait, et

je crois bien qu'il paraîtra tout de même et sera mis en vente, non plus comme un catalogue, mais comme un livre d'art. Les amateurs se disposaient à batailler autour des objets célèbres que M. le comte Basilewski avait achetés et triés. La Russie aura empêché la plus belle vente de la saison et une des plus belles ventes de ce temps. Quelques enragés prétendent que ces six millions de la collection auraient atteint sept et peut-être huit millions en vente publique.

Quoi qu'il en soit, j'ai pu voir, ces jours-ci, grâce à l'aimable obligeance, de M. Raffalovich, les raretés de cette collection.

Rue Blanche, n° 31, après un haut portail franchi, au bout d'une allée qui conduit à un jardinet, on se trouve en face d'une maison petite, mais coquette, à un seul étage, et qui, blanche et mignonne, comme une villa des champs, ne semble pas devoir renfermer les trésors qu'elle contient : c'est l'hôtel Basilewski. L'antichambre ne donne pas non plus l'idée des richesses artistiques accumulées là. On traverse une longue salle à manger, décorée de vieilles tapisseries superbes, et, au bout, on pénètre dans un petit retrait garni d'armes précieuses, sabres ou poignards d'Orient, fusils damasquinés, pistolets à poignées incrustées d'or, placés au-dessus d'un divan circulaire garni d'étoffes orientales.

De là, à droite, s'ouvre la galerie et, dès le seuil, on est ébloui par les splendeurs tout à coup aperçues. Le décor est des plus somptueux et des plus pittoresques. Dans ce rez-de-chaussée, formant en quelque sorte deux pièces, divisées par une haute cheminée faisant face à une sorte de window qui donne sur l'allée sablée du

jardin, des merveilles d'art et de goût sont aménagées avec une science infinie. Les vieux coffrets byzantins, les crosses et les croix d'évêques à incrustations font face aux ivoires travaillés avec une admirable patience, animés, en quelque sorte, par la fantaisie des sculpteurs du moyen âge. Une vitrine contenant des bronzes ciselés comme des orfèvreries, de vieilles lampes de terre antiques, apparaît au milieu. Derrière, contournée et légère, écaillée ainsi qu'une peau de serpent de petits émaux qui sont autant de bijoux de prix, une colonne monte vers le plafond où, de distance en distance, la lumière tombe par des baies habilement ouvertes. Et ce fouillis admirable d'armures, de faïences, de verreries, de buis sculptés, de crédences exquises, ces cabinets fins comme des ivoires, ces ivoires fouillés par des maîtres, ces plats de Palissy, ces faïences Henri II, cette fameuse assiette de Charles-Quint, estimée cent mille francs, ces raretés de la terre d'Oiron, ces statues posées sur des gaines qui sont elles-mêmes des chefs-d'œuvre, ces terres-cuites italiennes, ces casques sculptés, ces épeés niellées, ces arquebuses incrustées d'or, semblent encadrer, dans la pleine lumière du window, l'admirable et le célèbre vase hispano-mauresque, ornement de l'atelier de Fortuny et que M. Basilewiski estime deux cent mille francs.

Deux cent mille francs, un vase de terre! Il est énorme, avec sa panse ovoïde, son col allongé et ses deux anses aplaties, comparables à des ailes d'oiseau repliées; et cette amphore colossale a je ne sais quelle gracilité de fin bibelot. Le jour fait étinceler les contours de son ventre, les reflets métalliques de ses

arabesques, les décors mordorés de ses ornements. Fortuny l'avait acheté dans une taverne de l'Albaycin, à Grenade, et il servait là de tinette à mettre de l'eau. Il provient d'une église de Salar, bourg près de Grenade, et il doit être de la même main que le vase unique de l'Alhambra. Il n'y aurait que ce vase dans la galerie Basilewski qu'elle mériterait d'attirer les curieux. Mais tout y est précieux, épuré, et certaines de ces pièces seules représentent une petite fortune. Tel missel admirable, tel marteau de porte surmonté des armoiries d'un cardinal, tel anneau épiscopal géant et qui semble rapporté de Brobdingnac par quelque Gulliver nous arrêteraient longuement. Et la cheminée, avec sa frise sculptée et coloriée — une sorte de kermesse — avec de gais costumes multicolores presque contemporains d'Albrecht Durer ! Et la magnifique *Madone* de Luca della Robbia, fine et fraîche, qui s'encadre de panneaux gothiques sur le manteau de cette cheminée ! Tout cela est superbe. Armures complètes, coffrets de fer ou d'ivoire, assiettes précieuses au chiffre de Diane de Poitiers, verreries de Venise ou d'Orient, tout ici attire, retient, rayonne d'une qualité maîtresse, semble imprégné d'une essence d'art réellement supérieure. C'est plus qu'une galerie, c'est un choix ; je répète le mot : c'est un musée.

Et maintenant il faudra faire le voyage de Russie pour étudier ce qu'on pouvait, tous les vendredis, voir rue Blanche. Paris perd un de ses fleurons.

XXXIV

Trois des Quarante

10 décembre 1884

Les trois élections académiques de jeudi nous intéressaient vivement, mais c'était surtout celle qui devait donner un continuateur à M. le comte d'Haussonville que nous trouvions, nous autres gens de lettres, palpitante. M. Victor Duruy, le maître historien, qui achève justement, cette semaine, sa glorieuse *Histoire des Romains*, admirée des Allemands eux-mêmes, était certain de succéder à M. Henri Martin, et M. Joseph Bertrand, digne continuateur des d'Alembert et des Arago, le plus fin lettré que je connaisse uni au plus savant et au meilleur des hommes, était assuré de prononcer l'éloge de son collègue M. J.-B. Dumas. Mais il n'était pas tout à fait décidé qu'un homme de lettres, un simple homme de lettres, *passerait*, comme on dit, à la place de M. d'Haussonville.

Quelques-uns redoutaient que certaines abstentions fissent remettre l'élection à six mois, et, dans six mois, on eût élu sans doute un personnage politique,

M. Bocher ou, si M. Bocher persistait dans ses refus, M. Buffet. Il est probable, en effet, que si M. Bocher eût accepté, dès l'abord, la candidature, il serait élu aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, la lutte était donc, pour nous, circonscrite entre deux hommes de lettres, un poète ému et délicat, M. Manuel, et M. Ludovic Halévy, que ses délicieux romans, ses études de la vie parisienne, ses petits chefs-d'œuvre narquois, son admirable livre, *l'Invasion*, — en ne parlant même point de sa part dans une des œuvres dramatiques les plus exquises de ce temps, — désignaient assez au choix de la Compagnie. Que l'un des deux concurrents fût élu, c'était, en somme, une candidature littéraire qui triomphait. Et elle a triomphé, la littérature, et voilà M. Halévy qui fait désormais partie des Quarante, comme M. Joseph Bertrand et comme M. Victor Duruy.

L'opinion publique qui se plaît, elle, aux candidatures littéraires, s'intéressait fort à cette dernière élection, car, pour M. Bertrand et pour M. Duruy, il ne pouvait pas y avoir bataille.

Maintenant que la lutte est terminée, il est bien permis de dire que les littérateurs de l'Académie devraient se préoccuper toujours de ces choix qui assurent à leur Compagnie une popularité de bon ton. Et, à ce qu'on m'assure, ce n'est pourtant pas précisément de cela qu'ils se préoccuperaient beaucoup. Dès hier, le mot aurait été dit :

— Et maintenant, plus de gens de lettres !

— D'ailleurs, a ajouté quelqu'un (le plus naturellement du monde), *il n'y en a plus à nommer!*

Eh bien, puisqu'il n'y a plus ni candidats en présence,

ni compétitions immédiates, je voudrais plaider un peu pour ces pauvres lettres trop calomniées et pour des gens de talent un peu trop oubliés, un peu trop sacrifiés — d'un mot !

Même dans ce temps d'appétits ardents, d'âpre combat pour la vie, pour l'argent, pour les honneurs, dans ce temps où presque tous songent non à produire quelque chose, mais à devenir quelqu'un, je sais des gens qui n'aiment que les lettres, mais qui les aiment vraiment ; j'en sais qui donneraient toutes les fièvres du théâtre applaudi, toutes les jouissances d'un roman qu'on voit passer de mains en mains, pour le plaisir de découvrir un livre nouveau, de saluer un débutant, de savourer au coin du feu l'œuvre d'un maître, de vivre, en un mot, de la vie pleine de consolation et de charme intime du lettré !

Les hommes qui aiment ainsi les lettres pour elles-mêmes, pour les joies qu'elles donnent plus encore que pour les profits ou les honneurs qu'elles assurent, les purs lettrés pour qui un beau livre, une poésie, un roman, une page d'histoire, semblent les jouissances ineffables, ont toujours été infiniment rares et deviennent plus rares chaque jour. C'est bien pourquoi je persiste à croire qu'une compagnie pareille à l'Académie française est faite pour ceux-là ! Ils n'ont pas ambitionné le pouvoir, ils n'ont pas demandé leur existence au budget, ils n'ont aspiré ni à la renommée retentissante de la tribune, ni à la popularité trop souvent facile de la politique. Je voudrais qu'on leur fît la plus large part possible dans le dernier asile des belles-lettres, devenues les pauvres lettres exilées.

Mais quoi ! il semble que les littérateurs eux-mêmes conspirent contre les purs littérateurs. Sans parler des sottes querelles d'écoles qui les divisent au dehors, les questions d'amour-propre s'introduisent dans l'intérieur même de l'Académie, et les esprits les plus droits et les plus fiers, qui s'unissent facilement s'il s'agit d'élire un homme politique, un professeur ou un ingénieur, ne s'entendent plus guère, ne s'entendent pas du tout s'il est question de nommer un homme de lettres.

Alors les comparaisons surgissent. Le littérateur, élu académicien, se figure que l'Académie uniformise les mérites et que, pour devenir son collègue, on devient son égal : c'est une erreur profonde; il y a de petits et de grands académiciens, comme il y a de grands et de médiocres romanciers. Chacun garde son rang, son échelon, même à l'Académie, et les hauts personnages littéraires, justement jaloux de leur suprématie, devraient se le persuader à eux-mêmes s'ils voulaient calmer leurs alarmes ou faire taire leurs srupules.

La vertu suprême dans la vie, c'est de ne point croire qu'une science et un art sont finis parce que la génération à laquelle on a appartenu, qu'on a dirigée parfois et commandée, fait place à une génération nouvelle, ignorante souvent des mérites de ses aînés et révoltée contre leur royauté artistique ou littéraire. Sainte-Beuve demeura jeune jusqu'à son dernier jour parce que, jusqu'au dernier jour, il se tint au courant des efforts et des œuvres des nouveaux venus. L'homme qui avait célébré Ronsard à vingt ans saluait Flaubert à soixante.

Une génération nouvelle peut, par ses injustices, sa précipitation, ses audaces, ses ardeurs d'iconoclaste que l'âge calmera, sembler plus d'une fois impertinente. Mais il faut l'étudier et non la nier, l'écouter et non l'éconduire. Simplement parce qu'il a vingt ans, ce jeune homme qui passe m'intéresse. Je sais ce qu'ont produit ses aînés et j'ignore encore ce qu'il rêve et ce qu'il espère. Je réclamerais à la fois de lui le respect pour ceux qui l'ont précédé et de ceux-là l'indulgence pour cet inconnu qui va les suivre.

Eh bien, il faut avouer que les maîtres littérateurs d'aujourd'hui — je ne parle pas de tous, mais de quelques-uns — sont volontiers injustes pour la génération qui les suit. « On n'aime pas son héritier, » dit le proverbe. On ne l'aime guère, même lorsqu'il a été plein d'admiration, de déférence et de dévoûment. Un des plus illustres parmi les plus militants ne me disait-il pas, naguère :

— Il n'y a plus de gens de lettres à élire à l'Académie. Si l'on continuait, on arriverait jusqu'à Henry Buguet. Quand des hommes de talent auront surgi, alors on verra ! Jusque-là, nommons de grandes personnalités françaises!

Et ces personnalités, on les cite déjà tout haut. C'est M. Buffet, ou M. Léon Say, Mgr Lavigerie ou M. Gounod, ce serait M. James de Rothschild s'il n'était pas mort, ce sera M. le duc d'Ayen, ce sera mieux ou plus curieux encore (on en parle), ce sera Meissonier. Quelques-uns ont, un moment, songé à M. Grévy. De la sorte, l'Académie deviendrait une sorte de Sénat particulier où les situations sociales ou les titres de

fortune pèseraient plus lourd que les mérites littéraires. L'amiral Courbet y prendrait, par exemple, au gré de quelques-uns, la place laissée libre par son subordonné le pauvre commandant Rivière qui cherchait, au Tonkin, l'immortalité du fauteuil et qui y aura trouvé l'immortalité de l'histoire.

Les grades et la richesse entrent, en effet, en ligne de compte dans les titres des candidats à l'Académie. Auguste Barbier ne raconte-t-il point, dans ses *Souvenirs*, qu'on ne voulut point nommer Brizeux, le doux et exquis Brizeux, qui incarna la poésie de toute une race? Et pourquoi? — Parce qu'il était *trop pauvre!*

Je respecte trop profondément, trop sincèrement cette vieille et noble institution française qui s'appelle l'Académie pour ne pas dire que, si la Compagnie entrait décidément dans cette voie, elle perdrait non pas seulement en popularité (elle est assez brave pour ne point redouter l'impopularité), mais en puissance. Chaque génération a des forces vives. Il serait imprudent de les inutiliser ou de détourner le courant. Déjà la lettre d'Alphonse Daudet, déclarant qu'il ne se présente pas et ne se présentera point montre quel travail se fait dans certaines têtes qui commencent pourtant à grisonner. Daudet est de ceux qui méritaient d'entrer à l'Académie, hautement portés par ce suffrage du dehors, qui n'est point, je pense, à dédaigner. Mais, sans distinction d'écoles, j'en citerais dix qui le méritent après lui. Entre M. Leconte de Lisle et M. Henry Buguet, il y a de la marge, et on y trouverait, quoi qu'en disent les pessimistes, un certain nombre de gens de talent.

Je sais bien que les Quarante s'en soucient fort peu, mais il arrivera que ces gens de talent laisseront ces académiciens élire les chimistes et les ingénieurs ou les grands seigneurs, et continueront à faire leur œuvre individuelle, ayant leurs lecteurs pour leurs livres et leur public pour leurs pièces. Lamartine racontait à M. Alexandre que son père ne lui trouva de talent que le jour où, lui, de Lamartine fut élu académicien, et il y a une lettre dans la *Correspondance* de Sainte-Beuve où il dit, en souriant, que bien des gens lui découvrent du talent depuis, — et seulement depuis — qu'il fait partie de l'Académie. Mais le temps est loin où l'opinion jugeait les gens sur l'étiquette. Le suffrage universel, qu'on le veuille ou non, fait ses gloires lui-même, et pour en citer un autre frappant exemple, la *Revue des Deux Mondes* est toujours la plus puissante des revues françaises, la plus lue, la plus autorisée et la plus prospère. C'est un suprême honneur d'écrire à la *Revue*. Et, l'autre jour, entre romanciers, nous remarquions pourtant que bien des romans célèbres, lus et relus, justement populaires en ce temps-ci, n'avaient point paru dans la *Revue des Deux Mondes*.

Le public, les lettrés, sacrent eux-mêmes les académiciens de leur bibliothèque choisie. Et quelques-uns se contenteront de cette élection faite par Monseigneur Tout-le-Monde. Tandis que d'autres, moins résignés, prendront rang dans cette Académie que fonde décidément M. de Goncourt, et qui assurera six mille livres de rente à ses douze Pairs. Ne pas songer aux nouveaux venus et leur préférer des individualités extra-littéraires est le moyen, pour l'Académie française,

d'assurer le recrutement de cette Académie de demain que j'appellerais volontiers l'Académie japonaise.

Au total, qu'ai-je voulu dire? Que, littérateur, je plaide surtout la cause des lettrés. Ils sont assez écrasés sous la politique, la musique et la peinture, ces pauvres gens de lettres, pour qu'on leur garde ce dernier honneur, l'espoir de cette revanche suprême. Saint-Simon, qui fut, je pense, un assez fier gentilhomme, point tendre aux plumitifs de son temps, mais chez qui le grand, l'incomparable écrivain qu'il était faisait taire son juste orgueil nobiliaire, s'élevait, avec une colère qu'on trouverait violente si je citais la page, contre les nobles qui prenaient, disaient-ils, à l'Académie la place des gens de lettres. Meissonier — ou d'autres de cette valeur supérieure, je le veux bien, mais extra-académique, gloires à côté de l'Académie — prenant place parmi les Quarante, qu'en dirait Saint-Simon, s'il vivait?

Certes, l'Académie, une des gloires de notre nation, doit se recruter parmi tous les hommes qui, aimant les lettres, en ayant le goût et les pratiquant, ont fait preuve de talent, soit au barreau, soit dans la chaire, dans le journal ou à la tribune. Trop de gens de lettres à l'Académie la feraient dégénérer en *parlotte* littéraire, en Société des gens de lettres moins nombreuse. Mais pas assez de gens de lettres, et elle paraîtrait rapidement morne et vide.

Trop de gens de lettres tueraient l'Académie. Mais, qu'on le sache bien, ce sont les gens de lettres qui la font vivre.

XXXV

La semaine. — Les bruyants. — La réclame. — La réclame à l'amour et l'annonce à la rage. — Une héroïne femme de lettres. — Mme Astié de Valsayre et M. Pasteur. — A propos de la *Ronde du Commissaire*. — Comment le père de Philippe Gille a vu de près Gabrielle d'Estrées et Mme de Maintenon. — Léon Delibes. — Mort de J. Bastien-Lepage.

14 décembre

Le théâtre du Gymnase va reprendre la *Camaraderie* de Scribe; il pourrait bien songer aussi à remonter le *Charlatanisme*. Le charlatanisme est toujours une actualité, M. Charles Alexandre, dans ses *Souvenirs sur Lamartine*, cite un mot prodigieux du poète des *Méditations* affamé de publicité et dépensant son argent en annonces. « — L'annonce, disait quelqu'un, est un art inventé par Girardin et accompli par Lamartine. »

— Il faut sonner la grosse cloche de la publicité ; Dieu lui-même a besoin qu'on le sonne !

Va pour la cloche! Ils savent la faire tinter, crier, carillonner, les demi-dieux d'aujourd'hui. Ils en tirent la corde à la casser. Ils en font sauter le battant à le briser et à nous assourdir. Quand ils ne montent pas sur la scène pour nous débiter leurs alexandrins, ils ont l'art

de tenir le public en haleine par des dépêches télégraphiques semant à travers le monde la nouvelle de leur folie et des renseignements sur la coupe de leurs cheveux. Quand donc les gens de talent se contenteront-ils d'écrire des livres s'ils sont littérateurs, de beaux vers s'ils sont poètes, de faire des tableaux s'ils sont peintres, et de jouer la comédie sur les planches s'ils sont comédiens?

Vivre pour le journal et se constituer une galerie de reporters est un défaut commun à bien des gens qui prennent le bruit pour la renommée et lâchent la proie pour l'ombre. Je finirai par n'admirer que les dévoûments inconnus, et, depuis que les journaux m'ont appris que madame Astié de Valsayre avait été quelque peu femme de lettres, je me sens un peu moins porté vers l'admiration. Car je l'admirais, je l'avoue en toute sincérité, cette femme qui, mordue jadis par un chien enragé, s'offrait à M. Pasteur pour des expériences décisives. Oui, c'est madame Astié de Valsayre que j'aurais volontiers proclamée une Romaine, puisque les Romaines sont à la mode. Mais les livres publiés jadis par l'héroïne nouvelle me gâtent un peu la lettre qu'elle vient d'écrire à M. Pasteur. Je redoute instinctivement le coup de grosse cloche dont parlait Lamartine, cette grosse cloche si voisine de la grosse caisse. J'ai peur que ce ne soit encore là une manière de sonner la publicité.

Manière vaillante, manière superbe, je le veux bien et j'en suis persuadé, mais coup de cloche. Je regrette vraiment que madame de Valsayre soit une femme aussi lettrée. Une héroïne qui n'eût rien publié, ni bro-

chure ni lettre à M. Pasteur, m'eût paru cent fois plus héroïque encore. On en arrivera à ne plus croire qu'aux vertus qui ne veulent pas faire de bruit.

Le canard de la maladie de M. Richepin — un canard au tétanos — l'ouverture de l'exposition dite des *Indépendants* (un mot bien sonnant, un coup de cloche encore !), l'exhibition de plusieurs projets de décoration à l'École des beaux-arts pour la mairie de Courbevoie, voilà, je crois bien, avec la mort de l'agent Morin, ce qui a occupé l'attention publique. Ce concours, cette décoration de la mairie de Courbevoie a cela de particulier qu'au milieu des jeunes gens qui s'y disputent la palme — et la prime — un artiste déjà grisonnant et célèbre s'est glissé, M. John Lewis Brown, qui a apporté dans l'art de décorer une mairie ses rares qualités de coloriste original et, si j'étais juge, je sais bien, en dépit du talent de bien d'autres, à qui je donnerais le prix.

Pour le reste, Paris n'a pas eu grandes nouvautés à regarder ou à écouter. On répète les grosses pièces nouvelles et l'approche de la fin de l'an amène cette sorte d'accalmie intellectuelle qui remplace, d'ordinaire, le mouvement fébrile des étrennes. C'est là comme un état de torpeur vague qui se reproduit tous les ans. Le jour de l'an absorbe plusieurs semaines à l'avance. Quand les joujoux scintillent aux devantures des magasins, un vent d'économie souffle sur la ville et l'on se réserve pour le 1er janvier qui approche.

Les théâtres ont cependant leur public et la revue des Variétés amuse son monde au boulevard Montmartre

comme la *Ronde du Commissaire* au boulevard Bonne-Nouvelle. Savait-on que cette *Ronde du Commissaire*, devenue une comédie entre les mains de Meilhac et Phillippe Gille, devait être primitivement un roman, un roman de police intime, entre les doigts de Meilhac et Halévy? L'aventure du commissaire Balaban devait former une sorte d'épopée dans le genre de *Tricoche et Cacolet*, mais moins comique qu'au théâtre, plus dramatique, et ce roman de policiers devait paraître précisément dans le feuilleton du journal *le Temps*. Les œuvres ont leurs destins! Ce qui devait être mis en volume prr Halévy et Meilhac a été mis en scène par Meilhac et Gille. Et je me figure, pourtant moi, que Gille, cet aimable et spirituel Philippe Gille, pouvait bien avoir apporté à Meilhac le sujet de cette *Ronde du Commissaire*, souvenir du temps de commissariat de M. Gille père.

Gille a même des souvenirs étonnants et pourrait avec sa verve entraînante en composer des romans; Hoffmann n'eût pas inventé mieux.

Voici par exemple une aventure extraordinaire :

M. Gille père, né au commencement de l'année 1789, a eu non seulement l'occasion de toucher les ossements de madame de Maintenon, mais il a vu — de ses yeux vu — deux femmes qui ont laissé un certain nom dans l'histoire intime de nos rois : Gabrielle d'Estrée, la *belle Gabrielle*, et cette madame de Maintenon. C'est invraisemblable, incroyable, fantastique, mais c'est ainsi.

En 1793 ou 1794 (M. Gille, le père de l'écrivain, avait quatre ou cinq ans) ; on exhuma à Ormesson, près du château de ce nom, à côté de Chennevières (Seine-et-

Oise), le corps de la belle Gabrielle; elle avait, je crois, été inhumée à Charenton; toujours est-il qu'un matin le chef de cuisine de M. d'Ormesson, qui habitait son charmant château (construit par Henri IV pour Gabrielle), emmena M. Gille père par la main, avec d'autres enfants, pour voir l'exhumation. Spectacle étonnant, représentation extraordinaire. On avait creusé une fosse remplie de chaux vive; les cercueils de plomb furent coupés à coups de ciseaux, et le corps *tout noir*, enveloppé de soie noire, apparut, brutalement mis au jour. Bien qu'il fût tout enfant, le père de Philippe Gille se rappelait parfaitement que Gabrielle avait encore ses boucles d'oreilles des deux côtés du visage et une grosse bague au doigt. La main avait, paraît-il, gardé une certaine élasticité malgré les années. On coupa le doigt où était la bague; quant aux boucles d'oreille, elles se détachèrent d'elles-mêmes. Puis on fit basculer le cercueil mis au bord de la fosse, et le corps de Gabrielle tomba dans la chaux.

Voilà tout ce que les souvenirs de M. Gille père lui ont rappelé, et M. Philippe Gille m'a cité ce récit mot pour mot. Reste pour moi ce doute : Pourquoi, porté d'abord à Charenton, le corps s'est-il retrouvé à Ormesson? Il est vrai que le joli château de Gabrielle (il est à une heure de Paris) était son séjour favori. Il est possible qu'Henri IV y ait fait transporter les restes de sa maîtresse. En tout cas, c'est, je crois, un point facile à éclaircir.

Arrivons à madame de Maintenon.

M. Gille père, en revenant de Caprera et des pontons anglais, où il avait souffert, entra en 1814 à

l'économat de l'École de Saint-Cyr. L'École était alors dirigée par le général d'Albignac et l'économe s'appelait Guillaumot. Dans l'armoire de la salle à manger du petit appartement qui fut donné à M. Gille père (dans l'École) se trouvait une caisse sur laquelle étaient écrits ces mots stupéfiants : *Os de madame de Maintenon*. En 93, le tombeau de la marquise avait été ouvert comme les autres. Les enragés de Paris, après avoir pris le plomb du cercueil (tout comme celui de Gabrielle), avaient jugé à propos de traîner les os de la pauvre femme — la *vieille fée*, eût dit Saint-Simon — dans les rues de Saint-Cyr. Après les avoir bien promenés dans un panier, on les avait jetés près du Polygone. Quelqu'un (on disait que c'était un prêtre défroqué) les recueillit et les rapporta, de nuit, à l'École; on n'en parla plus. Quand le père de Philippe Gille vint à l'économat, il fit connaissance, en même temps que d'Alexis Monteil, qui professait à Saint-Cyr, du chirurgien de l'École, et celui-ci se souvenait fort bien de la promenade des os de madame de Maintenon à travers le village.

Ce chirurgien, ultra-républicain, en pensant qu'on avait recueilli les os de cette... — non, je ne citerai pas le mot du chirurgien — ajoutait qu'en les ramassant, on y avait mis un tibia de vache. (M. Philippe Gille me rapporte là, je le répète, mot pour mot ce que lui a dit son père.)

Plusieurs fois, au lendemain des Cent Jours, le général d'Albignac écrivit pour qu'on recueillît dans un tombeau ces restes; le ministère ne répondit jamais. Une fois le général eut le tort d'en parler à la duchesse

d'Angoulême, qui tout simplement lui tourna le dos. Le duc de Berry et la duchesse de Berry, la duchesse d'Angoulême venaient assez fréquemment à Saint-Cyr; ils avaient près de là des espèces de fermes modèles, et M. Gille père se rappelait avoir vu les deux duchesses couvertes de longues blouses afin de se protéger contre la graisse de la laine des moutons qu'elles faisaient élever et qu'elles allaient tâter à l'époque de la tonte. Au retour de ces fermes, on finissait par dîner à l'École, et M. Gille se rappelait encore avoir vu le duc de Berry boire en dînant dans un énorme verre qu'il ne trouvait jamais assez plein.

— Encore, donc, encore! disait-il à celui qui lui versait quand il n'emplissait son verre que jusqu'à moitié.

— Ces Bourbons, grommelait alors le général d'Albignac furieux, mais en aparté, ce sont des machines à digestion.

Et, de fait, il paraît que le duc mangeait d'une formidable façon.

Un jour, M. Gille eut l'idée d'inviter quelques amis de Paris à venir dîner chez lui, dans son appartement de l'École. On se mit à table, et M. Gille parla de la fameuse boîte. La marquise! madame de Maintenon! La femme du grand roi! On voulut voir les os.

La boîte fut tirée de l'armoire, et on examina (malgré les observations de M. Gille père) les ossements un à un. A ce moment, un des convives, qui s'appelait Paluelle, et qui depuis fut, sous Louis-Philippe, employé dans les bureaux du baron Athalin, prit un petit morceau brisé des os du crâne et le croqua en disant :

— J'ai mangé de madame de Maintenon!

Les os furent remis dans leur boîte et le dîner continua. Quand il fut terminé, Paluelle fut pris de malaise, de vomissements, et repartit pour Paris, transi et fort malade.

Voilà le fait exact. Pour finir l'histoire des os, les Bourbons avaient absolument refusé au général d'Albignac de renfermer les restes de madame de Maintenon dans un tombeau. Comme on ne voyait de tous côtés alors que des faux Dauphins, on craignait, paraît-il, quelque nouveau compétiteur, un soi-disant descendant de Louis XIV, côté Maintenon.

Et les os restèrent dans leur boîte jusqu'au jour où le roi Louis-Philippe fit construire un monument qu'on peut voir aujourd'hui dans la chapelle de l'École.

Maintenant, inventez une plus étonnante histoire que celle de cet homme avide et glorieux de *manger de madame de Maintenon*. Je vous en défie !

Ces curieux souvenirs du père de M. Philippe Gille que le spirituel écrivain conterait beaucoup mieux que moi m'ont entraîné assez loin du présent et j'aurais voulu dessiner, en passant, la silhouette élégante, le profil rieur du nouveau membre de l'Institut, Léo Delibes, un Parisien en musique, un Parisien par l'esprit. Mais, au moment où j'allais parler du nouvel « Immortel », on m'annonce une mort qui, pour être prévue depuis des mois, n'en est pas moins cruelle. M. Jules Bastien-Lepage, un des peintres les plus remarquables de la génération nouvelle, a succombé au cancer de l'estomac qui le rongeait. Il était jeune et c'était un maître. Tous les regrets qu'il emporte tiennent,

poignants, dans ces deux mots. Épris de vérité, mais lui gardant une sorte de poésie particulière, Bastien-Lepage serrait de près la nature et la traduisait avec une sincérité puissante, un peu sèche, mais robuste. Il aura laissé des portraits qui sont des chefs-d'œuvre, celui de son frère, celui de M. Albert Wolff, celui de mademoiselle Sarah Bernhardt, bien qu'un peu maniéré. Nous l'avions souvent comparé à Holbein. Il voulut s'inspirer d'Holbein même lorsqu'il peignit sur un fond de vieille tapisserie, et en costume du moyen âge, le portrait du prince de Galles. L'essai ne lui réussit qu'à demi. Il revint à une manière plus simple, et les francs tableaux champêtres des dernières années de sa vie ont une valeur considérable et promettaient un grand artiste.

M. André Theuriet, dont il a modelé admirablement le profil, a tracé de Bastien-Lepage, dans son livre *Sous Bois*, un portrait vivant sous le pseudonyme du *primitif*. Bastien-Lepage était, en effet, comme une façon de *primitif* égaré en plein Paris, un brave et laborieux paysan meusien coudoyant le *high life* artistique de l'avenue de Villiers. Il travaillait vaillamment, exigeait, pour un portrait, trente ou quarante séances. Je le vois encore, tout jeune, timide alors et hésitant (sauf en peinture), assis sur un divan dans l'atelier d'Henner. Il concourait alors pour le prix de Rome. Il espérait aller voir, de près, les Stances et les Loges et la Sixtine. On trouva son tableau de concours, l'*Adoration des bergers*, un peu trop réaliste. Il y avait là des mains de vieux bergers tout à fait admirables, avec leurs peaux ridées sur des os noueux! Déjà tout Bastien-

Lepage, le Bastien du mendiant de Damvillers et du *Père Jacques* était là, dans ces mains. On ne lui décerna pas le prix. Il était bien triste quand je le revis dans l'atelier d'Henner. Mais il lutta, et, dès son premier tableau, une *Petite Communiante*, étonnée, avec ses mains raidies dans ses gants de filoselle, il fut *quelqu'un*. La peinture est durement frappée cette année. Que de morts à la fois! Mais une des plus déplorables, c'est la perte de ce tout jeune homme qui avait si puissamment et si profondément marqué dans l'art moderne. Que diront les paysans de Damvillers quand Theuriet, retournant aux bois, leur apprendra que le *Primitif* est mort ?

P. S. — M. Jules Loiseleur, à propos de l'histoire de l'exhumation de Gabrielle d'Estrées, racontée plus haut d'après notre ami Philippe Gille, a bien voulu m'écrire d'après la plus récente édition du *Journal de l'Estoile*, que « la duchesse (Gabrielle était duchesse de Beaufort) fut mise, deux jours en son lit de parade... « puis portée à Saint-Denis où on lui fit un service, et delà à Maubuisson, où elle est enterrée. » Dulaure parle, en effet, du tombeau de Gabrielle dans l'église de l'abbaye de Maubuisson. Joanne dit que l'église et le tombeau furent détruits pendant la Révolution. Maubuisson et Ormesson font partie du département de Seine-et Oise, Ormesson dans le canton de Corbeil, Maubuisson dans celui de Pontoise. Il est probable que le père de M. Philippe Gille avait vu à Maubuisson ce qu'il contait avoir vu, étant très petit, à Ormesson. La rectification rend plus authentique encore cette surprenante histoire.

XXXVI

Histoires de femmes. — La réunion de la Redoute. — Mlle Barberousse. — Une ligue nouvelle. — Vitriol et revolver. — La mode. — En haut et en bas. — Le catogan. — M. Eugène Pelletan et la *Femme au dix-neuvième siècle.* — Les brochures de 1863. — La *Nouvelle Babylone.* — George Sand et Pelletan. — Un honnête homme.

17 décembre

Les femmes ne se plaindront pas de ne point faire parler d'elles. Même à cette époque de l'année, où, dans toute la candeur de son rabâchage annuel, l'article *étrennes*, la chronique du *jour de l'an* remplit les causries de nos journaux (une colonne sur les joujoux, une colonne sur les livres dorés, une colonne sur l'inutilité des étrennes utiles), les femmes ont trouvé moyen d'empiéter sur le domaine des enfants, et d'absorber la plus grande partie de l'attention publique, qui, la mi-décembre venue, appartient de droit pourtant aux prochains sabots de Noël et à Monsieur Polichinelle.

Nous avons entendu, cette semaine, un avocat du droit des femmes proposer « l'invasion des comités électoraux » par la plus belle moitié du genre humain, en vertu de ce principe qui me paraît manquer d'un

peu de libéralisme : « L'invasion est une force. » Nous avons eu à la tribune de la Redoute la proclamation du droit au « noble revolver » par une jeune femme arrachée à l' « honnête pot-au-feu ». Nous avons enfin assisté à une levée de boucliers parfaitement inattendue et à la naissance d'une nouvelle ligue, la Ligue de protection des femmes contre l' « homme infernal et bourru », constituée sous la présidence de mademoiselle Barberousse.

Remarquez, en passant, comme les idées de combat trouvent aussitôt, pour s'incarner, des êtres prédestinés portant tout naturellement un nom fait pour servir le mot de ralliement, Barberousse, mademoiselle Barberousse. Un romancier eût feuilleté le Dictionnaire Bottin pour baptiser une héroïne aussi militante qu'il n'eût certainement pas inventé mieux ; la réalité est toujours souveraine. Ce nom de Barberousse vaut un drapeau pour la ligue des faibles femmes contre le sexe laid, oppresseur, brutal, farouche, ridicule et maudit.

Barberousse ! Malheur à ce nom abhoré !

dit le vieux Magnus, des *Burgraves*.

La Ligue de protection des femmes l'inscrirait volontiers en lettres d'or sur ses étendards (brodés par les mains des hommes réduits à l'état d'esclaves) :

O Barberousse ! ô gloire à ce nom vénéré !

Nous allons donc assister aux réclamations, déclamations et proclamations des disciples de Barberousse. Barberousse va déployer, encore une fois, l'étendard

du jupon, ou comme on voudra, un jupon comme étendard, et cette ligue féminine ne ressemblera guère, j'en ai peur, à une ligue du Bien public.

Mais ce n'est pas seulement dans les réunions publiques et ce n'est pas seulement en France que ces revendications du sexe faible s'affirment avec des violences inattendues, c'est dans les réunions mondaines et c'est également à l'étranger. Et, comme toutes les révolutions commencent par changer les noms des rues et transformer les enseignes, la révolution féminine tend à débuter par la modification complète du vêtement féminin. J'ai déjà indiqué la tendance d'une certaine école anglaise, qui prétend donner au costume des femmes le même aspect que celui des hommes ou à peu près. A Londres, les « jupons divisés » — ou pseudo-pantalons — de mistress King, chef du *Rational dress movement*, ont commencé ce que les novatrices appellent la régénération du costume. Oui, la « toilette rationnelle » débute par le pantalon masculin, par le contraire des paniers, et ce « jupon divisé » est imposé au sexe faible par la pratique des exercices sportiques, chaque jour plus répandue.

Nous avons en France nos élégances féminines sportives, nos chasseresses et nos yachtswomen, nos grandes dames qui tirent l'épée, ou la carabine, ou l'arc, comme feu Mérimée, et M. le baron de Vaux les a même étudiées avec beaucoup de grâce et peintes — au pastel — dans un joli livre, *les Femmes de sport*. Mais elles sont, parmi elles, fort rares encore celles qui voudraient, en dehors de la chasse ou de l'escrime, adopter les fameux « jupons divisés » de

mistress King, la réformatrice, la Barberousse de la mode anglaise.

Et pourtant il y avait déjà, dans notre société française, des symptômes de renversement de goût en fait de modes.

Ce n'est plus une indiscrétion, après tant de journaux qui l'ont répété, de faire savoir au public que la jeune marquise de Belbœuf, la fille du duc de Morny, s'habille en homme et se fait photographier en costume de clown noir. Il y a — je le répète — non seulement chez mademoiselle Hubertine Auclert et ses amies, mais un peu partout et jusque dans le monde le moins accessible aux idées de révolte sociale, des appétits de révolution, si je puis dire, mais d'une révolution qui est radicalement impossible, d'une révolution condamnée d'avance : le renversement de la loi naturelle, la révolution sexuelle. Les femmes, l'autre jour réunies, et qui proposaient d'offrir soit un vase de Sèvres, soit un revolver d'honneur à madame Clovis Hugues, parce qu'elle avait à la fois immolé le jésuitisme et le sexe oppresseur, me paraissent faire fausse route, malgré leurs déclamations. Mais elles entraîneront cependant plus d'une tête folle et troubleront en plus d'un cerveau les notions de goût et de droit, déjà si confuses un peu partout.

Les *vitrioleuses* ne viennent-elles pas d'être flétries (comme modérées sans doute) en même temps qu'on acclamait les *revolveriennes* ?

En attendant qu'on *masculinise* la mode et que les femmes se parent, en réalité, de ces culottes qu'elles portent, au figuré, en plus d'un ménage, faux ou vrai,

les femmes qui tiennent encore à rester femmes ont décrété qu'il y avait lieu de changer la coiffure féminine. Et c'est dommage.

On ne va plus porter les cheveux relevés et qui dégageaient si agréablement la nuque, donnant à certains cous les ondulations et les séductions de lignes de la Diane, de Houdon. On veut remettre à la mode le catogan, qui tombait autrefois sur le col et se dandinait entre les deux épaules comme un bourrelet mobile. Le catogan a son charme. Il a pour lui son nom, qui évoque tout aussitôt je ne sais quelle grâce et quel raffinement du dernier siècle. On rêve de marquis en perruques poudrées et de jolies pécheresses. Mais la mode la plus charmante et la plus logique sera toujours celle qui, dans la femme, laissera, en s'arrêtant aux bienséances, le plus voir ou le plus deviner de la femme. Et c'était si délicatement inventé ce retroussis de chevelure mettant à nu le cou et lui laissant une fierté d'allure, une liberté de mouvements tout à fait agréable et très artistique à la fois ! Va pour le catogan s'il revient à l'ordre du jour ! Mais on n'inventera pas mieux que ce qui paraît le plus simple, et il en est du col comme de la main d'une jolie femme : rien ne lui va mieux que le nu.

Toutes ces questions, même celles de la mode, M. Eugène Pelletan les avait abordées dans son livre : *la Femme au dix-neuvième siècle* et dans une de ces brochures qui firent sensation en 1863-64, et qu'il publiait chez Pagnerre lorsque quelque événement l'y poussait. Pelletan n'était point un esprit ennemi de l'émancipation des femmes, au contraire. Mais il tenait à ce que la *Déclaration des Droits de la Femme* fût surtout (le

mot est de lui) la *Charte du foyer.* Il savait fort bien quelle puissance, occulte ou visible, exerce la femme, même en ces questions politiques d'où elle se dit exclue. C'est précisément lui qui nous disait avoir vu dans un de ses voyages du Midi cette pancarte placée sur une boutique d'épicier, au-dessus des lampions d'une fête du 15 août: « *Ce n'est pas moi qui illumine, c'est ma femme !* »

Il ne refusait pas à la femme le droit de savoir et le droit de penser. « Je connais, a-t-il écrit quelque part, une femme qui ne va pas au spectacle et qui lit beaucoup; comme on lui en faisait un jour le reproche : — Que voulez-vous ? dit-elle en souriant, la lecture est la toilette de l'esprit, et cette coquetterie en vaut bien une autre. » Mais encore me semble-t-il que Pelletan demandait à cette « coquetterie de l'esprit » de rester coquette et féminine.

Cet écrivain éloquent et emporté, un peu mystique, non seulement dans son premier roman, la *Lampe éteinte,* mais jusqu'en ses écrits de polémique et ses brochures de bataille, ce tribun, ce pamphlétaire fut surtout un homme de foyer, un père de famille laborieux et austère. Il y avait dans son esprit quelque chose de ce christianisme prédicant et de cette bonté militante qu'il nous montre dans l'âme même de son Jarousseau, le *Pasteur du désert.* L'ancien secrétaire de Lamartine avait conservé une élévation de pensée, une envergure de style et des aspirations vers l'infini qui semblent plus passés de mode que les cheveux relevés derrière le col.

Il avait, un jour, avant Louis Veuillot qui devait reprendre le sujet sur un autre ton et à son point de vue catholique, écrit, avec une sorte de rudesse huguenote,

un tableau de Paris poussé au noir et qu'il appelait la *Nouvelle Babylone*. Je sais peu de livres qui nous aient plus séduits, nous autres jeunes gens qui avions vingt ans, lorsque ces premiers cris de désespoir retentissaient dans le grand silence de l'Empire.

Eugène Pelletan signait d'une plume irritée, trempée dans une encre qu'on eût dite chaude et mordante comme un acide, le bilan d'une société de jouisseurs s'amusant au bord d'un abîme. On l'accusa de pessimisme et de puritanisme, mais son pessimisme n'était pas cette lassitude de vivre et ce dédain des hauts devoirs qui est le vice d'aujourd'hui : — c'était au contraire un hommage, une adoration, un amour désespéré de la liberté et de l'honneur.

« *Le monde marche !* » a écrit un jour Pelletan, apôtre convaincu du progrès. Je ne répondrais pas qu'à de certaines heures de désillusions, même depuis la publication de la *Nouvelle Babylone*, il n'eût pas dit aussi, tristement : « *Le vice marche!* » Mais non, il est demeuré fidèle à tout ce qu'il aima pendant toute sa vie. Il a beaucoup travaillé, beaucoup lutté, et ce journaliste de probité et de conscience avait pris pour mot d'ordre cette fière devise : « Pas une journée sans une ligne ! *Nulla dies sine lineâ.* »

Dans sa jeunesse, avant de débuter au journal *la Presse*, sous le pseudonyme d'*Un Inconnu*, Eugène Pelletan avait été le précepteur du fils de madame Sand. C'est lui que l'auteur de *Lélia* avait choisi pour élever la jeune âme, former l'esprit de Maurice Sand. Pelletan ne parlait jamais sans attendrissement de ce souvenir, et peut-être eût-on démêlé dans ses retours sur le passé

un peu d'amertume. Dans le premier recueil de ses articles de critiques, les *Heures de Travail*, on trouverait une page assez sévère, probablement injuste, sur George Sand à propos de *Lucrezia Floriani*.

Il y avait eu, entre eux, à Nohant, une rupture violente, madame Sand reprochant au précepteur de son fils d'imposer à l'enfant des idées qui n'étaient point celles de sa mère. Très fier, Pelletan quitta Nohant et résolut de partir pour Paris, au hasard, quoique très pauvre. Or, au moment où, à l'aube, il quittait, seul, la demeure où il avait vécu, George Sand lui remettait une longue lettre, cruelle et maternelle à la fois, où elle lui donnait à son tour des conseils sur la façon dont, à Paris, il devait comprendre la vie.

Et s'interessant à ce jeune homme qui s'en allait ainsi, loin d'elle, par les chemins, elle écrivait en même temps — sans que Pelletan le sût — à un ami de Paris :

« Veillez sur lui ! Qu'il échappe à Girardin ! Et qu'il ne sache pas, qu'il ne sache jamais que c'est moi qui vous dis de le consoler et de l'aider ! »

Et Eugène Pelletan ne l'a jamais su.

Je ne m'étonne pas qu'il ait écrit dans la *Charte du foyer* ces lignes profondes : « C'est précisément la diversité de l'homme et de la femme qui forme l'attrait qu'ils ont l'un pour l'autre, le bonheur qu'ils éprouvent l'un avec l'autre; changez la femme en homme, vous tuez l'amour, il ne reste que l'amitié. Vous aurez déchiré le roman de l'existence. »

Et c'est précisément, dans son article sur le roman de *Lucrezia Floriani*, ce qu'il repoche à George Sand d'avoir fait.

De Pelletan nous n'avons connu que l'homme déjà arrivé à sa cinquantième année lorsque nous le vîmes pour la première fois. Grand, un peu voûté, le front haut, des sourcils hérissés sur des yeux superbes, une barbe longue, encore noire alors, il gardait, à son banc de député, une fière attitude, raide et immobile à côté du petit Breton Glais-Bizoin qui remuait toujours. Parfois, dans le tumulte d'une discussion, une interruption partait, vibrante comme une flèche, bien lancée et, comme elle, allant droit au but : c'était Pelletan qui, la main étendue vers le siège du président, formulait d'une phrase courte et sévère une sentence que nous nous répétions le soir. A la tribune il était éloquent, hautain, volontiers dédaigneux et menaçant. Il n'avait pas l'ironie persuasive et redoutable de Jules Simon, le sarcasme insolent de Jules Favre, la magnifique faconde oratoire d'Ollivier, alors son compagnon, mais ses courroux, ses ardeurs, ses audaces, tonnaient avec des accents fiers, parfois sibyllins. Au fond, ce militant fut un modeste et presque un timide. Il était comme cette amie dont il parlait et qui, fuyant le spectacle et le *paroistre*, n'aimait que ses livres.

Sa bibliothèque qu'il lui fallut vendre pour payer une glorieuse amende, sa plume, qui lui assurait l'indépendance et la dignité, son coin de feu, ses enfants, sa famille, voilà ce qu'aima surtout ce patriote, une des intelligences philosophiques de son époque, un des rares écrivains de ce temps et, ce qui vaut mieux peut-être, une honnêteté et une conscience.

XXXVII

L'homme du jour. — M. François Coppée. — La réception de demain. — Le passé : le *Passant*, les *Jacobites*. — Un Parisien. — Les humbles. — La prose après la poésie. — L'assaut du *Chat Noir*.

20 décembre

La réception de M. François Coppée, qui a lieu demain à l'Académie française, et le discours de M. Victor Cherbuliez, répondant au récipiendaire, me font avancer d'une journée notre causerie du jeudi. C'était M. Edmond About qui, élu avant M. Coppée, devait être reçu avant lui et faire précéder par l'éloge de Jules Sandeau l'éloge du poète de *Pernette* et de *Psyché* prononcé par le poète des *Humbles*. Mais les hasards en ont décidé autrement, et, à moins que M. About ne se hâte d'achever le discours auquel doit répondre M. Rousse, M. Victor Cherbuliez se verrait même, me dit-on, obligé de répondre à M. de Lesseps peu de temps après avoir répondu à M. Coppée. Ce n'est pas seulement le public qui attend impatiemment le portrait de Sandeau par M. About, c'est l'Académie.

En attendant, voici Coppée qui va nous évoquer l'austère et vénérée figure de Laprade, et ce discours

officiel n'est pas le seul labeur inédit encore du jeune adémicien,

Car le fauteuil pour lui n'est pas une dormeuse !

Schiller a dit qu'un bon ouvrage dramatique devait être « le fruit d'un été ». François Coppée a passé son été au bord de la mer, dans une maison que son éditeur et ami Alphonse Lemerre avait mise à sa disposition, et il a rapporté de sa villégiature solitaire un drame en vers, les *Jacobites*, où Culloden et Charles Édouard revivent, la bataille avec ses héroïsmes et ses tueries, le prétendant avec son charme, sa bravoure et ses malheurs. Je garderai d'ailleurs, sur ce drame, le silence discret que Dumas et Sardou réclament avec juste raison du journalisme actuel. Il me sera pourtant bien permis de dire que les *Jacobites* représentent déjà pour moi une belle soirée d'émotion dramatique et de musicale poésie.

C'est un double plaisir d'entendre Coppée lire et dire ses vers. Il lit bien, il dit juste, d'une voix forte, jeune et chaude. On le verra demain.

Il y a loin des *Jacobites* et de *Severo Torelli* à cette vision juvénile, à ce songe florentin d'une nuit d'été qui s'appelle le *Passant*. Coppée eut la bonne fortune de devenir célèbre en un soir, d'être du jour au lendemain l'auteur du *Passant*, et il eut cette gloire aussi d'entraîner avec lui vers la renommée toute une génération de jeunes gens, tout un groupe de poètes.

Avant le *Passant*, il n'était pas rare que devant le magasin d'Alphonse Lemerre, des flâneurs, répétant volontiers les plaisanteries faciles des *échotiers* (on di-

sait *échotiers* en ce temps-là) s'arrêtassent, feuilletant en ricanant quelque livre de vers nouveau, montrant avec des facéties courantes quelque livraison à couverture brun clair de la collection du *Parnasse*. « Les *Parnassiens !* L'éditeur des *Parnassiens !* » Les passants du passage Choiseul, qui n'étaient point de la famille du *Passant* de Coppée, bafouaient en bloc tout à la fois. Zanetto parut et ce fut fini. Et c'est bien pourquoi la représentation de ce duo d'amour est une date dans l'histoire de la poésie contemporaine. La chanson de Zanetto fit plus pour la poésie et les poètes que les admirables *Stances et Poèmes*, de Sully-Prudhomme, les premiers vers exquis de Coppée, les poèmes de Catulle Mendès. Le public tout à coup, et les *échotiers* eux-mêmes se dirent que le *Parnasse* n'était peut-être pas une réunion d'excentriques et de fous, puisqu'un parnassien venait de remporter un tel triomphe et d'évoquer, sans qu'on lui jetât des pommes vertes, devant le public de l'Odéon, un rêve des bords de l'Arno, qui nous reportait à nos souvenirs d'Italie, quand, sous les ombrages de Baboli ou sur la terrasse de l'Ombrellino, la nuit nous semblait doublement parsemée d'étoiles — celles du ciel, immobiles, là-haut, et les vivantes étoiles d'en bas, les claires et mouvantes lucioles.

C'était pourtant dans le gris brouillard de Paris, entre deux écritures sur du papier *à en-tête* ministériel, que François Coppée — qui s'appelait Francis alors, nous dit M. Mendès — avait évoqué ce songe d'une nuit d'été d'Italie :

— Il y a dans mon bureau, au ministère de la guerre, me disait dès lors un ami de collège, Jules Christophe, un jeune homme qui fait des vers ; c'est un vrai poète. Il s'appelle Coppée.

Le nom nous frappa. Il sonnait bien. Il semblait rimer avec épée, épopée — que sais-je ?

La muse de Coppée, comme celle qu'avait choisie Sainte-Beuve, est née entre deux pavés de Paris. Il a même, le poète, raconté, dans des conférences applaudies et qu'il aurait dû recueillir, ses souvenirs et ses impressions d'enfance et de jeunesse.

C'est dans ces causeries à cœur ouvert que François Coppée racontait comment Dumas père l'avait tutoyé dès la première entrevue en lui disant : « Tu es un poète ! » C'est dans ces confidences, qui ont l'accent pénétrant de ses poésies mêmes, qu'il explique, en vrai Parisien, combien il adore Paris. Nous fredonnions un jour, devant lui, un air de vaudeville, un air jadis populaire, presque oublié maintenant, que chantait Judith Ferreyra dans je ne sais plus quelle féerie.

— Ah ! cet air-là, me dit-il. *Allez donc, turlurette !* Il évoque, comme un accompagnement railleur, mes toutes premières amours !

Il aurait pu dire : « les nôtres » aussi et celles de bien d'autres.

Le Parisien accroche ainsi à une chanson de théâtre, à une fenêtre de petite rue, à une affiche, à une date, ses souvenirs d'adolescence. Et c'est pourquoi les cailloux mêmes, les fredons, les ruisselets de la grande ville font comme partie intégrante de notre vie à tous.

A relire les vers et les confidences de cet homme d'élite que le succès n'a pas rendu vaniteux, on retrouve tout Coppée, avec l'acuité de ses impressions, la tendresse et la bonne grâce de son talent touchant d'abord, subtil, comme on dirait aujourd'hui, et devenu robuste et fier.

S'il a beaucoup souffert à ses débuts, François Coppée a marché vite. Dans son *Rapport sur les progrès de la poésie*, publié en 1858, sous les auspices du ministère de l'instruction publique, Théophile Gautier, après avoir consacré une page admirable à Leconte de Lisle, trente lignes exquises à M. Louis Ménard, un paragraphe élogieux et charmant à Théodore de Banville et une demi-page à Catulle Mendès, qu'il montrait s'enivrant de l'eau du Gange, et « quelques gouttes du fleuve sacré suffisant pour éteindre dans la coupe du poète le pétillement gazeux du vin de Champagne » (il est revenu au champagne, Catulle Mendès) — Gautier, dis-je, qui analyse longuement, avec une sorte d'émotion respectueuse, les *Stances et Poèmes* de Sully-Prudhomme, dit simplement ceci de François Coppée, à propos du *Parnasse* d'Alphonse Lemerre :

« M. François Coppée, l'auteur du *Reliquaire*, charmant volume qui promet et qui tient. »

Et c'est tout? Oui, c'est tout. Coppée n'était pas encore l'auteur du *Passant* et Zanetto n'avait pas, en grattant de sa guitare, fait mettre à sa fenêtre la Gloire. Elle allait venir. Et pendant longtemps même Coppée devait s'irriter un peu d'être salué toujours de ce nom, envié pourtant, « l'auteur du *Passant* », comme le poète-philosophe pouvait trouver qu'on le méconnaissait en

l'appelant éternellement « l'auteur du *Vase brisé* ». Balzac n'a-t-il pas été, durant toute sa vie, « l'heureux auteur d'*Eugénie Grandet* », quand il n'était pas tout simplement « le plus fécond de nos romanciers » ?

Mais non, ni le poète des *Intimités* ni le poète de la *Justice* ne se fâchaient de rien.

« Pauvre petit *Passant*, a dit Coppée, je n'ai jamais oublié, gentil chanteur d'une nuit de clair de lune, que je te devais cette première récompense du poète, ce premier rameau de laurier qui a fait pleurer de joie ma vieille mère et qui m'a donné pour toujours le courage et l'espérance!... »

Et maintenant, tout cela est loin ! Le *Passant*, Zanetto, le *Reliquaire*, ce sont les œuvres de jeunesse, et demain Coppée, que nous revoyons encore, presque imberbe, avec le sourire indécis de la vingtième année, lorsque nous le rencontrâmes pour la première fois, avenue Frochot, dans le salon de Paul Meurice, Coppée nous apparaîtra vêtu de l'habit vert. On a vu que sa dignité nouvelle ne lui enlevait pas le goût du labeur, et après les *Jacobites* il songe déjà à un nouveau drame d'histoire. Ce qui me plaît en lui, c'est que le bruit qu'il fait, il le fait par ses œuvres. Il cache volontiers sa vie. Il cultive son jardinet, comme le voulait Candide, et laisse passer les bruyants, les paroxystes, les exaspérés, avec ce sourire d'autrefois, qu'il a toujours, mais que l'âge a rendu un peu narquois, et voilà tout.

Et, content de sa destinée — ce qui serait déjà une originalité à l'heure où nous sommes — il a pu dire, en parlant de son logis, discret et artistiquement familial, de la rue Oudinot, qu'il lui savait gré d'être placé

dans un quartier populaire, comme au centre même de son inspiration.

Les petits, les humbles, les souffrants, qu'il a pour voisins, voilà ceux que François Coppée a coudoyés, aimés, chantés, voulu faire plaindre.

Il est en cela de son temps. La caractéristique des recherches actuelles, c'est la réaction du naturel contre le factice et l'accès donné aux plus petits dans le grand domaine de l'art. Daudet, Coppée, Zola, Pierre Loti, semblent surtout se soucier des plus humbles. Mais déjà les *Pauvres Gens* passionnaient aussi vivement Victor Hugo que le sultan Mahmoud ou l'empereur Charlemagne. Pour Dickens, le pauvre Olivier Twist compte autant et plus que le lord-maire, et le *Petit Épicier* vaut, pour Coppée, un des chefs de clans écossais qu'il vient d'évoquer. Et c'est pourquoi il y aura demain bien des mondaines à la réception du poète, mais, dans quelque coin aussi, égarée là comme par hasard, quelque Parisienne du Paris humble qui écoutera et applaudira ce poète parisien, ce poète des réalités, des souffrances discrètes, des soupirs étouffés, des âmes qui ont un roman parfois et pas d'histoire et dont les pleurs ne font pas de bruit.

Dans la destinée d'un poète une larme d'amour et de pitié, un sanglot de femme ou un sourire consolé pèsent autant que le clairon qui mène coup de un bataillon au pas de charge. D'autant plus que l'auteur de *Severo Torelli*, après avoir soupiré la romance du page, tient en maître aujourd'hui l'épée du chevalier.

La poésie m'a entraîné fort loin, et je voulais parler

pourtant de cette aventure tragique à qui seule convient la vile prose : l'assaut du cabaret du *Chat-Noir* par une bande de rôdeurs à qui M. Rodolphe Salis refusait la table aux pieds tors et la « cervoise ». — « Dix manants contre un seigneur, c'est cinq de trop ! » s'écrie Buridan sur le seuil de la taverne d'Orsini. Toute une foule contre un brave garçon aidé de son patron, c'est beaucoup aussi. Et c'est le drame et la taverne moyen âge tombant dans la naturalisme. Les rôdeurs des boulevards extérieurs en prennent décidément trop à leur aise et je répéterais volontiers ce que je disais naguère sur la nécessité d'un nettoyage. Le pauvre Baptiste (c'était son nom) qui s'est fait tuer pour M. Salis a tenté de remplacer la police, et M. Salis lui-même a bravement bataillé pour le droit qu'a chacun d'être libre en son logis. Cabaretier, comme charbonnier, est maître chez soi. Mais qui nous dit que l'*hostelier* littéraire ne sera pas en butte aux attaques de gens qui se soutiennent entre eux (c'est leur métier) et ne pardonnent guère ? Il y a encore là une variante de la *Tour de Nesle* à donner :

— Tout n'est pas tranquille ! Parisiens, veillez !

Le très sympathique et très lettré cabaretier doit faire le guet sans doute, mais il est utile aussi que le *guet* le fasse pour lui — et pour tout le monde. Ne donnons pas trop raison aux satiriques anglais et aux pamphlétaires allemands qui écrivent le plus couramment du monde que Paris devient décidément un coupe-gorge. A la longue, cette réputation — habilement répandue — lui ferait, au pauvre Paris, plus de tort que feu le choléra.

XXXVIII

Piochons Procope! — Théodora a-t-elle été calomniée ? — La pièce de Sardou. — Un chroniqueur du sixième siècle. — Janus historien. — Justinien. — Byzance.

23 décembre

Je vois d'ici, à l'heure où j'écris, les critiques dramatiques « piochant leur Procope », leur Théophane et leur Amédée Thierry ou la thèse excellente d'Alfred Rambaud, comme, dans une comédie du Palais-Royal, mademoiselle Schneider *piochait ses larmes*. Les répétitions générales de *Théodora* touchent à leur fin, et il va falloir prendre parti dans la grande querelle historique résolue par M. Sardou au bénéfice de Théodora.

— Procope, en ses *Anecdota*, a-t-il calomnié l'impératrice ?

N'interrogez pas Sardou là-dessus, il vous répondrait affirmativement. Ne posez pas non plus la question à la légère autour de vous. A cette demande : « Connaissez-vous Procope ? » plus d'un érudit parisien répondrait : « Si je le connais ? Pardieu ! C'est un café qui a eu son heure de célébrité ! »

Voilà donc Procope à l'ordre du jour, et Byzance, et

Théodora, et Justinien, et Bélisaire. M. Sardou, qui a fini, en ces derniers temps, par mieux connaître Byzance que Marly, va, dans tout son luxe colossal, évoquer pour nous ce monde bariolé, singulier, étrangement vivant, et pittoresque, qui demande, pour être peint, les vives et multiples couleurs d'une mosaïque plutôt que les teintes sévères d'une fresque. Je suis persuadé que Sardou étonnera bien des gens en leur montrant, dans ses dessous, cette société quasi inconnue. Lorsque Sarah Bernhardt passera, un missel sous le bras, en revenant de l'église dont on entend les orgues, ces orgues et ce missel feront croire à plus d'un savant de boulevard qu'il y a là un anachronisme. Des orgues et des livres de messe à Byzance ? Eh ! oui, nous ne sommes plus dans le monde romain, nous ne sommes pas encore tout à fait dans le moyen âge. Nous sommes là dans une période transitoire de l'histoire de l'humanité où l'impossible devient possible, où la fille d'un montreur d'ours s'élève jusqu'au rang d'impératrice et s'étale impudemment sur un trône après avoir figuré dans les cirques, et où un pauvre petit pâtre d'Illyrie. entré à Constantinople avec un sayon de poil de chèvre sur l'épaule, Uproïda, devient empereur sous le nom de Justinien.

On nous dit que Procope a calomnié Théodora, comme il a calomnié Justinianus, comme il a calomnié Bélisaire. Je le veux bien. Il y a du Janus dans le sénateur Procope de Césarée. Double visage ou, du moins, double façon d'écrire. Dans son Histoire officielle, il loue bravement l'empereur, il salue très bas l'impératrice, il acclame le général ; dans son *Histoire*

secrète, il les traîne sur la claie, devant l'avenir, avec la volupté haineuse d'un courtisan condamné au respect apparent et qui, seul, sont stylet à la main, laisse couler son fiel et passer sa colère dans ses écrits caressés dans l'ombre. Saint-Simon n'en agissait pas autrement à tout prendre lorsqu'il déchargeait sa bile noire dans ses admirables *Mémoires*. Il est vrai que le duc n'écrivait pas préalablement une *Histoire* enthousiaste et toute la question est là pour juger Procope à sa valeur morale.

J'ai connu un journaliste étranger, chargé de rendre compte, dans son pays, de toutes les pièces de théâtre qui se jouaient sur nos théâtres de Paris : « J'ai envoyé, disait-il à un ami, deux comptesrendus de votre comédie à deux journaux différents : l'un est élogieux, l'autre est très sévère. Qu'est-ce que vous voulez ? Il faut bien tenir compte de l'opinion politique de chaque journal. » Le bon Procope devait, comme le journaliste en question, s'accommoder des nécessités du métier. Sénateur, il était dévoué ; chroniqueur, il était furieux. A tout prendre, et comme l'a fort bien remarqué M. Ernest Renan, la double version d'un même événement, les jugements contradictoires portés par Procope, ne sont pas pour donner une bien haute idée du libéralisme de Justinien. Ce parvenu condamnait les âmes à la flatterie basse ou à l'hypocrisie. La vérité n'avait peut-être que les caves pour asiles. « Je ne pouvais, dit Procope à la première page de ses *Anecdotes*, ni échapper à l'espionnage qui se faisait sur une grande échelle autour de moi, ni, si j'étais découvert, échapper à la mort. »

Aussi bien, pour se venger de cette terreur, le sénateur, ancien secrétaire de Bélisaire, écrit-il, à rage débridée, le pamphlet le plus cruel — ou l'histoire la plus terrible — qu'on ait jamais jeté à la face d'une femme et à tout un règne. Il nous montre cette Théodora, fille d'un *arctotrophe* ou nourrisseur d'ours de l'amphithéâtre des Prasiniens, étalant, avec sa sœur Comito, ses grâces à peine pubères sous les yeux de la multitude. Actrice, Théodora n'était ni danseuse ni chanteuse, elle était mime. Il me semble, par ce qu'en dit Pro[illegible] qu'elle devait ressembler à ces almées d'Orient [illegible]torsions de corps et de ventre ont, un soir, soulevé, à Paris, la protestation du public des Folies-Bergère, très pudique, comme on sait.

Elle était gaie, alerte, spirituelle, et « excellait surtout, quand on la fustigeait avec une baguette ou qu'on la frappait sur les joues, à faire des gentillesses et à provoquer les plus grands éclats de rire. » Je ne cite là, de cette *Histoire secrète*, que ce qui peut être imprimé sans scrupule. Le reste est de ces écrits qu'on ne lit qu'à huis clos.

Sardou n'aura eu garde de mettre au théâtre la fameuse scène où des oies dressées à cet effet allaient — *coram populo* — picorer les grains d'orge jetés sur le corps nu de Théodora étalée devant la foule. Mais on m'avait parlé d'un épisode fort curieux où Théodora, la Théodora du drame, se souvenant de son ancien métier, jongle, devant le public, avec des boules d'or. C'est peut-être le *Saute, Choiseul, saute, Praslin!* d'une autre courtisane historique, avec cette différence que, du temps de Théodora, ce qui sautait, ce n'était pas,

comme à l'heure de la Du Barry, le portefeuille des ministres, mais les têtes des favoris. Du reste cet épisode est remplacé par le piquant tableau où l'impératrice épluche du céleri dans les coulisses du Cirque et mange le « fricot » de la montreuse de tigres.

Je me suis longuement arrêté, à Ravenne, devant cette mosaïque de Saint-Vital, où Théodora nous apparaît, diadème en tête, de longs pendants aux oreilles et tenant le globe impérial dans sa dextre, pendant que ses yeux noirs, ses grands yeux ardents, d'une fixité troublante et énigmatique, vous pénètrent d'une sorte d'effroi rétrospectif. M. Ernest Hébert a fait, paraît-il, de cette mosaïque de Saint-Vital une copie saisissante que mademoiselle Sarah Bernhardt n'a point manqué d'aller étudier dans l'atelier du peintre. Et le manteau de la tragédienne, copié sur celui de la mosaïque, n'aura pas coûté moins de huit mille francs à M. Duquesnel, aussi fastueux que Justinien. Huit mille francs un manteau de théâtre ! C'est un beau denier. On monterait deux comédies en quatre actes avec le prix de ce manteau-là, et le fameux manteau bleu galonné de mademoiselle Marie Magnier dans la *Ronde du Commissaire* ne paraîtra qu'un petit déshabillé sans façon comparé au manteau impérial de mademoiselle Sarah Bernhardt. Le Petit Manteau Bleu eût nourri des familles avec le prix de ces manteaux-là.

Mais quoi ! Sardou ne néglige rien pour que l'évocation soit complète. Il a rêvé de ressusciter Byzance. Voilà Byzance ! Voilà l'Autocrator Justinien en manteau violet-pourpre, que recouvre une chlamyde bleue,

garnie de gemmes et d'or. Voilà les cubiculaires en robe blanche tenant des éventails et des glaives. Voilà les étendards de la garde impériale et, au-dessus des casques, flotte le labarum de soie rouge dont la barre transversale porte, couverts de lames d'or, le monogramme de Jésus et l'image de Justinien. Voilà, avec son luxe colossal et emphatique, pour dire comme M. Augustin Marrast, qui a si curieusement étudié la vie byzantine au sixième siècle, Théodora, suivie de ses femmes, parmi lesquelles peut-être ses deux anciennes camarades de théâtre, Indaro et Chrysamallo, avec lesquelles elle tripote les affaires de l'État. Voilà Bélisaire, Bélisaire en casque doré, Bélisaire triomphant, Bélisaire riche. Ah ! cette fois, le public se demandera si M. Sardou le trompe et si ce Bélisaire-là est bien le Bélisaire de l'histoire.

De l'histoire, oui ; de la légende, non. La peinture de David et le tableau de Gérard ont popularisé un Bélisaire vieux, misérable et aveugle, tendant son casque bossué aux passants en leur demandant tristement une obole : « *Date obolum Belisario!* » Il faut en rabattre de notre attendrissement, et Belisaire, qui se permettait volontiers, comme disait P.-L. Courier, d'*illustres pillages*, était, en réalité, fort opulent. Si le Bélisaire de Sardou a un casque, ce sera un casque d'or. Et le vieillard de la légende nous apparaîtra sous les traits virils d'un conquérant encore jeune. Cela va déranger bien des opinions toutes faites, et Sardou renverra plus d'un spectateur à l'école. Mais, puisque c'est lui qui fait la classe, avec sa verve, sa science, son mouvement qui entraîne et son esprit qui grise, soyez certain que nos

Parisiens seront enchantés de faire avec un tel guide le voyage de Byzance.

En route donc pour le Bas-Empire ! Je sais d'ailleurs des pessimistes qui nous diraient qu'après tout, pour y arriver, on n'a pas grand chemin à faire.

XXXIX

La mort d'un sculpteur. — Jean Idrac. — L'École de Toulouse. — Ch. de La Rounat. — Jules Vabre. — *De l'incommodité des commodes.* — Les jouets du jour de l'an. — *Questions* à la mode. — Les étrennes du concierge. — Place à l'an nouveau !

31 décembre

L'année — 1884 — n'a pas voulu disparaître sans frapper un dernier coup dans ce monde de l'art, si durement éprouvé depuis des mois. Cette fois, c'est un sculpteur, jeune, charmant, aimé, glorieux déjà, que perd notre école française. M. Idrac est mort hier, à trente-cinq ans, après trente-deux jours de maladie. Il avait été frappé de la fièvre typhoïde ; mais on pouvait croire que sa jeunesse triompherait du mal. Il n'en a rien été, et le sculpteur à qui l'on doit *Mercure inventant le caducée*, l'*Amour piqué*, ce bronze exquis et fin comme une épigramme de l'Anthologie grecque, un *Saint Christophe* colossal, *Salammbô* et tant d'autres œuvres achevées, bustes et statues, a succombé, laissant sa jeune et charmante femme sur le point de devenir mère. Madame Idrac est la fille de M. Ballu, l'architecte de l'Hôtel de ville et la sœur de M. Roger Ballu, l'excellent critique d'art.

Il y a là comme une cruauté plus atroce dans le malheur même. Idrac, un des espoirs — et mieux qu'un espoir — de cette brillante et admirable école de Toulouse, qui a Falguière à sa tête, puis Antonin Mercié, Marqueste et, récemment, Jules Labatut, un maître de demain, et encore, à feuilleter le livret, Anglade, Barthélemy, Bouteller, Darbefeuille, Escarré, Gauré, Grandmaison, Laporte, bien d'autres encore. Il s'est trouvé, en effet, là, dans ce coin de France, comme une fleur de génie, d'un génie spécial, qui a fleuri pour notre renommée nationale, et M. Paul Mantz avait deviné cette floraison lorsque, il y a bien longtemps, dans l'*Artiste*, il consacrait une étude particulière à l'*École toulousaine* avant même que Falguière eût paru. Idrac eût apporté sa statuette ou son bas-relief à ce monument de Goudouly que les sculpteurs de Toulouse doivent, sous l'inspiration de M. Adrien Hérard, dresser au poète de leur pays.

Idrac était élève de Falguière, de Cavelier, l'homme le plus modeste et le plus sympathique, et de Guillaume, dont la parole vaut le ciseau pour l'enseignement de l'art dans ce qu'il a de fier et de profond. Et M. Idrac était fort aimé de ses maîtres. Je me rappelle en quels termes M. Guillaume saluait, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, les travaux de son disciple. Le grand succès d'Idrac date de ce Salon de 1879, qui fut des plus glorieux, du reste, pour notre école française. C'est l'année du *Génie gardant le secret de la tombe*, ce chef-d'œuvre attirant, inquiétant de René de Saint-Marceaux qui a trouvé là l'art non seulement de faire mouvoir, mais de faire penser le marbre. « Mais parle-

moi donc, toi! » disait Michel-Ange à une de ses figures. On en disait autant du *Génie* de Saint-Marceaux. Et, cette année même, M. Schœnewerk exposait cette jeune femme nue, assise sur un tabouret et mettant sa pantoufle, une vision de grâce, sous ce titre: *Au matin;* puis, non loin de là, un peu cherché, mais irrésistible de mouvement, d'une forme adorable, d'un art à la fois consciencieux et séduisant, le *Mercure inventant le caducée* d'Idrac: Mercure séparant de sa baguette deux serpents qui se battent, une jolie idée exécutée d'une façon ravissante, quelque chose d'élégant, de léger, de vraiment antique. Dès cette époque, Idrac était mieux qu'un disciple et l'école nouvelle saluait ce jeune maître, promis à bien d'autres triomphes.

J'aimais beaucoup aussi sa figure de *Salammbô*, à demi tordue sous l'étreinte du serpent, le sourire morbide et heureux, le corps chaste jusque dans son frémissement de volupté. Encore une fois, c'était un artiste de grande race que ce jeune statuaire frappé si brutalement, enlevé aux siens, enlevé à l'art, arraché à cet enfant qui portera son nom et dont il n'aura même pas entendu le premier cri déchirant et doux et qui vous remue jusqu'aux entrailles.

Pauvre garçon! C'est lui que la mort a pris, poussé violemment à la tombe, parmi les œuvres inachevées, rêvées, les bronzes qui allaient s'animer, les marbres qui seraient devenus des figures vivantes. Il laisse presque finie une statue équestre d'Étienne Marcel. Le rêve de tout sculpteur était autrefois d'avoir à sculpter un fronton ou une statue équestre. C'était un dicton d'atelier: « Qui a à camper un homme à cheval est tenu de

faire son chef-d'œuvre. » Mercié l'a fait avec le cavalier du grand-duché de Luxembourg. Paul Dubois nous le montrera, ce chef-d'œuvre, avec sa statue du Connétable pour le château de Chantilly. Jean Idrac allait avoir son œuvre maîtresse à Paris, sur la place de l'Hôtel-de-ville. Et il disparaît avant d'avoir pu toucher du doigt son rêve.

Le proverbe grec tant de fois cité n'est une consolation que pour ceux qui partent. Oui, ils sont aimés des dieux ceux qui meurent jeunes. Mais ils sont plus durement frappés aussi ceux qui demeurent lorsqu'ils voient partir ceux qu'ils aiment dans la pleine force de leur talent et de leur jeunesse.

La Rounat aura plus souffert, car c'est une épouvantable épreuve qu'une sorte d'agonie de deux ans, mais il avait accompli sa vie. Il avait fait sa tâche. Ce fut un vrai lettré, un écrivain instruit, ce qui devient de plus en plus rare, et un parfait galant homme, ce qui n'est pas commun non plus.

La Rounat était volontiers pessimiste ; il vivait beaucoup de souvenirs, ce qui n'est pas très sain pour un directeur de théâtre obligé, par nécessité de métier, à se mêler à l'existence courante. Il avait ses amertumes aussi et ne parlait pas sans émotion des soirées évanouies où il révélait aux spectateurs des poètes comme Amédée Rolland, des dramaturges comme Charles Bataille ou Jean du Boys — des morts qui méritaient mieux que leur destinée! La Rounat avait joué la première pièce de Pailleron, *le Parasite*, et celle aussi, je crois, de Charles Edmond, *la Florentine*. Je dois me

tromper sur ce point. Longtemps La Rounat conserva le manuscrit original du *Marquis de Villemer* que lui avait donné madame Sand. Mais il gardait, comme une curiosité, un exemplaire de la *Conjuration d'Amboise* de Louis Bouilhet, en tête duquel il avait fait relier une lettre expansive où le poète, le meilleur cœur du monde, le remerciait des bons conseils que lui, La Rounat, lui donnait sur cette *Conjuration* qu'il avait reçue.

Et La Rounat, tournant un feuillet, montrait volontiers, avec une certaine ironie, la dédicace imprimée de la *Conjuration d'Amboise*, portant, cette fois, le nom de M. de Chilly, que Bouilhet, un peu oublieux, quoique excellent, remerciait de ses conseils et aussi de la réception du drame.

— C'est tout simple, disait La Rounat, entre la lettre et la dédicace, il y a ma retraite de directeur, voilà tout!

Il n'était même plus, lorsqu'il nous montrait ces *variantes*, un matin, feuilletonniste de théâtre; il avait perdu sa tribune hebdomadaire, et il me sembla fort amer. Depuis, sa situation nouvelle, sa nomination, lui avaient recruté des sympathies que son éloignement, nécessité par son état de santé, attiédissait peu à peu. Il ne faut, à Paris, ni tomber ni devenir malade — ou, si l'on tombe, on doit s'arranger pour faire grand bruit, et, si l'on meurt, pour mourir vite.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on a appris que La Rounat n'était plus, on est venu apporter à ce directeur de théâtre épris du grand art et, — quoique grisonnant, — ami de la jeunesse, des hommages très nombreux et

très sincères. Tout ce que Paris compte d'écrivains et d'artistes considérables était là.

On n'aura pas remarqué, sur la lettre de faire part du directeur de l'Odéon, le nom de M. Jules Vabre, son frère. Jules Vabre est pourtant un des survivants du groupe le plus tapageur et le plus violent des romantiques, et c'est lui, c'est lui-même que les fameux vers des *Rhapsodies*, de Pétrus Borel, nous présentent comme « un compagnon pharamineux », — ou miraculeux — effroi « Des bourgeois au menton glabre ! »

De bonne foi, Jules Vabre,
Compagnon miraculeux,
Aux regards méticuleux
Des bourgeois au menton glabre,
Devons-nous sembler follet
Dans ce monde où tout se range !
Devons-nous sembler étrange
Nous, faisant ce qu'il nous plaît !

Vabre et *glabre*. Glabre, pour ces bousingots chevelus et barbus, n'était pas là seulement pour la rime. Jules Vabre, au temps où Auguste Maquet s'appelait Augustus Mac Keat, et où Borel se faisait appeler le *lycanthrope*, annonçait un livre malheureusement resté inédit, mais dont le titre a mérité de demeurer célèbre :

De l'incommodité des commodes, par Jules Vabre, architecte.

Bien des gens ignoraient que ce Jules Vabre, toujours vivant, était le frère de Charles de La Rounat.

Et l'ancien ami de Pétrus Borel suivait le convoi de son frère le jour même où le frère du *lycanthrope*, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, le pauvre et brave Borel d'Hauterive, était mis à la retraite, autant dire

mis à pied, après cinquante ans de bons services. Quand les gens de lettres qui ne sont pas riches ont pu nicher dans un coin de bibliothèque, encore pourraient-ils avoir l'espoir d'y mourir. Non! non : place à d'autres!

— Mais il y a cinquante ans que je sers...

— Raison de plus. Au large, pauvre vieux, et va plus loin essuyer tes lunettes!

C'est pourquoi peut-être les gens qui meurent à l'âge de Jean-Antoine Idrac sont favorisés de la destinée et pourquoi aussi j'ai eu tort, tout à l'heure, de médire du proverbe grec.

Quoi qu'il en soit, l'année s'achève sur un deuil ; Paris n'en va pas moins son train et n'en courait pas moins les boutiques, hier dimanche. C'est le flamboiement final de l'an qui meurt. Partout les dorures, gaufrures, parures de la semaine des étrennes. La foule se bouscule devant les petites baraques et les grands magasins. Les muguets ici et les roses blanches, et les lilas; là les bonbons, les marrons, les boîtes de satin, font ouvrir de grands yeux et jusqu'à de petits porte-monnaie. Quelque cri aigre ou rauque traverse l'air : « *Demandez la question du Tonkin!* » Étant donné un petit cercle de papier dans lequel tiennent huit Chinois et un Français, il s'agit de trouver le moyen de laisser le Français tout seul et triomphant. » C'est le vieux jeu du *solitaire* appliqué à la politique courante, et les badauds restent là, bouche bée, devant le problème tandis que les esprits plus malicieux s'attaquent à une autre question, tout intime, « la *Question de la belle-mère!* » J'en rougis pour le peuple le plus spirituel de

la terre, mais la vogue semble assurée à un morceau de carton représentant, dans un plat orné de persil, une tête de veau que des crieurs annoncent ainsi aux populations : « *On dirait du veau! Cherchez ma belle-mère!* » Et l'on écoute, et l'on rit, et l'on achète, et ce passe-temps, d'une finesse extrême, comme on voit, suffit à la joie d'un certain nombre de nos contemporains. Il est inutile de s'étonner ou de s'irriter. Tous les ans, pareil trait d'esprit court les rues.

Une des inventions de l'heure présente, c'est encore la fausse pièce de cinq francs en carton simulant de l'argent et qu'on débite sous cette annonce particulière : « *Voyez! les étrennes du concierge!* Une pièce de cinq francs pour deux sous ! » J'ignore si les concierges trouveront la plaisanterie excellente, mais je dois avouer qu'elle fait beaucoup rire les passants. Le concierge est, comme la belle-mère, un de ces tyrans domestiques dont la foule entend toujours avec plaisir médire un peu. Le concierge et le cocher, deux autocrates aussi puissants que le Justinien de *Théodora!* Nulle révolution ne les a atteints et je ne connais pourtant pas de César plus insolent qu'un concierge *qui en veut* à un locataire ou un cocher qui passe en narguant les piétons, par un jour de pluie. Les inventeurs des « étrennes aux concierges » commettraient du reste une souveraine imprudence en signant leur œuvre. Ils ne trouveraient plus une porte ouverte et les cordons récalcitrants, devenus immobiles entre les mains furieuses des portiers, les laisseraient implacablement dans la rue.

C'est une force que le *conciergérat* dans Paris. Les

portiers jouent, dans la vie intime du Parisien, un rôle aussi prépondérant que le marchand de vin en politique. Le marchand de vin tient parfois le sort d'un représentant du peuple entre ses mains, mais le concierge ! Le concierge tient la réputation, le crédit, l'honneur de ses locataires à sa discrétion ! Le bavardage de celui-ci est aussi redoutable que la propagande de celui-là. Et c'est bien pourquoi un des *impresarii* restés célèbres dans les annales du journalisme populaire demandait, d'ordinaire, à tout conteur d'histoires qui lui apportait un roman nouveau :

— Y a-t-il un portier dans votre roman ?

— Un portier ! Comment, un portier?

— Oui, un concierge, vous entendez bien, un concierge sympathique, héroïque ou sentimental, comme vous voudrez, mais aimable. Un concierge qui puisse faire dire à tous les concierges de Paris : « Lisez donc le roman nouveau de *** ! Il y a là dedans un personnage qui est joliment bien *écrite !* »

La tyrannie du concierge subit, par an, une atténuation passagère, c'est à l'époque où nous sommes. A l'approche de janvier, Justinien s'attendrit. Il a des politesses soudaines, des dévoûments imprévus. Les étrennes, si ennuyeuses pour tout le monde, ont cela d'excellent, qu'elles marquent la date de la revanche annuelle du locataire sur le portier. Cham s'amusait, tous les ans, à compter ainsi, dans ses caricatures, les coups de bonnet inattendus des concierges et, tous les ans, il amusait son monde. Pendant la dernière quinzaine de décembre, le gouvernement du concierge devient un pouvoir parlementaire : le 1er janvier passé, il redevient un gouver-

nement despotique. Les pièces de cinq francs en carton — invention du diable — le rendraient tyrannique à jamais. Nous y perdrions tous.

P. P. C.

L'année finit, — bien aveugle qui ne le verrait pas ! — sur des inquiétudes. Le Tonkin, là-bas, est toujours un point noir. Nos soldats — pauvres gens — y repoussent les attaques chinoises tandis que nous nous préoccupons ici de la pièce nouvelle, ou du dernier scandale. A Madagascar, on se bat aussi, comme dans l'ombre. Qui s'en inquiète ?

Parfois, quelque article de journal, violent et irrité, nous ouvre des vues soudaines sur les gouffres profonds du socialisme. Qui s'en préoccupe ? L'argent manque ; l'Assistance publique qui perçoit dix pour cent de droits sur les plaisirs de Paris a encaissé 500,000 francs de moins que l'an passé, ce qui prouve que les théâtres, concerts, baraques foraines, etc., ont fait cinq millions de recettes de moins que l'année dernière. Mais ce malaise d'ailleurs n'est pas seulement parisien ou français. Les autres peuples ont leurs inquiétudes. Des Allemands n'ont-ils pas voulu faire sauter la statue élevée sur le Niederwald à la gloire de l'Allemagne ? La banque Jauner, en s'écroulant, sème la misère à Vienne. Moscou est frappé au

ventre, je veux dire dans ses finances. Il y a comme une tristesse besogneuse à travers le monde. Paris, après tout, reste Paris et les œuvres et les hommes y abondent mêlés, mais remarquables. C'est encore là, — sans chauvinisme niais, — que le pouls de l'humanité bat le plus vite. Pourquoi nous plaindre?

Et le temps passe, passe, apportant et emportant son contingent de maux et de tristesses. Quoi qu'il en soit, je la vois partir sans regrets l'année sombre de 1884, l'année de misère où j'ai perdu plus d'un ami, — de ceux qu'on ne remplace, pas, — l'année qui a largement fauché dans les arts, dans les lettres, et en bas, chez les pauvres et qui méritera de porter un nom ironique, un nom que l'esprit de Paris lui a jeté à la face comme un stigmate gouailleur, insultant et vengeur :

— *La Dame au Choléra !*

FIN

TABLE DES NOMS CITÉS

DANS

LA VIE A PARIS

1884

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

I — LITTÉRATURE

LES GENS DE LETTRES — JOURNALISTES, CRITIQUES ET CHRONIQUEURS
CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

II — LES ARTS

PEINTRES — SCULPTEURS ET DESSINATEURS
COLLECTIONNEURS

III — LE THÉATRE

AUTEURS ET COMÉDIENS — DANSE ET MUSIQUE

IV — LE MONDE

CHOSES DU JOUR — PROCÈS ET SCANDALES FÊTES ET CÉRÉMONIES

Corbeil. — Imprimerie B. RENAUDET

VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR

Collection in-18 jésus à **3** *fr.* **50** *le volume*

JULES CLARETIE. . . .	La Vie à Paris, *années 1880, 1881, 1882, 1883, 1884, 1885* . . . . . . (Chaque volume se vend séparément.)	6 vol.
JULES DE GLOUVET . .	L'Étude Chandoux, *3e édition*. . . .	1 vol.
—	Croquis de Femmes, *3e édition* . . .	1 vol.
—	L'Idéal, *3e édition*.	1 vol.
—	Le Père, *4e édition*.	1 vol.
GYP	Le Druide, *20e édition*.	1 vol.
RENÉ MAIZEROY. . . .	Souvenirs d'un Saint-Cyrien, *6e édit.*	1 vol.
—	Les Malchanceux, *4e édition*.	1 vol.
—	Les deux Femmes de Mlle, *12e édit.*	1 vol.
—	La Dernière Croisade, *4e édition*. . .	1 vol.
—	Au Régiment, *6e édition*.	1 vol.
GUY DE MAUPASSANT.	La Maison Tellier, *13e édition*. . . .	1 vol.
—	Mademoiselle Fifi, *11e édition*.	1 vol.
—	Une Vie, *26e édition*.	1 vol.
—	Au Soleil, *10e édition*.	1 vol.
—	Miss Harriet, *13e édition*.	1 vol.
—	Yvette, *15e édition*.	1 vol.
—	Bel-Ami, *45e édition*.	1 vol.
XAVIER MARMIER. .	Les Perce-Neige, *3e édition*.	1 vol.
—	Lettres sur l'Adriatique, *3e édition*. .	1 vol.
CATULLE MENDÈS. . .	Jeunes Filles, *6e édition*.	1 vol.
—	Jupe Courte, *8e édition*.	1 vol.
HENRI ROCHEFORT. . .	Les Français de la Décadence, *4e édit.*	1 vol.
—	La Grande Bohême, *4e édition*. . . .	1 vol.
—	Les Signes du Temps, *4e édition*. . .	1 vol.
AURÉLIEN SCHOLL. . .	Fruits défendus, *3e édition*.	1 vol.
GUSTAVE TOUDOUZE. .	Madame Lambelle, *10e édition*. . . .	1 vol.
—	La Séductrice, *6e édition*.	1 vol.
—	Le Vice, *4e édition*.	1 vol.
—	La Baronne, *8e édition*.	1 vol.
—	Le Père Froisset, *4e édition*.	1 vol.
—	Madame, *6e édition*.	1 vol.
—	Toinon, *5e édition*.	1 vol.
ALBERT WOLFF	Voyages a travers le Monde, *12e édit.*	1 vol.
—	L'Écume de Paris, *16e édition*. . . .	1 vol.
—	La Haute Noce, *20e édition*.	1 vol.

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.